
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Ramsay.

Histoire du vicomte de Turenne.

Caution
Very slight trim

HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE,
MARECHAL-GENERAL DES ARMÉES DU ROI.

Enrichie des Plans de Batailles & des Siéges.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez *ARKSTÉE & MERKUS*,
MDCCLXXI.

PREUVES
DE
L'HISTOIRE
DU
VICOMTE
DE TURENNE.

SECONDE PARTIE,

CONTENANT
PLUSIEURS LETTRES,
BREVETS, INSTRUCTIONS
POLITIQUES, & AUTRES
PIECES.

AVERTISSEMENT.

Les hommes ne se peignent jamais mieux que par les Lettres qu'ils écrivent à leurs parens & à leurs amis, sans aucune intention de les rendre publiques; ils parlent alors sans précaution & sans déguisement; on y voit le fond de leur caractère, de leur esprit, & de leur cœur. C'est pourquoi l'Auteur a cru devoir placer au rang de ses Preuves plusieurs Lettres du Vicomte à sa Sœur & à sa Femme, qui montrent son âme à nud, sa simplicité, sa sensibilité, sa modestie, & sa religion. On verra dans les Instructions qu'il a dressées, par ordre du Roi, pour les Ambassadeurs de France dans les différentes Cours de l'Europe, la profondeur de son génie; & l'on sentira par ces Pièces, que ses qualités politiques égaloient ses talens militaires.



LETTRE DE FRÉDÉRIC-MAURICE DUC DE BOUILLON, à LA REINE.

MADAME,

Me voïant si malheureux que les plus respectueuses déférences que je pouvois rendre à Vôtre Majesté, passoient pour desobéïssance & mépris, mes raisons pour fuites & délais, & mes plus innocentes actions pour crimes & cabales contre le service de S. M. & le bien de l'Etat, je ne me suis pas trouvé capable de consolation jusqu'à ce que je me sois retiré en lieu où je puisse par mes actions détromper V. M. des idées qu'on a pu lui inspirer de moi, & d'où elle pût connoître que l'assurance que je lui donne de ma fidélité, de mon zèle pour son service, & d'une entière obéïssance à ses commandemens, ne procèdent No. I. Liv. I.

d'aucune contrainte ni confidèration intèressée, mais d'un pur sentiment de mon devoir, & d'une très ferme résignation à ses volontés. Je supplie très humblement V. M. d'être persuadée que lorsque je me suis sacrifié pour ses intèrêts, je me donnai à elle sans réserve, avec une très forte résolution de demeurer toujours dans la même dépendance, & de lui soumettre ma vie & tout ce que j'ai. C'est ce que j'ose prendre la hardiesse de confirmer à V. M. afin qu'elle m'honore de ses commandemens, & connoisse par l'avenir comme elle a pu faire par le passé, que je n'ai jamais eu pour but que le service du Roi & celui de V. M. dans lequel je demeurerai inviolablement attaché, & l'obligerai par les miens très fidèles à ne me pouvoir dénier la qualité de son très humble & très obéïssant serviteur & Sujet,

LE DUC DE BOUILLON.

A Nyon, le 5 d'Avril 1644.

A S. A. R. M. LE DUC D'ORLEANS.

MONSEIGNEUR,

Me voïant accablé de tant de malheurs, dans le tems, j'ose le dire à V. A. R. que je devois tout espèrer, & que malgré la droiture de ma conduite, j'étois exposé sans cesse aux faux rapports de mes ennemis; j'ai cru que pour leur ôter tout prétexte d'interprêter à mal mes plus innocentes actions, je devois me retirer dans un lieu où ils ne pourroient plus colorer leurs mauvais offices, & où la

ſincèrité de mes intentions pourra être reconnue par mes démarches. Je vous avoue auſſi, Monſeigneur, que je ne pouvois continuer de reſte dans une Cour où l'on me donnoit continuellement des marques d'une défiance injurieuſe à mon honneur, & contraire à mes ſentimens. Ce qui augmentoit encore mes déplaiſirs, étoit de paroître déchu de la bienveillance dont V. A. R. m'avoit fait l'honneur de m'aſſurer. Je ne puis imaginer ce qui a pû me cauſer ce mal, étant bien éloigné de croïre, quoiqu'on ait voulu m'en perſuader, que V. A. R m'accuſe d'avoir été le prémier auteur du Traîté d'Eſpagne, puiſque je n'ai beſoin pour me diſculper, que de rappeller avec ſoumiſſion & reſpect à V. A. R. le ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé, & la ſupplier de vouloir bien me dire ſi j'avois aucun deſſein lorſqu'elle m'envoïa chercher en Province, ſi elle m'en fit communiquer aucun lorſque je la vis à Paris; ſi la réſolution des ſiens n'étoit pas déja priſe avant mon arrivée, & ſi depuis je pris d'autres engagemens que celui de ſervir V. A. R. lorſqu'elle me fit entrevoir une ſubverſion d'Etat en cas de la mort du Roi, & celui de demeurer fermement attaché aux intérêts de la Reine, dans la conſervation de Meſſeigneurs ſes enfans qu'on vouloit lui ôter. Il me ſuffit pour ma juſtification de faire voir que je n'ai point d'autre crime que celui d'avoir été ſerviteur de V. A. R. Cette conſidération ſeule, Monſeigneur, m'empêche de conſentir à un échange, qui étant honteux laiſſeroit à V. A. R. quelque marque de crime; puiſque je ne fus jamais accuſé d'autre que de celui où vous étiés enveloppé. Quelque amour que j'aïe pour mon bien & mes

dignités, je ne les ai pas confidérés lorfqu'il s'agiffoit du fervice de V. A. R. & des intérêts de l'Etat, je m'en fuis dépouillé avec joïe pour me fauver l'honneur & me donner le tems de faire voir mon innocence & la pureté de mes intentions. Comme je tâcherai toujours de les conferver par ma conduite à l'avenir, j'ofe très humblement fupplier V. A. R. de ne point dénier quelques marques de l'honneur de fa bienveillance à celui qui a toujours taché de la mériter par fes très humbles fervices, & qui a cette fatisfaction d'avoir montré à toute la terre qu'il a été fans aucune réferve, Vôtre très humble, très obéïffant & très fidèle Serviteur,

LE DUC DE BOUILLON.

A Nyon, ce 5 Avril 1644.

LETTRES DU VICOMTE A SA SOEUR.

No. II. Liv. II. & III.

MA chère Sœur, plufieurs perfonnes me mandent que l'on dit à Paris que je ne fuis pas bien avec M. le Duc d'Enguien, & que je ne fuis pas bien aife de m'être joint à lui. Je vous prie, fi vous en ouïés parler, de témoigner que je ne fuis pas fi impertinent que cela, & que c'eft un honneur que j'ai toujours recherché extrèmement. Je vous affure qu'il y a une très grande union dans cette Armée; M. d'Enguien vit auffi bien avec moi qu'il eft poffible; & il ne fe rencontre aucune difficulté entre M. le Maréchal de Guiche & moi, n'aïant rien à démêler & étant de tout tems fort bons amis. J'ai fujet auffi

d'avoir toute ſorte de ſatisfaction de la façon que l'Armée Allemande vit avec moi, je n'y ai pas trouvé la moindre conteſtation dans les choſes que j'ai deſirées, & au contraire toute ſorte d'obéïſſance. Après la fin de cette affaire, je vous écrirai plus amplement. Adieu, chère Sœur. C'eſt vôtre très humble & très affectionné Serviteur & Frère,

TURENNE.

Au Camp devant Philisbourg, ce 3 Septemb. 1644.

AUTRE A LA MEME.

MA chère Sœur, je continue à être bien en peine de vôtre mal; & quand vous ſerés guérie, je ſerai dans une autre, de peur que vous ne ſoïés fâchée contre moi de ne vous avoir pas écrit plutôt. Je vous avoue qu'au commencement, je ne pouvois me réſoudre à vous rien écrire de mon malheur arrivé près de Mariendal, ſachant à quel point cela vous toucheroit. J'en étois auſſi honteux pour vous que pour moi. Et quoique ce ſoit une plaiſante raiſon, je vous jure que je ne pouvois me réſoudre de vous l'écrire moi-même. Si après un malheur qui m'eſt arrivé par compaſſion pour les Troupes qui étoient fort fatiguées, & trop de complaiſance pour les Officiers, on ſe peut conſoler en quelque choſe; ce ſeroit que les Ennemis n'ont profité en rien de leur victoire. Les Troupes de M. Konigſmarc & de Heſſe avec les miennes, qui toutes enſemble joindront M. le Duc d'Enguien, mettent les affaires en meilleur état

qu'on ne les eût jamais pu espèrer. Je suis à deux mille hommes près, de ce que j'étois avant le combat. J'ai pris depuis trois ou quatre jours une petite Ville où il y avoit cent hommes de l'ennemi, qui ont pris parti avec moi. J'ai bien de l'obligation à Madame la Landgrave de Hesse d'avoir voulu envoïer ses Troupes si loin avec moi, & dans un tems que l'Ennemi pouvoit entrer dans son païs: je vous assure que c'est une fort honnête personne. Je vous conjure de m'aimer toujours, étant la chose du monde qui peut me donner le plus de joïe. C'est, ma chère Sœur, Vôtre très humble & très affectionné Serviteur & Frère,

TURENNE.

Au Camp, ce 4 Juillet 1645.

AUTRE.

MA chère Sœur, je vous dirai avant toutes nouvelles, que je ne vous crois aucunement changée pour m'avoir fait des réprimandes; & je vous jure que quand je suis négligent à vous écrire, c'est l'assurance entière que j'ai que vous m'aimerés toujours sans pouvoir changer.

On donna avant-hier près de Nordlingue la plus grande Bataille qui se soit vue depuis la guerre. La Cavalerie Françoise avoit la droite, & moi la gauche avec ma Cavalerie. La droite a été entièrement défaite, comme aussi l'Infanterie Françoise. Nous avons eu, Dieu merci, plus de bonheur à la gauche, & y avons gagné le champ de bataille, pris presque tout le canon des ennemis, & Gléen qui

commandoit l'aîle droite des Bavarois y a été fait prisonnier. M. le Duc par le plus grand bonheur du monde, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, & un peu blessé au bras, s'en vint du côté où j'étois, un peu devant que le côté où il avoit résolu de se tenir fût rompu. Il témoigna être assés satisfait de ce que j'ai fait en cette occasion. Vous saurés par les Relations tous ceux qui sont morts & prisonniers. On a eu nouvelle de M. le Maréchal de Grammont, que les ennemis ont mené en Bavière, où leur Armée s'est retirée, c'est-à-dire sur le Danube, après avoir quitté le champ de bataille. Pour leur perte, elle a été plus grande que la nôtre, quoique l'Armée Françoise ait été entièrement repoussée. Je suis bien assuré que l'on ne dira pas autrement à Paris, que la Cavalerie Allemande n'ait entièrement gagné la Bataille. M. le Duc m'a fait là-dessus plus de complimens devant toute l'Armée que je ne saurois vous dire, ni aussi exprimer ce qu'il a fait en cette occasion de sa personne, & de cœur & de conduite. J'avois quatre bataillons d'Infanterie, deux que commandoit M. de Chabot pour soutenir l'Armée de M. le Duc, & deux autres auprès de son Infanterie; mais la Cavalerie Françoise en s'enfuïant a emporté tout cela, de sorte qu'il n'est resté que la Cavalerie Allemande & les Hessiens. M. le Duc ne sauroit assés se louer des Allemands, & en effet il leur a obligation de la vie & de la liberté. Il n'est pas croïable comme il me fait l'honneur de bien vivre avec moi. Je vous supplie de témoigner à Madame la Princesse & à Madame de Longueville, combien je lui en suis obligé.

Je ſuis très en peine de ce qu'on me mande que vous avés ſi ſouvent la fièvre. Je prie Dieu de tout mon cœur de vous vouloir conſerver, n'aïant point de plus grande joïe au monde que celle de vous ſavoir en bonne ſanté. Adieu, chère Sœur.

Au Camp devant Nordlingue,
ce 8 *Août* 1645.

AUTRE.

JE n'ai que le loiſir de vous faire ce mot. J'ai reçu vôtre Lettre par laquelle vous me mandés de vous faire ſavoir comme quoi vous pourriés ſortir de Paris, & quelle ſeroit ma penſée là-deſſus. Je crois que ſi vous y pouvés trouver quelque ſureté, il n'en faut pas bouger : vous pourriés vous mettre plutôt chés quelqu'un de nos amis. Quand le chemin ſera libre de l'Armée du Roi à Paris, je vous ferai ſavoir où vous pourrés venir. Je vous aime de tout mon cœur.

A Sully, ce 30 *Mars* 1652.

Il s'eſt paſſé quelque choſe à Gergeau qui n'eſt pas de grande conſidèration.

LETTRE
DE L'ELECTEUR DE MAYENCE
au Vicomte de Turenne.

MONSIEUR,

No. III. Liv. II. J'ai reçu ce matin de nouvelles aſſurées de

Munſter, que, par la grace de Dieu, la paix ſi longtems eſpèrée a été ſignée, ſouſcrite & ſolemnellement publiée à Munſter & à Oſnabrug le 24 de ce mois. Je n'ai voulu faillir d'avertir V. A. par la préſente, & la ſupplier auſſi que quand l'Armée du Roi ſortira d'Allemagne, il lui plaiſe dans ſa marche exempter mes Etats. J'ai de ſi bonnes preuves de l'affection & de la bonne volonté de V. A. que j'oſe me promettre ce conſentement; auſſi je lui envoïerai bientôt un des miens pour traîter de quelques affaires, & pour la remercier des graces que juſques ici elle m'a faites, la ſuppliant au reſte de me faire l'honneur de me croire entièrement,

MONSIEUR,

DE VÔTRE ALTESSE

A Aſchaffembourg, le 29 Octobre 1648.

Le très humble & très affectionné Serviteur,
JEAN-PHILIPPE,
Electeur de Maïence.

LETTRE
DU DUC DE WIRTEMBERG au Vicomte.

MONSIEUR MON COUSIN,

Aïant ce matin reçu par un Courier exprès les avis de mon Député de Munſter, qui m'a aſſuré que la paix étoit ſouſcrite le 24 du cou- No. IV. Liv. III.

rant, je n'ai voulu manquer d'en communi-
quer les nouvelles À. V. A. vu que je m'as-
ſure qu'elles lui feront très agréables, & d'au-
tant que par ce moïen je me vois tantôt en li-
berté de pouvoir jouïr de ce que les deux
Couronnes de France & de Suède ont bien
voulu deſirer pour ma reſtitution. Je ſai que
V. A. s'en réjouïra avec moi, & agira dans la
conjoncture préſente de cette guerre finie
pour la conſervation de mes Etats, avec le
même cœur & affection qu'elle a toujours té-
moigné par ci-devant pour un Prince qui eſt
Monſieur mon Couſin, Vôtre très humble &
très affectionné Serviteur & Couſin,

EBERHARD, Duc
de Wirtemberg.

*A Stutgard, le 31 Octo-
bre 1648.*

LETTRES DE LA REINE-MERE à M. de Turenne.

PREMIERE LETTRE.

MOn Couſin, quoiqu'il vienne d'arriver
un bruit de Paris que M. vôtre frère a
pris parti avec le Parlement, qui eſt à préſent
dans une rebellion toute déclarée; je ne puis
y ajouter de foi, quand je fais réflexion qu'il
ſavoit ce que j'ai réſolu pour ce qui regarde
vôtre établiſſement, & que je voulois faire
pour ſes intérêts particuliers & pour ceux de
toute la famille. Mais quoi qu'il en ſoit, je
ſuis ſi aſſurée que non-ſeulement vous n'y

endrés aucune part, mais que vous détefte-
s fon action, fi elle fe trouvoit véritable,
ie je ne vous fais ces lignes à autre fin que
our vous témoigner la confiance entière que
ii en vous, & vous affurer de la continua-
on de mon affection; me remettant du fur-
us à mon coufin le Cardinal Mazarin, que
fai mieux que perfonne être le meilleur de
os amis. Cependant je demeure.

Vôtre bonne Coufine, ANNE.

A S. Germain en Laye,
le 11 Janvier 1649.

II. LETTRE.

MOn Coufin, envoïant par-delà le Sieur Hervart pour des affaires qui regardent
Service du Roi Monfieur mon Fils; je vous
is ces lignes pour vous prier d'avoir entière
onfiance & pleine créance en ce qu'il vous
ra de ma part. Et s'il eft befoin que pour
contentement des Officiers de l'Armée que
ous commandés, il s'oblige en mon nom, de
ur païer ce que vous conviendrés avec eux,
e faites point difficulté de garantir ce qu'il
romettra, car je vous affure & vous donne
a parole que j'y fatisferai à point nommé.
Cependant je demeure,

Vôtre bonne Coufine, ANNE.

A S. Germain en Laïe,
le 12 Janvier 1649.

III. LETTRE.

MOn Cousin, la faute où est retombé
tre frère le Duc de Bouillon, dans
tems même qu'il savoit que j'avois fait ou
solu tout ce qui pouvoit regarder ses avan
ges & ceux de sa Maison, me touche prin
palement pour le déplaisir que je sai qu'e
vous causera; car pour le reste je suis tel
ment persuadée de vôtre affection & de vô
attachement aux intérêts du Roi Monsie
mon Fils & aux miens, que je suis certai
que vôtre zèle augmentera plutôt dans
conjonctures, qu'il n'est à craindre qu'aucu
considèration de proximité y puisse appor
la moindre altèration. Assurés-vous aussi q
je redoublerai les effets de ma confiance &
ma bonne volonté, & que vôtre considèrati
me sera toujours si recommandable, que
ne ferai point de difficulté, quelque gra
que soit le crime de vôtre frère, de faire po
vôtre égard seul ce que vous pouvés souh
ter pour les honneurs de la Maison; & r
remettant à ce que j'ai chargé mon cousin
Cardinal Mazarin de vous mander, je deme
re avec beaucoup de tendresse,

Vôtre bonne Cousine, ANN

A S. Germain en Laïe,
le 28 Janvier 1649.

IV. LETTRE.

MOn Cousin, quoique je vous aïe dé
mandé les bonnes intentions que j'

ur vous, & à vôtre confidèration pour tou-
vôtre Maison; j'ai voulu néanmoins, dans
ccasion du voïage du Sieur de Ruvigni par-
à vous faire cette Lettre pour vous les ex-
quer encore plus particulièrement. Je vous
ai donc touchant les honneurs de vôtre
iison, que dès la prémière fois que je vous
rai, je vous ferai jouïr sans aütre délai des
rogatives dont il avoit été remis de parler
ès la majorité du Roi Monsieur mon Fils.
l'égard de la Souveraineté de Sedan, &
ır ce qui concerne le Duc de Bouillon vô-
frère, quoique sa faute soit aussi grande
elle se peut concevoir, d'autant plus qu'il
noroit pas les intentions favorables que
ois pour tout ce qui le pouvoit regarder;
ne me disposerai pas seulement à l'oublier
la pardonner, pour l'amour de vous, dès
il rentrera en son devoir, mais pour la
me raison je le ferai jouïr dès-lors desdites
rogatives qui avoient été remises à la ma-
ité. Et touchant l'échange de Sedan, il y
ı traîté aussi favorablement, & aux mêmes
ıditions qui avoient été arrêtées en dernier
ı. Vous devés prendre toutes ces avances
ır une pure marque de l'affection que je
ıs porte, & être assuré qu'en toutes autres
contres où j'aurai lieu de vous obliger,
ıs n'en recevrés pas des effets moins soli-
. Cependant je demeure,

Vôtre bonne Cousine, ANNE.

A S. Germain en Laïe,
le 29 Janvier 1649.

BREVETS DU RO

En faveur de la Maison de Bouillon.

PREMIER BREVET.

No. V. Liv. III. AUjourd'hui vingtième du mois de M mil six cens quarante-sept, le Roi ét à Paris; desirant témoigner sa bonne volo à M. le Duc de Bouillon, & à M. de Tur ne son frère, Sa Majesté, par l'avis de Reine Régente sa Mère, en interprétati de sa Déclaration adressée à sa Cour de Pa ment de Paris, a déclaré que sa volonté & tention est, que lesdits Sieurs de Bouillon de Turenne, & leur descendans jouiront rang & préséance appartenans à leur Mais à cause du Duché de Bouillon & des Prin pautés Souveraines de Sedan & de Raucou & soient traités tout ainsi que les autres P ces issus de Maisons Souveraines. Pour moignage de quoi, Sa Majesté m'a comm dé de leur expédier le présent Brevet, qu'e a voulu signer de sa main, & être contresi par moi son Conseiller-Sécrétaire d'Etat & ses Commandemens & Finances.

Signé, LOUIS,

Et au-dessous, De Lomeni

II. BREVET.

AUjourd'hui deuxième du mois d'Avril six cens quarante-neuf, le Roi étan S. Germain en Laïe, bien mémoratif que son Brevet du vingtième Mars mil six c

ıarante-fept, Sa Majefté auroit déclaré que
ɒn intention étoit que M. le Duc de Bouillon
: M. de Turenne fon frère, & leurs defcen-
ıns, jouïffent du rang & préféance apparte-
ans à leur Maifon, à caufe du Duché de
ouillon & des Principautés Souveraines de
edan & de Raucourt, & foient traités com-
e les autres Princes iffus de Maifons Souve-
ines; & voulant en conféquence de fa Décla-
ıtion donnée au mois de Mars dernier, pour
ire ceffer les mouvemens du Roïaume &
:tablir un chacun dans fes honneurs & préro-
ıtives, faire connoître fa volonté à l'égard
:fdits Sieurs de Bouillon & de Turenne, en-
rte que perfonne n'en puiffe douter ; Sa
[ajefté, par l'avis de la Reine Régente fa
[ère, a confirmé & confirme entant que de
:foin fondit Brevet du 20 Mars 1647, & ce
ifant a déclaré & déclare, qu'elle veut &
ıtend que lefdits Sieurs de Bouillon & de
'urenne, & leurs defcendans, jouïffent du
ng & préféance qui appartiennent à leur
[aifon à caufe du Duché de Bouillon, & des
incipautés Souveraines de Sedan & de Rau-
ɒurt, & foient traités tout ainfi que les au-
es Princes iffus de Maifons Souveraines ha-
tués en ce Roïaume. En témoin de quoi Sa
ajefté a figné le préfent Brevet de fa main,
a voulu être contrefigné par nous fes Con-
illers-Sécrétaires d'Etat & de fes Comman-
mens & Finances. *Signé*, LOUIS.

: *plus bas*, PHELIPEAUX, DE GUENEGAUD,
LE TELLIER, & DE LOMENIE.

III. BREVET.

AUjourd'hui vingt-fixième du mois d'Octo-bre 1649, le Roi étant à Paris, bien informé que les Ducs de Bouillon & Princes Souverains de Sedan, ont été compris & nommés entre les Princes & Etats, amis, alliés & protègés de cette Couronne, en plusieurs Traîtés de Paix, & autres généraux faits entre les Rois prédéceffeurs de Sa Majefté, & les Empereurs, Rois d'Efpagne, & autres Princes; que par les Traîtés particuliers de protection qui leur ont été accordés par les Rois prédéceffeurs de Sa Majefté, même par celui du feu Roi, de glorieufe mémoire, que Dieu abfolve, du 6 Août 1641, & fpécialement par le Traité particulier fait le même jour, ils ont été qualifiés & reconnus Souverains du Duché de Bouillon & des Principautés de Sedan & de Raucourt; que par l'échange defdites Principautés contre des Domaines de Sa Majefté, propofé & réfolu du vivant du feu Roi, comme chofe très avantageufe à cet Etat, dont les conditions ont été arrêtées au nom de Sa Majefté avec Monfieur le Duc de Bouillon, & les Articles fignés par Sa Majefté le 20 Mars 1647, confirmés par les Articles expédiés enfuite de la Conférence tenue à S. Germain en Laïe le 30 Mars de la préfente année 1649, & en exécution defdits Articles, par Brevet exprès de Sa Majefté du deuxième d'Avril de la préfente année, figné de fa main, & contrefigné des quatre Sécrétaires d'Etat, ledit Sieur Duc & Monfieur de Turenne fon frère, font maintenus au rang & prééminences des Princes, & que d'ailleurs ils font qualifiés tels, & traités ainf

nſi que ceux de cette qualité, & comme *unt nés Princes, en toutes les Cours, même par Pape, l'Empereur, le Roi Catholique & au-es Rois & Princes, ce qu'ils justifient par plu-eurs Actes authentiques:* Et Sa Majesté consi-èrant que pour les causes susmentionnées, ſdits Sieurs de Bouillon & de Turenne n'ont ı être compris dans le Brevet accordé le xième du présent mois, à l'instance de plu-eurs Gentils-hommes qui se sont trouvés à aris, & qu'on n'a pu déroger à ce qui a été solemnellement accordé & promis par les-ts Traités: Sa Majesté, de l'avis de la Rei-e Régente sa Mère, en confirmant autant ıe de besoin le Brevet qu'elle leur a accordé dit jour deuxième Avril dernier, a déclaré déclare que sa volonté & intention est que dit Sieur Duc de Bouillon, & le Sieur de urenne son frère, & leurs descendans, jouïs-nt du rang & des prérogatives & prééminen-s appartenans à leur Maison, à cause dudit uché de Bouillon & desdites Souverainetés e Sedan & de Raucourt, & soient traîtés ut ainsi que le sont les Princes issus de Mai-ns Souveraines habitués en ce Roïaume, ns que ledit Brevet dudit jour dixième du ·éſent mois leur puiſſe aucunement nuire ni ·éjudicier, m'aïant Sa Majesté, pour témoi-ıage de sa volonté, commandé de leur ex-édier le présent Brevet qu'elle a signé de sa ain, & fait contresigner par moi son Con-iller Sécrétaire d'Etat & de ses Commande-ens & Finances. *Signé*, LOUIS. *Et plus ıs*, DE LOMENIE.

IV. BREVET.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de Fra ce & de Navarre. A tous préfens & av nir, Salut. Savoir faifons, qu'encore qı nôtre très cher & bien-amé Coufin Frédér Maurice de la Tour d'Auvergne, Duc Bouillon, Prince Souverain de Sedan & Raucourt, nous ait cejourd'hui par Conti paffé devant deux Notaires au Châtelet de P ris, cèdé & tranfporté à titre d'échange, propriété defdites Terres Souveraines de S dan & de Raucourt, & autres étans ès en rons d'icelles, à lui appartenans à caufe fondit Duché de Bouillon: Nous n'avo néanmoins point entendu & n'entendons q cette ceffion & tranfport puiffe ci-après nu ni préjudicier en façon que ce foit, à lui aux fiens, pour ce qui concerne le rang préféance qui lui appartiennent, non-feu ment à caufe dudit Duché de Bouillon, m auffi à caufe defdites Terres Souveraines Sedan & de Raucourt: au contraire avons gé raifonnable qu'il y foit confervé & ma tenu tout ainfi que s'il étoit encore en p feffion defdites Terres qu'il nous à cèdé *comme une condition qui fait partie dudit Cont d'échange, & que nous avons accordé par i lui.* A ces caufes & autres bonnes confidè tions à ce nous mouvans, par l'avis de la Re Régente, nôtre très honorée Dame & Mère, nôtre très cher & très-amé Oncle le Duc d'(léans, de nôtre très cher & très-amé Cou le Prince de Condé, & autres principaux S gneurs de nôtre Confeil; & de nôtre certa fcience, pleine puiffance & autorité Roïa avons déclaré & déclarons par ces préfen

ſignées de nôtre main, que nôtre volonté & intention eſt, que nonobſtant la ceſſion & tranſport à nous fait deſdites Terres, nôtredit Couſin le Duc de Bouillon & les ſiens en ligne directe, tant mâles que femelles, jouïſſent des mêmes honneurs, ſéances, dignités, prérogatives & préſéances appartenans tant audit Duché de Bouillon qu'auxdites Souverainetés de Sedan & de Raucourt, dont lui & les Ducs de Bouillon Seigneurs deſdites Souverainetés ont jouï ou dû jouïr tant dedans que dehors le Roïaume, auxquels nous voulons qu'ils ſoient conſervés & maintenus, ſans qu'à cauſe de ladite ceſſion l'on puiſſe prétendre qu'ils aïent dérogé *au rang qu'ils ont toujours eu ou dû avoir*, & que pour raiſon de ce on leur en puiſſe faire aucunes conteſtations; & que toutes les prétentions que nôtredit Couſin peut avoir pour ce regard, demeurent en leur entier ſans être en rien diminuées, comme s'il étoit en poſſeſſion deſdites Terres & Souverainetés par lui cèdées. Déclarons en outre pour les conſidèrations ſuſdites, que nôtre intention eſt auſſi que nôtre très cher & bien-amé Couſin Henri de la Tour Vicomte de Turenne, Maréchal de France, frère de nôtredit Couſin le Duc de Bouillon, & ſes enfans mâles & femelles, jouïſſent des mêmes honneurs, rangs & préſéances dont il jouït & doit jouïr comme fils & frère d'un Duc de Bouillon, & Prince Souverain de Sedan & de Raucourt; & en cas que nôtredit Couſin le Duc de Bouillon vienne à décéder ſans enfans, voulons & nous plaît que nôtredit Couſin ſon frère, ſes enfans mâles & femelles, jouïſſent des mêmes honneurs, rangs, préſéances, dignités & pré-

rogatives, tant dedans que dehors le Roïaume, dont jouït à préfent nôtredit Coufin le Duc de Bouillon, & jouïra à l'avenir tant à caufe dudit Duché de Bouillon, qu'en conféquence de ces préfentes, comme fi lorfqu'il y aura ouverture à la fucceffion de nôtredit Coufin le Duc de Bouillon fon frère en fa faveur & de fes enfans, lefdits Principautés de Sedan & de Raucourt étoient encore en leur Maifon, & qu'il y eût fuccèdé par manquement d'héritiers de nôtredit Coufin le Duc de Bouillon. Si donnons en mandement à nos amés & féaux Confeillers les Gens tenant nôtre Cour de Parlement à Paris, que ces préfentes ils faffent enregiftrer, & du contenu en icelles jouïr nofdits Coufins pleinement & paifiblement, fans y faire ni fouffrir être fait ou donné aucun trouble ou empêchement quelconque, & à nôtre Procureur Général de faire pour ce toutes les requifitions néceffaires Car tel eft nôtre plaifir. Et afin que ce foi chofe ferme & ftable à toujours, nous avon fait mettre nôtre Scel à cefdites préfentes Donné à Paris au mois de Mars l'an de grac mil fix cens cinquante-un, & de nôtre Règn le huitième. *Signé*, LOUIS. *Et fur le repli* Par le Roi, la Reine Régente fa Mère préfente. DE LOMENIE. *Vifa*, SEGUIER. Et fcêl du grand fceau de cire verte en lacs de foï rouge & verte.

V. BREVET.

AUjourd'hui 20 Mars 1651, le Roi étan à Paris, voulant témoigner fa bonne vo lonté à Monfieur le Duc de Bouillon & Monfieur de Turenne fon frère, Sa Majefté

par l'avis de la Reine Régente sa mère, conformément à ce qui est promis dans le Contrat d'échange de Sedan, passé le même jour, & pour confirmer entant que besoin seroit les Brevets ci-devant expédiés, outre ce qui est porté par sa Déclaration adressée à sa Cour de Parlement de Paris, & en interprétation d'icelle, a déclaré que sa volonté & intention est, que lesdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs descendans, jouïssent du rang & préséance appartenant à leur Maison à cause du Duché de Bouillon & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traîtés tout ainsi que les autres Princes issus de Maisons Souveraines: m'aïant sadite Majesté, en témoignage de sa volonté, commandé d'expedier le présent Brevet qu'elle a signé de sa main, & fait contresigner par moi son Conseiller-Sécrétaire d'Etat & de ses Commandemens & Finances.

Signé, LOUIS.

Et plus bas, DE LOMENIE.

VI. BREVET.

AUjourd'hui 15 du mois de Février 1652, le Roi étant à Saumur: desirant témoigner sa bonne volonté à Monsieur le Duc de Bouillon & à Monsieur de Turenne son frère; & considèrant qu'il leur a été promis par le Contrat d'échange de la Principauté de Sedan du 20 Mars de l'année dernière, *qu'ils seroient traîtés comme Princes, & que sans cette condition ils n'auroient point consenti audit échange*; sachant en outre qu'ils *ont été & sont trai-*

tés en tous lieux & en toutes occasions par les Rois, Princes, & Etats de la Chretienté, comme étant nés Princes; Sa Majesté confirmant entant que besoin les Traîtés, Brevets & Lettres qui leur ont été ci-devant accordés sur ce sujet, & pour les raisons & causes y contenues, a déclaré & déclare que son intention & volonté est que lesdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs descendans, soient traîtés tout ainsi que les autres Princes issus de Maisons Souveraines habitués en ce Roïaume, sans qu'ils en puissent être distingués ni exceptés par aucuns Règlemens faits ou à faire par Sa Majesté ou ses successeurs Rois, & même en conséquence des propositions qui pourroient être faites & des résolutions qui pourroient être prises au préjudice de ce, aux Etats Généraux du Roïaume, ou autrement, en quelque manière que ce soit. En témoin de quoi, Sa Majesté a signé le présent Brevet de sa main, & l'a fait contresigner par moi son Conseiller-Sécrétaire d'Etat & de ses Commandemens & Finances.

Signé LOUIS.

Et plus bas, LE TELLIER.

EXTRAIT DES REGISTRES DU CONSEIL D'ETAT.

No. VI. LE Roi aïant vu la Requête présentée à Sa Majesté par Fréderic-Maurice de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon, ci-devant Prince Souverain de Sedan & de Raucourt: contenant que l'échange desdites Souverainetés aïant été jugée utile au bien de son Etat, il y auroit consenti sur l'assurance que

lui auroit donnée Sa Majesté, que nonobstant le délaissement qu'il feroit desdites Souverainetés de Sedan & de Raucourt, lui, le Sieur de Turenne son frère & leurs enfans & descendans, retiendroient le rang & dignité de Princes & tous autres honneurs, prééminences & prérogatives dont lui & le défunt Duc de Bouillon leur père, & leurs prédécesseurs Ducs de Bouillon & Princes de Sedan & de Raucourt ont joui ou dû jouïr, & en la même sorte & manière qu'il est pratiqué à l'égard des autres Princes issus de Maison Souveraine qui sont habitués en son Roïaume, *laquelle condition fait partie dudit Contrat d'échange, puisque sans icelle il ne se seroit dépouillé desdites Souverainetés :* Et bien que Sa Majesté par divers Actes tant particuliers que publics, spécialement par ses Lettres Patentes du mois d'Avril 1651, ait pleinement satisfaite à sa parole, & se soit expliquée suffisamment de ses intentions, & que ledit Sieur Duc de Bouillon se soit réservé par le Contrat d'échange le droit qu'il a sur le Duché de Bouillon; néanmoins la Dame de Vantadour, en qualité de Mère & Tutrice des Enfans du feu Sieur Duc de Vantadour, & les Sieurs Ducs d'Uzés, de Sully, de Brissac, d'Halvin, de Lesdiguières & de Saint Simon, se sont pourvus en son Parlement de Paris par Requêtes des .... & 26 Mars dernier, à ce que défenses lui fussent faites de prendre ladite qualité de Prince, ou sous prétexte d'icelle s'attribuer autres droits, prééminences & prérogatives que celles de Duc & Pair, sur laquelle Requête ladite Cour a ordonné que les Parties opposantes se pourvoiroient par-devers Sa Majesté; & d'autant que ladite opposition, quoique frivo-

le & non admiſſible, pourroit un jour ſervir de prétexte pour inquièter lui ou les ſiens ſi elle demeuroit indécife : Requèroit ledit Sieur Duc de Bouillon qu'il plût à Sa Majeſté, faiſant droit ſur icelle, déclarer leſdits Sieur & Dame oppoſans non recevables, & mal fondés en leurſdites oppoſitions ; ce faiſant le garder & maintenir audit rang & dignité de Prince, & faire défenſe de le troubler à peine de deſobéïſſance. Vu auſſi le Traîté fait par ledit Sieur Duc de Bouillon avec Sa Majeſté le 20 Mars 1647, touchant l'acquiſition des Souverainetés de Sedan & de Raucourt, & de la portion du Duché de Bouillon dont jouïſſoit ledit Sieur de Bouillon : le Contrat d'échange du 20 Mars 1651 fait en exécution dudit Traîté entre les Sieurs Le Fèvre d'Ormeſſon, de Loménie, Comte de Brienne, d'Aligre, Barillon & d'Eſtampes, Commiſſaires & Procureurs ſpéciaux de Sa Majeſté d'une part, & ledit Sieur Duc de Bouillon d'autre : les Lettres patentes de Sa Majeſté du mois d'Avril audit an 1651, contenant la ratification dudit Contrat d'échange, & adreſſées au Parlement de Paris : Actes d'oppoſitions formées au Greffe de ſondit Parlement de Paris du 25 Janvier 1652, par Dame Marie de la Guiche, veuve de Charles de Lévy Duc de Vantadour, au nom & comme Tutrice des Enfans mineurs dudit défunt & d'elle, touchant la qualité de Prince priſe par ledit Contrat par ledit Sieur Duc de Bouillon : Copie de la Requête préſentée en ſondit Parlement le ...... par Emmanuel de Cruſſol Duc d'Uzés, Maximilien-François de Béthune Duc de Sully, Louis de Coſſé Duc de Briſſac, & Charles de Schomberg Duc d'Halvin, Pairs de

France, à ce qu'ils fuſſent reçus oppoſant à l'enregiſtrement tant dudit Contrat que deſdites Lettres, & ordonné que pour les Duchés qui ont été baillés en échange par ledit Contrat, ledit Sieur Duc de Bouillon auroit ſeulement rang & ſéance du jour du ſerment qu'il feroit pour leſdits Duchés & Pairies, & qu'il ne pourra prendre la qualité de Prince, ni à cauſe ou ſous prétexte d'icelle s'attribuer aucuns droits, prééminences ou prérogatives plus grands que celle de Duc & Pair de France: Arrêt de ſondit Parlement de Paris du 20 Février 1652, par lequel il a été ordonné que leſdites Lettres & Contrat d'échange ſeroient regiſtrés au Greffe de ladite Cour, pour être exécutés aux charges & conditions portées par ledit Arrêt, & entre autres que les Pairies d'Albret & de Château-Thierry n'auroient leur effet & rang que du jour dudit Arrêt, en obtenant par ledit Sieur Duc de Bouillon Lettres de Sa Majeſté d'érection d'icelles; & ſur l'oppoſition deſdites Dame de la Guiche audit nom, Ducs d'Uzés, de Sully, de Briſſac & d'Halvin, qu'ils ſe pourvoiroient ainſi qu'ils aviſeroient bon être: Autre Arrêt de ſon Parlement de Paris du 26 Mars audit an, par lequel ſur une nouvelle Requête deſdites Dame de la Guiche audit nom, Ducs d'Uzés, de Sully, de Briſſac & d'Halvin, & par François de Bonne Duc de Leſdiguières, & Claude Duc de Saint Simon, à ce que défenſes fuſſent faites audit Duc de Bouillon de prendre ladite qualité de Prince, ni ſous prétexte d'icelle s'attribuer aucuns droits, prérogatives & prééminences plus grandes que celle de Duc & Pair, Acte a été donné aux dénommés en ladite Requête de leur oppoſi-

tion, & ordonné que sur icelles ils se pourvoiroient par devers sa Majesté : Lettres patentes expédiées audit mois d'Avril lors de la ratification dudit Contrat d'échange, par lesquelles suivant ledit Traîté du 20 Mars 1647, Sa Majesté a ordonné que nonobstant le délaissement à elle fait desdites Souverainetés de Sedan, de Raucourt, & portion du Duché de Bouillon, ledit Sieur Duc de Bouillon & sa postérité, retiennent le rang & dignité de Prince, & les autres honneurs, prééminences, droits & prérogatives, dont lui & le défunt Duc de Bouillon son père & leurs Prédécesseurs Princes Souverains desdites Terres & Souverainetés de Sedan, de Raucourt & Bouillon, ont joui ou dû jouïr par le passé. Et après que Sa Majesté a été pleinement informée desdits rangs, dignités & prééminences, que les Princes desdites Terres & Souverainetés, même ledit Sieur Duc de Bouillon, ont eu & tenu dans tous les Roïaumes & Etats de l'Europe ; Sa Majesté étant en son Conseil, sans s'arrêter à l'opposition de ladite Dame de la Guiche audit nom, & desdits Sieurs Ducs d'Uzés, de Sully, de Brissac d'Halvin, Lesdiguières & Saint Simon, a ordonné & ordonne que lesdites Lettres du mois d'Avril 1651, & tous autres Actes par elle faits en faveur dudit Sieur Duc de Bouillon seront exécutés selon leur forme & teneur, & que suivant iceux ledit Sieur Duc de Bouïllon, & le Sieur de Turenne son frère, *étan[t] nés & reconnus Princes, leurs enfans & descen[-]dans auront & retiendront le rang & dignité d[e] Prince avec tous les honneurs, prérogatives droits & prééminences qui en dependent, & don[t] jouïssent ou pourront jouïr les autres Princes ha*

ſitués en ce Roïaume. Fait au Conſeil d'Etat du Roi, Sa Majeſté y étant, tenu à Corbeil le 25 jour de Mai 1652.

Signé, LE TELLIER.

Enſuit la teneur de la Commiſſion attachée ſur ledit Arrêt.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : Au prémier nôtre Huiſſier ou Sergent: Voulant que l'Arrêt ce-jourd'hui donné en nôtre Conſeil d'Etat, Nous y étant, dont l'Extraît eſt ci-attaché ſous le contre-ſcel de nôtre Chancellerie, ſoit exécuté ſelon ſa forme & teneur : Nous te mandons & commandons par ces préſentes ſignées de nôtre main, que tu aïes à ſignifier ledit Arrêt à tous ceux qu'il appartiendra, & à faire pour ladite exécution tous exploits requis & néceſſaires; de ce faire te donnons pouvoir, commiſſion & mandement ſpécial par ceſdites préſentes, ſans pour ce demander aucun congé, Placet, *Viſa*, ni *Pareatis*; Car tel eſt nôtre plaiſir. Donné à Corbeil le vingt-cinquième jour de Mai, l'an de grace mil ſix cens cinquante-deux, & de nôtre règne le dixième; *Signé* LOUIS. *Et plus bas*: Par le Roi, LE TELLIER, avec grille & paraphe; & ſcellé ſur ſimple queue du grand Sceau de cire jaune.

LETTRES

DE M. LE PRINCE DE COND
à M. le Vicomte de Turenne.

PREMIERE LETTRE.

No. VII. LEs obligations que je vous ai font fi gra des, que je n'ai point de paroles po vous témoigner ma reconnoiffance. Je fouh te avec paffion que vous me donniés lieu m'en revancher. Je vous jure que ce fera chofe du monde que je ferai de meilleur cœ & que je ferai toutes chofes pour vous ferv Je me remets à ce que je mande à ma Sœ pour les affaires, & je ne vous dirai ici aut chofe fi ce n'eft que vous pouvés difpofer a folument de mon fervice, & que vous êt l'homme du monde que j'honore le plus, que j'aime avec le plus de tendreffe & de p fion,

LOUIS DE BOURBO

Je vous prie d'affurer Meffieurs de Be veau, de Duras & de Grandpré de mon f vice, & Meffieurs de Saint Romain & Sar fin, & tous les Officiers qui vous ont fuiv

Ce 20 Février 1651.

II. LETTRE.

MONSIEUR,

J'ai reçu la lettre que vous m'avés fait l'h neur de m'écrire, & vu celle que vous a écrite à ma Sœur; je m'affure qu'elle v

mande au long l'état de toutes choſes. Je vous ſupplie de me faire ſavoir le plus ſouvent que vous pourrés ce qui ſe paſſera de delà, ſoit pour la Trève ſoit pour la ſuſpenſion d'armes. Les affaires ici n'ont pas encore pris l'aſſiette qu'on pourroit ſouhaiter, & nous y travaillons au mieux qu'il nous eſt poſſible; je vous en ferai ſavoir le détail au prémier jour. Le Contrat de M. de Bouillon ſera ſigné dans quelques jours à ſa ſatisfaction. Il reſtoit un article que j'ai fait réſoudre avant-hier, qui l'avoit arrêté juſques ici, & qui étoit très important: c'étoit pour faire jurer Monſieur vôtre frère foi de Prince, ſi bien que tout eſt à cette heure conclu. Pour vos intèrêts particuliers, ma Sœur m'en a entretenu fort au long: j'y travaillerai comme je dois, & je vous jure qu'ils me feront plus chers toujours que les miens, & que je ferai toutes choſes pour vous le témoigner. Nous vous envoïons quelque argent; mandés-nous librement ce dont vous aurés beſoin, & nous y pourvoirons à l'heure même. Aſſurés-vous, je vous conjure, de mon extrème amitié, & continués-moi la vôtre, puiſque je ſuis plus qu'homme du monde,

MONSIEUR,

Vôtre très affectionné
Serviteur, LOUIS
DE BOURBON.

A Paris, ce 18 *Mars*
1651.

III. L E T T R E.

L'Embarras des affaires, ainsi que vous l'aurés déja appris par Monsieur vôtre frère, m'empêche de vous pouvoir répondre bien positivement sur l'affaire de la paix: aussi faut-il attendre le retour de celui qu'on a envoïé à Bruxelles pour savoir si l'Archiduc a pouvoir. Mais il me semble que vous avés déja assés de sujet de prendre vos mesures avec les Espagnols, pour vous retirer. Monsieur vôtre frère s'est chargé de vous faire savoir tous nos sentimens là-dessus, nous en avons eu une longue conférence avec ma Sœur ensemble; cependant je vous supplie de me faire savoir à peu près le tems auquel il faudra que je tienne mon monde prêt pour entrer à Sténai, & comme on en usera pour la Ville & les choses qu'il faudra mettre dans la Place soit pour les munitions de bouche, soit pour celles de guerre. J'en ai donné le Gouvernement à M. de Marsin, je croi que vous n'en desapprouverés pas le choix que j'en ai fait. Vous voïés qu'il est nécessaire que je fasse ces choses-là un peu de bonne heure, crainte d'être surpris. Je donnerai ordre au-plutôt pour vous faire avoir satisfaction pour vos troupes, mais je n'ai pu encore le faire, Monsieur & moi ne voïans pas encore la Reine. Vos autres intérêts me sont plus chers & plus considèrables que les miens, & je ne vous fais pas un compliment quand je vous assure que je vous le ferai paroître

de telle manière que vous le souhaiterés. Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre très affectionné Serviteur, LOUIS DE BOURBON.

A Paris, ce 18 *Avril* 1651.

LETTRES DU VICOMTE à *LA VICOMTESSE DE TURENNE.*

PREMIERE LETTRE.

J'Envoïe le Sieur de Mardaillan, qui vous dira que la Ville d'Ypres a capitulé. Il est certain que je reconnois une grande bénédiction de Dieu sur tout ce que j'entreprens: j'en suis quelquefois un peu plus homme de bien, souvent aussi cela va fort mal; je vous dis sincèrement comme l'affaire est. No. VIII. Liv. IV.

On fit la Cène ici Dimanche passé, M. Brevin prêcha très bien. Il faudroit en devenir plus homme de bien, qui seroit le principal, mais on a de la peine à y parvenir; & quand on se consulte au fond, il me semble que l'on ne change guères. En parlant sur ces paroles, *sortés de Babylone*, il me fit comprendre qu'il ne s'en seroit pas allé si vîte que les Réformateurs. C'est un esprit qui a beaucoup de connoissance & point d'aigreur: il est tom-

bé d'accord avec moi que l'on n'inſtruit point les gens de bonne-foi dans les deux Religions, & que chacun de ſon côté fait voir la Religion de l'autre pour en donner de l'averſion, de même que dans une Ville où il y a deux cabales, vous ne trouvés de naïveté de pas un côté. Je ſai ce que ma Sœur & vous penſés là-deſſus ſur mon ſujet. Vous croïés qu'une perſonne qui ne donneroit pas tant dans mon ſens que M. Brevin, me tiendroit l'eſprit plus ferme, maïs vous vous trompés. Il prêcha ſur ce que Nôtre Seigneur dit en donnant la Cène à ſes Diſciples, & ne dit pas un mot de controverſe. On voit bien qu'il a fort lu les Anciens, & qu'il y accorde ſon ſtyle.

A Ypres, ce 10 *Décembre* 1658.

II. LETTRE.

MOnſieur le Duc d'Yorck eſt ici déguiſé. Il y avoit beaucoup de bruit en Angleterre. On avoit pris les armes pour le Roi Charles dans la Province de Cheſter, mais le Corps qui s'y étoit aſſemblé a été entièrement défait par les Troupes du Parlement commandées par Lambert. J'euſſe rendu à la Maiſon Roiale de Stuart un ſervice fort conſidèrable, ſi l'affaire eût un peu duré: j'avois même fait quelques avances pour cela, dont vous verrés les parties; ſi je ne ſuis rembourſé par la Cour, il ne faut pas parler de cela. Mais cette defaite renverſe pour le préſent toutes mes vues...... Remettés-vous un peu dans l'eſprit toutes mes leçons, & fuïés l'abattement, c'eſt le plus dangèreux de tous les maux. Il faut tâcher de ſe changer dans le fond, & ſe

faire

faire des plaiſirs deſintèreſſés du monde; à moins de cela il faut le quitter. Je ſuis plus difficile aux perſonnes que j'aime qu'aux autres; mais en faiſant des réprimandes, je ne laiſſe pas de bien voir mes défauts.

A Calais, ce 10 Décembre 1659.

III. LETTRE.

JE vous dirai naïvement ſur le Livre du Port-Roïal que je viens de lire, je ſouſcrirai à l'article dont je vous ai écrit. Quand on ne veut point ſe préoccuper, on voit ſouvent par les grands diſcours que l'on fait contre les Catholiques qu'on cherche noiſe, & penſant réformer on va bien loin au-delà de la charité. Il faut avoir extrèmement bonne opinion de ſoi, pour ne pas croire que l'éducation & les diſcours continuels ne nous tirent pas d'un côté; & vous ſavés le nom que l'on mérite quand on ne s'attache point l'eſprit aux bonnes raiſons pour en juger, & les comparer aux autres choſes, mêlant nos recherches avec de l'humilité & de la devotion.

Pour vous montrer comme vous êtes bien informée: un Etranger qui eſt de nôtre Religion m'aſſure qu'en beaucoup de lieux de la Grèce il y a des Couvens de mêmes Ordres qu'en France. Cet homme m'a nommé toutes les Villes où ils ſont. Faites un peu de réflexion ſur la penſée que vous avés de ne vouloir pas croire un homme de nôtre Religion qui a bon ſens, qui vient d'un Païs, & que l'on interroge ſans préoccupation.

Je viens de recevoir la Lettre de ma Sœur & de la vôtre. Je vois fort bien que Mada-

me d'Elbeuf a le cœur bien bleſſé. Vous deux qui vous recriés tant qu'il y a de la peine à gagner l'eſprit d'une jeune femme, en prenés-vous les bons moïens? Je vous réponds que l'on éloigne les jeunes gens par la ſécherеſſe & la ſévérité. L'habilité eſt d'aller à ce qui fait parvenir à ſa fin : plus on paſſe par-deſſus les petites choſes qui ſe rencontrent en chemin, plus on eſt capable. Il faut que le jugement applique cette maxime à chaque choſe, & croire tant les uns que les autres qu'en devenant vieux on n'en eſt pas plus habiles, mais beaucoup plus grands raiſonneurs. Je veux devant que de tourner cette page, vous dire qu'il me ſemble que je dis cela un peu trop ſéchement : je vous en fais mes excuſes.

J'avois envoïé un Gentilhomme qui parle bon Anglois à Monck, pour ſavoir un peu ſes ſentimens en arrivant à Londres : il n'en a pas d'autres que de ſuivre ſes intérêts, tâcher d'avoir du bien, & s'oppoſer à toute grandeur qui lui feroit contraire. Ce Gentilhomme a examiné l'état de la Religion dans ce païs, & y a ouï pluſieurs Prêches dans l'un deſquels le Miniſtre aïant pris ſon Texte ſur le paſſage des Enfans d'Iſraël dans le Déſert, dit, que comme Dieu les y voulut faire marcher quarante ans, quoiqu'il eût pu leur faire faire ce chemin en moins de tems ainſi il menoit ſon peuple d'Angleterre par tant de traverſes : & leur promit qu'après toutes ces diviſions où ils ſont préſentement, le Général Monck les mèneroit dans une Terre découlante de lait & de miel. On voit par-là & par toutes les Sectes qui abondent en Angleterre, que par trop d'indépendance d'eſprit, quoiqu'avec bon-ſens & peut-être de la

dévotion, on a si fort défiguré la Religion, que chaque personne fait une Secte à sa mode, & que chaque personne qui lit la parole de Dieu & veut l'expliquer à sa fantaisie, va bien plus loin que l'on ne pense. Vous sentés bien dans le fond de vôtre conscience que l'on tourne un peu plus les esprits dans la jeunesse du côté de la dispute, que de la vraïe dévotion; dont j'avoue que je m'acquitte très mal: mais je vois assés bien les motifs qui font agir les personnes.

A Amiens, ce 12 Février 1660.

IV. LETTRE.

ON m'a donné ici un Livre d'un nommé M. Martin, Ministre qui a changé de Religion: j'en ai lu peu de choses, & il me paroît de bon sens. Je vous dirai franchement que beaucoup de Ministres à qui j'ai parlé, me paroissent pleins de préjugés, & n'ont point cette naïveté qui persuade: c'est qu'ils ont accoutumé de voir des gens qui se contentent de termes, & ne savent pas que pour satisfaire l'esprit il vaut beaucoup mieux avouer son tort que d'esquiver une raison. Nous voïons ici la plus belle amitié qu'il est possible dans un nouveau mariage. Le Roi conte à tous momens les complaisances de sa femme; elle n'a pas la moindre pensée même sur ce qui regarde le Roi son père, qu'elle ne vienne aussi-tôt la dire au Roi son mari. Je suis persuadé que le mari & la femme s'aiment fort.

J'ai été quelque têms à entendre ce que vous vouliés me dire par un trait que vous

tirés contre moi : je ne le mérite pas, & dans une amitié comme la nôtre, les petites égratignures ne valent rien. Devant Dieu, toutes choses sont criminelles ; mais devant les hommes, je n'ai assurément rien à me reprocher. Je sai bien que m'aimant comme vous faites, vous serés extrèmement affligée de ce que je suis si sensible à vos reproches. Mais n'aïant Dieu merci pas besoin de remontrances, j'aime mieux m'en décharger un peu le cœur avec vous que de l'y garder trop, quand il est question de choses qui vous touchent de si près que la Religion. Je vous dis simplement mes pensées, & elles vous blessent : cela à dire vrai me fait regarder le grand chagrin que vous avés, d'une autre façon que je ne ferois, si je vous avois trouvée bien ingénue à reconnoître de certaines vérités, que je crois claires comme le jour. Il faut que chacun agisse selon sa conscience ; alors ma Sœur, vous & moi, ferons tout aussi bons amis qu'auparavant.

J'ai lu ce matin un Livre que je trouvai hie chés M. Duplessis Sécrétaire d'Etat : c'est u Recueil en François fait au Port-Roïal, d ce que les Pères des prémiers siècles ont di de l'Eucharistie (1) : il y a les passages entier avec les discours qui les précèdent & ceu qui suivent, & rien de l'Auteur du Livre. S cela n'est pas vrai, on peut le contredire ; ma je vous assure que ce n'est pas ce que nou disons. Je pense que tous les discours qu je fais dans mes Lettres, m'ont attiré un pe les reproches que vous me faites ; mais rie ne peut altérer ma tendresse pour vous.

(1) La Perpétuité de la Foi.

me ſervirai néanmoins de vos remontrances, & je vous prie de croire que je ſai bien comme vous m'aimés: cela me touche beaucoup. Croïés auſſi que ce qui eſt naturel & qui regarde le mouvement des eſprits, je le vois très bien: pour ce qui eſt au-deſſus de nous, j'ai la ſoumiſſion qu'il faut avoir: quoique non pas encore au degré qu'elle doit être. J'ai penſé déchirer cette Lettre, mais la fin vous confirmera mon amitié toute entiere,

TURENNE.

A S. Jean de Luz, ce 11 Juin 1660.

LETTRE

DU LANDGRAVE DE HESSE au Vicomte de Turenne.

MONSIEUR,

Ces lignes ne ſerviront que pour témoigner à Vôtre Alteſſe, comme la nouvelle de cette fameuſe levée du ſiège d'Arras, dont l'heureux ſuccès eſt dû principalement à vôtre courage & conduite, n'eſt pas ſi-tôt venue juſques à moi, que j'en ai conçu une joïe d'autant plus parfaite, que vous connoiſſés de longue main l'intérêt que je prens à ce qui vous touche, & particulièrement à la gloire que vous acquérés par vos belles actions. Je prie Dieu, Monſieur, que les ſuites qui les doivent couronner ſoient également heureuſes, & qu'elles continuent d'être auſſi avantageuſes pour le bien des affaires de vôtre Roi, No. IX.

que glorieuſes à vous-même & à tous ceux qui ont l'honneur de vous appartenir. Je me dis de ce nombre par la qualité,

MONSIEUR,

DE VÔTRE ALTESSE,

Le très humble & très affectionné Couſin & Serviteur, LANDGRAVE DE HESSE.

A Caſſel, ce 4 Septembre 1654.

LETTRE

DU DUC FRANÇOIS DE LORRAINE au Vicomte.

MONSIEUR,

No. X. Je croi qu'après la part que j'ai promis à Vôtre Alteſſe de prendre à tous ſes intèrêts, il eſt ſuperflu de lui témoigner ma joïe pour les bons ſuccès de ſes glorieuſes entrepriſes, puiſqu'elle en doit être perſuadée d'ailleurs, & qu'à moins que je vouluſſe renoncer à moi-même, je ne ſaurois que je ne reſſente comme miens propres tous ſes bonheurs. J'ai ſu avec quel avantage vous en avés voulu rendre participant mon fils, & la générosité avec laquelle vous en avés uſé à ſon endroit: mais je vous ſupplie auſſi de croire que j'en ai tous les ſentimens que je dois, & que V. A. ne

pouvant obliger perſonne qui lui ſoit plus véritablement acquiſe que nous, je ferai gloire en mon particulier de me faire paroître toujours comme je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre très humble Serviteur, LE DUC FRANÇOIS DE LORRAINE.

LETTRE
DU DUC DE WIRTEMBERG au Vicomte.

MONSIEUR,

Si Vôtre Alteſſe témoigne avoir ſatisfaction de l'honneur qu'elle me fait de continuer les marques de ſon amitié, c'eſt bien la raiſon que je reçoive le plus grand contentement d'un tel bonheur, & que je le reconnoiſſe en toutes les occaſions, comme auſſi je ne manquerai point de le faire partout où je pourrai donner à V. A. des preuves de cette vérité. Les nouvelles de la paix ou de la continuation de la guerre, ont, je penſe, déja rempli tout le monde, & on attend avec impatience l'iſſue, que je ſouhaite être pour le bien de toute la Chrétienté. De quelque côté que l'affaire rompe, je prierai V. A. de ſe ſouvenir toujours d'un bien que j'eſtime ſurtout, qu'elle me promet de continuer à m'aimer, & d'être perſuadée entièrement que c'eſt

autant ou plus de cœur que de bouche que je ſuis,

MONSIEUR,

DE VÔTRE ALTESSE,

Le très humble & très affectionné Couſin & Serviteur, LE DUC DE WIRTEMBERG.

A Stutgard, le 22 d'Avril 1659.

LETTRE

DE L'ELECTEUR DE MAYENCE

au Vicomte de Turenne.

MONSIEUR,

J'ai été ravi de voir par la Lettre de Vôtre Alteſſe les marques de ſon ſouvenir, & de la conſtante affection dont elle m'a voulu favoriſer, en me donnant à même tems part de l'heureux accompliſſement de ce qu'on avoit concerté l'année paſſée. Ce bonheur de la paix que le Roi a donnée à ſon Roïaume, n'a pas ſeulement réjouï les Peuples de France, mais elle a encore cauſé nôtre paix de l'Allemagne par celle qui ſe vient de faire à Olive proche de Dantzik; deſorte que nous en ſommes tous redevables aux ſoins de Sa Majeſté Très-Chrétienne & de Monſieur le Cardinal, comme encore à la ſage conduite des armes victorieuſes de V. A. qui nous ont procuré ce bien; ce que Sa Majeſté même a déclaré hau-

tement, lorſqu'elle a honoré vôtre mérite par la Charge de Maréchal Général, dont j'ai eu un contentement extrème, ſouhaitant à V. A. qu'elle en puiſſe jouïr longtems avec la même gloire qu'elle s'eſt acquiſe juſques-ici par ſes généreuſes actions. Si la guerre ſe fût rallumée en Allemagne, je ſai que V. A y auroit commandé les Armées du Roi; auſſi n'auroit-il ſu faire un choix plus digne: mais à préſent que nous eſpèrons bientôt une tranquillité générale, il ſe préſentera quelque autre occaſion de voir V. A. au voïage ſur les frontières dont elle fait mention dans ſa Lettre. Je ſouhaite cet honneur avec paſſion, qui ſuis & ſerai toujours,

MONSIEUR,

DE VÔTRE ALTESSE,

Le très humble & très affectionné Serviteur,
JEAN-PHILIPPE,
Archevêque &c.

A Maïence ce 15 *Mai* 1660.

PROVISION

De la Charge de Maréchal-Général des Camps & Armées du Roi pour M. de Turenne, du 5 *Avril* 1660.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à tous ceux qui ces préſentes Lettres verront, Salut. Nous trouvant obligés pour la conſervation de nôtre Etat, ainſi que pour ſa gloire & pour nôtre réputation, de maintenir ſur pied auſſi-bien durant la paix que durant la guerre, un grand No. XL

nombre de troupes, tant Infanterie que Ca valerie, lesquelles soient toujours prêtes & en état d'agir pour retenir nos peuples dan l'obéïssance & le respect qu'ils nous doivent les faire jouïr du repos & de la tranquillit que nous leur avons acquis par la paix, & e assister nos Alliés selon le besoin. Et comm pour faire servir utilement ces troupes & le emploïer aussi avantageusement qu'il convien dans toutes les occasions qui s'en peuvent of frir dedans & dehors nôtre Roïaume, il es nécessaire & à propos de pourvoir à la Char ge de Maréchal-Général de nos Camps & Ar mées, comme une des plus importantes d celles de la guerre, encore que depuis plu sieurs années elle soit demeurée vacante; nou avons résolu de la remplir d'une personne ca pable de la soutenir avec fermeté, & qui l puisse exercer avec tout l'éclat & la dignit convenable; & après avoir murement délibè ré sur ce choix, nous avons estimé que nou n'en pouvions faire un meilleur ni qui reçû plus d'applaudissement & d'approbation géné rale, que de nôtre très cher & très amé Cou sin le Vicomte de Turenne Maréchal de Fran ce, Gouverneur & nôtre Lieutenant-Général en nôtre Province de Limosin, pour l'estime & la réputation universelle que les recommandables qualités qui sont en sa personne, & les grands & signalés services qu'il nous a rendus & à cet Etat, lui ont acquises, aïant donné des témoignages publics de sa grande capacité, de sa vigilance extraordinaire, de son courage, de sa valeur & de sa prudence, ainsi que de son expérience consommée en la guerre par les grands exploits, les conquêtes mémorables, & les fameuses victoires qu'il a rem-

portées sur nos ennemis par-tout où il a commandé nos Armées, soit en Allemagne, soit en Flandre, dans lesquels Païs il a exercé longuement les charges de nôtre Lieutenant-Général, commandant en Chef nos Armées qui y ont agi; aïant aussi une confiance toute entière en sa fidèlité & affection singulière à nôtre service: Savoir faisons, que nous pour ces causes & autres à ce nous mouvans, avons nôtredit Cousin le Vicomte de Turenne fait, créé, ordonné & établi, faisons, créons, ordonnons & établissons par ces présentes signées de nôtre main, Maréchal-Général de nosdits Camps & Armées, pour en icelles départir les quartiers, postes & logis de nos gens de guerre tant de cheval que de pied, & de nôtre artillerie, vivres, & munitions, ès lieux qu'il verra être les plus propres & commodes à l'assiette de nosdits Camps & Armées, & selon qu'il estimera plus à propos pour nôtre service & ledit Etat; & ladite Charge lui avons donné & octroïé, donnons & octroïons par ces présentes, pour l'avoir, tenir, & dorènavant exercer, en jouïr, & user aux honneurs, autorités, prérogatives, prééminences, pouvoirs, fonctions & droits qui y appartiennent, & tout ainsi & en la même forme & manière qu'en ont jouï par le passé ceux qui en ont été pourvus, & aux gages, états, & appointemens qui lui seront par nous ordonnés, & ce tant qu'il nous plaira. Si donnons en mandement par cesdites présentes à tous Chefs, Capitaines, & Conducteurs de nos gens de guerre, tant de cheval que de pied, & à tous autres nos Justiciers, Officiers & Sujets qu'il appartiendra, que nôtredit Cousin

le Vicomte de Turenne duquel nous avons pris & reçu le ferment en tel cas requis & accoutumé, & icelui mis & inftitué en poffeffion de ladite Charge, ils aïent à le reconnoître & à lui obéïr, & entendre tout ainfi que nôtre propre Perfonne, es chofes touchant & concernant ladite Charge, & l'en laiffer jouïr & ufer pleinement & paifiblement fans aucun trouble ni empêchement. Mandons en outre à nos amés & féaux Confeillers, & Tréforiers de nôtre Epargne, & à tous autres nos Tréforiers, Receveurs & Comptables qu'il appartiendra, préfens & à venir, qu'ils aïent à païer, bailler, & délivrer dorènavant à nôtredit Coufin le Vicomte de Turenne, chacun en l'année de fon exercice, les gages, états, & appointemens qui lui feront par nous ordonnés à caufe de ladite Charge: en rapportant par eux ces préfentes ou copie d'icelles duement collationnée pour une fois feulement, avec les quittances de nôtredit Coufin fur ce fuffifantes, nous voulons tout ce que païé & délivré lui aura été à l'occafion fufdite, être paffé & alloué en la dépenfe de leurs Comptes, déduit & rabattu de la Recette d'iceux par nos amés & féaux les Gens de nos Comptes, auxquels mandons ainfi le faire fans difficulté. Car tel eft nôtre plaifir. En témoin de quoi nous avons fait mettre nôtre Scel à cefdites préfentes. Donné à Montpellier le cinquième jour d'Avril l'an de grace 1660, & de nôtre règne le dix-feptième. *Signé*, LOUIS. *Et fur le repli*, Par le Roi, LE TELLIER. Et fcellées fur double queue du grand Sceau de cire jaune.

LETTRE

DU VICOMTE DE TURENNE
au Comte d'Estrades, Ambassadeur en Angleterre.

LE Roi a vu la Lettre que vous a écrit M. le Chancelier d'Angleterre, & m'a commandé de vous faire savoir qu'il reçoit avec beaucoup de satisfaction les assurances que le Chancelier vous y donne du dessein qu'a toujours eu le Roi son maître, de demeurer dans une étroite liaison avec Sa Majesté: sur quoi vous pouvés l'assurer qu'elle est dans les mêmes sentimens, & que Sa Majesté Britannique doit être persuadée que le Traité qu'on achève avec les Hollandois, est une preuve de l'amitié du Roi, loin d'être une preuve qu'il a des pensées contraires. No. XII. Liv. V.

Pour reprendre l'affaire de plus haut: Dès que les Ambassadeurs des Provinces-Unies arrivèrent ici, & qu'ils montrèrent qu'ils avoient un plein pouvoir pour faire une Alliance generale de garantie de tout ce que le Roi & eux possèdoient, Sa Majesté crut qu'il étoit du bien de son Etat d'aider ses Alliés à rentrer dans les anciens privilèges par lesquels ils s'étoient maintenus & remis dans l'état où ils sont présentement, & ne fit nulle difficulté de leur faire connoître qu'il leur garantiroit généralement tous les droits, tant sur Mer que sur Terre, dont ils jouïssent présentement. Messieurs les Ambassadeurs des Provinces-Unies se tinrent assurés de cet article; commencèrent à demander la révocation de certains impôts sur le *fret*, & beaucoup d'autres choses dont on étoit en différend; ce qui engagea

beaucoup de conférences des Miniftres du Roi & tira les chofes en longueur. Durant ce tems, le Roi aïant bien vu que le Roi d'Angleterre feroit plus fatisfait fi le mot de *pêche* n'étoit pas mis dans le Traîté de garantie, effaïa par toutes fortes de moïens de faire omettre ce mot, en fe relâchant fur divers articles qui regardent le fret, & en ne continuant point beaucoup de demandes qu'il leur avoit faites fur le trafic des Indes, & de beaucoup d'autres chofes qu'il paroiffoit qu'on pouvoit requérir pour conclure le Traîté. Mais fachant de très bonne part que les Ambaffadeurs de Hollande ne pafferoient pas outre fans y mettre ce mot, Sa Majefté a cru qu'il n'étoit pas feulement de fon intèrêt, mais de celui du Roi d'Angleterre, de ne pas laiffer retourner ces Ambaffadeurs fans achever le Traîté; étant bien avertie que fe voïant hors d'efpèrance de fe lier étroitement avec la France, ils chercheroient tous autres engagemens que celui d'Angleterre: & je ne doute pas que l'on ne foit bien inftruit où vous êtes, des fortes inftances que doivent faire en Hollande l'Ambaffadeur d'Efpagne & le Député de l'Empereur.

Vous pouvés faire comprendre à M. le Chancelier, fi l'on doit trouver étrange que le Roi, faifant un Traîté avec un Etat, lui garantiffe tous les droits dont cet Etat a jouï paifiblement, & qu'il n'y a rien en tout ceci qui puiffe choquer le Roi d'Angleterre; lequel connoîtra dans la fuite & par la manière dont le Roi vivra avec Meffieurs les Etats, qu'il ne prétend point leur fervir d'appui en rien qui foit au préjudice de Sa Majefté Britannique, mais feulement les obliger à concourir

aux choſes qui ſont de l'intèrêt commun des Rois d'Angleterre & de France, ce que la rupture de ce Traîté auroit empêché: & certainement la révocation de leurs Ambaſſadeurs fait bien voir que ces peuples-là vouloient entrer dans les maximes & des alliances avec l'Eſpagne, dont juſques-ici ils avoient été ſi éloignés. De plus, comme le Roi d'Angleterre avoit fait ſavoir par le ſieur Dowinig à Meſſieurs les Etats, qu'il ne les troubleroit pas dans aucun des droits dont ils étoient en poſſeſſion, & qu'il leur fit connoître que cela regardoit le droit de pêche, le Roi par ſon Traîté crut pouvoir le leur garantir. Les deux Rois demeurant unis comme ils ſont préſentement, prendront enſemble des conſeils pour diriger autant qu'il ſe pourra les réſolutions de Meſſieurs les Etats, afin qu'elles tendent au bien commun des deux Roïaumes. C'eſt de quoi vous pouvés aſſurer bien poſitivement M. le Chancelier de la part de Sa Majeſté.

INSTRUCTION

DU VICOMTE DE TURENNE

à Haſſet ſon Sécrétaire qu'il envoïoit en Portugal.

HAſſet s'en allant en Portugal dira à M. de Schomberg, que je lui fais faire ce voïage exprès afin qu'il le voïe, & apprenne par lui l'état au vrai des affaires du païs; quelle eſt la manière dont le Portugal veut ſoutenir la guerre pour les années ſuivantes; quel ſecours il attend d'Angleterre; quel eſt le pouvoir du païs pour côntinuer la guerre; & quelle eſt l'idée des Miniſtres de vouloir entrer en No. XIII. Liv. V.

accommodement avec l'Efpagne qui ne peut, quelque beau femblant qu'il y ait dans les commencemens, que tendre à la fin à réünir le Portugal à l'Efpagne, & ainfi le remettre dans la fituation d'où il s'eft tiré.

Je ne veux point mettre ici ma penfée au long fur un mariage qui eft le principal fujet du voïage de Haffet. Mais M. de Schomberg peut ajouter foi à ce qu'il lui dira. Je ne nomme rien dans cet Ecrit: il connoit la perfonne, & qu'elle a plus de quinze millions de bien; & peut tirer toutes les conféquences qu'apporteroit l'alliance. Si l'on a cette vue en Portugal, il faudroit qu'elle fût très fecrette, qu'elle ne fût connue que de M. de Schomberg & moi, qu'il n'y eût que la fille intèreffée qui le fut; & que la conclufion de la chofe fût promte, parce que c'eft un grand hazard que les affaires qui doivent être fecrettes réüffiffent dès qu'elles trainent. L'on voit bien comme il feroit avantageux au Roi de Portugal de fe marier en France, & la chofe ne fe peut aifément faire qu'en prenant une perfonne qui foit maîtreffe d'elle & de fon bien, comme celle-là; parce que l'on ne veut pas contrevenir ici ouvertement aux articles de la paix.

Qui que ce foit, ni la fille même (1), ne fait rien du mariage que je propofe. Je ne m'amufe point à faire de longs difcours pour le perfuader: je fuis affuré que M. le Comte de Leuve qui eft très babile homme, & M. le Comte de Sande, approuveront fort cette penfée-là, & ne perdront point de tems à me faire favoir par

(1) C'étoit Mademoifelle, Princeffe de Montpenfier, fille de Gafton.

par Haſſet ce qu'on en penſe en Portugal; car je ne commettrai en rien mal à propos la perſonne du Roi Alphonſe.

INSTRUCTION
DU VICOMTE DE TURENNE
à M. le Marquis de Ruvigny.

MOnſieur de Ruvigny allant en Angleterre pour y voir l'état de la Cour de Londres, & la ſituation des eſprits qui la compoſent, il eſt bon qu'il ſache ce qui s'eſt paſſé jusques-ici. Quand M. d'Eſtrades étoit en Angleterre il n'avoit eu aucune habitude en ce païs, ni affaire à traîter, qu'avec M. le Chancelier Hyde (1) qui faiſoit alors tout ſous le Roi, qui commença & acheva la vente de Dunkerque & le mariage avec l'Infante de Portugal. Dupuis ce tems tout eſt changé: Bennet & Mylord Briſtol ont formé une cabale contre le Comte de Clarendon & toutes ſes meſures. Il eſt certain qu'on a eu divers avis de Flandre, que depuis quelque tems il ſembloit que le Roi d'Angleterre ne s'éloigneroit pas d'entrer en quelque Traîté avec le Roi d'Eſpagne. Et ſur-tout depuis que M. Bennet eſt augmenté en croïance auprès de ſon Maître, & que le Chancelier n'eſt plus écouté ſeul comme auparavant, la Reine d'Angleterre dont le mariage fût fait par le Chancelier, ſemble n'être plus fort agréable au Roi: c'eſt ce qui pourroit éloigner ce Prince des penſées de maintenir le Portugal, & le rapprocher des Eſpagnols. Mais comme les raiſonnemens de loin ne ſont pas ſûrs, & que

No. XIV. Liv. V.

(1) Mylord Clarendon.

les différentes cabales peuvent fort bien s'opposer aux sentimens les uns des autres, sans avoir d'autre but que de se détruire, & sans avoir un dessein formé de rompre avec la France, ou de se lier avec l'Espagne; & que souvent aussi la négligence & le peu d'application aux affaires du dehors produisent l'inaction: le Roi veut que M. de Ruvigny tâche d'approfondir les sentimens du Roi d'Angleterre, pour savoir si c'est faute de moïens qu'il ne secourt plus le Portugal; ou s'il craint l'agrandissement de la France par l'abbaissement de l'Espagne, ou enfin s'il croit le Portugal en si mauvais état qu'il est inutile de le secourir. Pour le prémier, qui est le manque de moïens, il faut faire voir au Roi d'Angleterre que s'il continue son alliance avec le Portugal, les Espagnols n'oseront jamais mettre une Flotte devant Lisbonne & qu'on trouvera le moïen d'envoïer de l'Infanterie pour défendre les Places. Pour le second, je ne peux pas comprendre, qu'aïant une femme Portugaise, le Roi d'Angleterre ne voïe pas que l'alliance avec le Portugal ne lui soit fort utile pour s'agrandir dans les Indes; & qu'au contraire la grandeur de l'Espagne lui sera fort nuisible. Pour le mauvais état du Portugal, il est aisé de faire voir que son union avec la France rétablira bientôt les affaires, & fera changer incessamment les choses de face. Le principal but de M. de Ruvigny doit être de démêler les inclinations secrettes du Roi de la Grande Bretagne, pour savoir s'il n'a point changé de maximes, s'il n'est point jaloux de la grandeur du Roi de France, & si dans cette vue il ne veut point abandoner le Portugal, à quoi le dégoût de sa femme pourroit contribuer.

MEMOIRE DU VICOMTE

Présenté au Roi sur l'Alliance à faire avec les Anglois, ou avec les Hollandois.

LE Roi veut que l'on dise les raisons qu'il y a des deux côtés pour se déclarer pour les Hollandois, ou pour ne le pas faire. No. XV. Liv. V. An. 1665.

Je crois que quand même le Roi n'auroit point de Traîté avec les deux partis, qu'il devroit travailler pour ses propres intérêts à la paix; témoigner vouloir être pour celui qui y donnera les mains aux conditions les plus raisonnables; faire faire ses offices fortement auprès du Roi d'Angleterre, comme il le fait par ses Ambassadeurs; solliciter les Rois de Suède & de Dannemarc de se joindre à la médiation de Sa Majesté pour la paix; & s'unir aux Hollandois, si les Anglois usoient mal de leur victoire, ou refusoient constamment de terminer la guerre. Il y a cependant beaucoup de raisons qui doivent empêcher le Roi de prendre d'autre parti que celui de Médiateur, & de se déclarer pour l'un ou pour l'autre, dont voici les principales.

Le Roi en se desunissant d'avec le Roi d'Angleterre, s'en feroit un ennemi, même après la paix avec les Hollandois, qui ne desirant que l'augmentation de leur Commerce, ne demeureroient unis qu'avec celui qui les y aideroit le plus. Au contraire, une rupture ouverte faite avec les Hollandois susciteroit des ennemis puissans au Roi, qui s'opposeroient à toutes ses prétentions sur la Flandre, & ne lui aideroient jamais. Les Anglois pourroient se joindre aux Espagnols; & par quelque accommodement secret attirer dans leur parti les

Portugais qui haïſſent fort les Hollandois, à cauſe qu'ils leur ont pris depuis peu toutes les Côtes proche de Goa, qu'ils tiennent ſouvent inveſti. Les Hollandois voulant avec empreſſement faire déclarer le Roi en leur faveur, font bien paroître qu'ils voudroient mettre la France & l'Angleterre en guerre, trouver par-là une paix promte pour eux-mêmes, & chercher enſuite leur avantage dans la deſunion des deux Couronnes. Si le Roi déclaroit la guerre, il feroit obligé d'équiper une Flotte: or les Hollandois ne ſouhaitant pas qu'il ſe lève une troiſième Puiſſance ſur mer rivale du Commerce, s'entendront peut-être avec les Anglois pour l'abattre; de manière que le Roi aura un ennemi aſſuré dans le Roi d'Angleterre, & des amis jaloux dans les Hollandois, tant pour la Flandre que pour le Commerce éloigné.

Quelques-uns croïent que le Roi devroit appréhender que les Anglois & les Hollandois ne s'unîſſent, quand les derniers verront que le Roi ne ſe détermine point; mais je crois que tant que M. De Witt conduira les affaires, la liaiſon entre l'Angleterre & la Hollande ne ſera point aſſés forte pour donner des ſoupçons au Roi. Ils pourront peut-être s'entendre pour le Commerce; c'eſt ce qui ſe fera, ſoit que le Roi ſe déclare pour eux, ou qu'ils obtiennent la paix par ſa médiation.

Je crois qu'il eſt de la dignité & de la grandeur du Roi de faire connoître le chemin qu'il veut tenir, quoique contre ſes intérêts; & ce ſeroit de propoſer au Roi d'Angleterre des conditions de paix qu'il croiroit juſtes, & de déclarer à Meſſieurs les Etats que ſi le Roi d'Angleterre les agrée, il eſt d'avis qu'ils les ac-

ceptent; en les faifant reffouvenir qu'ils ont commencé cette guerre par leurs hoftilités dans les Indes & l'Afrique; & en les affurant que fi le Roi d'Angleterre n'accepte point ces conditions, qu'alors il fe déclarera pour eux. Il ne faudroit pourtant pas faire part à Meffieurs les Etats des conditions qu'il veut offrir, de peur qu'ils ne proteftaffent contre, & ne regardaffent fa médiation comme une feinte, pour les engager à accorder des conditions trop avantageufes aux Anglois.

Il eft bon que l'on voïe que le Roi fe détermine ainfi à faire la paix parmi fes Alliés, ou à faire exécuter les Traités quand ils ont befoin d'être foutenus par des Déclarations vigoureufes.

MEMOIRE DU VICOMTE

Préfenté au Roi fur les réfolutions que S. M. devoit prendre en cas de la mort du Roi d'Efpagne.

LE Roi d'Efpagne étant affés mal, & l'Infant n'étant pas en trop bonne fanté, le Roi defire que l'on dife fa penfée dans les trois cas; de la mort du Roi d'Efpagne feul, de la mort du fils feul, ou de la mort de tous les deux. No XVI. Liv. V. An. 1665.

Pour le prémier, qui eft le plus apparent, il faut voir ce qu'il y auroit à faire avec les Princes voifins, & enfuite la difpofition où le Roi fe mettroit pour parvenir à l'acquifition des Provinces des Païs-Bas fur lefquelles il a des prétentions, par les armes ou par la négociation. La guerre entre l'Angleterre & les Hollandois, & le Traité que le Roi a a-

vec les derniers, femble lui avoir ôté le moïen de faire un plan à fon choix, & impofer une certaine néceffité de fuivre des intérêts auxquels le Traîté oblige. Il ne faut donc pas raifonner en cas que la guerre continue, fur ce qu'il y a à faire, puifque le Roi eft réfolu d'affifter les Hollandois; mais il faut parler des autres Princes qui peuvent s'intéreffer dans cette guerre de Flandre, ou dans la négociation par laquelle le Roi prétend obtenir ce qui lui écherroit par la mort du Roi d'Efpagne. Sa Majefté eft bien perfuadée que de faire continuer la guerre en Portugal, ou de faire conclure la paix avec la garantie de Sa Majefté, eft le meilleur moïen après la mort du Roi Catholique de faire négliger les affaires de Flandre. Il faut donc faire paffer la Flotte du Roi fur les côtes de Portugal, & jetter l'ancre à Lisbonne ou dans quelque autre port de ce Roïaume, fous prétexte de ne pas approcher de la Manche à caufe des Anglois, pourvu que la Flotte du Roi foit fupérieure à celle que les Efpagnols ont devant Lisbonne: il obligera par-là la Flotte d'Efpagne à fe retirer dans fes ports, & pourra prendre alors fes mefures pour empêcher que le Portugal ne fe lie trop étroitement avec les Anglois, & ne s'accommode avec les Efpagnols. Il faut donc que le Roi, par fa Flotte ou par l'envoi de quelque perfonne de créance, foutienne les Portugais contre tout ce que leur feront infinuer les Anglois en faveur de l'Efpagne. Rien ne peut tant fervir ou nuire aux prétentions du Roi en Flandre, que de difpofer ainfi des confeils du Portugal, ou de négliger de le faire.

Les affaires d'Allemagne paroiffent fe brouil-

ler si fort par les levées de l'Evêque de Munster, par les Suédois qui passent en Allemagne, & par la guerre des Electeurs de Maïence, & Palatin, qu'il est mal-aisé de dire qui le Roi pourra avoir pour ami. M. de Furstemberg m'en a entretenu : mais c'est dans la supposition que MM. les Electeurs Ecclésiastiques & les Princes voisins du Rhin n'auroient point de guerre ; mais si elle commence une fois entre eux, on ne pourra prendre de mesures que selon l'état où les choses seront quand la mort du Roi d'Espagne arrivera. Il seroit donc prématuré de rien dire sur l'Allemagne, la Suède & le Dannemarc, ni même sur la Lorraine où il y a des mesures à prendre. Je reviens à l'état auquel le Roi doit se mettre par rapport aux troupes & aux munitions.

Je ne sai pas ce que le Roi pourroit mettre d'Infanterie ensemble, sans compter ses Gardes, en laissant une quantité de troupes raisonnable dans les garnisons, où je crois qu'on peut se passer de peu de gens. Il faut faire là-dessus un calcul exact ; faire une provision de salpêtre & de boulets ; faire connoître aux Marchands qu'on aura bien-tot besoin d'eux ; donner ordre promptement aux fontes, de travailler au canon, s'il n'y en a pas assés ; & pour les munitions de guerre, faire deux magazins, l'un à Amiens & l'autre à Reims : il est plus aisé de les avancer quand on en a besoin, que de les transporter d'une Place à une autre, sur-tout dans le païs entre la Sambre & la Meuse, qui est fort difficile pour le charroi ; & ce transport seroit fort dangèreux à faire dans le tems de la guerre.

Pour la Cavalerie, le Roi fait le nombre qu'il en a : on s'est toujours servi dans le com-

mencement des guerres, de levées en Allemagne, & peut-être que les Alliés du Roi pourront lui en fournir; mais il eſt certain que quoique le Roi en entretienne beaucoup plus depuis la paix des Pyrénées que pendant les paix précédentes, il feroit cependant néceſſaire d'en avoir plus que le Roi n'en a préſentement pour entrer en Flandre.

Si l'Allemagne étoit paiſible, je ſuis perſuadé que les Electeurs Eccléſiaſtiques & les Princes voiſins pourroient, de crainte de s'attirer la guerre, faire entrer la Maiſon d'Autriche dans la ceſſion de quelques villes en Flandre; mais la guerre étant en Allemagne, il n'y a aucun fondement à faire là-deſſus. On croit que Dom Juan auroit une grande cabale contre l'Infant d'Eſpagne; l'on pourroit peut-être tenir quelqu'un auprès de lui pour le ménager.

Le cas arrivant de la mort du Roi d'Eſpagne & de ſon fils, ce feroit un ſi grand changement à la Monarchie, qu'il feroit trop vaſte d'en raiſonner ici: mais il me ſemble que d'avoir plus de troupes que le Roi n'en a préſentement, & de faire un magazin en Picardie & un en Champagne, de vivres, d'armes & de munitions de guerre, eſt plus néceſſaire dans ce cas que dans l'autre; l'occaſion étant bien plus propre de faire quelque choſe de grand pour ſa Majeſté en divers endroits, comme du côté de la Franche-Comté & de la Bourgogne. Je penſe auſſi que le Roïaume de Naples feroit bien ébranlé; & Sa Majeſté ſait que j'ai toujours cru que le Cardinal de Retz y pourroit agir avec beaucoup d'habileté, pour pluſieurs raiſons. Pour l'Etat de Milan, je trouve qu'il feroit plus mal-aiſé d'y réuſſir, à

caufe des fecours qu'il tire facilement de l'Empereur : mais peut-être que M. de Savoïe & les autres Princes d'Italie pourroient efpèrer avec le fecours du Roi de s'y accommoder de quelque chofe ; & ainfi le Roi feroit une diverfion fans engager beaucoup de troupes.

En cas de la mort de l'Infant feul, le Roi d'Efpagne furvivant, on verroit fa mort fi prochaine, que tous les préparatifs & toutes les négociations ne pourroient pas être inutiles.

Dans tous ces cas, l'augmentation des vaiffeaux & des galères du Roi eft d'une utilité auffi grande que les Armées de la terre, tant à l'égard de ce que le Roi d'Efpagne a dans les Indes, dans l'Italie & dans la Sicile, qu'à l'égard de l'Efpagne même, dont l'entrée feroit belle par le moïen du Portugal.

INSTRUCTION

dreffée par le Vicomte de Turenne pour M. de S. Romain.

LE Roi, malgré l'envie qu'il avoit d'envoïer quelqu'un en Portugal, jugea plus à propos d'attendre M. de Sande, lequel devoit venir il y a longtems : mais aïant appris la mort du Roi d'Efpagne, il a jugé néceffaire de faire choix d'une perfonne de mérite & d'expérience dans les négociations. Et comme c'eft M. de S. Romain, & qu'il n'eft pas inftruit de ce qui s'eft paffé en Portugal à l'égard de la France, il doit en être informé, afin que connoiffant le fecret des affaires, il les puiffe mieux difpofer à ce que le Roi fouhaite qu'il faffe dans fa négociation.

No. XVII. Liv. V. An. 1665.

Le Roi depuis la mort du Cardinal Maza-
rin, & incontinent après, donna pour le se-
cours des Portugais deux cens mille écus au
Roi d'Angleterre, pour contribuer à l'envoi
de trois mille hommes de pied & de mille che-
vaux qui furent conduits par Morgan ſous My-
lord Inchiquin, leſquels, quoique promis pa
le mariage du Roi d'Angleterre avec la Prin
ceſſe de Portugal, ne ſeroient pas partis ſan
cette ſomme: depuis ce tems, le Roi a donn
diverſes ſommes, tant pour retirer des vaiſ
ſeaux de guerre, que pour faire des levée
des régimens François d'Infanterie & de Ca
valerie, & cinquante mille francs pour un
recrue de mille Anglois l'année paſſée, qu
furent levés à Londres, & les bateaux pou
leur paſſage loués aux dépens du Roi. Il
été auſſi fourni par Sa Majeſté l'argent pou
l'entretien du Corps François & d'un régimen
Allemand, qui a monté par an à deux cen
mille écus, que le Marquis de Sande a ra
portés d'extraordinaire, & qui ne ſont poin
entrés dans la ſomme du païement des trou
pes. Il y a eu pluſieurs autres dépenſes moin
conſidèrables, dont je ne fais ici aucune men
tion.

Après la paix des Pyrénées, M. de Schon
berg paſſa en Portugal avec deux ou trois cen
hommes, dont il commença à former le Corp
François: enſuite le Roi trouva bon que M
de Turenne envoïât à Lisbonne ſon Sécréta
re Haſſet, pour propoſer le mariage de M
demoiſelle avec le Roi de Portugal, ſans néa
moins avoir fait convenir Mademoiſelle
l'accepter; mais dans la penſée, ou qu'elle l'
gréeroit, ou du moins que cela romproit l
mariages que l'on propoſeroit au Roi de Po

ıgal, & lui feroit tourner la vue du côté de France pour ſe marier. Le mariage de Ma-:moiſelle aïant été longtems négocié ſans ouvoir réüſſir, M. le Marquis de Sande traî- enſuite pour celui de Mademoiſelle de Ne-ours; & comme l'on croïoit qu'il pourroit : conclure, le Roi trouva bon qu'il vînt in-›nnu en France, où il a demeuré ſept ou ıit mois chés le Vicomte de Turenne, où ıns une maiſon à la campagne: mais des dif-:ultés s'étant trouvées dans cette affaire, à ıuſe des engagemens de cette Princeſſe avec Prince Charles de Lorraine, & une Con-ltation d'Eccléſiaſtiques n'aïant pu décider ſés nettement ſur la nullité de ce mariage, [. de Turenne propoſa, par ordre, celui de ladeinoiſelle d'Elbeuf. Après que le Portu-:l eut répondu qu'il ne vouloit point de cet-dernière Princeſſe, on recommença à parler : celui de Mademoiſelle de Nemours; & on ı avoit levé toutes les difficultés, lorſque [. de Savoïe l'épouſa. Alors on propoſa aux ortugais ſa ſœur Mademoiſelle d'Aumale, a-:c quatre cens mille écus en mariage; & ils ont acceptée. M. de Sande devoit revenir ›ur achever le mariage, & l'emmener en ortugal cet Eté: depuis il a été retardé par mort du Roi d'Eſpagne qui ſurvint en ce :ms-là. Voilà ce qui s'eſt paſſé juſqu'ici en-e la France & le Portugal.

Pour ce qui eſt de la Cour de Liſbonne, état en eſt caché; & il y arrive tant de petits ıangemens, que l'on ſe tromperoit en vou-nt y aſſeoir un jugement aſſûré. Il eſt cer-ıin que le Roi eſt fort gouverné par le Com-: de Caſtel-Melhor qui eſt un aſſés jeune omme, mais de qui la conduite paroît fort

honnête, & qui ménage aſſés bien tous le
eſprits des Grands du Roïaume: on le croi
bien avec le Marquis de Marialve, & que l
Marquis de Sande qui a été ici eſt bien ave
lui. Pour celui-là, il eſt plus connu que le
autres: il eſt très habile, patient quand il e
néceſſaire, quoiqu'aſſés promt de ſon natu
rel; très affectionné à ſon païs, connoiſſa
mieux qu'aucun les affaires étrangères, témo
gnant beaucoup d'inclination pour la France
haïſſant fort les Hollandois. S'il eſt encor
à Lisbonne quand M. de S. Romain arriver
je crois qu'il aura grande part à la négoci
tion.

Je penſe qu'il faut que M. de S. Romain
arrivant à Lisbonne, deſcende chés M. Gr
vier qui le mènera chés M. de Caſtel-Melho
à qui il dira que le Roi aïant appris la mo
du Roi d'Eſpagne, & ne doutant point qu
ne ſoit fait diverſes propoſitions à la Cour
Portugal de la part du jeune Roi d'Eſpagn
l'a envoïé pour aſſurer le Roi ſon maître
l'affection de Sa Majeſté Très-Chrétienne,
qu'elle veut continuer de l'aſſiſter & le ſecc
rir dans les occaſions; l'aſſurant qu'elle pre
dra toujours part à ce qui pourra contribu
à l'établiſſement & à la ſûreté du Portug
Après ce prémier compliment, il faudra e
trer enſuite dans ce que le Roi deſire ſur
conduite qu'il veut que les Portugais tienne
& ce qu'il a à deſirer d'eux.

Je penſe que ſi M. de S. Romain n'appre
pas que les Eſpagnols aïent rien fait propo
aux Portugais pour une négociation, & q
M. le Comte de Caſtel-Melhor ne lui d
rien, qu'il faut parler de la continuation
la guerre, & que le Roi leur donnera la n

e fomme qu'il a accoutumé, faifant valoir
1'ils toucheront les quatre cens mille écus du
ariage : on verra bien s'ils répondront à
ette propofition, comme des gens qui veu-
nt tirer plus d'argent du Roi pour continuer
guerre, ou comme en étant las, & fon-
ant à faire la paix en ne preffant pas trop
Roi de leur donner de l'argent, de peur
1e cela ne les engageât. Il y a grande ap-
irence que la chaleur qu'ils témoigneront à
hever le mariage du Roi, ou les longueurs
1'ils y apporteront, fera connoître s'ils en-
ent en négociation avec les Efpagnols qui
ommencent par vouloir rompre le mariage
ec une Françoife.

S'ils négocient comme ne faifant point de
ifficulté fur le mariage, & comme voulant
emeurer en guerre avec les Efpagnols, M.
e S. Romain les preffera d'envoïer querir la
eine, demeurera pour voir tous leurs mou-
emens, avertira le Roi des projets qu'ils fe-
ont pour la Campagne, & fuivra les chofes
e près, afin qu'il ne fe faffe point de négo-
ation dont il ne foit averti. Il leur fera tou-
ours bien connoître que ce n'eft que la foi-
leffe des Efpagnols qui les obligera à recher-
her le Portugal; que ce Roïaume n'a point
e fûreté plus grande que de demeurer uni in-
éparablement avec la France, ou en guerre,
u en paix.

Si les Portugais ont quelque envie de faire
a paix, il eft bon que le Roi leur témoigne
u'il prétend alors leur être fort utile, afin
u'ils ne cachent pas leurs négociations à Sa
Aajefté. Comme on ne fait pas de quelle
nanière l'Efpagne leur en fera les ouvertures,
l faut que M. de S. Romain tâche d'en avoir

communication, en leur faisant connoître qu
le Roi entrera dans tous leurs intérêts & sou
haite leur avantage; & comme apparemment
si les Espagnols leur offrent la paix; ils vou
dront rompre toute communication avec l
France & empêcher le mariage, il faudra qu
M. de S. Romain leur montre qu'ils auron
grand sujet de soupçonner la mauvaise foi de
Espagnols quand ils voudront les séparer d'a
vec le Roi, & que si la Cour d'Espagne vou
loit agir de bonne foi & laisser les Portugai
paisiblement dans la possession du Roïaume
elle devroit laisser achever les Alliances qu
le Portugal projette avec la France, & mêm
rendre le Roi caution de la paix. Si les E
pagnols vouloient au contraire négocier hor
de ces termes, il faut s'y opposer autant qu
l'on peut, par toutes les raisons qui sont ai
sées à trouver dans une affaire si claire.

Quant à l'Angleterre, il y a grande appa
rence que l'Ambassadeur d'Angleterre qui es
présentement à Madrid, & qui a été longtem
à Lisbonne avec de la réputation, y aura con
servé des habitudes & de la créance. Et s
les Espagnols entrent en négociation avec l
Portugal, ce sera par son moïen. Il faut don
que M. de S. Romain fasse connoître que le
Anglois n'agissent présentement en faveur de
Espagnols, que par opposition pour la Fran
ce qui va se déclarer contre eux pour les Hol
landois: mais qu'aussi-tôt que cette guerre se
ra terminée, le Roi rentrera dans ses ancien
nes liaisons avec l'Angleterre; & qu'ainsi l
Portugal demeurera sans assurances du côté d
France & d'Angleterre, & n'aura plus d'amis
que les Espagnols, auxquels ils connoissen
bien qu'ils ne se peuvent jamais fier. Il leu

fera auſſi voir bien clairement, qu'il n'y a aucune ſûreté pour eux ni dans la guerre ni dans la paix, qu'en ne ſe ſéparant jamais d'avec la France, laquelle aura toujours un grand intèrêt à leur conſervation, & ne peut pas changer de maximes ſur cet article. Que par le Traîté des Pyrénées, le Roi ne devoit plus les aſſiſter; qu'ils ont vu néanmoins comment il s'y eſt porté; qu'il n'y aura jamais un tems où ils dûſſent ſi peu attendre de ſecours qu'à préſent; & qu'ils peuvent être perſuadés cependant qu'ils ſeront continués & qu'ils deviendront plus grands à l'avenir, ſoit par les aſſiſtances que le Roi leur enverra, ſoit par les diverſions que les intèrêts du Roi l'obligeront peut-être à faire. M. de S. Romain a ici une belle matière à s'étendre, en leur montrant que le Roi ne peut s'empêcher de ſouhaiter & de contribuer à leur agrandiſſement, puiſqu'il doit chercher toujours la diminution de la puiſſance des Eſpagnols qui eſt ſi ſuſpecte à la France, & dont on voit toujours des effets funeſtes au moindre deſordre qui arrive dans nôtre Roïaume.

MEMOIRE

du Vicomte de Turenne ſur le paſſage du Rhin.

L'Empereur ne pouvant envoïer une Armée dans l'Alſace, la Lorraine, le Luxembourg & le Païs Bas, ſans qu'elle paſſe le Rhin, il eſt néceſſaire de ſavoir ſon cours depuis ſa ſource juſqu'à ce qu'il ſe perde dans la Mer d'Hollande, & de faire connoître quels ſont les Princes & les Etats qui le confinent, No. XVIII. Liv. V. An. 1666.

pour juger de la néceſſité de leur alliance, ſuivant leur ſituation & leur puiſſance.

Le Rhin, en ſortant des montagnes de Suiſſe, commence à trouver une plaine aux Villes Forêtières dont le Roi en a gardé trois, Seckingen, Waldshut & Rhinfeld, qui lui ont été rendues par la paix. Il faudroit que l'Armée de l'Empereur pour y venir paſsât dans le Cercle de Souabe & traverſât les montagnes de la Forêt-noire, qui eſt une marche très difficile. La plus grande ſûreté du Roi ſeroit de propoſer à tous les Princes de ce Cercle & à M. de Bavière, de s'unir pour empêcher l'Empereur de paſſer dans ce Cercle, pendant que l'Armée du Roi paſſeroit le Rhin pour attaquer les terres de la Maiſon d'Inſpruck: ce n'eſt pas que cette entrée des Villes Forêtières, quand même les Princes du Cercle de Souabe ne s'uniroient pas, ne fût très difficile à l'Empereur, parce qu'il faut paſſer des montagnes preſque impraticables avant que d'entrer dans le Païs de Montbéliard & dans le Comté de Bourgogne: & ſi l'Empereur vouloit, après avoir paſſé le Rhin aux Villes Forêtières, entrer en Alſace, quoiqu'il y rencontrât un bon païs, il n'auroit pas une grande ville pour lui. Il faudroit cependant que le Roi, ſans l'union des Princes du Cercle de Souabe, tînt dans l'Alſace un petit Corps de troupes outre les garniſons du païs en cas que Sa Majeſté eût guerre avec l'Empereur.

Le Rhin deſcend depuis Rhinfeld par Bâle, Briſac & Strasbourg juſqu'à Philisbourg. Les montagnes de la Forêt-noire s'étendent dans cet intervalle, qui eſt de trente lieues le long du Rhin, à la diſtance quelquefois de quatre ou

ou cinq lieues, un peu plus un peu moins. La Maiſon d'Autriche tient quelques lieux entre ces montagnes & le Rhin, comme Fribourg & Lauffembourg; le reſte eſt à divers Princes & Seigneurs particuliers : les Princes de Bade & Dourlach y ont beaucoup de terres & de petites villes. Au-delà de ces montagnes eſt le païs de Wirtemberg, qui occupe avec quelque peu de villes Impériales & de bien de la Nobleſſe preſque toute la diſtance de Bâle à Philisbourg; de ſorte qu'il peut y avoir dix ou douze lieues du Rhin au païs du Duc de Wirtemberg, qui étant dans l'union du Cercle de Souabe, couvriroit l'abord du Rhin: d'ailleurs le Rhin fait tant d'Iles, & ſon abord eſt ſi incommode, qu'il n'y a aucune apparence qu'une Armée de l'Empereur penſe à paſſer le Rhin entre Bâle & Philisbourg. Le païs au deſſous de Philisbourg, en deſcendant trois ou quatre lieues, commence à être plus ouvert, & le Rhin deſcend à Manheim qui eſt une grande Place appartenante à M. l'Electeur Palatin, à l'endroit que le Neckre entre dans le Rhin, lieu très aiſé à y faire un pont. Il y a dans cet endroit de grandes plaines au-delà & en-deçà du Rhin, & l'Armée de l'Empereur, pour y arriver, ne paſſeroit point ſur les terres du Duc de Wirtemberg, laiſſeroit la Bavière bien loin à gauche; & après avoir paſſé le fleuve, entreroit en Lorraine ou dans le païs de Luxembourg ſans réſiſtance, à moins que le Roi ne fût aſſuré de l'Electeur Palatin, & que Sa Majeſté ne tînt une Armée conſidèrable en-deçà du Rhin : car au-delà depuis la Bohème juſqu'au Bas-Palatinat, on ne paſſe ſur les terres d'aucun Prince puiſſant qui oſeroit s'oppoſer à la marche de

l'Armée de l'Empereur ; ce païs étant mêlé de petites villes Impériales, de terres des Comtes de l'Empire, & des biens de l'Ordre Teutonique.

L'Electeur Palatin tient auſſi une ville en-deçà du Rhin, nommée Franckendal, qui n'en eſt diſtante que d'une demi-lieue, qui donneroit un grand avantage pour le paſſage des troupes Impériales : il a encore Oppenheim qui eſt une petite ville ſur le Rhin, où l'on a ſouvent fait des ponts dans les guerres précédentes. Dans l'eſpace depuis Manheim juſqu'à Maïence, qui eſt de douze ou treize lieues, il y a la grande ville Impériale de Wormes ; & entre Philisbourg & Manheim eſt la ville de Spire en-deçà du Rhin. Tous ces lieux ſont dans la plaine & de fort bon païs, où l'Armée de l'Empereur paſſeroit aiſément s'il n'y avoit perſonne pour s'y oppoſer ; & de là elle iroit au païs de Trèves pour entrer dans le Luxembourg ſans réſiſtance, ſi les Electeurs de Maïence & Palatin conſentoient à ſon paſſage.

Plus bas que Maïence il y a une petite ville à M. l'Electeur de Maïence, nommée Bingen, qui eſt en-deçà du Rhin, où il y auroit encore un paſſage, & de-là juſqu'à Hermenſtheim, qui eſt une Place forte ſur le Rhin à l'endroit où la Moſelle y entre, il y a de plus divers Châteaux en-deçà du Rhin qui appartiennent à différens Princes, & où l'on ne pourroit paſſer le Rhin ; comme Baccarach à M. l'Electeur Palatin, S. Geneſt au Landgrave Erneſt qui a été à Paris, & Obervefel à M. de Schomberg : mais pour paſſer dans ces endroits, il faudroit que l'Armée de l'Empereur paſſât néceſſairement par la Franconie.

Si M. l'Electeur de Maïence pouvoit faire enforte que ce Cercle, dans lequel il a l'Evêché de Wurtzbourg qui en compofe une bonne partie, pût faire une union comme celui de Souabe, pour empêcher qu'aucune Armée n'y paffât, fous prétexte de fe garantir des François & des Suèdois auffi-bien que des Impériaux ; cela couvriroit le Rhin jufqu'à la Mofelle, c'eft-à-dire jufqu'à Hermenftheim. Cette ville appartient à l'Electeur de Trèves, dont la ville & l'Evêché font fi expofés aux armes du Roi, que je ne doute pas qu'il n'entre dans les mêmes fentimens que les autres Electeurs Ecclèfiaftiques. Son inclination eft pour l'Empereur; mais l'intèrêt de fon Evêché & l'exemple des Electeurs de Cologne & de Maïence l'obligeroient apparemment à fe joindre avec eux.

Le Rhin defcend à Cologne, qui eft à dix ou douze lieues de Hermenftheim. Le païs de Berg au-delà du Rhin de ce côté-là appartient au Duc de Neubourg: au-delà font les terres du Prince de Darmftadt, & la Heffe n'en eft pas loin. Si M. l'Electeur de Cologne & M. de Neubourg étoient unis, les troupes de Heffe-Caffel, de Darmftadt & de Brunfwick fe pourroient joindre pour empêcher le paffage de l'Empereur. De plus, fi M. l'Electeur de Brandebourg étoit affermi dans les intèrêts du Roi, il pourroit fe trouver de ce côté-là un très grand Corps qui s'oppoferoit depuis Maïence jufqu'à Wefel à tout ce qui viendroit pour paffer le Rhin. Le païs de la Marck au-de là-du Rhin appartenant à l'Electeur de Brandebourg, & fe joignant au païs de Berg qui eft à M. de Neubourg, & au Duché de Weftphalie que poffède l'Electeur

de Cologne, il eſt capital de gagner ces trois Princes avec le Duc de Brunſwick & le Landgrave de Heſſe qui couvrent tout l'Evêché de Munſter, qui étant en guerre avec les Hollandois nos Alliés, l'Empereur tâcheroit d'y faire une jonction: mais il faut que le Roi commence à forcer cet Evêque à faire la paix & par-là on mettroit à couvert tout le cours du Rhin.

MEMOIRE

du Vicomte de Turenne ſur les Suèdois.

N'y aïant préſentement rien à craindre du côté d'Angleterre, & n'y aïant pas d'apparence que la Hollande ſe mêle dans ce qui concerne la Flandre ſans être appuïée de l'Empire, il eſt néceſſaire de pourvoir promtement aux moïens par leſquels on puiſſe empêcher l'Empereur d'envoïer un Corps d'Armée en Flandre. Après les précautions qu'on a déja priſes, il eſt certain qu'aucun Prince d'Allemagne ne s'intèreſſera ouvertement pour les affaires de la Flandre, quand elle ſera attaquée; & qu'il n'y a rien à craindre, ſinon que l'Empereur ſe ſerve de leur neutralité pour le paſſage de ſes troupes, & n'en gagne quelques-uns qui facilitent & le paſſage de ces troupes, & le moïen de les fortifier dans leur paſſage. Tout ce que le Roi peut eſpèrer des Princes qui lui ſeront les plus affectionnés, c'eſt de tâcher d'obtenir de l'Empereur que ſon Armée ne paſſe point dans leurs terres, & de faire connoître que puiſqu'il ne s'agit que des affaires de Flandre, ils croïent n'être pas obligés à ſe joindre à l'Empereur, qui n'agit pour ſecou-

rir la Flandre que comme Prince de la Maison d'Autriche, & point comme Empereur. Dans cette diverſité d'inclinations, de ſentimens & d'intèrêts qui règne parmi les Princes d'Allemagne, l'Armée de l'Empereur marchera toujours, paſſera le Rhin & arrivera en Flandre; de ſorte qu'il n'y a que l'Armée Suèdoiſe qui puiſſe faire un Corps en Allemagne pour réſiſter aux forces de l'Empereur, ou pour empêcher leur paſſage, ou pour fortifier l'Armée du Roi, en cas qu'elle eût beſoin de troupes, celles de l'Empereur étant paſſées; ou même pour donner telle jalouſie à l'Empereur, que demeurant à l'Evêché de Brèmen, il n'oſât envoïer de Corps conſidèrable en Flandre, & aimât mieux attaquer les Suèdois en Allemagne, ce qui feroit toujours la même diverſion, & empêcheroit les troupes de l'Empereur de venir en Flandre. Le ſeul & grand inconvénient que cauſeroit l'Armée de Suède, c'eſt qu'elle obligeroit beaucoup de Princes à ſe lier à l'Empereur, & c'eſt ce qu'il faut éviter; de ſorte que je penſe qu'il feroit bon que le Roi pût s'aſſurer par un Traîté avec les Suèdois, qu'ils tiendroient douze mille hommes dans l'Evêché de Brèmen, pour agir quand le Roi le deſireroit, contre les troupes Impériales, ſans ſe mettre en action, que lorſque l'Empereur feroit marcher une Armée en Flandre: car il eſt de grande conſéquence au Roi, qu'il ne paroiſſe pas qu'il veuille troubler le repos de l'Empire par les Suèdois; mais pourvu que l'Empereur commence le prémier à ſe mettre en campagne, & à faire marcher des troupes en Flandre, les Alliés du Roi en Allemagne pourront faire difficulté d'accorder le paſſage,

étant ſoutenus des Suèdois. Je crois donc qu'il eſt néceſſaire que le Roi apporte de la facilité au Traîté, par lequel il pourra s'aſſurer que douze ou quinze mille Suèdois demeureront dans l'Evêché de Brèmen, & agiront du côté de Flandre, ſuivant les mouvemens de l'Armée de l'Empereur, & le deſir du Roi.

SENTIMENT

du Corps de Meſſieurs les Maréchaux de France.

No. XX. Liv. V. QUelques uns de Meſſieurs les Marèchaux de France nous aïant conſultés pour ſavoir nôtre ſentiment, touchant l'obéïſſance qu'ils doivent rendre aux commandemens abſolus qu'ils ont reçus du Roi de prendre le mot du Vicomte de Turenne, Maréchal de France; nous diſons & déclarons qu'après les très humbles remontrances qui ont été faites à Sa Majeſté, perſiſtant dans ſa volonté, Meſſieurs les Maréchaux doivent ſe ſoumettre à cet ordre, nulle raiſon ne pouvant ni ne devant nous empêcher d'obéïr aux commandemens abſolus de Sa Majeſté: c'eſt-là nôtre ſentiment, & comme nous le diſons & déclarons, nous le ſignons très volontiers. Ainſi ſigné à l'original.

GRAMMONT, PLESSIS-PRASLIN, VILLEROI & D'ALBERT.

EXTRAIT DES LETTRES
DE MADAME DE SEVIGNÉ,
ſur la mort du
VICOMTE DE TURENNE.

LETTRE CC.

C'eſt à vous que je m'adreſſe, mon cher Comte, (1) pour vous écrire une des plus fâcheuſes pertes qui pût arriver en France; c'eſt la mort de M. de Turenne: ſi c'eſt moi qui vous l'apprends, je ſuis aſſuré que vous ſerés auſſi touché & auſſi déſolé que nous le ſommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Verſailles. Le Roi en a été affligé, comme on doit l'être de la perte du plus grand Capitaine, & du plus honnête homme du monde. Toute la Cour fut en larmes, & M. de Condom penſa s'évanouir. On étoit prêt d'aller ſe divertir à Fontainebleau; tout a été rompu. Jamais un homme n'a été regretté ſi ſincèrement; tout Paris & tout le peuple étoit dans le trouble & dans l'émotion; chacun parloit & s'attroupoit pour regretter ce Héros. Je vous envoïe une très bonne relation de ce qu'il a fait les derniers jours de ſa vie. C'eſt après trois mois d'une conduite toute miraculeuſe, & que les gens du métier ne ſe laſſent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de ſa gloire & de ſa vie. Il avoit le plaiſir de voir décamper l'Armée ennemie devant lui; & le vingt-ſept qui étoit ſamedi, il alla ſur une petite hau- No.XXI. Liv. VI.

(1) M. de Grignan.

teur pour obſerver leur marche : il avoit deſſein de donner ſur l'arrière-garde, & mandoit au Roi à midi que dans cette penſée, il avoit envoïé dire à Briſac qu'on fît les prières de quarante heures : il a mandé la mort du jeune d'Hocquincourt, & qu'il enverra un courier apprendre au Roi la ſuite de cette entrepriſe ; il cachete ſa lettre, & l'envoïe à deux heures : il va ſur cette petite colline avec huit ou dix perſonnes ; on tire de loin à l'avanture un malheureux coup de canon qui le coupe par le milieu du corps, & vous pouvés penſer les cris & les pleurs de cette Armée. Le courier part à l'inſtant ; il arriva lundi, comme je vous ai dit, de ſorte qu'à une heure l'une de l'autre, le Roi eut une lettre de M. de Turenne, & la nouvelle de ſa mort. Il eſt arrivé depuis un Gentilhomme de M. de Turenne, qui dit que les Armées ſont aſſés près l'une de l'autre ; que M. de Lorges commande à la place de ſon oncle, & que rien ne peut être comparable à la violente affliction de toute cette Armée.

A Paris, le Mecredi 31 *Juillet* 1675.

LETTRE CCI.

JE penſe toujours, ma fille (1), à l'étonnement & à la douleur que vous aurés de la mort de M. de Turenne : le Cardinal de Bouillon eſt inconſolable. Il apprit cette nouvelle par un Gentilhomme de M. de Louvigni, qui voulut être le prémier à lui faire ſon compliment : il arrêta ſon caroſſe, comme il re-

(1) Madame de Grignan.

venoit de Pontoiſe à Verſailles : le Cardinal ne comprit rien à ce diſcours ; comme le Gentilhomme s'apperçut de ſon ignorance il s'enfuit. Le Cardinal fit courre après, & ſut cette terrible mort : il s'évanouit, on le ramena à Pontoiſe, où il a été deux jours ſans manger, dans des pleurs & des cris continuels. Madame de Guénegaud & Cavoie l'ont été voir, qui ne ſont pas moins affligées que lui. Je viens de lui écrire un billet qui m'a paru bon ; je lui dis par avance vôtre affliction, & par ſon intérêt, & par l'admiration que vous aviés pour ce Héros : n'oubliés pas de lui écrire, il me paroît que vous écrivés très bien ſur toutes ſortes de ſujets ; pour celui-ci, il n'y a qu'à laiſſer aller ſa plume. On paroît fort touché dans Paris & dans pluſieurs maiſons, de cette grande mort. Nous attendons avec tranſiſſement le courier d'Allemagne ; Montécuculli qui s'en alloit, ſera bien revenu ſur ſes pas, & prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les Soldats faiſoient des cris qui s'entendoient de deux lieues : nulle conſidération ne les pouvoit retenir ; *ils crioient qu'on les menât au combat, qu'ils vouloient venger la mort de leur père, de leur Général, de leur protecteur, de leur défenſeur* ; qu'avec lui ils ne craignoient rien, mais qu'ils vengeroient bien ſa mort ; qu'on les laiſſât faire, qu'ils étoient furieux, & qu'on les menât au combat. Ceci vient d'un Gentilhomme qui étoit à M. de Turenne, & qui eſt venu parler au Roi : il a toujours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis, & la mort de ſon maître, à tous ſes amis. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps : vous pouvés penſer s'il tomba & s'il mourut ;

cependant le reste des esprits fit qu'il se traîna la longueur d'un pas, & que même il serra la main par convulsion, & puis on jetta un manteau sur son corps. Le Bois-Guïot (c'est ce Gentilhomme) ne le quitta point qu'on ne l'eût porté sans bruit dans la plus proche maison. M. de Lorges étoit à une demi-lieue de là; jugés de son desespoir; c'est lui qui perd tout, & qui demeure chargé de l'Armée & de tous les évènemens, jusqu'à l'arrivée de M. le Prince, qui a vingt-deux jours de marche . . . . . M. de Turenne avoit dit à M. le Cardinal de Retz, en lui disant adieu, & d'Hacqueville ne l'a dit que depuis deux jours: Monsieur, je ne suis point un diseur; mais je vous prie de croire sérieusement que sans ces affaires-ci, où peut-être on a besoin de moi, je me retirerois comme vous; & je vous donne ma parole que si j'en reviens, je ne mourrai pas sur le coffre, & mettrai à vôtre exemple quelque tems entre la vie & la mort.

A Paris, le Vendredi 2 Août.

LETTRE CCIII.

A la même.

VOilà donc nos pauvres amis qui ont repassé le Rhin fort heureusement, fort à loisir, & après avoir battu les ennemis; c'est une gloire bien complette pour M. de Lorges. Nous avions tous bien envie que le Roi lui envoïât le bâton, après une si belle action & si utile, dont il a seul tout l'honneur. Il a eu un cheval tué sous lui d'un coup de canon qui lui passa entre les jambes, il étoit à che-

ral ſur un coup de canon; la Providence avoit bien donné ſa commiſſion à celui-là, auſſi bien qu'aux autres. Nous avons perdu Vaubrun dans cette action. La perte des ennemis a été grande: de leur aveu, ils ont eu quatre mille hommes de tués; nous n'en avons perdu que ſept ou huit cens. Le Duc de Sault & le Chevalier de Grignan ſe ſont diſtingués, & les Anglois ſur-tout ont fait des choſes romaneſques; enfin voilà un grand bonheur. On dit que Montécuculli (1) après avoir témoigné à M. de Lorges la douleur qu'il avoit de la perte d'un ſi grand Capitaine, lui manda qu'il lui laiſſeroit repaſſer le Rhin, & qu'il ne vouloit point expoſer ſa réputation à la rage d'une Armée furieuſe, & à la valeur des jeunes François à qui rien ne peut réſiſter dans leur prémière impétuoſité. En effet, le combat n'a point été général, & les troupes qui nous ont attaquées ont été défaites.

Parlons un peu de M. de Turenne il y a longtems que nous n'en avons parlé. N'admirés-vous point que nous nous trouvons heureux d'avoir repaſſé le Rhin; & que ce qui auroit été un dégoût s'il étoit au monde, nous paroît une proſpérité parce que nous ne l'avons plus? voïés ce que fait la perte d'un ſeul homme. Ecoutés, je vous prie, une choſe qui me paroît belle; il me ſemble que je lis l'Hiſtoire Romaine. Saint-Hilaire, Lieutenant-Général de l'Artillerie, fit donc arrêter M. de Turenne, qui avoit toujours galoppé, pour lui faire voir une batterie; c'étoit comme s'il eût dit: Monſieur, arrêtés-vous un

(1) Le Comte de Montécuculli, Généraliſſime des troupes de l'Empereur.

peu, car c'eſt ici que vous devés être tué. L
coup de canon vient donc, & emporte l
bras de Saint-Hilaire qui montroit cette batt
rie, & tue M. de Turenne. Le fils de Sain
Hilaire ſe jette à ſon père, & ſe met àpleure
& à crier. Taiſés-vous, mon enfant, lui dit-il
voïés, en lui montrant M. de Turenne roid
mort, voilà ce qu'il faut pleurer éternelle
ment, voilà ce qui eſt irréparable; & ſan
faire nulle attention ſur lui, ſe met à crier
à pleurer cette grande perte. Monſieur de l
Rochefoucault pleure lui-même en admiran
la nobleſſe de ce ſentiment.

A Paris, le Vendredi 9 Août 1675.

LETTRE CCIV.

A la même.

JE viens de voir le Cardinal de Bouillon;
eſt changé à n'être pas connoiſſable: il m
fort parlé de vous, il ne doute pas de vo
ſentimens. Il m'a conté mille choſes de M
de Turenne qui font mourir. Son ame appa
remment étoit en état de paroître devan
Dieu, car ſa vie étoit parfaitement innocente
Il demandoit à ſon neveu à la Pentecôte, s'
ne pourroit pas communier ſans ſe confeſſer
il lui dit que non, & que depuis Pâques appa
remment il avoit offenſé Dieu: il lui cont
ſon état, il étoit à mille lieues d'un péch
mortel; il alla pourtant à Confeſſé pour l
coutume: il diſoit, Mais faut-il dire à ce Re
colet comme à M. de Saint Gervais? eſt-c
tout de même? En vérité, une telle ame eſ
bien digne du Ciel; elle venoit trop droit d
Dieu pour n'y pas retourner, s'étant ſi po

ȧtée par la corruption du monde. Il aimoit endrement le fils de M. d'Elbeuf; c'eſt un rodige de valeur à quatorze ans. Il l'envoïa 'année paſſée ſaluer M. de Lorraine; qui lui lit: Mon petit couſin, vous êtes trop heueux de voir & d'entendre tous les jours M. le Turenne: vous n'avés que lui de parent & le père; baiſés les pas par où il paſſe, & vous aites tuer à ſes pieds. Le pauvre enfant ſe neurt de douleur; c'eſt une affliction de raiſon & d'enfance, & l'on craint qu'il n'y réſiſe pas. Cavoïe eſt affligé par les formes. Le Duc de Villeroi a écrit ici des lettres dans le tranſport de ſa douleur, qui ſont d'une telle force qu'il les faut cacher: il met au prémier rang de toute la fortune d'avoir été aimé de ce Héros, & déclare qu'il mépriſe toute autre ſorte d'eſtime après celle-là: ſauve qui peut. M. de Marſillac s'eſt ſignalé en parlant de M. de Lorges, comme d'un ſujet digne d'une autre récompenſe que celle de la dépouille de M. de Vaubrun: jamais rien n'auroit été d'une ſi grande édification & d'un ſi bon exemple, que de l'honorer du bâton après un ſi grand ſuccès.

A Paris, le Lundi 12 *Août* 1675.

LETTRE CCVI.

A la même.

JE voudrois mettre tout ce que vous m'écrivés de M. de Turenne dans une Oraiſon funèbre. Vraiment vôtre ſtile eſt d'une énergie & d'une beauté extraordinaire; vous étiés dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croïés point, ma

fille, que fon fouvenir fût fini ici quand vô
tre lettre eft arrivée: ce fleuve qui entrain
tout; n'entraine pas fi-tôt une telle mémoire
elle eft confacrée à l'immortalité. J'étois l'au
tre jour chés M. de la Rochefoucault, M. l
Prémier y vint, Madame de Lavardin, M. d
Marfillac, Madame de la Faïette & moi: l
converfation dura deux heures fur les divine
qualités de ce véritable Héros; tous les yeu
étoient baignés de larmes, & vous ne fau
riés croire comme la douleur de fa perte éto
profondément gravée dans les cœurs: vou
n'avés rien par-deffus nous, que le foulage
ment de foupirer tout haut, & d'écrire fo
panégyrique. Nous remarquions une chofe
c'eft que ce n'eft pas depuis fa mort que l'o
admire la grandeur de fon cœur, l'étendue d
fes lumières & l'élévation de fon ame: tou
le monde en étoit plein pendant fa vie, &
vous pouvés penfer ce que fait fa perte par
deffus ce qu'on étoit déja. Enfin ne croïé
point que cette mort foit ici comme les au
tres: vous pouvés en parler tant qu'il vou
plaira, fans croire que vous aïés une dofe d
douleur plus que les autres. Pour fon am
(c'eft encore un miracle qui vient de l'eftim
parfaite qu'on avoit pour lui) il n'eft pas tom
bé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fû
pas en bon état: on ne fauroit comprendr
que le mal & le péché puffent être dans fo
cœur; fa converfion fi fincère nous a par
comme un baptême; chacun conte l'innocen
ce de fes mœurs, la pureté de fes intentions
fon humilité éloignée de toute forte d'affecta
tion, la folide gloire dont il étoit plein; fan
fafte & fans oftentation, aimant la vertu pou
elle-même, fans fe foucier de l'approbatio

des hommes ; une charité généreuſe & chrétienne. Les Anglois ont dit à M. de Lorges, qu'ils acheveroient de ſervir cette Campagne pour le venger; mais qu'après cela ils ſe retireroient, ne pouvant obéïr à d'autres qu'à M. de Turenne. Il y avoit de jeunes ſoldats qui s'impatientoient un peu dans des marais, où ils étoient dans l'eau juſqu'aux genoux. & les vieux ſoldats leur diſoient : „ Quoi! „ vous vous plaignés? on voit bien que vous „ ne connoiſſés pas M. de Turenne: il eſt „ plus fâché que nous quand nous ſommes „ mal, il ne ſonge à l'heure qu'il eſt qu'à „ nous tirer d'ici, il veille quand nous dor- „ mons; c'eſt nôtre père: on voit bien que „ vous êtes jeunes"; & ils les raſſuroient ainſi. Tout ce que je vous mande eſt vrai; je ne me charge point des fadaiſes dont on croit faire plaiſir aux gens éloignés; c'eſt abuſer d'eux; & je choiſis bien plus ce que je vous écris, que ce que je vous dirois ſi vous étiés ici. Je reviens à ſon ame: c'eſt donc une choſe à remarquer, que nul dévot ne s'eſt aviſé de douter que Dieu ne l'eût reçue à bras ouverts, comme une des plus belles & des meilleures qui ſoient jamais ſorties de ſes mains. Méditės ſur cette confiance générale de ſon ſalut, & vous trouverés que c'eſt une eſpèce de miracle qui n'eſt que pour lui; enfin perſonne n'a oſé douter de ſon repos éternel: vous verrés dans les Nouvelles les effets de cette perte . . . . . . Ecoutés, je vous prie, encore un mot de M. de Turenne. Il avoit fait connoiſſance avec un berger qui ſavoit très bien les chemins & le païs, il alloit ſeul avec lui, & faiſoit poſter ſes troupes ſelon la connoiſſance que cet homme lui donnoit; il ai-

moit ce berger, & le trouvoit d'un ſens admirable, & diſoit que le Colonel Bec étoit venu comme cela, & qu'il croïoit que ce berger feroit ſa fortune comme lui. Quand il eut fait paſſer à loiſir ſes troupes, il ſe trouva content, & dit à M. de Roïes: *Tout de bon, il me ſemble que cela n'eſt pas trop mal, & je crois que M. de Montécuculli trouveroit aſſés bien ce que l'on vient de faire.* Il eſt vrai que c'étoit un chef-d'œuvre d'habileté.

A Paris, le Vendredi 16 *Août* 1675.

LETTRE CCVIII.

A la même.

LE corps du Héros n'eſt point porté à Turenne, comme on me l'avoit dit; on l'apporte à S. Denis, au pied de la ſépulture des Bourbons: on deſtine une Chapelle pour les tirer du trou où ils ſont; & c'eſt M. de Turenne qui y entre le prémier. Pour moi, je m'étois tant tourmentée de cette place, que ne pouvant comprendre qui peut avoir donné ce conſeil, je crois que c'eſt moi: il y a déja quatre Capitaines aux pieds de leurs Maîtres; & s'il n'y en avoit point, il me ſemble que celui-ci devroit être le prémier. Par-tout où paſſe cette illuſtre bière, ce ſont des pleurs & des cris, des preſſes, des proceſſions qui ont obligé de marcher & arriver de nuit; ce ſera une douleur bien grande s'il paſſe par Paris..

A Paris, le Lundi 19 *Août* 1675.

LET

LETTRE CCIX.

A la même.

LE Prémier Préſident de la Cour des Aides a une Terre en Champagne: ſon Fermier lui vint ſignifier l'autre jour, ou de la rabaiſſer conſidèrablement, ou de rompre le bail qui en fut fait il y a deux ans. On lui demande pourquoi, & que ce n'eſt point la coutume: il répond, que du tems de M. de Turenne on pouvoit recueillir avec ſûreté, & compter ſur les terres de ce païs-là; mais que depuis ſa mort tout le monde quittoit, croïant que les ennemis y vont entrer. Voilà des choſes ſimples & naturelles, qui font ſon éloge auſſi magnifiquement que les Fléchiers & les Maſcarons.

A Livry, le Mecredi 21 *Août* 1675.

LETTRE CCX.

A la même.

NE croïés pas, ma fille, que la mort de M. de Turenne ait paſſé ici auſſi vîte que les autres nouvelles; on en parle, & on le pleure encore tous les jours.

Tout en fait ſouvenir, & rien ne lui reſſemble.

On peut dire ce vers pour lui. Heureux ceux, comme vous dites, qui n'ont pas fait la moindre attention ſur cette perte: celle qui s'eſt faite depuis, a bien renouvellé les éloges du Héros.

A Paris, le Lundi 26 *Août* 1675.

LETTRE CCXI.

A la même.

VRaiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf qui demeure pour quelques jours chés le Cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction. Madame de la Faïette y vint: nous fimes bien précifément ce que nous avions réfolu: les yeux ne nous féchèrent pas. Elle avoit un portrait divinement bien fait de ce Héros, & tout fon train étoit arrivé à onze heures: tous ces pauvres gens étoient en larmes, & déja tous habillés en deuil. Il vint trois Gentilshommes qui penfèrent mourir en voïant ce portrait: c'étoient des cris qui faifoient fendre le cœur; ils ne pouvoient prononcer une parole. Ses Valets de chambre, fes Laquais, fes Pages, fes Trompettes, tout étoit fondu en larmes & faifoit fondre les autres. Le prémier qui put prononcer une parole, répondit à nos triftes queftions: nous nous fimes raconter fa mort. Il vouloit fe confeffer, & en fe cachotant il avoit donné les ordres pour le foir, & devoit communier le lendemain qui étoit le dimanche. Il croïoit donner la bataille & monta à cheval le famedi à deux heures, après avoir mangé. Il avoit bien des gens avec lui; il les laiffa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit aller: il dit au petit d'Elbeuf, *Mon neveu, demeurés là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriés reconnoître.* Il trouva M. d'Hamilton près de l'endroit où il alloit, qui lui dit, *Monfieur, venés par ici, on tirera par où vous allés.*

Monſieur, lui dit-il, *je m'y en vais, je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela ſera le mieux du monde.* Il tournoit ſon cheval, il apperçut S. Hilaire qui lui dit le chapeau à la main: Monſieur, jettés les yeux ſur cette batterie que j'ai fait mettre là: il retourna deux pas, & ſans être arrêté, il reçut le coup qui emporta le bras & la main qui tenoit le chapeau de S. Hilaire, & perça le corps après avoir fracaſſé le bras de ce Héros. Ce Gentilhomme le regardoit toujours; il ne le vit point tomber: le cheval l'emporta où il avoit laiſſé le petit d'Elbeuf; il n'étoit point encore tombé, mais il étoit panché le nés ſur l'arçon. Dans ce moment le cheval s'arrête; il tombe entre les bras de ſes gens; il ouvre deux fois de grands yeux & la bouche; puis demeure tranquille pour jamais. Songés qu'il étoit mort, & qu'il avoit une partie du cœur emportée. On crie, on pleure; M. d'Hamilton fit ceſſer le bruit, & ôter le petit d'Elbeuf qui s'étoit jetté ſur ce corps, & qui ne le vouloit pas quitter & ſe pâmoit de crier. On jette un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit; un caroſſe vient, on l'emporte dans ſa Tente: ce fut là où M. de Lorges, M. de Roïes & beaucoup d'autres penſérent mourir de douleur; mais il falut ſe faire violence, & ſonger aux grandes affaires qu'il avoit ſur les bras. On lui a fait un Service militaire dans le Camp, où les larmes & les cris faiſoient le véritable deuil: tous les Officiers pourtant avoient des écharpes de crêpe; tous les tambours en étoient couverts, qui ne battoient qu'un coup; les piques trainantes & les mouſquets renverſés: mais ces cris de toute une Armée ne ſe peuvent pas

repréſenter, ſans que l'on en ſoit tout ému. M. de Roïes tout bleſſé s'y fit porter, car cette Meſſe ne fut dite que quand ils eurent repaſſé le Rhin. Je penſe que le pauvre Chevalier (1) étoit bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté ſon Armée, ç'a été encore une autre déſolation: par-tout où il a paſſé, ç'a été des clameurs; mais à Langres ils ſe ſont ſurpaſſés: ils allèrent tous au-devant de lui, habillés de deuil, au nombre de deux cens, ſuivis du peuple, tout le Clergé en cérémonie: ils firent dire un Service ſolemnel dans la ville, & en un mot ſe cottiſèrent tous pour cette dépenſe qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduiſirent le corps juſqu'à la prémière ville, & voulurent défraïer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée ſur un mérite extraordinaire? Il arrive à S. Denis ce ſoir ou demain: tous ſes gens l'alloient reprendre à deux lieues d'ici. Il ſera dans une Chapelle en dépôt: il y aura un Service en attendant celui de Nôtre-Dame, qui ſera ſolemnel. Que dites-vous du divertiſſement que nous eumes? Nous dînames comme vous pouvés penſer, & juſqu'à quatre heures nous ne fimes que ſoupirer . . .

M. de Barillon ſoupa hier ici, on ne parla que de M. de Turenne: il en eſt très véritablement affligé. Il nous contoit la ſolidité de ſes vertus; combien il étoit vrai, combien il aimoit la vertu par elle-même, combien par elle-ſeule il ſe trouvoit récompenſé; & puis finit par dire qu'on ne pouvoit pas l'aimer, & être touché de ſon mérite, ſans en être plus hon-

(1) de Grignan.

nête homme. Sa ſociété communiquoit une horreur pour la friponnerie & pour la duplicité, qui mettoit tous ſes amis au-deſſus des autres hommes. Dans ce nombre, il nomma fort le Chevalier qui étoit fort aimé & eſtimé de ce grand homme, & dont auſſi il étoit adorateur. Bien des ſiècles n'en donneront pas un pareil. Je ne trouve pas qu'on ſoit tout-à-fait aveugle en celui-ci; au moins les gens que je vois. Je crois que c'eſt ſe vanter d'être en bonne compagnie. . . . .

Voici ce que l'on me conta hier. Vous connoiſſés bien Pertuis (1), & ſon adoration & ſon attachement pour M. de Turenne. Dès qu'il a ſu ſa mort, il a écrit au Roi & lui mande: Sire, j'ai perdu M. de Turenne: je ſens que mon eſprit n'eſt point capable de ſoutenir ce malheur; ainſi n'étant plus en état de ſervir Vôtre Majeſté, je lui demande permiſſion de me démettre du Gouvernement de Courtrai. Le Cardinal de Bouillon empêcha qu'on ne rendît cette Lettre: mais craignant qu'il ne vînt lui-même, il dit au Roi l'effet du deſeſpoir de Pertuis. Le Roi entra fort bien dans cette douleur, & dit au Cardinal de Bouillon qu'il en eſtimoit davantage Pertuis, & qu'il ne ſongeât point à ſe retirer; qu'il étoit trop honnête homme pour ne pas faire toujours ſon devoir en quelque état qu'il pût être. Voilà comme ſont ceux qui regrettent ce Héros. Au reſte il avoit quarante mille livres de rente de partage; & M. Boucherat a trouvé que toutes ſes dettes & ſes legs païés, il ne lui reſtoit que dix mille livres de

(1) Il avoit été Capitaine des Gardes de M. de Turenne.

rente. C'eſt deux cens mille francs pour tous ſes héritiers, pourvu que la Chicane n'y mette pas le nés. Voilà comme il s'eſt enrichi en cinquante années de ſervice.

A Paris, le Mecredi 28 Août 1675.

LETTRE DE LOUIS XIV.

aux Abbé & Religieux de S. Denis.

No. XXII. Liv. VI. CHers & bien amés, Les grands & ſignalés ſervices qui ont été rendus à cet Etat par feu nôtre Couſin le Vicomte de Turenne, & les preuves éclatantes qu'il a données de ſon zèle, de ſon affection à nôtre ſervice, & de ſa capacité dans le commandement de nos Armées que nous lui avons confié avec eſpèrance certaine des heureux & grands ſuccès que ſa prudence conſommée & ſa valeur extraordinaire ont procuré à nos armes, nous aïant fait reſſentir avec beaucoup de douleur la perte d'un auſſi grand homme, & d'un Sujet auſſi néceſſaire & auſſi diſtingué par ſa vertu & par ſon mérite; nous avons voulu donner un témoignage public, digne de nôtre eſtime & de ſes grandes actions, en ordonnant qu'il fût rendu à ſa mémoire tous les honneurs qui peuvent marquer à la poſtérité l'extrème ſatisfaction qui nous reſte, & le ſouvenir que nous voulons conſerver de tout ce qu'il a fait pour la gloire de nos armes & pour le ſoutien de nôtre Etat. Et comme nous ne pouvons en donner des marques plus publiques & plus certaines qu'en prenant ſoin de ſa ſépulture; nous avons voulu y pourvoir en telle ſorte, que le lieu où elle ſeroit fût un témoi-

gnagne de la grandeur de ſes ſervices, & de nôtre reconnoiſſance. C'eſt pourquoi aïant réſolu de faire bâtir dans l'Egliſe de S. Denis une Chapelle pour la ſépulture des Rois & des Princes de la Branche Roïale de Bourbon; nous voulons que lorſqu'elle ſera achevée, le corps de nôtredit Couſin y ſoit transféré, pour y être mis en lieu honorable, ſuivant l'ordre que nous en donnerons; & cependant nous avons permis à nos Couſins le Cardinal & le Duc de Bouillon ſes neveux, de mettre ſon corps en dépôt dans la Chapelle de S. Euſtache, & d'y élever un monument à la mémoire de leur oncle, ſuivant les deſſeins qui en ont été arrêtés. C'eſt de quoi nous avons bien voulu vous donner avis, & vous dire en même tems que nous voulons que vous exécutiés ce qui eſt en cela de nôtre volonté, en faiſant mettre ledit corps dans la cave de ladite Chapelle, & en laiſſant la liberté aux ouvriers de travailler audit monument juſqu'à ſon entière perfection: ſi n'y faites faute, car tel eſt nôtre plaiſir. Donné à S. Germain en Laïe, le vingt-deuxième jour de Novembre 1675. Signé LOUIS, & plus bas, COLBERT. Et ſur le répli; A nos chers & bien amés les Abbé, Prieur & Religieux de l'Abbaïe Roïale de S. Denis en France.

On a cru que le Public ſeroit peut-être bien aiſe de voir les Eloges ſuivans du Vicomte de Turenne par trois perſonnes célèbres, l'une dans la République des Belles-Lettres, l'autre dans la

Magiſtrature, & la troiſième dans l'Egliſe.

ELOGE

de M. le Vicomte de Turenne, par S. EVREMONT.

JE ferois tort à la naiſſance de M. de Turenne, ſi je ſongeois à inſtruire le Public d'une Maiſon auſſi illuſtre & auſſi conſidérable dans l'Europe, que la ſienne. Je ne m'amuſerai point à dépeindre tous les traits de ſon viſage: les caractères des grands hommes n'ont rien de commun avec les portraits des belles femmes; mais je puis dire en gros qu'il avoit quelque choſe d'auguſte & d'agréable, quelque choſe en ſa phyſionomie qui faiſoit concevoir je ne ſai quoi de grand en ſon ame & en ſon eſprit: on pouvoit juger à le voir, que par une diſpoſition particulière, la Nature l'avoit préparé à faire tout ce qu'il a fait. Né d'un père auſſi autoriſé dans le Parti Proteſtant que M. de Bouillon l'étoit, il en prit les ſentimens de Religion, ſans zèle indiſcret pour la ſienne, ſans averſion pour celle des autres; précautionné contre une ſéduction ſecrette qui fait voir de la charité pour le prochain, où il n'y a qu'un excès de complaiſance pour ſon opinion. Comme il n'y a rien de bas dans les emplois de la guerre, il paſſa par les plus petits, par les médiocres; toujours jugé digne de plus grands que ceux qu'il avoit. Toujours diſtingué par ſa naiſſance, la ſeule diſtinction de ſes ſervices l'a fait monter par degrés au commandement des Armées; & l'on peut dire ſans exagérer, que pour ar-

river aux poſtes qu'il a eus, jamais homme n'a tant dû à ſon mérite & ſi peu à la fortune.

Je ne m'étendrai point à parler de ſes actions, me bornant à quelques particularités peu connues qui contribueront à former ſon caractère. Tant qu'il a ſervi avec M. le Prince en Allemagne, ce Prince lui a donné l'honneur de tout ce qu'on y faiſoit; & l'eſtime qu'il avoit pour lui alla ſi loin, que s'entretenant avec quelqu'un des Généraux de ſon tems, „ Si j'avois à me changer, dit-il, je „ voudrois être changé en M. de Turenne, „ & c'eſt le ſeul homme qui me puiſſe faire „ ſouhaiter ce changement-là ". On ne ſauroit croire l'application qu'avoit M. le Prince à l'obſerver, cherchant à profiter non-ſeulement de ſes actions, mais encore de ſes diſcours.

Il me ſouvient qu'il lui demandoit un jour, quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre: „ Faire peu de ſièges, répondit M. de Turenne, & donner beaucoup de „ combats, quand vous aurés rendu vôtre „ Armée ſupérieure à celle des ennemis, par „ le nombre & par la bonté des troupes; ce „ que vous avés preſque fait à la bataille de „ Rocroi. Quand vous êtes bien maître de „ la campagne, les villages vous valent des „ Places; mais on met ſon honneur à prendre difficilement une Ville forte, bien plus „ qu'aux moïens de conquérir aiſément une „ Province. Si le Roi d'Eſpagne avoit mis „ en troupes ce qu'il lui a coûté d'hommes & „ d'argent à faire des ſièges & à fortifier des „ Places, il ſeroit aujourd'hui le plus conſidèrable de tous les Rois ".

La prémière maxime de M. de Turenne

pour la guerre, eſt celle qu'on attribue à Céſar, qu'il ne faloit pas croire avoir rien fait, tant qu'il reſtoit quelque choſe à faire. A peine Philisbourg avoit capitulé, qu'il ſe détacha avec ſes troupes, pour tomber ſur le petit Corps que Savelli Coloredo commandoit: il y tomba, il le défit; il marcha à Spire, à Wormes, à Maïence, qui ſe rendirent; & tout cela fut exécuté en ſix ou ſept jours. Il conſidèroit plus les actions par leurs ſuites, que par elles-mêmes. Il eſtimoit plus un Général qui conſervoit un païs après avoir perdu une bataille, que celui qui l'avoit gagnée, & n'avoit ſu en profiter.

Venons à nos guerres civiles, c'eſt là qu'on a mieux connu M. de Turenne, pour avoir été plus expoſé aux obſervations des Courtiſans. On ſait qu'il a ſauvé la Cour à Gergeau, & qu'il l'a empêchée de tomber entre les mains de M. le Prince à Gien. Il a conſervé l'Etat, quand on le croïoit perdu: il en a augmenté la gloire & la grandeur, lorſqu'à peine on oſoit en eſpèrer la conſervation. Il trouva la Cour ſi abandonnée, qu'aucune ville ne la vouloit recevoir: les Parlemens étoient déclarés contre elle; & les peuples prévenus d'une fauſſe opinion du bien public, s'attachoient aveuglément à leurs Déclarations. M. le Duc d'Orléans étoit à la tête des Parlemens; M. le Prince à celle des troupes: Fuenſaldagne s'étoit avancé juſqu'à Chauni avec vingt mille hommes, & M. de Lorraine n'en étoit pas éloigné. Tel étoit l'état de cette Cour malheureuſe, quand M. de Turenne après quelques ſièges & quelques combats, dont je laiſſe le récit aux Hiſtoriens; quand M. de Turenne, dis-je, la ra-

mena à Paris, où la Reine ne fut pas ſi-tôt, que ſon rétabliſſement dans la Capitale fit reconnoître ſon autorité par tout le Roïaume. La ſûreté du Roi bien établie au dedans, M. de Turenne fit ſentir ſa puiſſance au dehors; & réduiſit l'Eſpagne à demander une paix qui fut ſon ſalut, ne pouvant continuer une guerre qui étoit ſa ruïne.

Revenons des faits de M. de Turenne à une obſervation plus particulière de ſa conduite, de ſes qualités & de ſon génie. Aux bons ſuccès, il pouſſoit les avantages auſſi loin qu'ils pouvoient être pouſſés; aux mauvais, il trouvoit toutes les reſſources qu'on pouvoit trouver. En toutes choſes, il préféroit la ſolidité à l'éclat: moins ſenſible à la gloire que ſes actions lui pouvoient donner, qu'à l'utilité que l'Etat en recevoit. Le bien des affaires alloit devant toutes choſes. On lui a vu eſſuïer les mauvais offices de ſes envieux, les injures de ſes ennemis, les dégoûts de ceux qu'il ſervoit, pour rendre un véritable ſervice.

Modeſte en tout ce qu'il faiſoit de plus glorieux, il rendoit les Miniſtres vains & fiers avec lui par les avantages qu'ils tiroient de ce qu'il avoit fait; ſévère à lui-même, il comptoit tous ſes malheurs pour des fautes; indulgent à ceux qui avoient failli, il faiſoit paſſer leurs fautes pour des malheurs.

Il ſemble qu'il donnoit trop peu à la fortune pour les évènemens; & comme on vouloit un jour le convaincre par ſon propre exemple, du pouvoir qu'elle a dans les occaſions, on lui dit qu'il n'avoit peut-être jamais mieux fait qu'à Mariendal & à Rhétel, cependant qu'il avoit perdu ces deux combats

pour avoir été malheureux. „ Je ſuis content de moi, répondit-il, dans l'action; „ mais ſi je voulois me faire juſtice un peu „ ſévèrement, je dirois que l'affaire de Mariendal eſt arrivée, pour m'être laiſſé aller „ mal-à-propos à l'importunité des Allemands „ qui demandoient des quartiers; & que celle „ de Rhétel eſt venue pour m'être trop fié à „ la Lettre du Gouverneur qui promettoit de „ tenir quatre jours, le jour même qu'il ſe „ rendit. A quoi il ajouta: Quand un homme ſe vante de n'avoir point fait de fautes „ à la guerre, il me perſuade qu'il ne l'a pas „ faite longtems".

Il ne perdit jamais le ſouvenir de l'importunité de Roſen à demander des quartiers, & de la facilité trop grande qu'il avoit eue à les accorder. Cette réflexion & quelques autres de même nature, lui firent changer de conduite à l'égard des Officiers: il continua les bons traîtemens qu'il avoit accoutumé de leur faire; mais il ne voulut plus ſe trouver en état d'en être gêné pour le ſervice.

Le prémier embarras dont il ſe défit, fut celui des diſputes de l'Infanterie: cette vieille habitude fondée ſur une apparence d'honneur, étoit comme un droit que tous les Corps vouloient maintenir: l'oppoſition fut grande; mais le Général en vint à bout, & Puiſégur, le plus intelligent & le plus difficultueux des Officiers, Puiſégur ennemi de tous les Généraux qu'il ne gouvernoit pas, fut obligé de vendre ſon régiment, & de ſe retirer avec ſa capacité incommode, à ſa maiſon.

Le tour ordinaire des Officiers dans les détachemens, leur rang aux ordres de bataille, ne furent plus obſervés: c'eſt ce que l'on vit

à la bataille de Dunkerque, où M. de Turenne choisit le Marquis de Créqui pour commander l'aîle opposée à M. le Prince, sans aucun égard à l'ancienneté des Lieutenans-Généraux.

Après avoir changé ces vieilles coutumes, il changea, pour ainsi dire, le génie des Nations: il fit prendre aux Etrangers une civilité qui ne leur étoit pas naturelle; il fit perdre aux François la légèreté & l'impatience que leur Nation avoit toujours eue: il fit souffrir la fatigue sans murmurer; il fit oublier la Cour aux Courtisans qui avoient de l'emploi, comme s'il n'y avoit plus eu d'autre métier que la guerre. Voilà quelle fut la conduite de M. de Turenne pour les Officiers: voïons son procédé à l'égard de M. le Cardinal.

Dans le tems que Mazarin étoit le plus malheureux, que ses amis cherchoient des prétextes pour l'abandonner, & ses ennemis des occasions pour le perdre, M. de Turenne eut pour lui les mêmes déférences, les mêmes respects qu'on avoit eus dans la plus haute fortune. Quand son Eminence eut rétabli son pouvoir, il garda plus de dignité avec lui qu'il n'en avoit gardé dans ses malheurs. Ce fut le prémier qui osa faire sa Cour au Roi, toutes les personnes considèrables aïant leur application entière à M. le Cardinal.

Il ne sollicita point de graces, & les avantages qu'il obtint parurent des effets du service rendu à l'Etat, sans attachement au Ministère. Jamais les vertus des particuliers n'ont été si bien unies avec les qualités des Héros, qu'en la personne de M. de Turenne: il étoit facile dans le commerce, délicat dans la conversation, fidèle dans l'amitié.

On l'a accufé de ne s'emploïer pas affés fortement pour fes amis à la Cour; mais il ne s'y emploïoit pas davantage pour lui-même: une gloire fecrette l'empêchant de demander ce qu'il n'étoit pas fûr d'obtenir, il faifoit tout le plaifir qu'il croïoit pouvoir faire. Les amis d'ordinaire penfent qu'on a plus de crédit qu'on n'en a, & qu'on leur doit plus qu'on ne leur doit.

M. de Turenne n'étoit pas incapable d'avoir de l'amour; fa vertu n'étoit point de ces vertus fèches & dures, qu'aucun fentiment de tendreffe n'adoucit: il aimoit plus qu'il ne croïoit lui-même, fe cachant autant qu'il lui étoit poffible une paffion qu'il laiffoit connoître aux autres.

Si les fingularités font des efpèces de défauts dans la fociéte, M. de Turenne en avoit deux qu'on reproche à bien peu de gens: un defintèreffement trop grand, lorfqu'on voïoit règner un efprit d'intèrêt univerfel; & une probité trop pure, dans une corruption générale.

Son changement de Religion fut fenfible aux Proteftans; ceux qui l'ont connu, ne l'ont attribué ni à l'ambition ni à l'intèrêt. Dans tous les tems, il avoit aimé à parler de Religion, particulièrement avec M. d'Aubigni, difant toujours que les Réformés avoient la doctrine la plus faine; mais qu'ils ne devoient pas fe féparer, mais la faire prendre infenfiblement aux Catholiques. Quand on avoue qu'on a eu tort de fortir d'une Eglife, reprit M. d'Aubigni, on eft bien prêt d'y rentrer; & fi je furvis à Madame de Turenne, je vous verrai dans la nôtre. M. de Turenne fourit; & fes fouris n'expliquoient pas affés fi c'é-

soit pour se moquer de la prédiction de M. d'Aubigni, ou pour l'approuver. Dans l'une & dans l'autre Religion, il alloit toujours au bien: Huguenot, il n'avoit rien d'opposé à l'intérêt des Catholiques: converti, il n'avoit point de zèle préjudiciable à la sûreté des Huguenots.

Ceux qui l'ont suivi dans ses dernières Campagnes, disent qu'il avoit une vigueur plus vive qu'aux précédentes; qu'il étoit plus hazardeux à entreprendre & à se commettre qu'auparavant; & un coup de canon finit une vie si glorieuse: mort desirable (puisqu'il faut mourir) à un si grand homme. Sa perte fut pleurée de tous les François, regrettée de tous les indifférens; sa personne louée des ennemis; sa vertu admirée de tout le monde. Le Roi qu'il avoit si bien servi, voulut qu'il fût enterré à S. Denis, avec les Rois ses prédécesseurs; se croïant aussi obligé à celui qui lui avoit conservé son Roïaume, qu'à ceux qui le lui avoient laissé.

ELOGE
DE M. DE TURENNE,

Par M. le Président DE LA MOIGNON, dans sa Harangue à l'ouverture du Parlement, en l'année 1675.

LE grand homme dont la France pleure la perte encore toute récente, combien a-t-il formé de Capitaines? Ce n'est pas à dessein de renouveller de si justes regrets, & de faire voir ici l'extrème vénération que nous avons pour sa mémoire, que nous rappellons aujourd'hui la triste idée de cette perte; nôtre

douleur particulière fait place ici à des devoirs plus importans. Pendant que tout le monde parle de sa gloire, & que la voix publique fait par-tout son éloge; ce lieu, où l'on fait particulièrement rendre au mérite ce qui lui est dû, demeurera-t-il dans le silence?

On ne doit pas trouver étrange si nous nous dispensons des règles ordinaires de ce discours, en nous étendant sur les louanges d'un homme qu'on ne peut jamais trop louer. Tant de qualités héroïques éclatèrent en sa personne, & sa vie est un modèle si parfait, que parmi le grand nombre d'actions vertueuses dont elle est remplie, chacun peut trouver des vertus à imiter.

Mais sur-tout il eut au souverain degré le desintèressement, la probité, le zèle pour le bien public & pour la gloire de son païs. Son cœur, insensible au gain & aux récompenses n'aimoit qu'à rendre les autres heureux: loin, d'amasser des trésors dans le commandement des Armées, il a souvent emprunté des sommes considèrables pour les distribuer aux Soldats; tandis qu'oubliant son intèrêt particulier, il renonçoit à des droits que l'usage de la guerre a rendu légitimes.

Cependant sa modèration seule a pu fournir à ses bienfaits, & lui donner moïen d'être libéral sans commettre d'injustice ni de bassesse. L'Histoire, qui ne laisse rien perdre des personnages illustres, dira de lui les mêmes choses que Plutarque rapporte de Scipion. Ce Vainqueur de Carthage & de Numance, qui avoit enrichi Rome des dépouilles de l'Afrique, n'augmenta ni ne diminua son patrimoine, & ne laissa chés lui en mourant que trente-trois

marcs

marcs d'argent & deux marcs d'or. Le grand homme dont nous parlons n'a laiſſé préciſément que la même ſomme en argent comptant.

Peut-on avoir un témoignage plus certain de ſon deſintèreſſement? qualité rare en nos jours, & qui n'eſt point, comme au tems de Scipion, la vertu du ſiècle. Le nôtre ne laiſſera pas de l'admirer : on lui donnera beaucoup d'éloges, mais elle aura peu d'imitateurs; d'autant plus inimitable, qu'elle venoit en lui d'une nobleſſe de cœur, & non pas d'un fond d'orgueil & d'une fauſſe magnanimité.

Tout étoit ſincère dans ſes mœurs, dans ſes ſentimens; l'averſion pour les flatteries, le mépris même des véritables louanges, plus difficile aux grands hommes que celui des biens, furent encore ſon principal caractère. Il mérita tous les honneurs ſans les rechercher, toujours humble dans les plus grands évènemens, & comme importuné du bruit de ſon nom; ce nom fameux, la terreur de l'Empire & de l'Eſpagne, l'amour des Soldats, & l'admiration de toute l'Europe.

Au retour de ces dernières Campagnes, qui ont fait le comble de ſa gloire, où il mena battant les Princes confédérés depuis la Moſelle juſques dans le fond du Nord, il fit repaſſer le Rhin à des Nations formidables qui partageoient en idée les meilleures Provinces de la France; il rabaiſſoit lui-même la grandeur de ſes exploits. Ennemi de l'éclat en toutes choſes, ſemblable en apparence aux perſonnes du moindre rang, il ne ſe diſtinguoit des autres Courtiſans que par une extrême modeſtie.

Cette vertu qui lui étoit ſi naturelle, ne le

quittoit pas même à la tête des Armées, il n'étoit fier qu'aux ennemis : mais il montroit une intrépidité ſans faſte au milieu du péril ; & quand l'occaſion le demandoit, jamais Général n'a plus expoſé ſa perſonne, jamais Capitaine ne s'eſt montré plus Soldat.

Dans la plus grande chaleur d'une action, il jugeoit à l'inſtant de l'évènement du combat, par les différens mouvemens des combattans ; & comme il voïoit tout de ſang-froid & d'un clin d'œil, il profitoit de tous les mouvemens, & des moindres fautes que l'on faiſoit devant lui.

Néanmoins ſes réſolutions ne partoient point d'une impétuoſité téméraire, ni d'une ſageſſe trop lente : il ne faiſoit ni ne diſoit rien d'inutile ; mais il n'oublioit rien de néceſſaire ; & ſa profonde intelligence paroiſſoit encore plus dans ſes actions que dans ſes diſcours : ſes ordres étoient clairs, toujours exécutés avec courage, & plutôt par affection que par crainte, parce qu'il étoit exact ſans être rigoureux. Il ſavoit que l'amour des troupes envers leur Chef nourrit l'obéïſſance, & que la diſcipline conſerve en elles la confiance & la valeur.

Auſſi les Soldats étoient tellement aſſurés de vaincre ſous lui, qu'ils ne conſidèroient ni le nombre des ennemis, ni la force des lieux, ni les dangers où ils s'expoſoient ; perſuadés que leur Chef pourvoïoit à tout comme un père de famille ; qu'il ne ſe donnoit aucun repos ſans aſſurer le leur ; & que s'il ſe réſervoit quelque avantage ſur eux, c'étoit de prendre la principale part aux peines & aux périls.

Par de tels charmes, il a ſu ſe faire obéïr & ſe faire aimer ; par cette ſage œconomie,

avec une poignée de gens, on l'a vu arrêter & détruire plusieurs Puissances conjurées, subsister longtems en des païs ruïnés, entretenir ses forces, & les rétablir : il ne hazardoit rien aveuglément dans la bonne fortune; mais il ne desesperoit de rien dans la mauvaise, & trouvoit des ressources à tout, en des conjonctures où l'on croïoit sa défaite assurée.

Contre des ennemis rusés, il se ménageoit avec une prudence qu'on ne pouvoit surprendre : s'il les faloit prévenir, il marchoit avec une rapidité prodigieuse; lorsqu'il a voulu se dérober d'eux, il a échapé à leur vigilance, & les a laissés, pour ainsi dire, dans les filets qu'ils lui avoient tendus, tirant de la disposition des lieux tout l'avantage qu'on en pouvoit tirer, & ne laissant rien faire au hazard que ce que la prudence ne pouvoit faire.

Et certes, pour savoir le nombre de ses victoires, il ne faut que compter toutes les Campagnes qu'il a faites : les actions les plus heureuses & les plus connuës ne sont pas toujours les plus admirables; car il n'a pas moins vaincu lorsque les ennemis n'ont osé se présenter devant lui, que quand il les a défaits en bataille rangée, si ce n'est que cette façon de vaincre est moins périlleuse & plus utile à l'Etat.

Quelque ardeur qu'il eût pour sa gloire, il en régla tous les mouvemens par un attachement indispensable à son devoir, & par les maximes d'une solide piété. Au-lieu de souhaiter la guerre pour accroître sa considération, il ne desiroit rien tant que le repos public & la félicité des peuples : l'esprit infiniment élevé au-dessus des sentimens ordinaires, il songeoit moins à rendre son nom éclatant,

qu'à ſervir ſolidement un Prince digne d'être ſervi par de tels Héros, & autant élevé au-deſſus de tous les Rois de l'Univers, que le grand homme dont nous parlons étoit élevé au-deſſus de leurs Capitaines.

Il y a ſujet de s'étonner que ſa ſanté ait pu répondre toujours à la grandeur de ſon courage; car quelle jeuneſſe a paru plus vigoureuſe que ſes dernières années? Quelqu'un dans la fleur de ſon âge a-t-il moins épargné ſa perſonne, & fourni plus gaiement aux fatigues d'une longue Campagne? On l'auroit cru comme inſenſible à tous les travaux de la guerre, à toutes les injures des ſaiſons, ſi le ſoin continuel qu'il prenoit pour les épargner aux autres n'eût fait voir qu'il les reſſentoit.

N'a-t-il pas donné des marques admirables de cette conſtance à ce Chef (1) fameux des Armées Impériales, qui emploïoit contre lui toutes les ruſes & les ſtratagémes de l'art? Après l'avoir pouſſé peu à peu de défilé en défilé, à la fin content du poſte où il l'avoit comme renfermé, & de la marche ſurprenante qu'il avoit faite, tout prêt de recueillir les fruits d'une victoire qu'il avoit amenée de ſi loin; lui qui ne ſe flattoit jamais; il alloit, diſoit-il, chaſſer les troupes de l'Empire bien loin de nos frontières, & peut-être forcer les ennemis à demander la paix, ſous des conditions glorieuſes à la France; lorſqu'un coup fatal trancha tous ſes deſſeins avec le cours d'une ſi belle vie.

Projets humains, eſpèrances trompeuſes, eſt-ce ainſi que vous vous diſſipés; & que la tête la plus illuſtre, de même que la plus or-

(1) Montecuculi.

dinaire, eſt ſujette aux atteintes de la mort? Mais en ceſſant de vivre, ce grand homme ne ceſſa pas de vaincre; ſon eſprit & ſes ordres encore préſens aux yeux de toute l'Armée, cauſèrent le gain du combat qui précéda ſes funérailles; & tous les Soldats animés de la juſte douleur de ſa perte, firent des actions incroïables pour la venger.

Si ce que vous venés d'entendre vous donne de la vénération pour ce grand homme, & quelque amour pour les vertus extraordinaires, ſouvenés-vous que les mêmes ſiècles qui ont produit les grands Capitaines, ont produit ordinairement les grands Orateurs; & dans un tems où l'on trouve des Scipions & des Alexandres, faites voir qu'on peut trouver auſſi des Cicérons & des Démoſthènes.

ORAISON FUNEBRE
DU VICOMTE DE TURENNE,
Par M. l'Abbé FLECHIER Evêque de Nîmes.

Fleverunt eum omnis populus Iſraël planctu magno, & lugebant dies multos, & dixerunt: Quomodo cecidit potens, qui ſalvum faciebat populum Iſraël? *I. Mach. c. 9.*

Tout le peuple le pleura amèrement; & après avoir pleuré durant pluſieurs jours, ils s'écrièrent: Comment eſt mort cet homme puiſſant, qui ſauvoit le peuple d'Iſraël? I. Macc. c. 9.

JE ne puis, Meſſieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triſte ſujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles & expreſſifs dont l'Ecriture ſainte ſe ſert pour louer la vie, & pour déplorer la mort du ſage & vaillant Machabée. Cet

homme qui portoit la gloire de sa Nation jusqu'aux extrémités de la Terre; qui couvroit son camp du bouclier, & forçoit celui des ennemis avec l'épée; qui donnoit à des Rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, & réjouïssoit Jacob par ses vertus & par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle. Cet homme qui défendoit les villes de Juda, qui domtoit l'orgueil des enfans d'Ammon & d'Esaü; qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres Autels les dieux des Nations étrangères. Cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie; & qui après avoir défait de nombreuses Armées, déconcerté les plus fiers & les plus habiles Généraux des Rois de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des Israëlites, réparer avec ses mains triomphantes, les ruïnes du Sanctuaire, & ne vouloit autre récompense des services qu'il rendoit à sa Patrie, que l'honneur de l'avoir servie.

Ce vaillant homme poussant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avoit réduits à une fuïte honteuse, reçut le coup mortel & demeura comme enséveli dans son triomphe. Au prémier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues: des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitans: ils furent quelque tems saisis, muëts, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long & morne silence; d'une voix entrecoupée de sanglots, que formoient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent: *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël?* A

ces cris, Jérufalem redoubla fes pleurs; les voûtes du Temple s'ébranlerent, le Jourdain fe troubla, & tous fes rivages retentirent du fon de ces lugubres paroles: *Comment eſt mort cet homme puiſſant, qui ſauvoit le peuple d'Iſraël?*

Chrétiens, qu'une trifte cérémonie affemble en ce lieu, ne rappellés-vous pas en vôtre mémoire ce que vous avés vu, ce que vous avés fenti il y a cinq mois? Ne vous reconnoiffés-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite? Et ne mettés-vous pas dans vôtre efprit à la place du Héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler? La vertu & le malheur de l'un & de l'autre font femblables, & il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O fi l'Efprit divin, efprit de force & de vérité, avoit enrichi mon difcours de ces images vives & naturelles qui repréfentent la vertu, & qui la perfuadent tout enfemble; de combien de nobles idées remplirois-je vos efprits, & quelle impreffion feroit fur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes & glorieufes?

Quelle matière fut jamais plus difpofée à recevoir tous les ornemens d'une grave & folide éloquence, que la vie & la mort de très haut & très puiffant Prince HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE, VICOMTE DE TURENNE, Maréchal-Général des Camps & Armées du Roi, & Colonel-Général de la Cavalerie légère? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire; conduites d'Armées, fièges de Places, prifes de Villes, paffages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnés, combats foutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, diffipés par l'adreffe, laffés

& consommés par une sage & noble patience? Où peut-on trouver tant & de si puissans exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, desintèressé, dévoué au service du Prince & de la Patrie; grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la Religion par sa piété?

Quel sujet peut inspirer des sentimens plus justes & plus touchans, qu'une mort soudaine & surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, & rompu les plus douces espèrances de la paix? Puissances ennemies de la France, vous vivés, & l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiés-vous seulement reconnoître la justice de nos armes, recevoir la paix que malgré vos pertes vous avés tant de fois refusée; & dans l'abondance de vos larmes, éteindre les feux d'une guerre que vous avés malheureusement allumée! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin! Les jugemens de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivés; & je plains en cette Chaire un sage & vertueux Capitaine, dont les intentions étoient pures, & dont la vertu sembloit mériter une vie plus longue & plus étendue.

Retenons nos plaintes, Messieurs; il est tems de commencer son éloge, & de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'Etat par sa valeur, des passions de l'ame par sa sagesse, & des erreurs & des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnés un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai peut-

être quelquefois le Général d'Armée, le Sage, le Chrétien: je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes: j'adorerai le Dieu des Armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miféricordes; & j'attirerai par-tout vôtre attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la vérité & par la grandeur des vertus dont je fuis engagé de vous parler.

N'attendés pas, Meffieurs, que je fuive la coutume des Orateurs, & que je loue M. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires. Si fa vie avoit moins d'éclat, je m'arrêterois fur la grandeur & la nobleffe de fa Maifon; & fi fon portrait étoit moins beau, je produirois ici ceux de fes ancêtres: mais la gloire de fes actions efface celle de fa naiffance; & la moindre louange qu'on peut lui donner, c'eft d'être forti de l'ancienne & illuftre Maifon de la Tour d'Auvergne, qui a mêlé fon fang à celui des Rois & des Empereurs; qui a donné des Maîtres à l'Aquitaine, des Princeffes à toutes les Cours de l'Europe, & des Reines mêmes à la France.

Mais que dis-je? il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieufe que fût la fource dont il fortoit, l'Héréfie des derniers tems l'avoit infectée: il recevoit avec ce beau fang, des principes d'erreur & de menfonge; & parmi fes exemples domeftiques, il trouvoit celui d'ignorer & de combattre la vérité. Ne faifons donc pas la matière de fon éloge, de ce qui fut pour lui un fujet de pénitence; & voïons les voïes d'honneur & de gloire que la Providence de Dieu lui ouvrit

dans le monde, avant que sa miséricorde le retirât des voïes de la perdition, & de l'égarement de ses pères.

Avant sa quatorzième année, il commença de porter les armes : des sièges & des combats servirent d'exercice à son enfance, & ses prémiers divertissemens furent des victoires. Sous la discipline du Prince d'Orange, son oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de simple soldat; & ni l'orgueil, ni la paresse ne l'éloignèrent d'aucun des emplois, où la peine & l'obéïssance sont attachées. On le vit en ce dernier rang de la milice, ne refuser aucune fatigue, & ne craindre aucun péril; faire par honneur ce que les autres faisoient par néceffité, & ne se distinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, & par une plus noble application à tous ses devoirs.

Ainsi commençoit une vie, dont les suites devoient être si glorieuses: semblable à ces fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, & qui portent enfin partout où ils coulent, la commodité & l'abondance. Depuis ce tems, il a vêcu pour la gloire & pour le salut de l'Etat: il a rendu tous les services qu'on peut attendre d'un esprit ferme & agissant, quand il se trouve dans un corps robuste & bien constitué : il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse. Ses jours ont été pleins, selon les termes de l'Ecriture; & comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse & dans la volupté, il n'a pas été contraint de passer les dernières dans l'oisiveté & dans la foiblesse.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas

eſſenti les effets de ſa valeur ? & quel endroit de nos frontières n'a pas ſervi de théatre à ſa gloire? Il paſſe les Alpes; & dans les fameuſes actions de Caſal, de Turin, de la Route de Quiers, il ſe ſignale par ſon courage & par ſa prudence; & l'Italie le regarde comme un des principaux inſtrumens de ces grands & prodigieux ſuccès, qu'on aura peine à croire un jour dans l'Hiſtoire. Il paſſa des Alpes aux Pyrénées, pour aſſiſter à la conquête de deux importantes Places (1) qui mettent une de nos plus belles Provinces à couvert de tous les efforts de l'Eſpagne. Il va recueillir au-delà du Rhin les débris d'une Armée défaite: il prend des villes, & contribue au gain des batailles. Il s'élève ainſi par degrés & par ſon ſeul mérite au ſuprème commandement; & fait voir dans tout le cours de ſa vie, ce que peut pour la défenſe d'un Roïaume, un Général d'Armée qui s'eſt rendu digne de commander en obéïſſant, & qui a joint à la valeur & au génie l'application & l'expérience.

Ce fut alors que ſon eſprit & ſon cœur agirent dans toute leur étendue: ſoit qu'il falût préparer les affaires, ou les décider; chercher la victoire avec ardeur, ou l'attendre avec patience; ſoit qu'il falût prévenir les deſſeins des ennemis par la hardieſſe, ou diſſiper les craintes & les jalouſies des Alliés par la prudence; ſoit qu'il falût ſe modérer dans les proſpérités, ou ſe ſoutenir dans les malheurs de la guerre; ſon ame fut toujours égale. Il ne fit que changer de vertus, quand la fortune changeoit de face: heureux ſans orgueil, malheureux avec dignité; & preſque auſſi admira-

(1) Perpignan & Colioure.

ble, lorſqu'avec jugement & avec fierté il ſauvoit les reſtes des troupes battues à Mariendal, que lorſqu'il battoit lui-même les Impériaux & les Bavarois, & qu'avec des troupes triomphantes il forçoit toute l'Allemagne à demander la paix à la France.

On eût dit qu'un heureux Traîté alloit terminer toutes les guerres de l'Europe, lorſque Dieu dont les jugemens, ſelon le Prophète, ſont des abîmes, voulut affliger & punir la France par elle-même, & l'abandonna à tous les déréglemens que cauſent dans un Etat les diſſenſions civiles & domeſtiques. Souvenés-vous, Meſſieurs, de ce tems de desordre & de trouble où l'eſprit ténébreux de diſcorde confondoit le droit avec la paſſion, le devoir avec l'intérêt, la bonne cauſe avec la mauvaiſe; où les Aſtres les plus brillans ſouffrirent preſque tous quelque éclipſe, & les plus fidèles Sujets ſe virent entrainés malgré eux par le torrent des Partis, comme ces Pilotes qui ſe trouvant ſurpris de l'orage en pleine mer, ſont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, & de s'abandonner pour un tems au gré des vents & de la tempête. Telle eſt la juſtice de Dieu; telle eſt l'infirmité naturelle des hommes: mais le Sage revient aiſément à ſoi; & il a dans la Politique comme dans la Religion, une eſpèce de pénitence plus glorieuſe que l'innocence même, qui répare avantageuſement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, & par une ferveur continuelle.

Mais où m'arrêtai-je, Meſſieurs? Vôtre eſprit vous repréſente déja, ſans doute, M. DE TURENNE à la tête des Armées du Roi. Vous le voïés combattre & diſſiper la rebel-

on; ramèner ceux que le menſonge avoit
:duits; raſſurer ceux que la crainte avoit
oranlés, & crier comme un autre Moïſe, à
outes les portes d'Iſraël: *Que ceux qui ſont au
eigneur ſe joignent á moi.* Quelles furent
lors ſa fermeté & ſa ſageſſe! (1) Tantôt ſur
s rives de la Loire, ſuivi d'un petit nombre
'Officiers & de domeſtiques, il court à la
éfenſe d'un pont, & tient ferme contre une
rmée; & ſoit la hardieſſe de l'entrepriſe,
oit la ſeule préſence de ce grand hom-
ne, ſoit la protection viſible du Ciel, qui
endoit les ennemis immobiles, il étonna
ar ſa réſolution ceux qu'il ne pouvoit arrê-
er par la force, & releva par cette prudente
heureuſe témérité l'Etat penchant vers ſa
uïne. (2) Tantôt ſe ſervant de tous les
vantages des tems & des lieux, il arrête avec
eu de troupes une Armée qui venoit de vain-
re, & mérite les louanges mêmes d'un enne-
ni, qui dans les ſiècles idolâtres auroit paſſé
our le Dieu des batailles. (3) Tantôt vers
es bords de la Seine, il oblige par un Traîté
n Prince étranger, dont il avoit pénétré les
lus ſecrettes intentions, de ſortir de France,
d'abandonner les eſpèrances qu'il avoit con-
ues de profiter de nos deſordres.

Je pourrois ajouter ici des Places priſes, des Combats gagnés ſur les rebelles; mais dérobons quelque choſe à la gloire de nôtre Héros, plutôt que de voir plus longtems l'image funeſte de nos miſères paſſées. Parlons d'autres exploits, qui aïant été auſſi avantageux pour la France, que pour lui-même, &

(1) Pont de Gergeau.
(2) Affaire de Bléneau.
(3) A Villeneuve Saint George.

dont nos ennemis n'aïent pas eu ſujet de ſe réjouir.

Je me contente de vous dire qu'il appaiſa par ſa conduite, l'orage dont le Roïaume étoit agité. Si la licence fut réprimée, ſi les haines publiques & particulières furent aſſoupies, ſi les Loix reprirent leur ancienne vigueur; ſi l'ordre & le repos furent rétablis dans les Villes & dans les Provinces, ſi les membres furent heureuſement réünis avec leur Chef; c'eſt à lui, France, que tu le dois. Je me trompe, c'eſt à Dieu, qui tire quand il veut des tréſors de ſa Providence, ces grandes ames qu'il a choiſies comme des inſtrumens viſibles de ſa puiſſance, pour faire naître du ſein des tempêtes le calme & la tranquillité publique; pour relever les Etats de leurs ruïnes, & réconcilier quand ſa juſtice eſt ſatisfaite, les Peuples avec leurs Souverains.

Son courage, qui n'agiſſoit qu'avec peine dans les malheurs de ſa Patrie, ſembla s'échauffer dans les guerres étrangères, & l'on vit redoubler ſa valeur. N'entendés pas par ce mot, Meſſieurs, une hardieſſe vaine, indiſcrette, emportée, qui cherche le danger pour le danger même; qui s'expoſe ſans fruit, & qui n'a pour but que la réputation & les vains applaudiſſemens des hommes: je parle d'une hardieſſe ſage & règlée, qui s'anime à la vue des ennemis; qui dans le péril même pourvoit à tout, & prend tous ſes avantages; mais qui ſe meſure avec ſes forces; qui entreprend les choſes difficiles, & ne tente pas les impoſſibles; qui n'abandonne rien au hazard, de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout oſer, quand le conſeil eſt inutile; & prête à mourir dans la victoire,

ou à ſurvivre à ſon malheur, en accompliſſant ſes devoirs.

J'avoue, Meſſieurs, que je ſuccombe ici ſous le poids de mon ſujet. Ce grand nombre d'actions dont je dois parler m'embarraſſe: je ne puis les décrire toutes, & je voudrois n'en omettre aucune. Que n'ai-je le ſecret de graver dans vos eſprits un plan inviſible & raccourci de la Flandre & de l'Allemagne? Je marquerois ſans confuſion dans vos penſées tout ce que fit ce grand Capitaine, & vous dirois en abrègé, ſelon les lieux: (1) Ici il forçoit des retranchemens, & ſecouroit une Place aſſiègée; là, il ſurprenoit les ennemis, ou les battoit en pleine campagne. (2) Ces Villes où vous voïés les Lys arborés, ont été ou défendues par ſa vigilance, ou conquiſes par ſa fermeté & par ſon courage. (3) Ce lieu couvert d'un bois & d'une rivière, c'eſt le poſte où il raſſuroit ſes troupes effraïées, après une honorable retraîte. (4) Ici, il ſortoit de ſes lignes pour combattre; & d'un ſeul coup prenoit une ville, & gagnoit une bataille. (5) Là, diſtribuant ce qui lui reſtoit de ſon propre argent, il achevoit un ſiège, (6) & il alloit en faire lever un au même tems.

Je recueillerois enſuite tant de ſuccès, & vous ferois ſouvenir de ces mauvaiſes nuits que le Roi d'Eſpagne avoua qu'il avoit paſſées, (7) & de cette paix recherchée par des Traîtés

(1) Le ſecours d'Arras.
(2) Condé, Landrecies, Ypres, Oudenarde, &c.
(3) Retraîte de Valenciennes.
(4) Bataille des Dunes, & priſe de Dunkerque.
(5) Saint Venant pris.
(6) Ardres ſecouru.
(7) Paix des Pyrénées.

& des Alliances, sans laquelle, Flandre; théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques; triste & fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'Armées qui te dévorent, tu aurois accru le nombre de nos Provinces; & au-lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serois aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Je pourrois, Messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin autant de trophées que sur les bords de l'Escaut & de la Sambre. (1) Je pourrois vous décrire des combats gagnés, des rivières & des défilés passés à la vue des ennemis: des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles traversées pour les aller repousser loin de nos frontières. Mais l'éloquence de la Chaire n'est pas propre au récit des combats & des batailles: la langue d'un Prêtre destinée à louer Jesus-Christ, le Sauveur des hommes, ne doit pas être emploïée à parler d'un Art qui tend à leur destruction; & je ne viens pas vous donner des idées de meurtre & de carnage devant ces autels, où l'on n'offre plus le sang des taureaux en sacrifice au Dieu des Armées, mais au Dieu de miséricorde & de paix une victime non sanglante.

Quoi donc, n'y a-t-il point de valeur & de générosité chrétienne? L'Ecriture qui commande de sanctifier les guerres, ne vous apprend-elle pas que la piété n'est pas incompatible avec les armes? Viens-je condamner une profession que la Religion ne condamne pas, quand on en fait modérer la violence? Non,

(1) A Ensheim, Sintzheim, Mulhausen, &c.

Non, Meſſieurs, je ſai que ce n'eſt pas envain que les Princes portent l'épée; que la force peut agir, quand elle ſe trouve jointe avec l'équité; que le Dieu des Armées préſide à cette redoutable juſtice que les Souverains ſe font à eux-mêmes que le droit des armes eſt néceſſaire pour la conſervation de la Société, & que les guerres ſont permiſes pour aſſurer la paix, pour protèger l'innocence, pour arrêter la malice qui ſe déborde, & pour retenir la cupidité dans les bornes de la juſtice.

Je ſai auſſi que la modération & la charité doivent règler les guerres parmi les Chrétiens; que les Capitaines qui les conduiſent ſont les miniſtres de la providence de Dieu, qui eſt toujours ſage, & de la puiſſance des Rois, qui ne doit jamais être injuſte; qu'ils doivent avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs mains ſont ſanglantes, & adorer intérieurement le Créateur, lorſqu'ils ſe trouvent dans la triſte néceſſité de détruire ſes créatures.

C'eſt ici que j'atteſte la foi publique, Meſſieurs, & que parlant de la douceur & de la modération de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis tous ceux qui l'ont ſuivi dans les Armées. S'eſt-il fait un plaiſir de ſe ſervir du pouvoir qu'il a eu de nuire, à ceux même qu'on regarde & qu'on traîte comme ennemis? Où a-t-il laiſſé des marques terribles de ſa colère ou de ſes vengeances particulières? Laquelle de ſes victoires a-t-il eſtimée par le nombre des miſèrables qu'il accabloit, ou des morts qu'il laiſſoit ſur le champ de bataille? Quelle vie a-t-il expoſée pour ſon intèrêt ou pour ſa propre réputation? Quel ſoldat n'a-t-il pas ménagé comme un Su-

jet du Prince, & une portion de la République? Quelle goutte de sang a-t-il répandue, qui n'ait servi à la Cause commune?

On l'a vu dans la fameuse bataille des Dunes arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit sur les vaincus. On l'a vu gémir de ces maux nécessaires que la guerre traine après soi, que le tems force de dissimuler, de souffrir & de faire. Il savoit qu'il y a un Droit plus haut & plus sacré que celui que la fortune & l'orgueil imposent aux foibles & aux malheureux; & que ceux qui vivent sous la Loi de Jesus-Christ doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un sang consacré par le sien, & ménager des vies qu'il a rachetées par sa mort.

Il cherchoit à soumettre les ennemis, non pas à les perdre: il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans offenser, & réduire au droit & à la justice, ceux à qui il étoit obligé par devoir de faire violence; enfin il s'étoit fait une espèce de Morale militaire qui lui étoit propre. Il n'avoit pour toute passion, que l'affection pour la gloire du Roi, le desir de la paix, & le zèle du bien public: il n'avoit pour ennemi que l'orgueil, l'injustice & l'usurpation: il s'étoit accoutumé à combattre sans colère, à vaincre sans ambition, à triompher sans vanité, à ne suivre pour règle de ses actions que la vertu & la sagesse, c'est ce que je dois vous montrer en cette seconde Partie.

La valeur n'est qu'une force aveugle & impétueuse qui se trouble & se précipite, si elle n'est éclairée & conduite par la probité & par la prudence; & le Capitaine n'est pas accompli, s'il ne renferme en soi l'homme de bien

& l'homme fage. Quelle difcipline peut éta-
blir dans un Camp, celui qui ne fait règler ni
on efprit, ni fa conduite? & comment fau-
a calmer ou émouvoir felon fes deffeins dans
ine Armée tant de paffions différentes, celui
ui ne fera pas maître des fiennnes? Auffi l'Ef-
rit de Dieu nous apprend dans l'Ecriture, que
'homme prudent l'emporte fur le courageux,
ue la fageffe vaut mieux que les armes des
ens de guerre; & que celui qui eft patient &
nodéré eft quelquefois plus eftimable, que ce-
ui qui prend des villes & qui gagne des ba-
ailles.

Ici vous formés fans doute, Meffieurs, dans
ôtre efprit des idées plus nobles que celles que
e puis vous donner. En parlant de M. de
Turenne, je reconnois que je ne puis vous
lever au deffus de vous-mêmes; & le feul a-
antage que j'ai, c'eft que je ne dirai rien que
ous ne croïés, & que fans être flatteur je
uis dire de grandes chofes. Y eut-il jamais
omme plus fage & plus prévoïant, qui con-
uifit une guerre avec plus d'ordre & de juge-
nent, qui eût plus de précautions & plus de
effources, qui fût plus agiffant & plus rete-
u, qui difpofât mieux toutes chofes à leur fin,
qui laiffât mûrir fes entreprifes avec tant
e patience? Il prenoit des mefures prefque
nfaillibles, & pénétrant non-feulement ce que
es ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils
voient deffein de faire, il pouvoit être mal-
eureux, mais il n'étoit jamais furpris. Il dif-
inguoit le tems d'attaquer, & le tems de dé-
endre: il ne hazardoit jamais rien, que lorf-
u'il avoit beaucoup à gagner, & qu'il n'avoit
refque rien à perdre. Lors même qu'il fem-
loit céder, il ne laiffoit pas de fe faire crain-

tre ; telle enfin étoit fon habileté, que lorfqu'il vainquoit on ne pouvoit en attribuer l'honneur qu'à fa prudence; & lorfqu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenés-vous, Meffieurs, du commencement & des fuites de la guerre qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrafe aujourd'hui toute l'Europe. Tout fe déclare contre la France: on foulève les Etrangers; on débauche les Alliés; on intimide les amis; on encourage les vaincus; on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires, & des défiances artificieufement infpirées, les intérêts font confondus, la foi violée, & les Traités méprifés. Il faloit, je l'avoue, pour réfifter à tant d'Armées jointes enfemble contre nous, des troupes auffi vaillantes, & des Capitaines auffi expérimentés, que les nôtres: mais rien n'étoit fi formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand & vafte Corps, compofé de tant de Peuples & de Nations différentes, déploïer tous fes étendarts, & marcher vers nos frontières pour nous accabler par la force, après nous avoir effraïés par la multitude.

Il faloit oppofer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme & affuré, d'une capacité étendue, d'une expérience confommée, qui foutint la réputation, & qui ménageât les forces du Roïaume; qui n'oubliât rien d'utile & de néceffaire, & ne fît rien de fuperflu; qui fût felon les occafions, profiter de fes avantages, ou fe relever de fes pertes; qui fût tantôt le bouclier, & tantôt l'épée de fon païs capable d'exécuter les ordres qu'il auroit reçus, & de prendre confeil de lui-même dans les rencontres.

Vous favés de qui je parle, Meffieurs; vous favés le détail de ce qu'il fit, fans que je le dife. Avec des troupes, confidèrables feulement par leur courage & par la confiance qu'elles avoient en leur Général, il arrête & confume deux grandes Armées, & force à conclure la paix par des Traités, ceux qui croïoient venir terminer la guerre par nôtre entière & promte défaite. Tantôt il s'oppofe à la jonction de tant de fecours ramaffés, & rompt le cours de tous ces torrens qui auroient inondé la France. Tantôt il les défait ou les diffipe par des combats réïtérés. Tantôt il les repouffe au-delà de leurs rivières; & les arrête toujours par des coups hardis, quand il faut rétablir la réputation; par la modération, quand il ne faut que la conferver.

Villes que nos ennemis s'étoient déja partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de nôtre Empire: Provinces qu'ils avoient déja ravagées dans le defir & dans la penfée, vous avés encore recueilli vos moiffons: Vous durés encore, Places que l'Art & la Nature a fortifiées, & qu'ils avoient deffein de démolir; & vous n'avés tremblé que fous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptoit le nombre de nos foldats, & qui ne fongeoit pas à la fageffe de leur Capitaine.

Cette fageffe étoit la fource de tant de profpérités éclatantes. Elle entretenoit cette union des foldats avec leur Chef, qui rend une Armée invincible: elle répandoit dans les troupes un efprit de force, de courage & de confiance, qui leur faifoit tout fouffrir, tout entreprendre, dans l'exécution de fes deffeins: elle rendoit enfin des hommes groffiers, capables de gloire. Car, Meffieurs, qu'eft-ce qu'une

Armée? C'eſt un corps animé d'une infinité de paſſions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir, pour la défenſe de la Patrie : c'eſt une troupe d'hommes armés qui ſuivent aveuglément les ordres d'un Chef, dont ils ne ſavent pas les intentions : c'eſt une multitude d'ames, pour la plupart viles & mercénaires, qui, ſans ſonger à leur propre réputation, travaillent à celle des Rois & des Conquérans : c'eſt un aſſemblage confus de libertins, qu'il faut aſſujettir à l'obéïſſance; de lâches, qu'il faut mener au combat; de téméraires, qu'il faut retenir; d'impatiens, qu'il faut accoutumer à la conſtance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire & réünir au ſeul intérêt public tant de vues & de volontés différentes? Comment ſe faire craindre, ſans ſe mettre en danger d'être haï, & bien ſouvent abandonné? Comment ſe faire aimer, ſans perdre un peu de l'autorité, & relâcher de la diſcipline néceſſaire?

Qui trouva jamais mieux tous ces juſtes tempéramens, que ce Prince que nous pleurons? Il attacha par des nœuds de reſpect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des ſupplices, & ſe fit rendre par ſa modération une obéïſſance aiſée & volontaire. Il parle, chacun écoute ſes oracles; il commande, chacun avec joïe ſuit ſes ordres; il marche, chacun croit courir à la gloire. On diroit qu'il va combattre des Rois confédérés avec ſa ſeule maiſon, comme un autre Abraham; que ceux qui le ſuivent ſont ſes ſoldats & ſes domeſtiques, & qu'il eſt Général & père de famille tout enſemble. Auſſi rien ne peut ſoutenir leurs efforts : ils ne trouvent point d'obſtacles qu'ils ne ſurmontent; point de dif-

ficulté qu'ils ne vainquent; point de péril qui les épouvante; point de travail qui les rebute; point d'entreprise qui les étonne; point de conquête qui leur paroisse difficile. Que pouvoient-ils refuser à un Capitaine qui renonçoit à ses commodités, pour les faire vivre dans l'abondance; qui pour leur procurer du repos, perdoit le sien propre; qui soulageoit leurs fatigues, & ne s'en épargnoit aucune; qui prodiguoit son sang, & ne ménageoit que le leur?

Par quelle invisible chaine entrainoit-il ainsi les volontés? par cette bonté avec laquelle il encourageoit les uns, il excusoit les autres, & donnoit à tous les moïens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de réparer leurs fautes; par ce desintéressement qui le portoit à préférer ce qui étoit plus utile à l'Etat, à ce qui pouvoit être plus glorieux pour lui-même; par cette justice qui dans la distribution des emplois ne lui permettoit pas de suivre son inclination au préjudice du mérite; par cette noblesse de cœur & de sentimens qui l'élevoit au-dessus de sa propre grandeur, & par tant d'autres qualités qui lui attiroient l'estime & le respect de tout le monde. Que j'entrerois volontiers dans les motifs & dans les circonstances de ses actions! Que j'aimerois à vous montrer une conduite si régulière & si uniforme; un mérite si éclatant, & si exempt de faste & d'ostentation; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands; une droiture universelle qui le portoit à s'appliquer à tous ses devoirs, & à les réduire tous à leurs fins justes & naturelles; & une heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice qu'il y a de l'être! Mais

il ne m'appartient pas de pénétrer jufqu'au fond de ce cœur magnanime; & il étoit réfervé à une bouche plus éloquente que la mienne, d'en exprimer tous les mouvemens & toutes les inclinations intérieures.

Pour récompenfer tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il faloit trouver un grand Roi qui crût ignorer quelque chofe, & qui fût capable de l'avouer. Loin d'ici ces flatteufes maximes, que les Rois naiffent habiles, & que les autres le deviennent; que leurs ames privilégiées fortent des mains de Dieu qui les crée, toutes fages & intelligentes; qu'il n'y a point pour eux d'effai ni d'apprentiffage; qu'ils font vertueux fans travail, & prudens fans expérience. Nous vivons fous un Prince qui, tout grand & tout éclairé qu'il eft, a bien voulu s'inftruire pour commander; qui dans la route de la gloire a fu choifir un guide fidèle, & qui a cru qu'il étoit de fa fageffe de fe fervir de celle d'autrui. Quel honneur pour un Sujet d'accompagner fon Roi, de lui fervir de confeil, & fi je l'ofe dire, d'exemple dans une importante conquête? Honneur d'autant plus grand, que la faveur n'y put avoir part; qu'il ne fut fondé que fur un mérite univerfellement connu, & qu'il fut fuivi de la prife des villes les plus confidèrables de la Flandre.

Après cette glorieufe marque d'eftime & de confiance, quels projets d'établiffement & de fortune n'auroit pas fait un homme avare & ambitieux! Qu'il eût amaffé de biens & d'honneurs, & qu'il eût vendu chèrement tant de travaux & de fervices! Mais cet homme fage & défintèreffé, content des témoignages de fa confcience, & riche de fa modération, trou-

ve dans le plaisir qu'il a de bien faire, la récompense d'avoir bien fait. Quoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande & ne prétend rien: il ne desire, à l'exemple de Salomon, qu'un état frugal & honnête entre la pauvreté & les richesses; & quelques offres qu'on lui fasse, il n'étend ses desirs qu'à proportion de ses besoins, & se resserre dans les bornes étroites du seul nécessaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fût capable de le toucher; ce fut de mériter l'estime & la bienveillance de son Maître: cette ambition fut satisfaite, & nôtre siècle a vu un Sujet aimer son Roi pour ses grandes qualités, non pour sa dignité ni pour sa fortune; & un Roi aimer son Sujet, plus pour le mérite qu'il connoissoit en lui, que pour les services qu'il en recevoit.

Cet honneur, Messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sai quel remors m'arrête. Je crains de publier ici les louanges qu'il a si souvent rejettées, & d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie: mais accomplissons la justice & louons-le sans crainte, en un tems où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue? Remportoit-il quelque avantage? à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile; mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille? il n'oublioit rien, sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ses actions qui l'avoient rendu si célèbre? on eût dit qu'il n'en avoit été que le spectateur, & l'on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit, ou la renommée. Revenoit-il de ces glorieuses Campagnes qui rendront

ſon nom immortel ? il fuïoit les acclamations populaires, il rougiſſoit de ſes victoires, il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, & n'oſoit preſque aborder le Roi, parce qu'il étoit obligé par reſpect de ſouffrir patiemment les louanges dont Sa Majeſté ne manquoit jamais de l'honorer.

C'eſt alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce Prince ſe dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquiſe pendant la guerre, & ſe renfermant dans une ſociété peu nombreuſe de quelques amis choiſis, il s'exerçoit ſans bruit aux vertus civiles : ſincère dans ſes diſcours, ſimple dans ſes actions, fidèle dans ſes amitiés, exact dans ſes devoirs ; règlé dans ſes deſirs, grand même dans les moindres choſes, il ſe cache, mais ſa réputation le découvre ; il marche ſans ſuite & ſans équipage, mais chacun dans ſon eſprit le met ſur un char de triomphe. On compte, en le voïant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les ſerviteurs qui le ſuivent : tout ſeul qu'il eſt, on ſe figure autour de lui ſes vertus & ſes victoires qui l'accompagnent : il y a je ne ſai quoi de noble dans cette honnête ſimplicité ; & moins il eſt ſuperbe, plus il devient vénérable.

Il auroit manqué quelque choſe à ſa gloire, ſi trouvant par-tout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelques envieux. Telle eſt l'injuſtice des hommes : la gloire la plus pure & la mieux acquiſe les bleſſe : tout ce qui s'élève au-deſſus d'eux, leur devient odieux & inſupportable ; & la fortune la plus approuvée & la plus modeſte n'a pu ſe ſauver de cette lâche & maligne paſſion. C'eſt la deſtinée des grands hommes d'en être attaqués, & c'eſt le privilège de M.

de Turenne d'avoir pu la vaincre. L'envie fut étouffée ou par le mépris qu'il en fit, ou par des accroissemens perpétuels d'honneur & de gloire: le mérite l'avoit fait naître; le mérite la fit mourir. Ceux qui lui étoient moins favorables, ont reconnu combien il étoit nécessaire à l'Etat: ceux qui ne pouvoient souffrir son élévation, se crurent enfin obligés d'y consentir: & n'osant s'affliger de la prospérité d'un homme qui ne leur auroit jamais donné la misérable consolation de se réjouir de quelqu'une de ses fautes, ils joignirent leur voix à la voix publique, & crurent qu'être son ennemi, c'étoit l'être de toute la France.

Mais à quoi auroient abouti tant de qualités héroïques, si Dieu n'eût fait éclater sur lui la puissance de sa grace; & si celui dont sa Providence s'étoit si noblement servie, eût été l'objet éternel de sa Justice? Dieu seul pouvoit dissiper ses ténèbres, & il tenoit en sa puissance l'heureux moment qu'il avoit marqué pour l'éclairer de ses vérités.

Il arriva ce moment heureux, ce point où se rapportoit toute sa véritable gloire. Il entrevit des pièges & des précipices, que sa prévention lui avoit jusqu'alors entièrement cachés: il commença à marcher avec précaution & avec crainte dans ces routes égarées où il se trouvoit engagé. Certains raïons de grace & de lumière lui firent appercevoir qu'en-vain rempliroit-il les plus beaux endroits de l'Histoire, si son nom n'étoit écrit dans le Livre de vie; qu'en-vain gagneroit-il le monde entier, s'il perdoit son ame; qu'il n'y avoit qu'une foi & un Jesus-Christ, & une vérité simple & indivisible qui ne se montre qu'à ceux

qui la cherchent avec un cœur humble & une volonté desintèressée. Il n'étoit pas encore éclairé ; mais il commençoit d'être docile. Combien de fois consulta-t-il des amis savans & fidèles? Combien de fois soupirant après ces lumières vives & efficaces, qui seules triomphent des erreurs de l'esprit humain, dit-il à Jesus-Christ comme cet aveugle de l'Evangile: *Seigneur, faites que je voie*? Combien de fois essaïa-t-il d'une main impuissante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ses yeux à la vérité? Combien de fois remonta-t-il jusqu'à ces sources anciennes & pures que Jesus-Christ a laissées à son Eglise, pour y puiser avec joïe les eaux d'une doctrine salutaire?

Habitude, prétextes, engagemens, honte de changer, plaisir d'être regardé comme le Chef & le Protecteur d'Israël, vaines & spécieuses raisons de la chair & du sang, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompit tous ses liens, & le mettant dans la liberté de ses enfans, le fit passer de la région des ténèbres, au Roïaume de son Fils bien-aimé, à qui il appartenoit par son élection éternelle. Ici, un nouvel ordre de choses se présente à moi: je vois de plus grandes actions, de plus nobles motifs, une protection de Dieu plus visible. Je parle desormais d'une sagesse que la véritable piété accompagne, & d'un courage que l'Esprit de Dieu fortifie. Renouvellés donc vôtre attention en cette dernière partie de mon discours, & supplées dans vos pensées à ce qui manquera à mes expressions & à mes paroles.

Si M. de Turenne n'avoit su que combattre & vaincre, s'il ne s'étoit élevé au-dessus des vertus humaines; si sa valeur & sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foi & de

charité, je le mettrois au rang des Scipions & des Fabius; je laifferois à la vanité le foin d'honorer la vanité, & je ne viendrois pas dans un lieu faint faire l'éloge d'un homme profane. S'il avoit fini fes jours dans l'aveuglement & dans l'erreur, je louerois en-vain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées; je répandrois des larmes inutiles fur fon tombeau, & fi je parlois de fa gloire, ce ne feroit que pour déplorer fon malheur. Mais graces à Jesus-Christ, je parle d'un Chrétien éclairé des lumières de la foi, agiffant par les principes d'une Religion pure, & confacrant par une fincère piété tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainfi les louanges que je lui donne retournent à Dieu qui en eft la fource; & comme c'eft la vérité qui l'a fanctifié, c'eft auffi la vérité qui le loue.

Que fa converfion fut entière, Meffieurs, & qu'il fut différent de ceux qui fortant de l'héréfie par des vues intéreffées, changent de fentimens fans changer de mœurs; n'entrent dans le fein de l'Eglife, que pour la bleffer de plus près par une vie fcandaleufe; & ne ceffent d'être ennemis déclarés, qu'en devenant enfans rebelles! Quoique fon cœur fe fût fauvé des déréglemens que caufent d'ordinaire les paffions, il prit encore plus de foin de le régler: il crut que l'innocence de fa vie devoit répondre à la pureté de fa créance: il connut la vérité, il l'aima, il la fuivit. Avec quel humble refpect affiftoit-il aux facrés myftères! Avec quelle docilité écoutoit-il les inftructions falutaires des Prédicateurs Evangéliques! Avec quelle foumiffion adoroit-il les œuvres de Dieu que l'efprit humain ne peut

comprendre! Vrai adorateur en eſprit & en vérité, cherchant le Seigneur, ſelon le conſeil du Sage, dans la ſimplicité du cœur, ennemi irréconciliable de l'impiété, éloigné de toute ſuperſtition & incapable d'hypocriſie.

A peine a-t-il embraſſé la ſaine doctrine, qu'il en devient le défenſeur: auſſi-tôt qu'il eſt revêtu des armes de lumière, il combat les œuvres de ténèbres: il regarde en tremblant l'abîme d'où il eſt ſorti, & il tend la main à ceux qu'il y a laiſſés. On diroit qu'il eſt chargé de ramener dans le ſein de l'Egliſe tous ceux que le ſchiſme en a ſéparés: il les invite par ſes conſeils, il les attire par ſes bienfaits, il les preſſe par ſes raiſons, il les couvainc par ſes expériences; il leur fait voir les écueils où la raiſon humaine fait tant de naufrages, & leur montre derrière lui, ſelon les termes de Saint Auguſtin, le pont de la miſéricorde de Dieu, par où il vient de paſſer lui-même. Tantôt il allume le zèle des Docteurs, & les exhorte d'oppoſer au faſte du menſonge, la force de la vérité. Tantôt il leur découvre ces voïes douces & inſinuantes, qui gagnent le cœur pour gagner l'eſprit. Tantôt il fournit, ſelon ſon pouvoir, les fonds néceſſaires pour aſſiſter ceux qui abandonnent tout pour ſuivre Jesus-Christ qui les appelle. Vous le ſavés, Evêques confidens de ſon zèle; tout occupé qu'il eſt dans le cours de ſes dernières actions de guerre; il concerte avec vous des entrepriſes de Religion, & n'oublie rien de ce qui peut contribuer, ou à inſtruire ceux qu'une longue prévention aveugle, ou à gagner ceux que la cupidité & l'intérêt retiennent encore dans leurs erreurs: digne fils de cette Egliſe, dont la charité s'étend à tout, à l'imitation de

celle de Dieu, & qui procure à ses enfans, outre l'héritage éternel, le soulagement même de leurs nécessités temporelles.

Telle étoit la disposition de son ame, Messieurs, lorsque la providence de Dieu permit que le Roi justement irrité, alla porter la guerre au milieu des Etats d'une République injuste & ingrate, & fit sentir la force de ses armes à ceux qui méprisoient ses bienfaits & qui vouloient s'opposer à sa gloire. Ce fut alors que nôtre Héros reprit les armes; & qu'à la suite de son Maître, & à la tête de ses Armées, il exposa son sang dans une guerre non-seulement heureuse, mais sainte; où la victoire avoit peine à suivre la rapidité du vainqueur, & où Dieu triomphoit avec le Prince. Quelle étoit sa joïe, lorsqu'après avoir forcé des villes, il voïoit son illustre neveu plus éclatant par ses vertus que par sa pourpre, ouvrir & réconcilier des Eglises! Sous les ordres d'un Roi aussi pieux que puissant, l'un faisoit prospérer les armes, l'autre étendoit la Religion; l'un abattoit des remparts, l'autre redressoit des autels; l'un ravageoit les terres des Philistins, l'autre portoit l'Arche autour des pavillons d'Israël: puis unissant ensemble leurs vœux, comme leurs cœurs étoient unis, le neveu avoit part aux services que l'oncle rendoit à l'Etat, & l'oncle avoit part à ceux que le neveu rendoit à l'Eglise.

Suivons ce Prince dans ses dernières Campagnes, & regardons tant d'entreprises difficiles, tant de succès glorieux, comme des preuves de son courage & des récompenses de sa piété. Commencer ses journées par la prière; réprimer l'impiété & les blasphêmes; protèger les personnes & les choses saintes

contre l'infolence & l'avarice des foldats; invoquer dans tous les dangers le Dieu des Armées; c'eft le devoir & le foin ordinaire de tous les Capitaines. Pour lui il paffe plus avant: lors même qu'il commande aux troupes, il fe regarde comme un fimple foldat de Jesus-Christ: il fanctifie les guerres par la pureté de fes intentions, par le defir d'une heureufe paix, par les loix d'une difcipline chrétienne : il confidère fes foldats comme fes frères, & fe croit obligé d'exercer la charité dans une profeffion cruelle, où l'on perd fouvent l'humanité même. Animé par de fi grands motifs, il fe furpaffe lui-même & fait voir que le courage devient plus ferme quand il eft foutenu par des principes de Religion; qu'il y a une pieufe magnanimité qui attire les bons fuccès, malgré les périls & les obftacles; & qu'un guerrier eft invincible quand il combat avec foi, & quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui les conduit.

Comme il tient de Dieu toute fa gloire, auffi la lui rapporte-t-il toute entière, & ne conçoit autre confiance que celle qui eft fondée fur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous repréfenter ici une de ces importantes occafions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne! Il marche trois jours, paffe trois rivières, joint les ennemis, les combat & les charge : le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune eft longtems douteufe; enfin le courage arrête la multitude; l'ennemi s'ébranle, & commence à plier. Il s'élève une voix, qui crie, Victoire! alors ce Général fufpend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, & d'un ton févère: „Arrêtés, dit-il, nôtre fort n'eft pas en nos „ mains,

„ mains, & nous ferons nous-mêmes vain-
„ cus, fi le Seigneur ne nous favorife". A ces mots, il lève les yeux au Ciel, d'où lui vient fon fecours ; & continuant à donner fes ordres, il attend avec foumiffion entre l'efpèrance & la crainte, que les ordres du Ciel s'exécutent.

Qu'il eft difficile, Meffieurs, d'être victorieux & d'être humble tout enfemble ! Les profpèrités militaires laiffent dans l'ame je ne fai quel plaifir touchant, qui la remplit & l'occupe toute entière. On s'attribue une fupériorité de puiffance & de force; on fe couronne de fes propres mains ; on fe dreffe un triomphe fecret à foi-même ; on regarde comme fon propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, & qu'on arrofe fouvent de fon fang : & lors même qu'on rend à Dieu de folemnelles actions de graces, & qu'on pend aux voûtes facrées de fes Temples des drapeaux déchirés & fanglans qu'on a pris fur les ennemis, qu'il eft dangèreux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnoiffance, qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur, des applaudiffemens qu'on croit fe devoir à foi-même, & qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler fur fes autels !

C'étoit en ces occafions que M. de Turenne fe dépouillant de lui-même, renvoïoit toute la gloire à celui à qui feul elle appartient légitimement : s'il marche, il reconnoit que c'eft Dieu qui le conduit & qui le guide : s'il défend des Places, il fait qu'on les défend envain fi Dieu ne les garde : s'il fe retranche, il lui femble que c'eft Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute infulte : s'il combat, il fait d'où il tire toute

ſa force: & s'il triomphe, il croit voir dans le Ciel une main inviſible qui le couronne. Rapportant ainſi toutes les graces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles: il ne compte plus les ennemis qui l'environnent, & ſans s'étonner de leur nombre ou de leur puiſſance, il dit avec le Prophète: „ Ceux-„ là ſe fient au nombre de leurs combattans „ & de leurs chariots ; pour nous, nous nous „ repoſons ſur la protection du Tout-puiſ-„ ſant". Dans cette fidèle & juſte confiance, il redouble ſon ardeur, forme de grands deſſeins, exécute de grandes choſes, & commence une Campagne qui ſemble devoir être ſi fatale à l'Empire

Il paſſe le Rhin, & trompe la vigilance d'un Général habile & prévoïant: il obſerve les mouvemens des ennemis; il relève le courage des Alliés; il ménage la foi ſuſpecte & chancelante des voiſins; il ôte aux uns la volonté, aux autres les moïens de nuire: & profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands & glorieux évènemens, il ne laiſſe rien à la fortune de ce que le conſeil & la prudence humaine lui peuvent ôter. Déja frémiſſoit dans ſon Camp l'ennemi confus & déconcerté; déja prenoit l'eſſor pour ſe ſauver dans les montagnes, cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord effraïé nos Provinces; ces foudres de bronze que l'Enfer a inventés pour la deſtruction des hommes, tonnoient de tous côtés pour favoriſer & pour précipiter cette retraîte; & la France en ſuſpens attendoit le ſuccès d'une entrepriſe, qui, ſelon toutes les règles de la guerre, étoit infaillible.

Hélas! nous ſavions tout ce que nous pouvions eſpèrer, & nous ne penſions pas à ce

que nous devions craindre. La Providence divine nous cachoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille: il en devoit coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre; & tout ce que nous pouvions gagner, ne valoit pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposés & des vainqueurs & des victoires! Pour accomplir vos volontés, & faire craindre vos jugemens, vôtre puissance renverse ceux que vôtre puissance avoit élevés: vous immolés à vôtre souveraine grandeur de grandes victimes, & vous frappés quand il vous plaît ces têtes illustres que vous avés tant de fois couronnées.

N'attendés pas, Messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique; que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées; que je découvre ce corps pâle & sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, & que j'expose à vos yeux les tristes images de la Religion & de la Patrie éplorées. Dans les pertes médiocres, on surprend ainsi la pitié des auditeurs; & par des mouvemens étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines & forcées. Mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte: chacun trouve en soi la source de sa douleur, & rouvre lui-même sa plaïe; & le cœur pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, Messieurs: Turenne meurt; tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne,

les bonnes intentions des Alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur, & ranimé par la vengeance: tout le Camp demeure immobile; les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, & non pas aux blessures qu'ils ont reçues; les pères mourans envoïent leurs fils pleurer sur leur Général mort; l'Armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres; & la renommée qui se plaît à répandre dans l'Univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce Prince, & du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors! que de plaintes! que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne! L'un voïant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espèrance de sa recolte; l'autre qui jouït encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des desordres & des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jesus-Christ pour l'ame de celui qui a sacrifié sa vie & son sang pour le bien public: là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendoit de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une si belle vie: tous entreprennent son éloge; & chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs & par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, & tremble pour l'avenir. Ainsi tout le Roïaume pleure la mort de son défenseur; & la perte d'un homme seul est une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, si j'ose répandre mon ame en vôtre présence, & parler à vous, moi qui ne suis que poussière & que cendre;

pourquoi le perdons-nous dans la néceſſité la plus preſſante, au milieu de ſes plus grands exploits, au plus haut point de ſa valeur, dans la maturité de ſa ſageſſe ? Eſt-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité, il n'avoit plus rien de mortel à faire ? Ce tems étoit-il arrivé où il devoit recueillir le fruit de tant de vertus chrétiennes, & recevoir de vous la couronne de juſtice que vous gardés à ceux qui ont fourni une glorieuſe carrière ? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance ; & vous nous défendés dans vos Ecritures de nous faire un bras de chair, & de nous confier aux enfans des hommes. Peut-être eſt-ce une punition, de nôtre orgueil, de nôtre ambition, de nos injuſtices. Comme il s'élève du fond des vallées des vapeurs groſſières, dont ſe forme la foudre qui tombe ſur les montagnes ; il ſort du cœur des peuples des iniquités, dont vous déchargés les châtimens ſur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, ſonder les abîmes de vos jugemens, ni découvrir ces reſſorts ſecrets & inviſibles qui font agir vôtre miſéricorde ou vôtre juſtice : je ne veux & ne dois que les adorer. Mais vous êtes juſte : vous nous affligés ; & dans un ſiècle auſſi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans les dérèglemens de nos mœurs toutes les cauſes de nos miſères.

Tirons donc, Meſſieurs, tirons de nôtre douleur des motifs de pénitence, & ne cherchons qu'en la piété de ce grand homme de vraies & ſolides conſolations. Citoïens, Etrangers, Ennemis, Peuples, Rois, Empereurs le plaignent & le révèrent ; mais que peuvent-ils contribuer à ſon véritable bon-

heur? Son Roi même, & quel Roi! l'honore de ses regrets & de ses larmes: grande & précieuse marque de tendresse & d'estime pour un Sujet; mais inutile pour un Chrétien. Il vivra, je l'avoue, dans l'esprit & dans la mémoire des hommes; mais l'Ecriture m'apprend que ce que l'homme pense, & l'homme lui même, n'est que vanité. Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépouilles; mais il sortira de ce superbe monument, non pour être loué de ses exploits héroïques, mais pour être jugé selon ses bonnes ou mauvaises œuvres, ses cendres seront mêlées avec celles de tant de Rois qui gouvernèrent ce Roïaume qu'il a si généreusement défendu; mais après tout, que leur reste-t-il à ces Rois non plus qu'à lui, des applaudissemens du monde, de la foule de leur Cour, de l'éclat & de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse, & une terrible attente des jugemens de Dieu sous ces marbres précieux qui les couvrent? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines, Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

O mort trop soudaine, mais pourtant par la miséricorde du Seigneur depuis longtems prévue; combien de paroles édifiantes, combien de saints exemples nous as-tu ravis? Nous eussions vu, quel spectacle! au milieu des victoires & des triomphes mourir humblement un Chrétien. Avec quelle attention eût-il emploïé ses derniers momens à pleurer intérieurement ses erreurs passées, à s'anéantir devant la Majesté de Dieu, & à implorer le secours de son bras, non plus contre des ennemis visibles, mais contre ceux de son salut! Sa foi vive & sa charité fervente nous

auroient, sans doute, touchés, & il nous resteroit un modéle d'une confiance sans présomption, d'une crainte sans foiblesse, d'une pénitence sans artifice, d'une constance sans affectation, & d'une mort précieuse devant Dieu & devant les hommes.

Ces conjectures ne sont elles pas justes, Messieurs? Que dis-je conjectures? C'étoient des desseins formés: il avoit résolu de vivre aussi saintement, que je présume qu'il fût mort. Prêt à jetter toutes ses couronnes au pied du trône de Jesus-Christ, comme ces vainqueurs de l'Apocalypse; prêt à ramasser toute sa gloire, pour s'en dépouiller par une retraite volontaire, il n'étoit déja plus du monde, quoique la Providence l'y retînt encore. Dans le tumulte des Armées, il s'entretenoit des douces & secrettes espèrances de sa solitude: d'une main il foudroïoit les Amalécites; & il levoit déja l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes. Ce Josué dans le combat faisoit déja la fonction de Moïse sur la montagne; & sous les armes d'un Guerrier, portoit le cœur & la volonté d'un pénitent.

Seigneur, qui éclairés les plus sombres replis de nos consciences, & qui voïés dans nos plus secrettes intentions, ce qui n'est pas encore, comme ce qui est; recevés dans le sein de vôtre gloire cette ame, qui bientôt n'eût été occupée que des pensées de vôtre éternité; recevés ces desirs que vous lui aviés vous-même inspirés: le tems lui a manqué, & non pas le courage de les accomplir. Si vous demandés des œuvres avec ses desirs, voilà des charités qu'il a faites ou destinées, pour le soulagement & pour le salut de ses frères; voilà des ames égarées qu'il a rame-

nées à vous par ſes aſſiſtances, par ſes conſeils, par ſon exemple; voilà ce ſang de vôtre peuple qu'il a tant de fois épargné; voilà ce ſang qu'il a ſi généreuſement répandu pour nous; & pour dire encore plus: voilà le ſang que JESUS-CHRIST a verſé pour lui.

Miniſtres du Seigneur, achevés le ſaint Sacrifice: Chrétiens, redoublés vos vœux & vos prières, afin que Dieu pour récompenſe de ſes travaux l'admette dans le ſéjour du repos éternel, & donne dans le Ciel une paix ſans fin à celui qui nous en a trois fois procuré une ſur la Terre, paſſagère à la vérité, mais toujours douce & toujours deſirable.

EXTRAIT

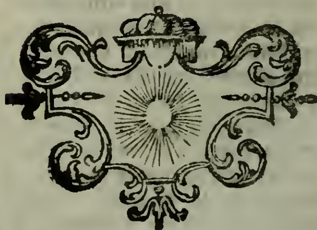
de l'Oraiſon funèbre du Prince de CONDÉ, *prêchée par l'Abbé* BOSSUET *Evêque de Meaux.*

C'A été dans nôtre ſiècle un grand ſpectacle, de voir dans les mêmes tems & dans les
5 mêmes Campagnes, *deux hommes* que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands Capitaines des ſiècles paſſés. Tantôt à la tête de Corps ſéparés; tantôt unis plus encore par le concours des mêmes penſées, que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre; tantôt oppoſés front à front, & redoublant l'un dans l'autre l'activité & la vigilance, comme ſi Dieu, dont ſouvent, ſelon l'Ecriture, la ſageſſe ſe joue dans l'Univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, & nous montrer enſemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens! Que de belles marches! Que de

hardiesses! Que de précautions! Que de périls! Que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paroît agir par des réflexions profondes, & l'autre par de soudaines illuminations: celui-ci par conséquent, plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité; celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent; plus hardi à faire qu'à parler, résolu & déterminé au dedans, lors même qu'il paroissoit embarassé au dehors, L'un, dès qu'il parut dans les Armées, donne une haute idée de sa valeur, & fait attendre quelque chose d'extraordinaire; mais toutefois s'avance par ordre, & vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie: l'autre, comme un homme inspiré dès sa prémiére bataille, s'égale aux Maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs & continuels efforts, force l'admiration du Genre-humain, & fait taire l'Envie; l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osoit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie & les incroïables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, & fait même profiter de toutes les infidèlités de la fortune: l'autre, & par l'avantage d'une si haute naissance, & par ces grandes pensées que le Ciel envoïe, & par une espèce d'instinct admirable, dont les hommes ne connoissent pas le secret, semble né pour entrainer la fortune, & forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers; l'un emporté d'un coup soudain meurt pour son païs, comme un Judas le Machabée;

l'autre le pleure comme ſon père, & la Cour & tout le peuple gémit; ſa piété eſt louée comme ſon courage, & ſa mémoire ne ſe flétrit point par le tems; l'autre élevé par les armes au comble de la gloire, comme un David, comme lui meurt dans ſon lit, en publiant les louanges de Dieu, & inſtruiſant ſa famille, & laiſſe tous les cœurs remplis tant de l'éclat de ſa vie, que de la douceur de ſa mort. Quel ſpectacle de voir & d'étudier ces deux hommes, & d'apprendre de chacun d'eux toute l'eſtime que méritoit l'autre!

Fin de la ſeconde Partie des Preuves.



PREUVES
DE
L'HISTOIRE
DU
VICOMTE
DE TURENNE.

TROISIÈME PARTIE,

CONTENANT
LES MEMOIRES
DU
DUC D'YORCK,

depuis JAQUES II. Roi de la Grande-Bretagne.



PRÉFACE

DU CARDINAL DE BOUILLON (1

LE Roi d'Angleterre Jaques II. m'aïant fa l'honneur de me raconter dans l'année 169 plusieurs particularités & quelques actions consid rables de la vie de feu M. de Turenne mon oncl qui m'étoient inconnues, n'étant pas rapporté dans les Mémoires que j'ai de lui écrits de propre main; je pris la confiance de témoigner ce Prince, que j'étois bien fâché que mon profo respect pour lui ne me permît pas de le suppli très humblement de vouloir, par l'amitié qu conservoit pour feu M. de Turenne, mettre p écrit aux heures qui lui seroient les moins inco modes, ces particularités & ces actions dont n'avois aucune connoissance; & je lui ajout que je prendrois la liberté de demander cette f veur à tout autre qu'à Sa Majesté, que je devr encore plus respecter que la mémoire de feu M de Turenne, que j'avois regardée jusqu'à moment-là comme la chose du monde qui m'étc la plus chère. Sur quoi Sa Majesté, par un eff tout particulier d'une bonté & générosité sans gale, me dit qu'elle me feroit avec joïe ce plaisi le plutôt qu'il lui seroit possible; en me confia même, que comme elle avoit déja écrit en Anglo

(1) Cette Préface se trouve au commencement d Mémoires du Duc d'Yorck, écrite de la propre ma du Cardinal de Bouillon.

ſés exactement par années les Memoires de ſa opre vie, elle en tireroit & traduiroit en rançois tout ce qui concerneroit les Campagnes 'elle avoit faites dans l'Armée de France, comandée par M. de Turenne, & de celles qu'elle voit faites enſuite aux Païs-Bas dans l'Armée Eſpagne juſqu'a la publication de la paix des yrénées, & au rétabliſſement du Roi Charles I ſon frère ſur le Trône de la Grande-Bretagne. e fus agréablement ſurpris le vingt-ſeptième du ois de Janvier de l'année ſuivante mil ſix cens uatre-vingt-ſeize, lorſqu'étant allé à S. Germain en aïe rendre mes reſpects à ce grand & ſaint Roi, me mena dans ſon cabinet, où il me dit qu'il 'avoit fait venir pour me tenir la parole qu'il 'avoit donnée l'année précédente, & me mit n même tems entre les mains ce préſent Livre, ans lequel il m'aſſura qu'il avoit recueilli tout e qu'il avoit remarqué dans ſes Mémoires au ujet de feu M. de Turenne, depuis l'année mil ix cens cinquante-deux incluſivement, juſqu'en il ſix cens ſoixante; qu'il m'en faiſoit un don vec plaiſir, tant par rapport à la mémoire de eu M. de Turenne, qu'il me dit lui devoir être oute la vie très chère & très précieuſe, parce u'il le regardoit comme le plus parfait & le plus rand homme qu'il eût jamais connu, & le meileur ami qu'il eût jamais eu; que par rapport à 'amitié dont il m'honoroit en particulier: il me ecommanda cependant de ne donner jamais à qui ue ce ſoit, durant ſon vivant, la lecture de ces Mémoires. Après avoir rendu à Sa Majeſté très umbles actions de graces de ce bienfait, je lui romis d'exécuter ce qu'elle venoit de m'ordonner; & je l'ai très fidélement obſervé tant qu'il a vécu. Ce don de la main d'un ſi grand Roi me paroît ſi

considérable, & si honorable pour la mémoir de feu M. de Turenne, & pour toute nôtre Mai son, que dès ce jour-là, comme j'eus l'honneu de le dire à Sa Majesté en recevant d'elle ce pré cieux don, je pris la résolution de le substituer u jour à perpétuité à l'aîné de nôtre Maison, & c'est ce que je fais aujourd'hui, étant à Rome l seizième du mois de Février de l'année mil sep cens quinze, y aïant par un effet de la Provi dence divine, retrouvé ce précieux Livre que j ne croïois jamais revoir. Signé, LE CARDI NAL DE BOUILLON, Doyen du Sacr Collège.





MEMOIRES
DU
DUC D'YORCK.

LIVRE PREMIER.

DES GUERRES CIVILES EN FRANCE.

LE Duc d'Yorck étoit en France auprès de la Reine ſa mère en 1652, lorſque le retour du Cardinal Mazarin aïant rendu la Cour irréconciliable avec les ennemis de ce Miniſtre ; ce Prince jugeant que la guerre alloit ſe rallumer avec beaucoup de violence, & aïant une extrème paſſion de ſe rendre capable de ſervir un jour utilement le Roi ſon frère, il réſolut, s'il pouvoit obtenir ſa permiſſion & celle de la Reine, de faire la Campagne en qualité de Volontaire dans l'Armée du Roi de France. Le Chevalier Berkeley fut le ſeul qui ne s'oppoſa point à ce deſſein à la prémière propoſition qui en fut faite; mais à force d'inſiſter, on y conſentit. Cependant il reſtoit une difficulté bien plus difficile à

1652.

1652. vaincre que la prémière: rien n'étoit si rare que l'argent: la Cour de France étoit alors à Angers, & dans une fort grande néceſſité; tellement que ſans le ſecours de trois cens piſtoles que lui prêta un Gentilhomme Gaſcon, nommé Gautier, qui avoit ſervi en Angleterre, il lui auroit été impoſſible de ſe mettre en Campagne.

Avec cette petite ſomme on travailla à ſon équipage: le Roi ſon frère lui donna un attelage de ſix chevaux, que le Lord Crofts avoit amené de Pologne: ils étoient trop petits pour le caroſſe, & ſervirent à monter deux ou trois valets de pied & autant de palfreniers: on loua deux mulets pour porter juſqu'à l'Armée un lit de Camp & le petit bagage. Le Duc ne devoit être accompagné que du Chevalier Berkeley & du Colonel Werden; & il n'avoit pas un ſeul cheval de main, pour pouvoir en changer en cas de néceſſité. Ce peu de préparatifs ſe firent aiſément avec le ſecret qu'il faloit pour ne point être arrêté, comme il en auroit couru riſque, ſi ſon deſſein d'aller à l'Armée du Roi avoit été découvert; outre qu'il ne pouvoit pas avec bienſéance prendre congé du Duc d'Orléans ſon oncle, pour aller ſervir dans le parti contraire au ſien. Pour éviter cet inconvénient, ce Prince alla avec le Roi ſon frère à S. Germain en Laïe, ſous prétexte de chaſſe; & après y avoir reſté deux ou trois jours, il ſe mit en chemin le vingt-un d'Avril, pour aller joindre l'Armée.

Il paſſa au travers du Fauxbourg S. Antoine, & ne put aller la prémière nuit plus loin que Charenton. Le jour ſuivant il alla à Corbeil. En arrivant au fauxbourg, il y trou-

va

va quelques compagnies du régiment aux Gardes auxquelles les habitans de la Ville avoient fermé les portes. Le Duc d'Yorck étant fort incertain d'y être reçu lui-même, hazarda de s'y présenter : on lui fit beaucoup de difficultés; mais à force de bonnes paroles, on lui permit d'entrer à pied, à condition qu'il laisseroit ses chevaux dans le fauxbourg. Ensuite aïant représenté aux Magistrats les dangers auxquels ils s'exposoient, en continuant de refuser l'entrée aux troupes du Roi, ils se laisserent à la fin persuader; quoiqu'il fût constant que s'ils eussent persisté, la Cour qui étoit alors arrivée à Melun, auroit eu bien de la peine à s'emparer de la Place, tant à cause de sa forte situation, que du voisinage de Paris; & si le Roi par cette avanture imprévue ne s'en étoit rendu le maître, ses affaires en auroient beaucoup souffert; au-lieu que ce poste lui fut dans la suite d'une très grande utilité en plusieurs occasions. 1652.

Aussi tôt que la Cour fut informée que ses troupes étoient entrées dans Corbeil, elle quitta Melun pour s'y rendre : le Duc d'Yorck y étoit resté pour l'attendre, & son arrivée lui procura un petit secours d'argent dont il avoit grand besoin, n'aïant pas en arrivant dans cette Ville vingt pistoles de reste. Son équipage fut augmenté d'un cheval & de deux mulets. Il partit le même soir pour Châtres avec plusieurs Volontaires de la Cour qui l'accompagnoient, & il y trouva l'Armée, qui n'étoit arrivée que peu d'heures avant lui. Avant que de commencer la relation de cette Campagne & de celles qui la suivirent, il est nécessaire de reprendre d'un peu plus haut, pour expliquer l'état des affaires en France.

1652. La Cour étoit réduite au commencement de cette année aux dernières extrèmités: le nombre des Sujets fidèles à leur Roi étoit petit; ceux même qui par leur intèrêt devoient être le plus attachés au falut de l'Etat, étoient les principaux inftrumens des troubles qui le déchiroient, fous le prétexte fpécieux, qui a été dans tous les tems celui des rebellions, d'éloigner de la perfonne du Roi les mauvais Confeillers. Pour rendre cette plainte plus plaufible, on déclamoit principalement contre le Miniftre, en criant qu'il étoit honteux à la France de fe laiffer gouverner par un Etranger, pendant que tant de Princes du Sang étoient & plus propres & plus capables que le Cardinal de foutenir le Miniftère. Ces Princes étoient à la tête des mécontens, fuivis de la plupart des Seigneurs & des perfonnes les plus qualifiées du Roïaume: les Villes les plus confidèrables & la plupart des Parlemens s'étoient déclarés pour eux; & quoique le Duc de Longueville n'eût pas pris ouvertement aucun parti, on favoit bien qu'il panchoit avec toute la Normandie du côté de celui des Princes, & qu'il n'affectoit la neutralité que pour fe ranger fans péril du côté des plus forts: quelques propofitions qu'on lui pût faire de la part du Roi, il trouva toujours des excufes pour lés éluder, & pour fe difpenfer de le recevoir dans Rouen, lorfque les Villes les plus confidèrables ne vouloient lui ouvrir leurs portes, & que les plus petites, comme Corbeil, fuivoient le même exemple: tant le poifon étoit univerfellement répandu dans le Roïaume.

Les Efpagnols, toujours attentifs à profiter des defordres de la France, ne négligeoient

rien pour les fomenter, dans l'efpèrance de 1652.
regagner en peu de tems les Places qu'elle leur avoit prifes, & qui lui avoient coûté tant d'années, tant de travaux, de fang & d'argent. Il y a même beaucoup d'apparence qu'ils avoient de plus vaftes deffeins, & qu'ils fe flattoient d'accabler entièrement cette Monarchie, ou au moins de l'affoiblir à un point qu'elle ne feroit pas capable de les attaquer de longtems : mais ils prirent de fauffes mefures, & leurs précautions toujours outrées firent échouer tous leurs projets. Outre l'argent & les promeffes magnifiques qu'ils répandoient parmi les Chefs des mécontens, ils envoïèrent de Flandre pour fortifier l'Armée des Princes, des troupes fous le commandement du Duc de Nemours, qui étoit allé exprés à Bruxelles pour demander du fecours. Elles entrèrent en France au commencement du Printems, au nombre d'environ fept mille hommes, Cavalerie & Infanterie, & paffèrent la Seine à Mantes, dont le Duc de Sulli étoit Gouverneur, & qui auroit pu, s'il eût voulu, leur refufer paffage, & retarder beaucoup leur jonction avec l'Armée des Princes affemblée aux environs de Montargis. Depuis cette jonction & la prife d'Angers par les troupes du Roi, il ne fe paffa rien de confidèrable jufqu'à l'affaire de Blefneau, excepté que M. de Turenne, que ces Mémoires regardent particulièrement, prévint le deffein que les ennemis avoient, de fe rendre maîtres de Gergeau : ils s'étoient déja faifis d'un bout du pont, & n'auroient point tardé à s'emparer de la Place, qui n'avoit pour toute défenfe qu'une porte & un fort petit nombre de foldats, fi M. de Turenne n'y étoit arrivé fortuitement avec affés

1652. de troupes pour empêcher l'exécution de ce projet, dont le ſuccès leur auroit été fort avantageux. Ils furent obligés de ſe retirer avec quelque perte, dont la plus conſidèrable fût celle de M. Sirot, Lieutenant-Général, un de leurs meilleurs Officiers.

La Cour alla enſuite à Gien, où l'Armée paſſa la Loire, & prit des quartiers à l'entour de Bleſneau. Celle des Princes s'avança à Lorris. Ce fut dans cet intervalle que le Prince de Condé partit ſecrettement de Guïenne, où ſes affaires étoient en mauvais état, pour venir à Paris, où ſa préſence étoit plus néceſſaire. Il ne fut accompagné dans ce dangèreux voïage que de quatre ou cinq perſonnes: à peine y fut-il arrivé, qu'il fut obligé de partir pour ſe mettre à la tête de l'Armée des Princes; & aïant été informé de l'état où étoient les troupes du Roi, il réſolut de les attaquer dans leurs quartiers, qu'ils avoient été obligés d'étendre au large pour la commodité des fourages. M. de Turenne avoit les ſiens à Briare; & ceux du Maréchal d'Hocquincourt étoient à Bleſneau. Ce dernier aïant eu avis que l'Armée des Princes venoit à lui, ordonna à ſes troupes, en cas d'allarme, de marcher au rendés-vous qu'il leur avoit marqué entre les quartiers de M. de Turenne & les ſiens: il envoïa en même tems des gardes avancées vers les ennemis, & poſta des dragons dans un paſſage, par où, ſuivant toute apparence, ils devoient venir. M. de Turenne aïant auſſi été informé de leur deſſein, alla lui-même trouver M. d'Hocquincourt, qui étoit le plus expoſé, pour l'en avertir.

Les dragons ſur leſquels on s'étoit repoſé,

& qu'on crut pouvoir arrêter l'ennemi au paſ- 1652.
ſage, le ſoutinrent mal; ſoit par lâcheté, ou par trahiſon, ils ne furent pas plutôt attaqués, qu'ils abandonnèrent le poſte. M. le Prince pourſuivant ſon avantage, tomba ſur le quartier de M. d'Hocquincourt, qui ne réſiſta pas longtems, & fut forcé, mais avec aſſés peu de perte de part & d'autre. Les troupes battues ſe ſauvèrent à la faveur de la nuit, perdirent tous leurs bagages; & leur terreur fut ſi grande, qu'elles oublièrent le rendès-vous qu'on leur avoit donné: la nuit empêcha les ennemis de les pourſuivre; mais ils comptoient de battre dès qu'il feroit jour M. de Turenne, qu'ils ſavoient être près d'eux, s'il ne ſe retiroit pas. Le Roïaume entier auroit été dans un péril extrême, ſi cette petite Armée eût été miſe en déroute: le Roi pouvoit difficilement éviter de tomber avec toute ſa Cour entre les mains des Princes: & tout étoit à craindre dans un tems où l'ambition de quelques Grands ne connoiſſoit point de bornes.

Auſſi-tôt que M. de Turenne fut averti de l'approche des ennemis, il ſortit de ſes quartiers, marcha au rendès-vous, envoïant en même tems de petits Partis, qui ne tardèrent pas de l'informer que les quartiers de M. d'Hocquincourt avoïent été forcés. La nuit fut ſi obſcure, qu'il ne put pas bien connoître le poſte qu'il avoit pris. Il étoit dangèreux d'avancer, les ennemis étant ſi près; & la retraite n'étoit pas moins hazardeuſe, parce qu'il ne connoiſſoit pas aſſés le païs: il craignoit d'intimider ſes troupes, & de les mettre en deſordre: il prit le parti de reſter où il étoit, dans l'eſpèrance de donner par-là à ſes troupes diſperſées le tems de le rejoindre. A

1652. la pointe du jour, en découvrant les ennemis, il remarqua avec bien de la joïe qu'il pouvoit occuper un poſte très avantageux, où ils ne pouvoient le venir attaquer qu'en paſſant un défile fort étroit.

Il mit derrière ce défilé ſa petite Armée en bataille, aïant un bois d'un côté, & un grand étang de l'autre. Quelques Officiers lui proposèrent de poſter le long du bois de petits Partis d'Infanterie, pour mieux défendre les paſſages. Il ne ſuivit point cet avis; parce que, comme il le dit depuis au Duc d'Yorck, l'Infanterie des ennemis étant de moitié plus nombreuſe que la ſienne, ils n'auroient pas eu beaucoup de peine à la chaſſer du bois, ce qui l'auroit obligé d'aller la ſecourir, & l'auroit ſi fort engagé qu'il n'auroit pu éviter la défaite entière de ſes troupes. Il jugea plus à propos de laiſſer le bois dégarni, s'éloigna de plus de la portée du mouſquet entre le bois & le défilé; & dans cette ſituation attendit l'ennemi, qui lui voïant prendre de ſi juſtes meſures, n'oſa point l'attaquer. On demeura de part & d'autre en bataille, ſe contentant de s'obſerver & de ſe canonner; juſqu'à ce que M. de Turenne feignant de ſe retirer, l'ennemi crut trouver l'occaſion de le charger, & marcha en bataille au défilé. Quinze ou vingt eſcadrons l'avoient déja paſſé, quand M. de Turenne faiſant volte-face, marcha à eux, & les obligea de ſe retirer avec d'autant plus de deſordre & de précipitation, qu'ils n'avoient point d'autre parti à prendre pour éviter d'être entièrement taillés en pièces; & comme le gros de leur Armée s'étoit avancé auprès du défilé, l'Armée du Roi reprenant ſon premier poſte fit avec ſon canon une terrible exécution

fur les ennemis, qui étoient en foule l'un def- 1652.
fus l'autre : cette canonnade dura tout le refte du jour.

Les troupes du Maréchal d'Hocquincourt arrivèrent enfin fur le foir, & joignirent M. de Turenne, qui étoit encore en préfence des ennemis ; & la partie ne fut plus fi inégale. On ne fait point qui fe retira le prémier. Quoi qu'il en foit, M. de Turenne dans cette action importante fauva par fa conduite & par fa fermeté l'Etat, qui n'avoit point de reffource fi cette Armée eût été défaite, & qui au moins auroit fouffert des fecouffes dont il fe feroit difficilement relevé.

Après ce combat, le Prince de Condé quitta l'Armée pour aller à Paris, où il fut reçu avec de grands applaudiffemens, fon parti exagèrant fes avantages fort au-delà de ce qui en étoit. Son abfence préjudicia beaucoup aux intérêts de la cabale ; il ne refta perfonne pour commander l'Armée en chef ; M. de Tavannes ne commandoit que les troupes de M. le Prince, M. de Valon celles du Duc d'Orléans, & M. de Clinchamps les Efpagnols : quoiqu'ils euffent tous trois également du courage & de la capacité, aucun d'eux n'avoit affés de tête pour conduire une Armée ; & il arriva ce qui arrive toujours lorfqu'on ne reconnoit point un Chef auquel toutes les troupes obéïffent ; quoique l'intérêt fût commun, les vues étoient différentes, & la jaloufie gâtoit tout. M. de Turenne étoit trop habile pour ne pas profiter de cette mefintelligence : quoique les Armées ne fuffent point à une grande diftance l'une de l'autre, il fut amufer les ennemis, & règler fes mouvemens fi à propos, que faifant de grandes marches de

1652. concert avec la Cour, il ſe gliſſa adroitement entre eux & Paris; & quoiqu'il eût un grand tour à faire, ſa diligence fut telle qu'il arriva à Châtres le vingt-quatrième Avril, que les ennemis n'étoient qu'à Etampes. La Cour alors pouvoit aller à Paris, comme il avoit été réſolu; les perſonnes les plus conſidèrables du parti du Roi dans cette Ville, & même le Cardinal de Retz, étoient de cet avis: mais ſoit que la Cour manquât de réſolution, ſoit que les artifices des ennemis du Cardinal, qui vouloient l'effraïer, prévaluſſent, elle reſta à Melun, & vint à Corbeil à peu près au même tems que M. de Turenne arriva à Châtres avec l'Armée, où le Duc d'Yorck le joignit.

Quelques jours ſe paſſèrent ſans qu'il arrivât rien d'important: les Partis qu'on envoïoit vers Etampes amenoient ſouvent des chevaux qu'ils enlevoient au fourage, & des priſonniers, qui rapportèrent que toute l'Armée ennemie étoit en quartier dans la Ville & dans le fauxbourg. Mademoiſelle envoïa un Trompette à M. de Turenne, lui demander un paſſeport pour aller à Paris: elle venoit d'Orléans, que ſa préſence & ſon crédit avoient fait déclarer pour les Princes, & ne pouvoit retourner à Paris ſans paſſer au travers des deux Armées. M. de Turenne fit quelque difficulté de lui accorder le paſſeport ſans la permiſſion de la Cour, où il dépêcha un Exprès; mais avant ſon retour, aïant conſidèré qu'il pouvoit tirer quelque avantage de la demande que cette Princeſſe lui faiſoit, & ſachant le jour qu'elle devoit arriver à Etampes, il lui envoïa le paſſeport. On ſut par des Partis que les ennemis n'avoient point

été au fourage depuis deux ou trois jours, d'où M. de Turenne conjectura qu'elle devoit voir l'Armée en bataille ce jour-là, qui étoit le troisième de Mai; que le lendemain elle partiroit pour Paris; que les ennemis n'allant au fourage que le quatrième, ils feroient obligés d'en faire un grand après l'avoir différé si longtems; que comme la plupart des Officiers Généraux ne manqueroient point d'accompagner Mademoiselle une partie du chemin, ce fourage se feroit sans beaucoup de précautions. Toutes ces circonstances aïant été considérées, il résolut avec M d'Hocquincourt de marcher toute la nuit avec l'Armée: on ne laissa dans Châtres que cent chevaux & un régiment d'Infanterie, pour garder la ville & le bagage. En une heure de tems toute l'Armée fut en mouvement: on commença à marcher à huit heures du soir avec un grand silence & beaucoup d'ordre: le dessein étoit de se poster entre l'Armée ennemie & Orléans, pour couper les fourageurs qu'on crut trouver en campagne de ce côte-là. 1652.

On passa tous les défilés avant le lever du soleil; M. d'Hocquincourt menoit l'avant-garde, étant son tour. Il falut faire un petit circuit pour se mettre entre Etampes & Orléans; & l'Armée y étant arrivée, commençoit à se mettre en bataille, lorsque des coureurs qui avoient été envoïés à la découverte, rapportèrent que les ennemis, au-lieu d'être au fourage, avoient à une lieue de-là leur Armée en bataille, dans une plaine au-dessus d'Etampes. On prit aussi-tôt le parti de marcher à eux, dans la résolution de les combattre; mais dès qu'ils apperçurent sur la hauteur

1652. l'Armée du Roi, dont la marche leur avoit été jufques-là inconnue, ils commencèrent à fe retirer dans la ville: on fit avancer la Cavalerie au grand trot, dans l'efpèrance de charger leur arrière-garde avant qu'elle pût être à couvert; & l'Infanterie & le canon eurent ordre de fuivre avec toute la diligence poffible.

Les ennemis au lieu d'aller ce jour-là au fourage, comme on l'avoit jugé, firent fortir leur Armée pour la faire voir en bataille à Mademoifelle, qui devoit partir le matin. Quand leurs Généraux apperçurent l'Armée du Roi, ils lui demandèrent fon avis; elle répondit, qu'ils euffent à fuivre les ordres de M. le Duc d'Orléans & du Prince de Condé, & fe mit auffi-tôt en chemin. Ils firent rentrer l'Armée dans la ville avec tant de diligence, qu'avant que M. de Turenne & M. d'Hocquincourt eurent gagné la hauteur au-deffus de la ville, les ennemis étoient en fûreté. Cette retraîte précipitée fit prendre une nouvelle réfolution d'attaquer les fauxbourgs: on envoïa ordre à l'Infanterie de s'y difpofer en marchant, & de faire fes détachemens.

Etampes eft fituée dans un fond; une petite rivière coule le long de fes murailles, & va tomber dans la Seine à Corbeil; le côté de la Ville & du fauxbourg qui eft fur la droite en venant de Châtres, eft commandé par une petite hauteur, dont toute la plaine fe peut découvrir du haut d'une tour ronde des plus élevées qui fe voïent; les murailles font flanquées de petites tours, qui ne font point à l'épreuve du canon; elles ne font entourées que d'un foffé fec du côte de Châtres; le faux-

bourg vers Orléans eſt environné de la rivière & d'un ruiſſeau qui ſe joignent à la porte d'Orléans, par laquelle ſeule la ville peut avoir communication avec ce fauxbourg. Les ennemis y avoient neuf régimens d'Infanterie, entre autres ceux de Condé, de Conti, & de Bourgogne; les troupes auxiliaires des Païs-Bas, ſavoir, Berlo, Pieur, Vange, La Motte, Pelnitz, &c. & environ cinq cens chevaux. Ils s'y étoient retranchés à la faveur du ruiſſeau, qui couvroit tout un côté, à la réſerve d'un petit eſpace près de la porte, où ils avoient élevé une bonne ligne. 1652.

L'Infanterie de l'Armée du Roi attaqua les ennemis en arrivant, elle attendit à peine le canon, dont on tira deux ou trois coups contre les retranchemens, plutôt pour faire connoître qu'il étoit arrivé, que pour l'exécution qu'on en pouvoit attendre. L'Infanterie de M. d'Hocquincourt, qui avoit la droite, fit ſon attaque du côté du ruiſſeau: elle marcha juſqu'au bord, eſſuïant le feu des ennemis; mais des Officiers l'aïant ſondé avec leurs piques, & trouvé plus profond qu'on n'avoit cru, on ſe retira en bon ordre, & on marcha un peu plus haut vers un moulin.

M. de Turenne fit attaquer par M. de Gadagne, Lieutenant-Colonel du régiment de la Marine, près de la ville à la gauche, qui n'étant défendue que d'une ligne, fut emportée ſans beaucoup de réſiſtance. Il n'y eut que cet endroit qui fut mal défendu, quoiqu'il fût le plus de conſéquence; car étant pris, il n'y avoit plus de communication entre la ville & le fauxbourg. On fit immédiatement après des barricades au travers de la rue, vis-à-vis la porte: M. de Turenne fit entrer par-là

1652. toute son Infanterie, qui fit des passages à la Cavalerie, à la tête de laquelle entra le Maréchal d'Hocquincourt; mais il étoit venu avec tant de précipitation, qu'il oublia de donner ses ordres au reste de son aîle sur ce qu'elle avoit à faire, tellement qu'elle suivoit toute entière dans le fauxbourg, si M. de Turenne s'en étant apperçu, ne fût allé les arrêter tous, à la réserve de deux ou trois des prémiers escadrons qui étoient déja entrés. Il leur ordonna d'aller occuper la hauteur où sa Cavalerie étoit postée, parce qu'il en avoit dans le fauxbourg plus que suffisamment pour soutenir l'Infanterie; & s'il y en étoit entré un plus grand nombre, les ennemis qui étoient dans la ville en auroient pu prendre avantage, en sortant par l'autre porte, & tomber sur la Cavalerie qui étoit dehors: car, sans compter ce qu'ils avoient de troupes dans le fauxbourg, ils avoient dans la ville autant de Cavalerie & d'Infanterie qu'il y en avoit dans l'Armée du Roi.

Cependant le régiment de Picardie avec le reste de l'Infanterie de M. d'Hocquincourt, passa le ruisseau au moulin, attaqua les ennemis vigoureusement, qui se défendirent de même; & après avoir été forcés, firent ferme de muraille en muraille, & de poste en poste. D'un autre côté, l'Infanterie de M. de Turenne aïant achevé sa traverse contre la ville, tourna à droite, & attaqua en flanc le régiment de Bourgogne, qui défendoit la ligne; mais quoique l'attaque fût des plus violentes, & que le canon les désolât, ils disputèrent opiniâtrement toutes les murailles qui servoient de clôtures aux jardins, dont les derrières aboutissoient à la ligne; ils y avoient fait des ou-

vertures pour paſſer ſix hommes de front, en 1652.
marchant le long de cette ligne. Ce fut là où leur réſiſtance fut ſi vigoureuſe, qu'ils chaſſèrent les attaquans des murailles qu'ils avoient gagnées, les repouſſèrent ſi loin & les mirent dans un ſi grand deſordre, que ſans le régiment de Turenne qui arrêta leur impétuoſité, & donna le tems aux autres de ſe rallier, on couroit riſque de perdre tout l'avantage qu'on venoit de gagner: mais l'effort des ennemis aïant été ſoutenu, on les pouſſa derechef de muraille en muraille, juſqu'à la dernière, où reprenant vigueur, ils repouſſèrent une ſeconde fois les attaquans dans un enclos voiſin, & en firent un grand carnage.

On les avoit pourſuivi la dernière fois avec trop d'ardeur & ſi peu d'ordre, que les cavaliers & les fantaſſins étoient pêle-mêle. Les ennemis ne pouſſèrent pas plus loin leur avantage; ils ſe contentèrent d'avoir conſervé leur dernière muraille, pendant que les attaquans ſe raillièrent à l'abri de celle qui étoit la plus proche; de ſorte qu'il reſta un enclos entre deux: on ſe contenta pour un tems de faire grand feu de part & d'autre. Le Duc d'Yorck, qui étoit préſent à cette chaude attaque, y vit un Officier des ennemis, nommé Dumont, qui étoit Major de Condé, entreprendre une action capable d'arrêter le cours de cette victoire, s'il eût été ſoutenu: il ſortit de ſon rang la pique à la main; & s'avançant vingt pas, qui étoit la largeur de l'enclos, il s'expoſa à tout le feu des attaquans: mais n'étant ſuivi de perſonne, il fut contraint de ſe retirer. Il fit juſqu'à trois fois cette dangèreuſe manœuvre, ſans recevoir la moindre

1652. bleſſure; elle donna de l'émulation aux troupes du Roi. Il étoit dangèreux d'aller droit à la brèche ou à l'ouverture, qui étoit défendue par tant de braves gens. Un Officier dont on a oublié le nom, ſortit de l'ouverture de la muraille que les attaquans occupoient, & à la vue des ennemis s'avança juſques contre celle qu'ils défendoient: il fut ſuivi d'autant des ſiens qui purent ſe mettre à couvert du feu. L'enclos, comme il a déja été remarqué, étoit étroit, & il n'y avoit plus qu'une muraille entre les deux partis: il ſe fit là une manière de combat ſingulière; la muraille étant bâtie de groſſes pierres, on ſe les rouloit les uns ſur les autres; & elle commençoit à diminuer conſidèrablement, lorſque les troupes du Roi aïant reconnu une petite hauteur d'où on pouvoit battre les ennemis à revers, on tira ſur eux ſi à propos, que ſe voïant attaqués en flanc & de front, & la place n'étant pas tenable, ils abandonnèrent leur dernière muraille, & ſe retirerent dans une Egliſe voiſine, où le régiment de Picardie avoit auſſi pouſſé ceux qu'il avoit attaqués. Ils ne pouvoient pas s'y défendre, & demandèrent quartier, qui leur fut accordé. Leur Cavalerie paſſa le ruiſſeau, & ſe ſauva après avoir perdu le Baron de Briole qui la commandoit, & le Comte de Furſtemberg, qui furent tués.

Pendant qu'on combattoit dans le fauxbourg, les ennemis qui étoient dans la Ville firent quelques ſorties pour forcer la barricade, & pouſſèrent ſi vivement les troupes du Roi, que ſi M. de Turenne ne s'étoit avancé lui-même pour les ſoutenir avec un eſcadron de ſa Cavalerie juſqu'à la portée du piſtolet de la Ville, la barricade couroit grand riſque d'ê-

tre emportée. Tout dépendoit de ce poste, dont la perte auroit entrainé la défaite entière des troupes qui étoient actuellement aux mains dans le fauxbourg; mais le secours que M. de Turenne donna si à propos, les munitions qu'il fit distribuer, & la fermeté de M. de Gadagne, rendirent inutiles les efforts des ennemis, qui firent encore deux autres sorties, où ils furent repoussés avec perte. 1652.

Des neuf régimens d'Infanterie que les ennemis avoient dans ces fauxbourgs, à peine se sauva-t-il un homme; il y en eut neuf cens de tués, & dix-sept cens prisonniers. Les principaux de ces derniers furent Briol, Maréchal de Camp; Montal, qui commandoit le régiment de Condé; Dumont, Major du même régiment, que le Duc d'Yorck reconnut être le même qui s'étoit distingué avec tant de bravoure à l'attaque de la dernière muraille; le Baron de Berlo, Maréchal de bataille; Vange, Pleur, La Motte. L'Armée du Roi perdit au moins cinq cens hommes, parmi lesquels il n'y eut personne de remarque: le jeune Comte de Quincé reçut un coup de mousquet au travers du corps, & le Comte Carlo de Broglio un dans le bras, dont ils guérirent tous deux.

Cette action fut également hardie & heureuse; les Généraux ne l'auroient point entreprise s'ils eussent connu la foiblesse de leur Infanterie, qui ne montoit pas à deux mille hommes, au-lieu qu'elle devoit être au moins de cinq mille: la marche s'étant faite soudainement & dans l'obscurité, tous les soldats qui étoient en détachement ne purent joindre l'Armée que quand l'attaque fut finie. Les ennemis avoient trois mille hommes d'Infan-

1652. terie dans la Ville, & un pareil nombre dans le fauxbourg, sans la Cavalerie; mais le desordre qu'on remarqua parmi eux en arrivant sur la hauteur, la confusion avec laquelle ils se retirèrent, & le peu de concert qu'il y a d'ordinaire où le commandement est divisé, déterminèrent probablement à les attaquer.

Si les ennemis avoient été attentifs sur les fautes de l'Armée du Roi, ils eussent pu profiter d'une belle occasion de la défaire dans sa retraîte. M. d'Hocquincourt, sans se mettre en peine si M. de Turenne le suivoit avec l'arrière-garde, qu'il fut longtems à rassembler, à cause du grand nombre de soldats qui s'amusoient à piller le fauxbourg, marcha avec l'avant-garde, sans faire aucune alte, droit à Etrechi: les ennemis pouvoient, sortant par la porte de Paris, se mettre entre l'un & l'autre, & les battre tous deux; mais ils se contentèrent d'attaquer l'arrière-garde, comme elle se retiroit du côté de la barricade, & la pressèrent si vivement, que M. de Turenne fut obligé d'y aller en personne avec de la Cavalerie, pour la dégager. En arrivant sur la hauteur, le Chevalier Berkeley l'avertit que l'avant-garde étoit partie; à quoi il répondit, en haussant les épaules, qu'il étoit trop tard d'y remédier, le danger étoit d'autant plus grand, qu'on avoit l'embarras des prisonniers qu'on amenoit. On marcha avec toute la diligence possible, & la crainte ne cessa qu'en arrivant à Etrechi. Le lendemain, toute l'Armée retourna à Châtres.

Ce succès releva considérablement les affaires du Roi & le courage du Cardinal, qui envoïa ordre à M. de Turenne de bloquer les ennemis dans Etampes, où ils commençoient

çoient à manquer de fourages. Avant que 1652.
:out pût être prêt, ceux autour de Châtres
étant entièrement confommés, il falut que
l'Armée marchât à Palaifeau, où elle refta
jufqu'au vingt-fix, qu'elle vint camper près
d'Etrechi, & le lendemain elle s'avança à une
lieue d'Etampes. On travailla à une ligne de
:ontrevallation à la portée du moufquet de la
Place, fur la croupe de la montagne; auffi-
:ôt que les ennemis s'en apperçurent, ils fi-
rent de fréquentes forties pour interrompre
l'ouvrage, dans l'une defquelles ils coupèrent
environ cent travailleurs avant que la garde
pût être à cheval; mais ils furent vigoureufe-
ment repouffés par le Marquis de Richelieu
qui la commandoit Le lendemain les lignes
furent prefque achevées: elles ne purent être
que médiocres à caufe de la qualité du terrein
fort pierreux, & du manque d'outils & de bois
n'y en aïant point du tout aux environs.

On logea de l'Infanterie dans les ruïnes du
fauxbourg, que les ennemis avoient brûlé
quand ils furent qu'on retournoit les attaquer.
L'Armée étoit campée plus près de la Place
que la portée du canon, qui n'incommodoit
point, parce qu'elle eft dans un fond: mais
les ennemis pouvoient découvrir du haut
d'une tour fort élevée, dont on a déja parlé,
tout ce qui fe paffoit dans le Camp; ce qui
leur étoit fort avantageux. On dreffa un pont
fur la rivière, pour les empêcher d'aller au
fourage, & on fe difpofoit à en faire plufieurs
autres, qui les auroient refferrés & affamés
en peu de tems; lorfque le Duc de Lorraine
vint rompre toutes ces mefures. Ce Prince
avoit donné au Cardinal des affurances fi po-
fitives de demeurer attaché à fes intérêts, qu'il

1652. envoïa ordre au Maréchal de la Ferté, Gou verneur de la Lorraine, de permettre au Du de raſſembler ſes troupes, qui étoient diſper ſées; mais elles ne furent pas plutôt en Corps qu'il marcha droit en France, & ſe déclar pour les Princes, avec leſquels il avoit traît ſecrettement dans le même tems qu'il étoit e négociation avec le Cardinal.

Ce contretems obligea M. de Turenne changer de deſſein, & à attaquer Etampes d vive force, prévoïant que s'il ne la prenoi pas promtement, le Duc de Lorraine viendroi la ſecourir. On travailla dans cette vue ave toute la diligence poſſible à élever les batte ries, les unes ſur les lignes, & d'autres dan le fond, contre la porte d'Orléans, qu'o battit, & en même tems la muraille entre ce te porte & la grande tour, dans le deſſei d'inſulter un ouvrage avancé, que les ennemi y avoient fait un peu plus près de la port que de la tour. La nuit M. de Gadagne, a vec mille hommes commandés, y donna l'at taque; & après quelque réſiſtance s'en rendi maître ſans perte conſidérable, quoique le murailles de la Place ne fuſſent qu'à la porté du piſtolet. On avoit fait ſortir du Camp d la Cavalerie, qu'on plaça entre la Ville & les lignes du côté de la hauteur, pour em pêcher que M. de Gadagne ne fût ſurpris pa derrière: on la fit rentrer à la pointe du jour mais auſſi-tôt que le ſoleil fut levé, les enne mis ſortirent le long du foſſé pour attaque l'ouvrage par derrière, pendant que de la Pla ce on l'attaquoit de front. Quoique M. d Gadagne fît tout ce qu'on pouvoit attendr d'un bon Officier, il en fut chaſſé, & ne f ſa retraite qu'avec beaucoup de peine le lon

du foffé, vers une barricade qu'il avoit fait faire devant la porte d'Orléans: on le crut perdu, parce qu'il ne revint pas d'abord avec fes gens; auffi n'échappa-t-il que par un grand bonheur, s'étant trouvé engagé au milieu de la Cavalerie des ennemis avec deux ou trois Sergens & autant de moufquetaires, qui ne l'abandonnèrent point, & l'aidèrent avec beaucoup de bravoure à fe dégager. Il ne fut point bleffé, quoiqu'il reçût plus de vingt coups d'épée & de pique dans fon bufle, dont la bonté le préferva. M. de Turenne étoit allé au Camp quand cette affaire arriva, aïant été toute la nuit dans les lignes: dès qu'il entendit l'allarme, il fit marcher toute l'Infanterie de fon quartier; & fon régiment arrivant le prémier, il lui ordonna de regagner l'ouvrage; ce régiment marcha auffi-tôt à la vue des deux Armées; & fans qu'on fît la moindre diverfion, ni qu'on tirât un feul coup de canon pour favorifer l'attaque, il avança précédé de quelques foldats commandés de ceux qui avoient été chaffés de l'ouvrage; mais un Capitaine de Picardie qui les conduifoit aïant été tué, ils s'enfuïrent, & entrainèrent avec eux une partie des moufquetaires de la gauche du régiment. Cet accident ne fût point capable de le rebuter. Les Capitaines prirent en main les drapeaux, & allèrent à la tête de leurs foldats fans tirer un coup, jufqu'à ce qu'ils arrivèrent au pied de l'ouvrage, qui étoit plein d'ennemis. Alors les attaquans firent une décharge de toute leur moufqueterie; & s'étant avancés à la longueur de la pique, ils chargèrent l'ennemi avec tant de réfolution & de bravoure, qu'ils emportèrent l'ouvrage, & s'y logèrent; ils ne perdi- 1652.

1652. rent qu'un Capitaine de leur régiment, un ou deux Officiers fubalternes & peu de foldats, quoiqu'ils euffent longtems effuïé le feu des ennemis que rien n'empêchoit de tirer jufte, puifque pendant toute cette action on ne tira pas un feul coup de canon ni de moufquet du côté de l'Armée du Roi. Tous ceux qui furent témoins de cette action avouèrent qu'ils n'en avoient jamais vu une plus hardie & plus chaude: M. de Turenne lui-même & les Officiers les plus expérimentés crurent qu'il auroit été impoffible de pouffer fi loin la bravoure, fi les drapeaux n'avoient toujours été devant les yeux des foldats; & ce fut en partie ce qui enfuite détermina les régimens à en prendre de nouveaux, les vieux Corps auffibien que les autres aïant jufques-là affecté une gloire mal entendue d'avoir leurs drapeaux fi déchirés, que le plus fouvent il ne reftoit que le bâton. Le régiment de Turenne étoit le feul qui en avoit alors de plus entiers, fans excepter les Gardes Françoifes; car il n'y avoit point de Suiffes dans cette Armée.

Il fembloit après cette affaire, qu'on dût être en repos le refte de cette journée; mais les ennemis fe fouvenant de la facilité avec laquelle ils avoient regagné l'ouvrage le matin, & en confidèrant l'importance, réfolurent de l'attaquer une feconde fois, & d'infulter en même tems les lignes. L'après-midi fur les trois heures, ils fortirent avec vingt efcadrons & cinq bataillons. M. de Turenne, qui heureufement fe trouva dans les lignes, commanda aux troupes de marcher à leurs poftes, & envoïa ordre à toute l'Infanterie qui étoit au Camp de le venir joindre: cependant pour gagner du tems, il fit fortir des lignes

trois escadrons commandés par le Comte de Rennel, pour charger le prémier Corps des ennemis qui approchoit; ce qu'il fit avec beaucoup de fermeté jusqu'à ce que ne pouvant plus soutenir une partie si inégale, il fut poussé jusques dans les lignes mêmes, dont le fossé étoit si peu considèrable, que des Cavaliers qui ne purent point entrer par l'avenue, sautèrent par-dessus, & il y eut fort peu de chevaux qui y tombérent. Le Comte de Schomberg, qui n'étoit alors que Volontaire, fut blessé au bras droit en faisant ferme dans l'avenue, à laquelle il n'y avoit point de barrière, parce qu'il ne s'étoit pas trouvé assés de bois dans le païs pour en faire une. M. de Turenne, dans le tems qu'il fit sortir le Comte de Rennel, avança lui-même avec deux escadrons qui lui restoient vers l'avenue, croïant que l'ennemi y feroit ses principaux efforts. Les choses se trouvèrent dans un triste état; il ne venoit point de troupes au secours; l'ennemi approchoit avec trois bataillons & plusieurs escadrons, dont quelques-uns n'étoient qu'à la portée du pistolet, attendant l'Infanterie, qui n'étoit qu'à demi-portée du mousquet. Il n'y avoit dans les lignes pour se défendre que deux escadrons de Cavalerie, quelques sentinelles d'espace en espace, qui au-lieu d'incommoder les ennemis faisoient voir beaucoup de foiblesse: il n'y avoit point de canoniers aux batteries, & point d'espèrance d'aucun renfort considèrable d'Infanterie qui pût arriver dans une nécessité si pressante, la plupart aïant été envoïée au fauxbourg d'Orléans à cause de l'action du matin. On se croïoit enfin si près d'être attaqué que le Duc d'Yorck qui montoit un cheval d'am- 1652.

1652. ble, ne crut point avoir le tems d'en changer, quoiqu'on lui en eût amené un de bataille, ni de prendre ſes armes, qu'il ſe fit mettre étant à cheval. Il arriva dans le même moment deux cens mouſquetaires du régiment aux Gardes; c'étoit tout ce qu'on avoit pu ramaſſer au Camp. M. de Turenne leur recommanda, ſans s'amuſer à tirer tous enſemble, de bien ajuſter leurs coups; ce qu'ils firent ſi à propos, que jamais un ſi petit nombre de ſoldats n'a fait tant d'exécution: ils jettèrent bas à la prémière décharge tant d'Officiers & de cavaliers, & éclaircirent tellement les trois prémiers eſcadrons, qu'ils jugèrent à propos de s'éloigner. Ils tirèrent enſuite ſur l'Infanterie, qui avançoit toujours; mais par bonheur elle trouva en avançant un petit rideau qui la couvroit juſqu'à la tête, dont l'abri lui parut ſi agréable, que ni exhortation, ni coups, ni menaces ne furent point capables de la faire aller plus avant: elle ſe contenta de faire grand feu ſur les lignes, juſqu'à ce que la Cavalerie des autres quartiers arrivant au ſecours des lignes, les ennemis ſongèrent à ſe retirer.

Ils ne furent pas plus heureux à l'attaque de l'ouvrage; car aïant plus de chemin à faire pour y arriver, ceux qui le gardoient eurent le tems de ſe préparer à les recevoir. M. de Traci qui commandoit la Cavalerie Allemande qui étoit au ſervice du Roi de France, aïant été averti dans ſon quartier de ce qui ſe paſſoit, jugea à propos de marcher entre les lignes & la Ville, il rencontra ceux des ennemis qui alloient attaquer l'ouvrage: quoiqu'il n'eût que quatre eſcadrons, & qu'il fût fort inférieur en nombre, il les chargea ſi bruſquement,

que les aïant arrêtés, il donna le tems à d'autres troupes commandées par le Marquis de Richelieu, de le venir seconder. Avec ce renfort les ennemis furent chargés une seconde fois, & forcés de se retirer en grand desordre; mais comme ils étoient près de la Ville, il auroit été dangèreux de les pousser trop loin. La plupart des troupes du Roi arrivant aux lignes, & les ennemis se retirant, plusieurs Officiers pressèrent M. de Turenne de les poursuivre; auxquels il répondit, que comme ils étoient trop près de leurs murailles, on ne pourroit pas leur faire grand mal, & qu'on s'exposeroit à perdre trop de monde, & au danger d'être forcé de se retirer en desordre. 1652.

Les ennemis furent si maltraîtés dans cette entreprise, où ils perdirent beaucoup de monde & plus de soixante Officiers, qu'il ne leur prit plus envie de se commettre davantage. On les pressa vivement du côté de la porte d'Orléans & de l'ouvrage avancé qu'on leur avoit pris; & le Mineur étoit déja logé à la muraille, quand on apprit que M. de Lorraine marchoit avec toute la diligence possible vers Paris, & qu'on lui préparoit un pont de bateaux un peu au-dessus de Charenton. Cette nouvelle obligea M. de Turenne à lever le siège, pour ne pas s'exposer à être enfermé entre deux Armées ennemies: on retira d'abord le canon des batteries qui étoient les plus proches de la Ville; mais on étoit si mal fourni d'attelages, que quoique la Cour eût envoïé tous les chevaux de carosse qui s'y trouvèrent, jusqu'à ceux du Roi & de la Reine, on ne put faire marcher que la moitié de l'artillerie le jour avant qu'on décampa, & il falut

1652. attendre le retour des chevaux pour emmener l'autre.

On commença le ſept Juin, l'Armée étant en bataille, à retirer les troupes qui étoient dans l'ouvrage avancé. M. de Navailles qui y commandoit, fit ſa retraîte en bon ordre, quoique l'ennnemi le preſſât aſſés vivement. Enſuite l'Armée ſe mit en marche, après avoir mis le feu aux huttes : pendant que la prémière ligne faiſoit alte, la ſeconde avançoit environ cinq cens pas, après quoi elle faiſoit volte-face vers la Ville; enſuite la prémière s'ébranloit, & marchoit à petit pas, juſqu'à ce qu'elle eût gagné les intervalles de la ſeconde ligne, & continuant juſqu'à ce qu'elle fût arrivée par-delà à la diſtance de cinq cens pas, elle faiſoit alte & volte-face du côté de l'ennemi, comme avoit fait la ſeconde, qui recommençoit le même mouvement. De cette manière l'Armée ſe retira l'eſpace d'une lieue, & le ſpectacle en étoit fort beau. Les ennemis ſuivirent la prémière ligne dans ſon prémier mouvement, eſcarmouchant en grand nombre; mais enſuite ils n'entreprirent rien qui pût donner de l'inquiétude. L'Armée étant arrivée à Etrechi, y reſta deux ou trois jours; elle fut camper enſuite à Itterville près de Corbeil, & de là à Balancourt, où M. de Turenne aïant appris que le Duc de Lorraine étoit arrivé à Villeneuve S. George, il marcha promtement, dans le deſſein de l'attaquer avant qu'il pût être joint par les ennemis qu'on avoit laiſſés dans Etampes. Le quatorze, l'Armée paſſa la Seine à Corbeil, & fit tant de diligence qu'elle ſurprit l'ennemi lorſqu'il s'y attendoit le moins. Ce fut ſur les deux heures après

midi qu'on ſe trouva en préſence; mais on ne put point combattre; parce qu'il ſe trouva un ruiſſeau entre deux, qui tombe de la Brie dans la Seine: on le côtoïa ſans perdre de tems, juſqu'à ce qu'on trouvât un paſſage. L'Armée marcha toute la nuit, & laiſſant les forêts ſur la gauche, l'avant-garde arriva à la pointe du jour à Grosbois. Beaujeu, qui étoit emploïé par le Cardinal auprès du Duc de Lorraine, y vint avec Dagecourt, Capitaine des Gardes de ce Prince, trouver M. de Turenne, pour lui faire des propoſitions de ſa part, dont la principale & la plus preſſante étoit qu'il n'avançât point; mais il ne ſe laiſſa point ſurprendre à ſes artifices: il continua ſa marche; & aïant appris que le Roi d'Angleterre étoit arrivé la même nuit dans l'Armée du Duc, pour travailler à la négociation qui étoit ſur le tapis entre lui & le Cardinal, il pria le Duc d'Yorck de l'y aller trouver; ce qu'il accepta d'autant plus volontiers, que le Roi ſon frère lui avoit fait dire qu'il ſeroit bien aiſe de lui parler, & qu'il avoit la parole de M. de Lorraine pour ſon retour. 1652.

Ce qui cauſa la venue du Roi d'Angleterre à l'Armée du Duc de Lorraine, fut la prière qu'il fit à Sa Majeſté d'être le médiateur entre lui & la Cour de France, de vouloir être le garant du Traîté qui étoit ſur le point d'être conclu, & à cet effet de lui faire l'honneur de venir à ſon Armée, pour après l'affaire conſommée le mener à la Cour, qui étoit à Melun. Le Roi d'Angleterre aïant reçu à Paris la lettre de M. de Lorraine, par laquelle il lui faiſoit ces propoſitions, fit immédiatement les communiquer à la Reine ſa mè-

1652. re, qui étoit à Chaillot: comme elle connoissoit que ce Duc agissoit rarement de bonne foi, elle ne fut point d'avis que le Roi fût sa caution; mais la passion qu'il avoit de contribuer à une affaire qui pouvoit être si avantageuse à la Cour, le détermina par-dessus toute autre considèration. Il partit dans le même instant, prenant dans son carosse les Lords Rochester, Jermin & Crofts: il apprit en arrivant à Charenton, que les deux Armées étoient en présence, & on croit qu'il y trouva un Exprès du Duc, pour le prier de se hâter. En arrivant à Villeneuve S. George, il trouva ce Prince fort intrigué & inquiet, à cause du voisinage importun de M. de Turenne. Ce fut alors que M. dé Beaujeu & le Capitaine des Gardes lui furent envoïés avec les propositions. Cependant dans l'incertitude du succès du Traîté, M de Lorraine se prépara au combat; il se posta avec tout l'avantage que le terrein pouvoit lui donner; il fit faire pendant la nuit avec une diligence extrême cinq Redoutes, pour couvrir le front de son Armée, qui étoit d'environ cinq mille hommes de Cavalerie & trois mille d'Infanterie, avec un petit train d'artillerie; il mit la plus grande partie de son Infanterie dans les cinq Redoutes, & le reste en réserve derrière celle du milieu en un gros bataillon; la plupart de son canon étoit sur une hauteur au-dessus de la Ville, proche d'une Justice; sa Cavalerie étoit sur deux lignes derrière les Redoutes: il avoit un grand bois à sa droite, la Ville à sa gauche, par où on ne pouvoit point l'attaquer, parce qu'il y avoit une hauteur fort escarpée. Dans cette situation où il montra beaucoup d'expérience & d'habileté,

il attendit le combat, ou la conclusion du Traîté. 1652.

Le Duc d'Yorck en arrivant à Villeneuve S. George fut trouver le Roi son frère, qui lui dit ce qui l'y avoit amené, & le pria de mettre tout en usage pour faire réüssir le Traîté, de manière qu'il pût se tirer avec honneur d'une affaire si épineuse, étant fort embarassé sur le parti qu'il devoit prendre en cas que les deux Armées en vinssent aux mains: il ne lui convenoit point à la veille d'une bataille de se retirer sans en partager l'honneur; le Duc de Lorraine l'avoit invité à venir l'aider à faire son Traîte avec la France; il lui avoit des obligations particulières, & se trouvoit dans son quartier, où il avoit logé une nuit: d'un autre côté, il étoit sous la protection du Roi de France, & dans ses Etats; il en recevoit pension, qui est le seul secours apparent qu'il eût dans cette conjoncture pour subsister. Mais la principale considération étoit qu'en combattant pour le Duc de Lorraine, il sembleroit soutenir la rebellion contre un Roi légitime; & pour cette même raison il n'y demeuroit qu'avec une extrème répugnance, connoissant le mauvais effet que cela pouvoit faire dans le monde: cependant il ne voïoit point comment il se pouvoit retirer avec honneur. Dans cette perplexité il demanda au Duc d'Yorck quelle proposition il apportoit. Le Duc lui dit en peu de mots, que M. de Turenne demandoit qu'on cessât immédiatement de travailler au pont que M. de Lorraine faisoit faire sur la Seine; qu'il s'engageât de sortir des terres de France dans quinze jours, & qu'en même tems il engageât sa parole de ne jamais donner aucun secours aux Princes:

1652. qu'à l'égard du prémier article, M. de Varenne, qui étoit venu exprès avec lui, avoit ordre d'en voir lui-même l'exécution, & que ſans ce préliminaire M. de Turenne ne vouloit rien entendre. Le Roi, qui ſavoit les engagemens que M. de Lorraine avoit avec les Princes, répondit qu'il craignoit fort que ce Duc ne voudroit jamais ſigner des conditions ſi dures: le Duc d'Yorck repliqua, que M. de Turenne n'en démordroit aſſurément pas. Dans le même tems M. de Lorraine entra dans la chambre; le Duc d'Yorck lui préſenta auſſi-tôt le projet du Traîté: il le reçut d'un air railleur, qui lui étoit ordinaire, mais qui étoit un peu forcé pour le coup: il conſentit d'abord au prémier article, & envoïa ſur le champ un Officier avec M. de Varenne pour faire ceſſer l'ouvrage du pont; mais pour les autres, il proteſta que rien ne le pourroit obliger à ſe ſoumettre à des conditions ſi honteuſes. Le Duc lui demanda s'il ſouhaitoit qu'il portât cette réponſe: il répondit, qu'il n'en pouvoit point donner d'autre, & s'imaginant que ce jeune Prince avoit plus d'inclination pour une bataille que pour un accommodement, il pria le Roi d'Angleterre d'envoïer avec lui le Lord Jermin, pour eſſaïer d'obtenir de M. de Turenne des conditions plus ſupportables.

M. de Turenne cependant ne perdoit point de tems, & avançoit avec tant de diligence que le Duc d'Yorck & le Lord Jermin trouvèrent à une lieue des Lorrains ſon Armée, qui marchoit toujours en bataille. Ce Prince lui rapporta la réponſe de M. de Lorraine, & le Lord Jermin n'omit rien de ce qu'il crut capable de le faire déſiſter de ce qui paroiſſoit

trop rude dans ſes propoſitions; mais il n'en 1652.
voulut rien relâcher, & Jermin retourna porter au Duc le réſultat de ſa tentative. Il pria inſtamment le Duc d'Yorck de retourner avec lui, dans l'eſpèrance de gagner du tems, & que M. de Turenne n'attaqueroit point qu'il ne fût revenu avec une réponſe finale; mais il le refuſa abſolument, l'aſſurant que ce Général n'étoit pas capable de perdre ſon tems, puiſqu'il ſavoit que l'Armée d'Etampes le ſuivoit de ſi près, qu'on craignoit à tout moment de la voir paroître de l'autre côté de la rivière; qu'ainſi il ne doutoit point que les Armées ſeroient engagées avant qu'il pût être de retour: il ajouta en ſouriant, que ſa préſence ne hâteroit pas le Duc de Lorraine à finir plutôt l'affaire, & que l'approche de M. de Turenne le détermineroit bien mieux à la conclure. Le Lord Jermin partit; & l'Armée continuant de marcher n'étoit pas plus éloignée des ennemis que la portée du canon, quand le Roi d'Angleterre vint lui-même trouver M. de Turenne pour faire les derniers efforts. Le Vicomte pria Sa Majeſté de l'excuſer, s'il inſiſtoit toujours ſur les mêmes conditions qu'il avoit envoïées, & ajouta qu'il étoit perſuadé qu'elle s'intèreſſoit trop fortement au bien des affaires de ſon Roi, pour le preſſer davantage d'y rien changer. Les Armées étoient ſi proches, que tous les momens étoient précieux; c'eſt pourquoi le Roi Charles pria M. de Turenne d'envoïer pour la dernière fois à M. de Lorraine; il y conſentit, & M. de Gadagne fut chargé de porter les conditions en écrit, & de lui dire qu'il faloit ou les ſigner, ou combattre. Il partit, & trouva M. de Lorraine ſur la hauteur près de la Juſtice, où

1652. il avoit fait dreſſer des batteries. Ce Prince aïant lu le papier qu'il lui préſenta, cria à ſes canonniers de tirer; mais il parut bien qu'on leur avoit auparavant défendu d'obéïr. M. de Gadagne lui dit nettement qu'ils n'oſeroient point, & lui répéta ce qu'il lui avoit dit en l'abordant, qu'il faloit ſigner, ou qu'il alloit être attaqué dans l'inſtant: ſur quoi M. de Lorraine ſigna enfin le Traîté, & M. de Gadagne s'en retourna le porter à M. de Turenne, qui au moment qu'il le reçut, fit faire alte à ſon Armée, envoïa demander des ôtages, & que le Duc fît marcher ſes troupes: il donna M. de Ligneville, & M. Dagecourt ſon Capitaine des Gardes, pour garants de l'exécution du Traîte, qui devoient être rendus auſſi-tôt que M. de Vaubecourt, qui eut ordre de ſuivre les Lorrains, donneroit avis qu'ils ſeroient ſortis des terres de France.

Le Roi d'Angleterre, après la ratification du Traîté, fut voir l'Armée de M. de Turenne, alla enſuite prendre congé du Duc de Lorraine, & retourna à Paris. A peine fut-il parti, que les deux Généraux ſe rencontrèrent; après quelques complimens réciproquement froids, ils ſe ſéparèrent. M. de Lorraine fit immédiatement après marcher ſon Armée, pendant que celle de M. de Turenne reſta en bataille: les Lorrains entrèrent à ſa vue dans un long défilé fort étroit, où ils étoient à la diſcrétion des François; mais M. de Turenne étoit plus religieux obſervateur de ſa parole que M. de Lorraine, dont les troupes ne furent pas plutôt dans le défilé, que l'Armée des Princes parut de l'autre côté de la Seine, laquelle aïant été informée de ce qui venoit de ſe paſſer, marcha à Paris.

M. de Turenne reſta quelques jours à Villeneuve S. George; il en partit le vingt-un de Juin, marcha à petites journées à Lagni, où il paſſa la Marne le prémier de Juillet, & fut camper à la Chevrette, à une lieue de S. Denis, où étoit la Cour. Le Maréchal de la Ferté avoit joint l'Armée à Gorges avec trois ou quatre régimens de Cavalerie & deux d'Infanterie, dont un étoit à lui, & l'autre celui de Wall; il avoit amené ces troupes de Lorraine. 1652.

Le Duc de Beaufort, grand favori de la populace de Paris, avoit été joindre M. de Lorraine à Villeneuve S. George avec cinq cens Pariſiens à cheval, auxquels par le Traîté il étoit permis de ſe retirer: mais n'étant point fait mention de leur Général, il ne ſe crut point en ſûreté; & ne voulant point faire épreuve de la généroſité de M. de Turenne, il prit un Trompette avec lui, paſſa la Seine, & courut à Paris, où pour irriter le peuple contre le Roi d'Angleterre, il fit entendre malicieuſement que c'étoit à ſa perſuaſion que le Duc de Lorraine avoit ſigné le Traîté. Si Sa Majeſté y contribua, comme il étoit de ſon intérêt, il n'en fut pas originalement la cauſe, puiſque M. de Lorraine le pria inſtamment de venir l'aider à le conclure. Cependant ce bruit fit telle impreſſion ſur la multitude, que ni le Roi ni la Reine d'Angleterre, ni aucun Anglois de leur Cour n'oſèrent pendant pluſieurs jours ſortir du Louvre, ni même regarder par les fenêtres, de peur de s'attirer quelque inſulte, ou au moins quelques injures; & l'animoſité du peuple augmenta à un point que Leurs Majeſtés furent contraintes de quitter la Ville ſecrettement, & de ſe

1652. retirer à S. Germain jusqu'à ce qu'elle fût appaisée.

L'Armée des Princes ne pouvant plus tenir la Campagne contre l'Armée du Roi, après avoir manqué sa jonction avec les Lorrains, fut camper près de S. Cloud derrière la Seine. M. de Turenne n'aïant plus d'autres ennemis sur les bras, résolut de les attaquer par-tout, & fit travailler à un pont de bateaux le même jour qu'il arriva à la Chevrette: comme la Seine y est fort large, il falut du tems pour le faire, & pour empêcher que les ennemis n'interrompissent l'ouvrage, les deux régimens d'Infanterie de M. de la Ferté furent postés dans une Ile, à la pointe de laquelle on vouloit passer. Les ennemis n'osèrent rien entreprendre; l'Armée du Roi avoit l'avantage du terrein de son côté, qui étoit plus élevé que l'autre: ils ne s'opposèrent ni à la construction du pont ni au passage. Il est vrai qu'ils firent d'abord quelque mouvement, comme s'ils eussent eu quelque dessein; ils logèrent environ cent soldats derrière un petit rideau, & firent avancer quelques escadrons pour les soutenir; mais le canon les fit éloigner bien vîte: les soldats se croïant en sûreté restèrent dans leur poste, d'où ils faisoient feu sur les travailleurs. La Fite, Major du régiment de Cavalerie de La Ferté, hardi & bon Officier, trouva un endroit qui n'étoit point profond; & l'aïant passé à la nage avec cinquante maîtres, coupa la retraîte aux cent fantassins, en tailla la plupart en pièces, embarqua dans un bateau le reste qu'il avoit fait prisonniers, & repassa sans perdre un homme, avant que les escadrons ennemis que le canon avoit éloignés à une distance con-

considèrable, puſſent venir au ſecours de leurs gens. Depuis cette tentative, ils ne jugèrent pas à propos d'en faire d'autres; & pour leur en ôter l'envie, on fit paſſer dans l'Ile un renfort d'Infanterie, avec quelques pièces de campagne, M. le Prince deſeſpèrant d'empêcher le paſſage à l'Armée du Roi, dont le pont pouvoit probablement être achevé le lendemain, réſolut de marcher à Charenton & de s'y poſter derrière la Marne: pendant que ſa Cavalerie paſſoit ſur le pont de S. Cloud; ſon Infanterie paſſa ſur un pont de bateaux qu'il avoit fait conſtruire pour faire plus de diligence: il marcha au travers du bois de Boulogne; mais arrivant à la porte de la Conférence, les Pariſiens lui refuſèrent paſſage; il fut obligé de marcher autour de la Ville, comme il ſe l'étoit propoſé, s'il ne pouvoit point paſſer au travers. 1652.

M. de Turenne aïant été promtement informé de toutes choſes par un Exprès que les amis du Roi envoïèrent de Paris & qu'ils firent deſcendre dans un panier de deſſus les murailles, parce que les portes étoient fermées; fit marcher l'Armée du Roi, fut trouver le Cardinal à S. Denis, avec lequel il fut réſolu que l'Armée continueroit de marcher avec toute la diligence poſſible, pour attaquer M. le Prince avant qu'il pût gagner Charenton. On ne jugea pas à propos d'attendre ni le canon ni l'Infanterie de M. de la Ferté, qui étoit dans l'Ile, le moindre délai pouvant faire perdre une ſi belle occaſion. En arrivant à la Chapelle on découvrit l'arrière garde des ennemis: M. de Turenne s'avança pour les reconnoître; & trouvant que pour favoriſer leur retraite, ils avoient poſté de l'Infanterie

1652. dans les moulins & dans de petites maiſons à l'entrée du fauxbourg S. Denis, il fit avancer des mouſquetaires, qui les chaſſèrent dans le moment, & donnèrent lieu à la Cavalerie de charger leur arrière-garde dans la rue même: elle ſe défendit d'abord avec aſſés de réſolution, mais elle fut enfin miſe en déroute; la plupart des Officiers furent tués ou priſonniers, entre autres Deſmarais, Maréchal de Camp, qui avoit reçu quelques bleſſures, & le Comte de Choiſeuil, Capitaine de Cavalerie. La perte fut ſi peu conſidèrable du côté de l'Armée du Roi, qu'il n'y eut que le Marquis de Lisbourg, Lieutenant Colonel de Streff, bleſſé d'un coup de mouſquet au travers du corps.

Après l'heureux ſuccès de cette prémière attaque, on pouſſa les ennemis ſi vivement, qu'aïant atteint le reſte de leur arrière-garde, qui étoit encore de deux ou trois cens chevaux, vers l'Hôpital de S. Louis, on en tailla la plus grande partie en pièces avant qu'ils puſſent rejoindre le Corps de leur Armée qui ſe retiroit dans le fauxbourg S. Antoine.

Le Prince de Condé ſe trouva forcé de prendre ce parti, ne voïant point d'apparence de pouvoir gagner Charenton, attendu la vigueur avec laquelle on le pouſſoit: ce fut pour lui un grand bonheur dans une ſi grande extrèmité, de trouver ſi à propos dans ce fauxbourg de bons retranchemens que les habitans y avoient fait depuis la guerre civile pour leur propre ſûreté; ſans quoi ſon Armée étoit perdue ſans reſſource. Il n'eut que le tems de poſter ſes troupes, tant il étoit ſuivi de près par celles du Roi, dont l'ardeur fut arrêtée par les barricades de la rue qui s'étoient trou-

vées toutes faites; & l'Infânterie ne pouvant 1652.
pas être encore arrivée, donna le loiſir aux ennemis de ſe mettre en bataille dans la grande rue.

Le Roi, le Cardinal & toute la Cour arrivèrent dans cet entretems ſur la hauteur de Charonne, d'où, comme d'un amphithéatre, ils furent les ſpectateurs de la ſuite de cette ſcène ſanglante. Auſſi-tôt qu'ils virent l'Infanterie arrivée, ils envoïèrent ordre à M. de Turenne d'attaquer, quoique ni l'Infanterie de M. de la Ferté, ni le canon ne fuſſent point arrivés, & que l'on manquât de toutes choſes néceſſaires pour rompre les murailles, combler les retranchemens & enfoncer les barricades. M. de Turenne les fit prier inutilement de ſe donner patience, repréſentant que l'ennemi ne pouvoit lui échaper, ſi les Pariſiens, dont on croïoit être aſſuré, ne lui ouvroient leurs portes; que le tems qu'il faloit pour avoir le canon n'en donneroit pas aſſés au Prince de Condé pour ſe fortifier davantage; qu'il étoit dangèreux en attaquant ſans les choſes néceſſaires, de recevoir un échec qui feroit avorter l'entrepriſe immanquable d'elle-même, quand le canon, les pioches & les autres inſtrumens à remuer la terre, qui ne pouvoient plus tarder longtems, feroient arrivés. Mais l'impatience de la Cour l'emporta ſur toutes ces raiſons : M. de Bouillon même, qui avoit nouvellement fait ſa paix avec le Cardinal, preſſa M. de Turenne ſon frère plus que perſonne, ſon ſentiment étant qu'il valoit mieux ſuivre aveuglément les ordres de la Cour, que de s'expoſer à la cenſure de certains Courtiſans, capables de jetter dans l'eſprit du Roi des ſoupçons qu'il voulût épar-

1652. gner le Prince, quelque irréconciliables qu'ils fuſſent dans le fond, après ce qui s'étoit paſſé. M. de Turenne n'étoit pas encore aſſés bien dans l'eſprit du Roi, & dans cette réputation de probité qu'il a acquiſe depuis, pour oſer refuſer d'obéïr à des ordres qui n'étoient point de ſon goût; & il ne ſe fioit pas encore ſur ſa capacité & ſon expérience autant comme il fit dans la ſuite en pluſieurs occaſions.

Les Gardes Françoiſes & le régiment de la Marine, ſoutenus des Gendarmes du Roi & des Chevaux-légers, attaquèrent à la droite de tout la barricade d'une rue qui aboutiſſoit à la grande rue du fauxbourg, où eſt le Marché: le ſuccès répondit à la bravoure des attaquans; quoique les murailles fuſſent bordées à droite & à gauche, & les maiſons remplies de ſoldats, on emporta la barricade, & on chaſſoit les ennemis de maiſon en maiſon: lorſque l'ambition imprudente du Marquis de S. Maigrin, qui commandoit les Gendarmes & les Chevaux-légers, rendit ce prémier avantage inutile. Il voulut partager la gloire de l'Infanterie; & craignant qu'il n'y en eût point pour lui de reſte, il paſſa avec précipitation dans cette rue au travers des ſoldats, ſans leur donner le tems d'achever de déloger les ennemis, & pénétra en pouſſant les fuïards preſque juſqu'au Marché, où M. le Prince étoit en perſonne, qui remarquant la faute qu'avoit commiſe cette Cavalerie, ſe mit à la tête de vingt-cinq Officiers ou Volontaires qui ſe trouvoient auprès de lui, la chargea ſi bruſquement qu'elle ſe mit en deſordre, ſe renverſa ſur l'Infanterie & eſſuïa tout le feu que les ennemis faiſoient des fenêtres. Ceux des troupes du Roi qui étoient entrés dans les

prémières maifons, voïant ce defordre, les abandonnèrent; & les ennemis reprenant courage, les pourfuivirent jufqu'à la prémière barricade, que la préfence de M. de Turenne empêcha d'être reprife, comme l'avoient été toutes les autres. 1652.

S. Maigrin ne fut pas le feul qui païa par fa mort la peine de fa témérité; le Marquis de Nantouillet & plufieurs perfonnes de qualité y furent auffi tués fur la place; beaucoup d'autres moururent enfuite de leurs bleffures, entre lefquels furent M. de Manchini, neveu du Cardinal, qui promettoit beaucoup, & Fouillou, Enfeigne des Gardes de la Reine. Les deux régimens d'Infanterie avoient été fi malmenés, que tout ce qu'on put en attendre fut qu'ils gardaffent la prémière barricade qu'ils avoient prife.

Le régiment d'Infanterie de Turenne fut emploïé à l'attaque de quelques maifons & jardins que l'ennemi occupoit fur la gauche; les deux régimens d'Uxelles & de Carignan, qui ne compofoient qu'un bataillon, infultèrent un peu plus loin, encore fur la gauche, les murailles d'un jardin qui aboutiffoit à la grande rue; & fur la gauche de tout, le refte de l'Infanterie commandée par M. de Navailles, confiftant dans les régimens de Picardie, Pleffis-Praslin, Douglas & Bellecenfe, attaqua la barricade qui étoit du côté de la rivière proche le jardin de Rambouillet.

Les ennemis furent d'abord chaffés de plufieurs poftes par le régiment de Turenne; mais le mauvais fuccès de la droite l'empêcha de pouffer plus loin, & il fe contenta de conferver ce qu'il avoit gagné. Un efcadron compofé des régimens de Clare & de Richelieu,

1652. qui devoit le foutenir, furpris d'une grêle de moufqueterie des ennemis, qui d'une muraille voifine le prenoit en flanc, & lui tua beaucoup de monde, fe mit en defordre & prit la fuite; mais les Officiers courant après les fuïards, les arrêtèrent, & en un moment les firent retourner à leur pofte en bon ordre, où ils fe comportèrent pendant tout le refte de l'action avec une bravoure extrême, & d'autant plus extraordinaire qu'il arrive très rarement que des troupes qui ont été une fois faifies de peur, faffent bonne figure le refte de la journée. Cet efcadron fut fi maltraité, qu'i n'y eut pas un Capitaine qui ne fût tué ou bleffé; du régiment de Richelieu il ne refta en vie que La Loge, Capitaine-Lieutenant, bleffé d'un coup de moufquet au travers du corps dont il guérit.

Les régimens d'Uxelles & de Carignan donnèrent de leur côté à peu près dans le même tems que fe faifoient les autres attaques : les deux Lieutenans-Colonels furent tués d'abord; mais cela ne les empêcha point d'aller droit à la muraille, malgré le grand feu qu'on faifoit fur eux; ils fe mirent dans les intervalles des trous au travers defquels les ennemis tiroient: il fe renouvella dans cet endroit un combat à peu près femblable à celui de la dernière muraille des jardins du fauxbourg d'Etampes; les moufquets ne pouvant pas faire beaucoup d'exécution on fe rouloit les pierres l'un fur l'autre, on tiroit les piftolets & on fourroit les épées au travers de ces trous, & le manque d'inftrumens à démolir la muraille fut caufe que cette manœuvre dura longtems. Cependant la Cavalerie qui foutenoit cette attaque fe tint vis-à

vis de la grande rue, hors de la portée du 1652.
mousquet, pour empêcher que les ennemis ne fortifient de la barricade qu'ils y avoient pour charger l'Infanterie qui étoit contre la muraille; & on ne jugea pas à propos de rien entreprendre contre cette barricade, parce qu'étant défendue par les maisons voisines que les ennemis occupoient, il étoit difficile, & d'ailleurs inutile de la prendre, s'ils n'étoient auparavant chassés de ces maisons.

M. de Navailles de son côté emporta la barricade qui lui étoit opposée; il n'y trouva pas beaucoup de résistance, & délogea les ennemis des maisons qui étoient aux environs. On s'étoit contenté d'abord de s'y maintenir, sans pousser plus avant; parce qu'on trouva que les ennemis avoient posté à l'opposite, dans une Place assés large, une partie de leur Cavalerie, & qu'il y avoit derrière des jardins & des maisons garnies d'Infanterie. Les ennemis jugèrent aussi qu'il y auroit eu de la témérité pour eux d'attaquer les troupes du Roi, & prirent le parti de se retirer derrière les maisons & les jardins que leur Infanterie occupoit. Mais M. d'Eclinvilliers, Maréchal de Camp, prenant leur retraite pour une fuite, passa au travers de la barricade gagnée avec la Cavalerie qu'il commandoit, pour les aller poursuivre: ils firent dans le même tems volte-face; & sachant qu'on ne pouvoit venir à eux que deux à deux, ils la chargèrent avant qu'il pût escadronner, lorsqu'il n'avoit que la moitié de son monde passé, le battirent, le firent prisonnier, lui tuèrent plusieurs Officiers & Cavaliers; & après avoir poursuivi le reste jusqu'à la barricade, ils se retirèrent au grand trot, essuïant un assés grand feu de

1652. l'Infanterie des troupes du Roi qui s'étoit emparée des maisons.

Le canon & l'infanterie de M. de la Ferté arrivèrent à peu près dans ce tems-là : les deux régimens eurent ordre aussi-tôt de relever les Gardes Françoises & la Marine qui avoient été si maltraités, & de garder les postes qu'on avoit gagnés de ce côté-là. Le canon dont il n'y avoit que six pièces fut conduit aux moulins, qui étoient un peu plus près que la portée du mousquet de l'entrée de la grande rue, où on commença à tirer avec beaucoup de succès sur les soldats & les bagages dont elle étoit remplie, & qui disparurent en un instant : ensuite on battit les maisons qui commandoient le passage à la barricade; comme elles étoient légèrement bâties, chaque boulet passoit au travers : néanmoins les ennemis s'y maintinrent avec tant d'opiniâtreté qu'on ne put alors les en déloger, & firent toujours grand feu des fenêtres & des trous que le canon avoit percé.

Pendant cette canonnade on entendit subitement un grand bruit de mousqueterie qui venoit de l'attaque où commandoit M. de Navailles. M. de Turenne y courut ; mais l'affaire étoit finie avant qu'il y arrivât; jamais il n'y en eut une plus chaude pour le tems qu'elle dura, ni un feu plus violent. Voici quelle en fut l'occasion. M. de Beaufort avoit emploïé presque tout le matin à haranguer les Parisiens, pour les exhorter d'ouvrir leurs portes à M. le Prince & à ses troupes; son éloquence aïant été inutile, il sortit & ne put apprendre en arrivant au fauxbourg ce qui s'y étoit déja passé, la chaleur de l'action où S. Maigrin avoit été tué, la bravoure avec laquel-

le M. le Prince & les perſonnes de qualité qui l'avoient accompagné s'étoient ſignalés, ſans être animés d'une noble émulation. Il réſolut de faire quelque choſe d'auſſi remarquable, & propoſa à M. de Nemours avec lequel il étoit en querelle, de reprendre la barricade que M. de Navailles avoit emportée, comme une action de la dernière importance pour le Parti. M. de Nemours accepta la propoſition, & on ſe mit auſſi-tôt en état de l'exécuter. Tout ce qu'il y avoit de perſonnes de qualité qui étoient encore en état de combattre les ſuivirent: ils ſe mirent tous deux à la tête d'un bon Corps d'Infanterie, & marchèrent avec beaucoup de réſolution & de bravoure à la barricade: le régiment de Picardie étoit poſté derrière. Il y avoit une maiſon de chaque côté du paſſage par où les ennemis devoient venir; le régiment de du Pleſſis-Praslin étoit dans l'une, & celui de Douglas dans l'autre: ils ne laiſſèrent pas de paſſer avec beaucoup d'intrépidité & de bravoure entre ces deux feux, qui furent violens & continus, ſans s'arrêter juſqu'à ce qu'ils arrivèrent à la barricade; mais ils y trouvèrent une ſi vigoureuſe réſiſtance, qu'ils ne purent s'en rendre maîtres; ils furent repouſſés avec grande perte: M. de Nemours y reçut pluſieurs bleſſures, & eut un doigt emporté d'un coup de mouſquet, aïant la main ſur la barricade; M. de la Rochefoucault reçut un coup au coin de l'œil, dont la balle ſortit au deſſous de l'autre, & courut riſque de les perdre tous deux; M. de Guitaud reçut un coup de mouſquet dans le corps. Il y eut pluſieurs autres perſonnes de qualité bleſſées & tuées, dont les noms 1652.

1652. ont été oubliés: M. de Flamarin fut de ces derniers; & une avanture trop remarquable ne permet pas de l'oublier. Des Diseurs de bonne-avanture lui avoient prédit qu'il mourroit la corde au cou; ce qui est contre la coutume de France, où on coupe la tête aux Gentils-hommes qui y sont condamnés à mort: cependant il eut le malheur d'accomplir la prédiction, si on peut appeller ainsi les contes ridicules de cette sorte de gens, dont Dieu néanmoins peut bien se servir quelquefois pour punir des curiosités de cette nature, qui sont toujours criminelles. Ce Gentilhomme étant tombé d'un coup de mousquet, & aïant été laissé pour mort auprès d'une des maisons que les troupes du Roi occupoient, les soldats jugeant à la richesse de ses habits qu'il avoit la bourse garnie à proportion, avoient fort envie de l'aller dépouiller; mais les ennemis qui étoient dans des maisons voisines, ne leur permettant point de le faire sans trop de danger, ils s'avisèrent d'attacher au bout d'une pique une corde, & y faisant un nœud coulant, ils la lui passèrent à l'entour de la tête, & l'attirèrent à eux de cette manière dans la maison, comme il expiroit.

M. de Turenne trouva en arrivant que l'ennemi avoit été repoussé, & que le poste étoit en bon état, il retourna à la batterie des moulins, malgré le feu de laquelle les ennemis tenoient toujours bon dans les maisons à la gauche de la barricade, à son égard. On découvrit un endroit qui n'étoit pas gardé, par où on pouvoit attaquer les maisons par derrière; comme toute l'Infanterie étoit emploïée à l'attaque, M. de Turenne fit mettre pied à terre aux cavaliers, qui insultèrent les

maifons fi à propos & avec tant de valeur, 1652.
que de plus de cent hommes des ennemis qui les avoient fi longtems défendus, il n'y en eut pas un qui ne fût tué ou pris.

Au même moment que les cavaliers commencèrent cette attaque, les deux régimens d'Uxelles & de Carignan, qui avoient toujours combattu la muraille des jardins d'une manière fi bizarre, commencèrent à fe rendre maîtres de quelques-uns des trous que les ennemis avoient défendus avec beaucoup d'opiniâtreté. On les avoit enfin beaucoup élargis fans autre fecours que celui des mains, qu'il avoit falu faire fuppléer au défaut de leviers & d'autres inftrumens: fur quoi les ennemis jugeant qu'on avoit deffein de les forcer par ces ouvertures, abandonnèrent toute la muraille, quoiqu'il y eût dans le jardin un efcadron pour les foutenir: les attaquans s'en étant apperçu, firent un feu fi violent, que la Cavalerie fuivant l'exemple des Fantaffins, fe mit en fuite; mais n'y aïant qu'un efpace fort étroit pour fe retirer, & chacun s'empreffant à qui fe fauveroit le prémier, ils bouchèrent le paffage, & y reftèrent du tems entaffés confufément Cavalerie & Infanterie, on fit grand feu fur eux; la muraille fut abattue; ils perdirent beaucoup de monde; & ceux qui étoient poftés à la grande barricade à l'entrée de la grande rue, furpris de voir en même tems les jardins de leur gauche forcés, & le feu qu'on faifoit fur eux des maifons qui étoient à leur droite, prirent l'épouvante, & abandonnèrent la barricade, dont les troupes du Roi s'emparèrent. On ne jugea pas à propos de les pourfuivre d'abord, parce qu'on avoit réfolu de donner une attaque générale

1652. de tous côtés : on prépara toutes choſes pour cet effet, pendant qu'on donnoit le tems aux troupes de reſpirer, & de ſe remettre un peu des fatigues de tant d'actions, que la chaleur étouffante qu'il faiſoit ce jour-là rendoit chaudes de toute manière.

Tout étant diſpoſé en bon ordre, & le ſignal de trois coups de canon donné, on commença l'attaque; M. de la Ferté commandoit la droite, & M. de Turenne la gauche : ce dernier avançant avec un gros Corps de Cavalerie & d'Infanterie, avoit réſolu de prendre un peu ſur la gauche du côté de la Baſtille, & d'attaquer un endroit où il eſpèroit ne point trouver de fortes barricades; mais comme on étoit près d'attaquer, la Baſtille tira ſur les troupes du Roi, au grand étonnement de tous ceux qui s'étoient flattés que Paris demeureroit neutre, & qu'elle ne donneroit point retraîte aux ennemis. On avoit commencé de ſoupçonner, ce qui ſe trouva auſſi-tôt apres être véritable, que les Pariſiens avoient ouvert leurs portes aux Princes; car en attaquant les barricades, les ennemis ne firent point mine de les vouloir défendre; ils ſe retirérent de leurs poſtes en bon ordre, ne laiſſant à chacun que peu de ſoldats, qui à meſure qu'on avançoit à eux les abandonnoient, pour ſuivre leurs gens dans la Ville : on pourſuivit les derniers juſqu'aux portes; & les Généraux ne voïant plus rien à faire, prirent le parti de retourner à la Chevrette, où ils avoient laiſſé leurs bagages, pour rafraichir les troupes; & on y fit conduire les bleſſés.

On ne peut pas dire exactement combien on perdit de monde dans ce combat : on croit

qu'outre les bleſſés, qui furent en grand nombre, il y eut entre huit ou neuf cens hommes de tués. Outre les perſonnes de qualité qui le furent, dont il a déja été fait mention, il y en eut pluſieurs autres dont on a oublié les noms, de même que des bleſſés: le Comte d'Eſtrées, Marechal de Camp; Pertuys, Capitaine des Gardes de M. de Turenne; le Colonel Worden, Gentilhomme du Duc d'Yorck; Lisbourg, Lieutenant-Colonel de Streff; le Chevalier de la Neuville, & pluſieurs autres, guérirent de leurs bleſſures. On a eſtimé que les ennemis eurent plus de mille hommes tués ſur la place, parmi leſquels il y eut un grand nombre d'Officiers & de gens de qualité; de ces derniers, hors M. le Prince, le Duc de Beaufort, & le Prince de Tarente, il n'y en eut aucun qui ne fût ou tué ou bleſſé. 1652.

Le Prince de Condé n'avoit jamais mieux rempli les devoirs d'un grand Capitaine & d'un ſoldat intrépide, que dans cette occaſion; jamais il ne s'étoit expoſé à de ſi grands périls; & ce fut effectivement ſon courage qui ſauva dans les commencemens de l'action ſon Armée d'une entière défaite. Il a depuis avoué au Duc d'Yorck, qu'il ne s'étoit jamais trouvé ſi longtems dans le danger. Mais ce qui rendit ſa gloire plus éclatante c'eſt qu'il eut affaire à M. de Turenne, que tout le monde convient avoir été le plus grand Capitaine de ſon ſiècle, & qu'on peut avec juſtice comparer aux plus célèbres qui l'aïent jamais précédé.

Ce qui détermina les Pariſiens à refuſer l'entrée aux troupes de M. le Prince, quand elles ſe préſentèrent à la porte de la Confé-

1652. rence, furent les raiſons ſuivantes, que les fidèles Sujets du Roi firent répandre par toute la Ville: Que quoiqu'on fût ennemi du Cardinal, & qu'on ſouhaitât ſa perte, il feroit indigne de la gloire dont ils ſe piquoient d'être bons François, de ſouffrir qu'une Armée, compoſée en partie de troupes Eſpagnoles, entrât dans leurs murailles: Que ce ſeroit un ſpectacle odieux & capable d'exciter parmi le peuple une ſédition dangèreuſe, que les Croix de Bourgogne qu'on n'avoit coutume de voir que dans Nôtre-Dame, fuſſent portées en triomphe au milieu de leur Ville: Qu'il ſembleroit qu'on ſe fût déja ſoumis au joug des Eſpagnols, quand on ne verroit partout que des écharpes rouges, qui rappelleroient le ſouvenir honteux de les y avoir ſouffert pendant la rebellion, déguiſée ſous le titre ſpécieux d'une ſainte Ligue: Qu'il étoit enfin contre l'intérêt de cette Capitale d'y recevoir une Armée, ſous quelque prétexte que ce pût être.

Quand la bataille commença dans le fauxbourg S. Antoine, les harangues de M. de Beaufort ne purent rien obtenir. M. le Duc d'Orléans croïant que tout fût perdu, avoit fait fermer ſon Palais, & tenoit derrière ſes jardins ſes caroſſes prêts pour ſe ſauver à Orléans: mais Mademoiſelle pleine de courage & de réſolution, conſidèrant que la défaite de M. le Prince entrainoit la ruïne de tout le Parti, fut à l'Hôtel de ville, & parla ſi vivement aux Magiſtrats qui y étoient aſſemblés, que ſes raiſons jointes aux clameurs & aux menaces de la populace qui l'avoit ſuivie, arrachèrent du Maréchal de l'Hôpital & du Prévôt des Marchands l'ordre à la Bour-

geoisie qui gardoit la porte S. Antoine, de l'ouvrir & de laisser entrer dans la Ville l'Armée de M. le Prince. Elle porta cet ordre elle-même, le voulut voir exécuter ; & entrant ensuite dans la Bastille, fit tirer sur les troupes du Roi. Ce fut ainsi que le courage de cette Princesse sauva le Prince de Condé & son Armée. 1652.

Il arriva deux jours après cette affaire un grand desordre dans Paris, à l'occasion d'un Conseil qui se tint dans l'Hôtel de ville, pour y faire déclarer le Duc d'Orléans Lieutenant-Général du Roïaume; pour y conclure une union qui fût indissoluble, jusqu'à ce que le Cardinal fût banni de France; pour rétablir le Duc de Beaufort Gouverneur de Paris, en la place du Maréchal de l'Hôpital; & pour déposer Le Fèvre de sa Charge de Prévôt des Marchands, & la donner à Broussel : mais ce qui devoit affermir la faction, fut une des principales causes de sa ruïne. Il se leva tout d'un coup une émotion si violente, qu'elle faillit à exterminer toute l'Assemblée. Une multitude composée de personnes de toutes sortes de conditions, vint avec impétuosité dans la Place de Grève, criant qu'ils vouloient que les affaires se terminassent au gré du Prince de Condé ; qu'on leur livrât tous les partisans du Cardinal Mazarin : comme ils virent qu'on n'avoit pas beaucoup d'égard à leurs demandes, ils se mirent en devoir de forcer la Maison de ville; & le Maréchal de l'Hôpital secondé de quelques personnes résolues, en aïant défendu l'entrée, la populace mit le feu aux portes, qui s'étendit en peu de tems: ils tiroient sur tous ceux qui paroissoient aux fenêtres, en tuèrent plusieurs ; d'au-

1652. tres appréhendant moins la fureur de ce peuple que l'horreur des flammes dont ils étoient menacés, & s'abandonnant à sa miséricorde, en furent impitoïablement massacrés, sans distinction de Parti : il confondoit le Frondeur avec le Roïaliste ; & par un juste jugement de Dieu, il ne périt beaucoup plus des prémiers que des derniers.

Tous ceux qui ont été soupçonnés d'avoir excité cette sédition, l'ont également desavouée, se la rejettant les uns sur les autres ; & quoique le Prince de Condé ait toujours soutenu de n'y avoir point trempé, toute la haine en retomba sur lui & sur ses partisans, & personne ne crut M. le Duc d'Orléans capable d'y avoir eu aucune part. Ce desordre fut suivi d'un autre accident, qui fut encore d'un grand préjudice à la Fronde. Le Duc de Nemours fut tué en duel par le Duc de Beaufort, les liaisons du sang n'aïant pu appaiser la haine mortelle qu'ils se portoient depuis si longtems. Pendant que cette sanglante Tragédie se passoit dans le centre du Roïaume, les Espagnols se servant de l'occasion, reprirent en peu de tems plusieurs Places qu'ils avoient perdu les années précédentes. Ils entrérent de bonne heure en campagne ; & ne trouvant point de troupes capables d'arrêter leurs progrès, ils les poussèrent sans beaucoup de difficultés.

La Cour, qui demeura quelque tems à S. Denis, fut allarmée au dernier point d'apprendre que l'Archiduc, à la sollicitation des Princes, se disposoit à marcher en France au commencement de Juillet, avec une Armée de plus de vingt cinq mille hommes. Après plusieurs délibèrations sur un danger si pressant, il

l fut réfolu vers le quinzième de Juillet, que 1652.
a Cour & l'Armée qui étoit trop foible pour
éfifter à des forces fi confidèrables, marche-
oit dans deux jours pour fe retirer à Lyon.

Le Duc d'Yorck & M. de Turenne vin-
ent à S. Denis le même jour que cette ré-
olution avoit été prife dans le Confeil. A-
ant que d'aller à la Cour, ils furent chés
I. le Duc de Bouillon, pour apprendre de
ii ce qui avoit été arrêté: il dit à M. de
'urenne, qu'il étoit d'opinion que la Cour
e pouvoit chercher fon falut ailleurs qu'à
.yon; que les raifons qui l'avoient déter-
iinée à prendre ce parti, étoient, qu'il n'y
voit point d'autre Ville où le Roi pût être
n fureté, puifque c'étoit la feule grande Vil-
: qui voulût le recevoir; que l'Armée Ef-
agnole, à laquelle on n'étoit pas en état de
éfifter, venant en France, il étoit dangè-
eux qu'elle n'enfermât la Cour & l'Armée
ntre elle & Paris; que tant que la perfon-
e du Roi feroit en fureté, on pouvoit tout
fpèrer, comme tout étoit à craindre fi elle
omboit entre les mains des Princes ou des
:fpagnols; que Lyon étoit l'endroit de la
'rance d'où on pouvoit le mieux faire tête
ux ennemis, puifque tous les environs é-
oient dévoués aux intérêts du Roi.

M. de Turenne au contraire trouva cet ex-
édient dangèreux; il dit que la retraîte de
a Cour entraineroit infailliblement la perte
e toutes les Places frontières de Picardie,
'hampagne & Lorraine qui tenoient pour le
.oi; que ces Provinces fe voïant abandon-
ées, chacune ne fongeroit qu'à s'accommo-
er avec les Efpagnols ou avec les Princes;
ue les uns ou les autres auroient tout le

1652. tems d'en retirer tout l'avantage qu'il leur plairoit; qu'il étoit extrèmement dangèreux qu'une pareille ſituation d'affaires n'inſpirât aux peuples des penſées de diviſer la France, au moins cette partie dont ils ſe trouveroient en poſſeſſion; qu'après que les Princes ſe ſeroient ainſi établis, leurs forces augmentant en même tems que leur réputation, la Cour perdroit l'un & l'autre, & ſeroit à la veille d'être entièrement chaſſée du Roïaume. Il conclut après pluſieurs autres raiſons, que le parti le plus prudent & le plus ſûr étoit, que le Roi ſe retirât à Pontoiſe avec la Garde qui avoit coutume de l'accompagner, qui ſuffiroit, le poſte étant aiſé à garder, pour le mettre à couvert des entrepriſes des Pariſiens, qui probablement n'en viendroient point à cette extrèmité, puiſqu'ils gardoient des bienſéances qui marquoient toujours du reſpect; que la Cour étant ainſi en ſûreté, il marcheroit avec l'Armée à Compiègne, pour obſerver le mouvement des Eſpagnols; & qu'il eſpèroit, à la faveur de cette Ville & des rivières qui l'environnent, rétarder au moins leurs progrès, s'il ne les arrêtoit point tout court. Il ajouta, qu'il étoit ſûr que les Eſpagnols, naturellement ſoupçonneux & ſujets à des précautions outrées, le voïant avancer à eux, ne manqueroient point avec les rafinemens ordinaires de leur prudence, de s'imaginer du myſtère dans cette démarche, & de croire qu'on n'oſeroit point l'hazarder ſans de bons fondemens; & que l'opinion qu'ils ont du tempérament de la Nation, leur feroit craindre que les Princes ne négociaſſent quelque Traité ſecret, dont ils ſeroient les victimes. M. de Turenne ramena aiſément ſon

frère à fon fentiment : ils furent enfemble 1652.
trouver le Cardinal, qui s'y rendit auffi, après en avoir péfé & conçu la folidité. Le voïage de Lyon fut rompu; & le dix-fept de Juillet, la Cour alla à Pontoife: l'Armée marcha en trois jours à Compiègne, & campa fous les murailles de cette Ville.

L'Armée Efpagnole s'étoit avancée jufqu'à Chauni, où le Duc d'Elbeuf fe laiffa enfermer fi mal à propos avec fept ou huit cens chevaux qu'il avoit affemblé dans fon Gouvernement de Picardie, que quand il crut pouvoir fe retirer à l'approche des ennemis, ils lui coupèrent les paffages; & la Place étant foible, il fut obligé de capituler après deux jours de fiège, à condition que fes cavaliers fortiroient à pied, & qu'ils laifferoient leurs chevaux aux Efpagnols.

M. de Turenne avoit fagement prévu que fa démarche arrêteroit les ennemis: après la prife de Chauni, où ils ne mirent point de garnifon, ils n'entreprirent point d'autre fiège de ce côté-là, où ils pouvoient en faire fans oppofition, & fe contentèrent de manger le païs. On a cru qu'ils jugèrent qu'il étoit bien plus de leur intérêt de reprendre les Places qu'ils avoient perdu en Flandre, que de faire des conquêtes dans la France: ils confiderèrent que les Princes feroient affés forts avec les fecours qu'ils pourroient leur envoïer, pour tenir tête au Roi; au-lieu que s'ils les mettoient en état de l'accabler, ce Prince fe trouveroit dans la néceffité de fe mettre entre les mains des rebelles; ce qui réüniffant les forces des deux Partis, les obligeroit de lâcher prife, & de rendre tout ce qu'ils auroient conquis, qui feroit trop éloigné des

1652. Païs-Bas pour être fecouru: ils craignirent de prendre l'ombre pour la chofe. Si ce ne furent point-là leurs vues, leur conduite au moins donna lieu de le croire. Ils retournèrent en Flandre, y prirent plufieurs Places & laiffèrent fur les frontières le Duc de Lorraine avec fes troupes & un détachement des leurs, commandé par le Duc de Wirtemberg, pour être à portée de fecourir les Princes quand on le jugeroit à propos.

Auffi-tôt que les Efpagnols furent retournés chés eux, M. de Turenne revint aux environs de Paris. L'Armée des Princes campoit fous fes murailles; elle n'étoit pas affés forte pour hazarder une bataille, & elle craignoit qu'en s'éloignant de cette Ville, le Parti du Roi, qui augmentoit tous les jours, ne vînt à prévaloir: l'animofité des Parifiens fe ralentiffoit; ils commençoient à ouvrir les yeux & à reconnoître qu'ils avoient été féduits; & ce qui contribuoit le plus à les faire rentrer dans leur devoir, fut la fortie du Cardinal hors du Roïaume. Il s'étoit difpofé à cette retraîte en arrivant à Pontoife, la jugeant néceffaire pour les intérêts du Roi & pour les fiens particuliers: par-là il ôtoit tout prétexte à la rebellion; fon établiffement étoit certain, fi les affaires de Sa Majefté reprenoient le deffus: il comptoit fur la fermeté de la Reine, que rien ne pouvoit ébranler; il favoit que fa parole étoit inviolable: jamais Princeffe n'avoit montré plus de grandeur d'ame, plus de conftance & de réfolution dans les plus grands périls; elles étoient telles, qu'il ne s'en trouve point dans l'Hiftoire de plus héroïques. On a cru néanmoins que le Cardinal auroit couru grand rifque de ne point

être rappellé, si M. de Bouillon avoit vêcu plus longtems ; sa grande capacité jointe à celle de M. de Turenne, qui se trouvoit à la tête de l'Armée, pouvoit lui fraïer le chemin au Ministère. Il n'est pas sûr que les deux frères aïent eu ce dessein; mais il est constant qu'ils étoient les seuls capables de soutenir le poids des affaires dans une conjoncture si difficile. Quoi qu'il en soit, la mort de M. de Bouillon arrêta ces discours, & la crainte ou l'espèrance d'un pareil changement. 1652.

L'Armée du Roi arriva à Tillet, à une lieue de Gonesse, vers le commencement d'Août; elle y demeura jusqu'à la fin du même mois, M. de Turenne jugeant ce poste avantageux pour observer l'Armée des Princes, qui se tenoit toujours auprès de Paris, & pour empêcher la jonction des secours que les Espagnols pourroient envoyer. Il fut enfin averti que le Duc de Lorraine revenoit une seconde fois avec ses troupes, & le détachement d'Espagnols sous le commandement du Duc de Wirtemberg, & qu'il avoit pris le chemin de Champagne & de Brie, pour joindre l'Armée des Princes: il marcha aussi-tôt vers la Marne; & aïant appris en Chemin que les Lorrains avançoient, l'Armée passa la rivière à Lagni, & campa au petit village de S. Germain près de Cressi en Brie. M. de Turenne reçut ordre de la Cour d'y rester jusqu'à nouvel ordre, & de ne rien entreprendre contre M. de Lorraine, à moins qu'il n'entreprît de marcher vers Paris, en décampant d'où il étoit, & qu'en ce cas il fît de son mieux pour empêcher sa jonction avec les Princes. Cet ordre étoit fondé sur ce qu'on étoit en négociation avec M. de Lorraine, qui avoit envoïé son Sécrétaire pour le con-

1652. clure, avec promesse en même tems qu'il demeureroit où il étoit, & qu'il n'avanceroit pas jusqu'à ce qu'on fut convenu, ou que le Traîté fut rompu. Il espèroit amuser la Cour, la tromper par ses artifices, & trouver l'occasion ou d'entrer dans Paris, ou de joindre les Princes sur le chemin, sans en venir à une bataille. M. de Turenne qui le connoissoit mieux que la Cour, ne donna pas comme elle dans le piège: il dit au Sécrétaire de M. de Lorraine, qui en passant pour aller rendre compte à son Maître de l'état de la négociation, lui apporta lui-même l'ordre en question, *que les promesses de M. de Lorraine & rien étoient pour lui la même chose*. En effet, pour prouver la bonne opinion qu'il en avoit, il résolut de marcher le lendemain cinq de Septembre à Brie-Comte-Robert, pour être plus à portée de lui couper chemin en cas qu'il voulût marcher, comme il croïoit qu'il le feroit, & que suivant sa coutume, il manqueroit à sa parole: il dit confidemment au Duc d'Yorck, que quoique ses ordres fussent positifs de ne point quitter son poste, il étoit si persuadé que le Duc de Lorraine vouloit tromper la Cour, & qu'il étoit de l'intèrêt du Roi son Maître que l'Armée marchât, qu'il aimoit mieux hazarder sa tête en desobéïssant, que de donner lieu à M. de Lorraine d'aller à son but, & de le duper. L'Armée décampa le matin; & les Maréchaux des Logis arrivant à Brie-Comte-Robert, trouvèrent ceux des ennemis qui faisoient la même chose, leur Armée étant déja en marche pour y venir camper la même nuit. Ils retournèrent dans le même moment pour en informer M. de Turenne, qui avec l'avant-garde de l'Armée avoit passé un défilé: il en envoïa

auſſi-tôt avertir M. de la Ferté, qui ce jour-là menoit l'arrière garde, & le fit prier de le venir trouver pour conſulter enſemble ſur ce qui étoit à faire; & comme il ne venoit pas aſſés vîte, il alla à ſa rencontre, & le trouva au défilé: ils réſolurent, au-lieu d'aller à Brie-Comte-Robert, de marcher directement à Villeneuve *S.* George. M. de Turenne prit les devants avec toute ſa Cavalerie, ordonna à l'Infanterie de le ſuivre en toute diligence avec le canon, & pria M. de la Ferté d'en faire autant: il craignoit avec raiſon que M. de Lorraine, qui connoiſſoit l'importance du poſte, ne le gagnât avant lui, & il ne doutoit pas que ſes Maréchaux des Logis l'avertiſſant de la rencontre qu'ils avoient fait des ſiens, ne lui fiſſent prendre le même parti. Sa conjecture ſe trouva véritable: quelque diligence qu'il fît, l'avant-garde du Duc arriva plutôt que lui dans Villeneuve S. George; & il ſe crut ſi aſſuré du poſte, qu'il envoïa à M. le Prince une lettre datée du même lieu, pour l'informer qu'il s'en étoit rendu maître. Le Duc d'Yorck l'apprit enſuite de l'Officier qui l'avoit portée, étant avec M. de Turenne lorſqu'un Parti qui l'avoit fait priſonnier, le lui amena dans Villeneuve S. George; & cet homme fut ſi ſurpris d'y trouver l'Armée du Roi, qu'il ne pouvoit comprendre que cela fût poſſible. 1652.

Quoique les Lorrains euſſent gagné les devants, qu'ils fuſſent maîtres de la Ville, & qu'une partie de leurs troupes euſſent paſſé l'Yères, M. de Turenne arrivant avec ſon avant-garde ſur la hauteur qui commande le Bourg & les rivières, les chaſſa & s'empara du pont: leur Armée étoit déja ſi proche de l'autre cô-

1652. té de cette petite rivière, qu'elle tira le canon sur les prémiers escadrons des troupes du Roi, quand ils arrivèrent sur le haut de la montagne, dont l'avant-garde leur servit plus que la diligence. M. de la Ferté arriva sur le soir avec le reste de l'Armée; & les ennemis aïant manqué le poste, se retirèrent une lieue plus haut le long de la rivière, vis-à-vis le Château d'Ablon, où M. le Prince les joignit peu de jours après, aïant fait passer ses troupes sur deux ou trois grands bateaux qu'il trouva par hazard sur la rivière.

Ce fut alors que les ennemis étant plus forts de la moitié que M. de Turenne, comptèrent sur une victoire certaine, le tenant comme dans un cul-de-sac entre la Seine & l'Yères, où ils ne croïoient pas qu'on pût leur échaper: ils savoient que n'aïant dans ses caissons que pour quatre ou cinq jours de pain tout au plus, & les fourages lui manquant, il ne pouvoit en tirer d'aucun endroit, tout le païs des environs étant ruïné; & ils espèroient de finir la guerre sans coup férir; mais M. de Turenne avoit eu le bonheur d'arrêter à Villeneuve S. George la nuit même qu'il y arriva, vingt-quatre ou vingt-cinq bateaux, qui furent le salut de l'Armée, parce qu'ils servirent à faire des ponts sur la Seine.

On ne perdit point de tems; le prémier pont fut achevé en deux ou trois jours, avec des travaux de l'autre côté de la Seine pour le couvrir; & le second fut achevé peu de jours après. On surmonta des difficultés qui paroissoient invincibles: on n'avoit ni bois ni argent; l'industrie des Officiers d'Artillerie & la libéralité des Joueurs suppléèrent à l'un & à l'autre: ces derniers prêtèrent trois cens

piſtoles, l'Intendant de l'Armée n'aïant pu fournir une ſi petite ſomme; les autres abattirent les maiſons du Bourg pour en prendre les poutres & les planches. Cette communication de l'autre côté de la Seine donna du fourage à la Cavalerie, qui en avoit manqué dès le prémier jour. Pour ſe mettre d'autant plus en état de maintenir ce poſte, on ſe retrancha du côté de Limai, qui étoit le ſeul par où les ennemis pouvoient attaquer l'Armée; elle étoit couverte d'un bois ſur ſa droite; elle avoit la Seine à la gauche; l'Yères la garantiſſoit par derrière; ainſi n'aïant que ſon front à garder, qui étoit vis-à-vis de Limai & de Gros-bois, il ne falut que faire des lignes entre les cinq Redoutes que le Duc de Lorraine y avoit élevées, & qui étoient encore entières. 1652.

Pendant qu'on travailloit à ces retranchemens & à la conſtruction des ponts, l'Armée ennemie décampa, après avoir mis garniſon dans Ablon, & marcha du côté de Brie, dans le deſſein d'y paſſer l'Yères, pour enfermer l'Armée du Roi de tous côtés. Lorſqu'elle fit ce mouvement, M. de Turenne trouva à propos de faire attaquer le Château d'Ablon, pour aſſurer la communication par eau avec Corbeil, d'où il eſpèroit tirer toute ſorte de proviſions: pour cet effet M. de Rennel fut envoïé avec un détachement de Cavalerie & d'Infanterie, & deux pièces de canon; mais avant qu'il fût arrivé au Château, M. de Turenne qui l'avoit vu paſſer, fut averti qu'on découvroit quelques eſcadrons des ennemis entre le bois & Limai. Il envoïa ordre auſſitôt à Rennel de revenir au Camp, & monta ſur la hauteur pour reconnoître l'ennemi,

1652. croïant d'abord qu'il venoit à lui: en y arrivant, il apperçut l'Infanterie qui commençoit à paroître; & pour mieux juger ſi leur deſſein étoit de l'attaquer immédiatement, il ſe mit avec le Duc d'Yorck parmi les eſcarmoucheurs, qui éloignèrent ceux des ennemis, & donnèrent lieu d'obſerver de plus près leur contenance. M. de Turenne qui ne voïoit pas bien de loin, ne ſe fiant point à ſes propres yeux, pria le Duc d'Yorck de bien examiner ce qu'ils faiſoient: ce Prince fut le prémier qui l'avertit qu'ils ſe retanchoient; ce qui lui aïant été confirmé par pluſieurs autres, il retourna au Camp fort ſatisfait de ce que les ennemis n'attaquoient point ſes lignes, qui n'étoient pas encore perfectionnées. Il y fit travailler ſans relâche, & ordonna de les paliſſader; ce qui aïant été exécuté en ſix heures de tems, on jugea à propos d'ouvrir les Redoutes en dedans, parce que de la manière que les Lorrains les avoient faites, il eût été difficile de les reprendre ſi les ennemis s'en fuſſent rendus les maîtres.

Dans le même tems que le Prince de Condé marcha avec ſon Armée à Limai, le Duc de Lorraine avec la ſienne avança au haut de l'Yères entre Brie & l'Armée du Roi, qu'ils crurent tenir bloquée de ſorte qu'elle ne pouvoit leur échaper dans peu de tems, ne doutant point ou de l'affamer, ou de la réduire à entreprendre quelque action deſeſpèrée. Après que M. le Prince eut achevé ſes retranchemens, qui étoient fort profonds, & à la portée du canon de ceux de M. de Turenne, ſa principale application fut de faire un pont de bateaux une lieue au-deſſous des ſiens, pour interrompre ſes fourageurs, & empêcher

la communication avec Corbeil de l'autre cô- 1652.
té de la Seine, pendant que M. de Lorraine avoit des Partis continuellement en campagne pour l'empêcher du côté de Brie: mais avant que le pont des ennemis fût achevé, on se rendit maître du Chateau d'Ablon, qui rendit toutes leurs précautions inutiles, & assura par eau la communication avec Corbeil; on fit aussi bonne provision de fourage, que l'on enleva à une bonne distance entre Juvisi & Paris.

Le pont des ennemis étant fini, les fourageurs ne purent sortir qu'avec de grosses escortes d'Infanterie & de Cavalerie, ce qui étoit d'autant plus pénible, qu'il faloit aller si loin qu'ils ne pouvoient revenir le même jour. Les Généraux s'avisèrent enfin d'un expédient, qui étoit & plus aisé & moins hazardeux. Deux mille chevaux qui étoient venus à Corbeil après la prise de Montrond, eurent ordre d'y rester: on en détachoit tous les jours de petits Partis, qui rodoient en descendant de l'un & de l'autre côté de la rivière, & qui se rencontrant avec ceux du Camp qui faisoient la même chose en remontant, chacun retournoit de son côté, après s'être communiqué ce qu'ils avoient découvert; & quand ceux du Camp rapportoient qu'il n'y avoit point de danger, on faisoit sortir les fourageurs, qui alloient par-delà Corbeil, y passoient la rivière d'Essone; après quoi ils fourageoient à leur aise, passoient la nuit en sûreté, revenoient à la Ville, & retournoient au Camp de l'un ou de l'autre côté de la Seine, où ils étoient avertis qu'il n'y avoit point de risque.

Cette méthode fut suivie avec tant d'exacti-

1652. tude & tant de bonheur, qu'il n'arriva point d'accident à aucun des convois; & on peut dire avec vérité, que la Monarchie Françoise étoit réduite à cette extrèmité, que son salut dépendoit de chacun de ces convois, la perte d'un seul étant capable de causer celle de toute l'Armée.

Durant ce blocus, les petits Partis de l'Armée du Roi poussoient leurs courses fort loin du côté d'Orléans, & alloient quelquefois jusqu'aux portes de Paris; ce qui incommodoit beaucoup cette grande Ville, dont le commerce étoit interrompu de ce côté-là, pendant que de l'autre les troupes des Princes ne la pilloient pas moins. Les Parisiens supportèrent quelque tems ce voisinage importun avec assés de patience, sur les promesses que leur faisoit le Prince de Condé de les en délivrer bientôt, & de terminer la guerre, en forçant M. de Turenne à se soumettre avec ses troupes; mais l'effet ne répondant point aux espèrances dont on les repaissoit journellement, ils panchèrent plus que jamais du côté de la Cour, & reprirent des sentimens plus conformes à leur devoir: ils firent de sérieuses réflexions sur l'aveuglement avec lequel ils se laissoient dévorer par des étrangers, sans qu'il pût leur en revenir, ni à la Nation, aucun autre avantage que d'être les dupes de quelques esprits ambitieux, qui n'avoient en vue que de les engager dans leurs desseins d'usurper l'Autorité Roïale.

Les partisans de la Cour profitant de ces heureuses dispositions, fomentèrent adroitement la mesintelligence qui commençoit à naître entre les Parisiens & les Princes; le Cardinal de Retz n'omettoit rien de son côté pour

l'augmenter : on fe fouvenoit toujours du maffacre de l'Hôtel de ville ; & plufieurs defordres qui arrivèrent faifant connoître l'inclination des peuples, les boutefeux qui les avoient fi fouvent mis en mouvement contre l'intérêt du Roi, perdirent tout crédit ; ce qui relevant le courage de fes Sujets fidèles, ils firent voir aux autres le précipice où l'ambition des Princes alloit les jetter. 1652.

La prudence des Généraux aïant affuré les fourages de l'Armée du Roi, & les retranchemens étant tels qu'il auroit été dangèreux aux ennemis d'entreprendre de les forcer, il ne fe paffa rien pendant le blocus que de fréquentes efcarmouches qu'on ne pouvoit éviter, à caufe de la proximité des lignes de l'une & de l'autre Armée. Il y en eut une entre autres affés confidèrable, & qui penfa les engager, malgré les Généraux de part & d'autre. Le Duc d'Orléans étant venu voir celle des Princes, les jeunes gens de qualité qui l'avoient accompagné voulurent montrer leur bravoure, & fortirent des lignes pour faire le coup de piftolet contre les troupes du Roi, qui les voïant venir en grand nombre, fortirent auffi pour les combattre : la Cavalerie efcarmouchoit dans la plaine, & les Fantaffins fe difperfèrent dans les vignes qui règnent depuis le bas du côteau jufqu'au haut de la montagne, pour faire la même chofe. L'affaire devint fi férieufe, & les Volontaires de part & d'autre s'approchèrent de fi près, que M. de Turenne fut obligé de détacher le Marquis de Richelieu, avec plufieurs petits pelotons de Cavalerie, pour aller les dégager. M. le Prince s'en étant apperçu, fit faire de fon côté la même chofe. Il y eut de part & d'autre plufieurs

1652. tués & bleſſés. Un Capitaine de Douglas, nommé Tivy, qui fut pris, s'échapa peu de jours après, & apporta à M. de Turenne la nouvelle que le Prince de Condé étant tombé malade, s'étoit fait porter à Paris, où les principaux de ſa faction s'efforçoient toujours de la ranimer, par les eſpérances de la ruïne de l'Armée du Roi. S'ils le crurent ainſi, ils ſe trompèrent bien groſſièrement; car plus elle reſta à Villeneuve S. George, plus elle eut abondance de toutes choſes qui lui venoient de Corbeil.

Il ſe fit dans cet entretems une très belle action par le Sieur Séguin, Capitaine de Cavalerie dans le régiment de Beauvau: il alloit ſouvent en Parti; & étant ſorti cette fois avec cent maîtres, il ſe mit en embuſcade pour ſurprendre les fourageurs de l'ennemi, & les aïant laiſſé arriver & ſe mettre à l'ouvrage, il alloit pour les enlever, lorſque découvrant fort près de lui un eſcadron ſur la hauteur, il fut pour le charger, croïant qu'il fût le ſeul qui les eſcortoit; mais en approchant il en trouva quatre autres. Il prit immédiatement ſon parti, dit en peu de paroles à ſes gens, qu'il étoit trop tard de ſonger à la retraîte, & qu'il faloit chercher ſon ſalut dans la pointe de l'épée: il les diviſa en cinq petits corps, chacun ſur deux rangs, & attaqua les ennemis avec tant de vigueur, qu'il les mit en déroute, en tua ſoixante ſur la place, fit cinquante priſonniers, & défit ainſi, malgré une ſi grande inégalité, le vieux régiment de Wirtemberg, dont le Major & deux Capitaines furent du nombre des priſonniers.

La Cour, qui étoit à Pontoiſe ou à S. Germain, ménageoit toujours ſes intelligences dans

Paris, d'où elle étoit bien informée de ce qui 1652.
s'y paſſoit, & du mécontentement des Pariſiens, de ce que les Princes entretenoient la guerre à leurs portes; & la négociation étant ſur un bon pied, elle envoïa demander aux deux Généraux, s'ils croïoient pouvoir dégager l'Armée du poſte où elle étoit ſans rien hazarder, & trouver le moïen de joindre le Roi, pour favoriſer le Traité qui étoit ſur le tapis avec les Pariſiens.

On travailla auſſi-tôt à diſpoſer toutes choſes pour décamper: on fit dreſſer douze ponts ſur la petite rivière, ſous prétexte de favoriſer les fourages; & on envoïa ordre aux troupes qui étoient à Corbeil de faire quelques Redoutes ſur la hauteur qui eſt devant la Ville, pour perſuader davantage aux ennemis qu'on ne ſongeoit qu'à aſſurer les fourageurs de tous côtés. Toutes ces choſes étant exécutées, on commanda le quatrième d'Octobre, une heure avant le coucher du ſoleil, que toutes les troupes ſe préparaſſent à marcher: dès qu'il fut nuit, on fit paſſer les bagages vers Corbeil avec un grand ſilence, par le chemin le plus bas le long de la Seine; on avoit mis à la tête de la Cavalerie & des Dragons, avec ordre en arrivant près de la Ville, de ſe mettre en bataille ſur la hauteur derrière les Redoutes.

Quand les bagages eurent paſſé les ponts, les troupes les ſuivirent en bon ordre: les gardes & les ſentinelles ne furent relevées qu'après que toute l'Armée fut de l'autre côté de la petite rivière, & on rompit les ponts pour empêcher les ennemis de s'en ſervir & de ſuivre l'Armée du Roi, s'ils euſſent découvert ſa retraite; mais bien loin de la ſoupçonner,

1652. ils avoient résolu ce même soir d'insulter le lendemain le régiment de Nettencour, qui étoit avec une garde de quarante chevaux dans l'ouvrage qui couvroit de l'autre côté de la Seine les têtes des deux ponts. Pour en venir mieux à bout, ils avoient préparé de grands trains de bois, qu'ils laissèrent dériver d'une lieue en-haut au milieu de la rivière, afin que le choc qu'ils donneroient contre les ponts les pût entrainer. La chose réüssit; le régiment de Nettencour voulant passer, comme il en avoit reçu l'ordre, les trouva rompus; & M. de Turenne en aïant été averti, lui fit ordonner d'aller à Corbeil le long de la rivière, ne jugeant pas à propos de retarder pour cet accident la marche des troupes: il passa heureusement à Corbeil, & joignit l'Armée. Le lendemain un peu devant le jour, les soldats ennemis étant allés pour attaquer l'ouvrage, furent fort surpris de le trouver abandonné; mais ils le furent bien davantage de ne plus voir l'Armée du Roi: ils furent les prémiers qui en avertirent leurs Généraux. Il étoit trop tard, & quand ils l'eussent su plutôt, ils ne pouvoient pas lui faire grand mal; parce qu'après qu'elle eut marché un peu plus d'une lieue, le terrein lui étoit si favorable, qu'elle n'avoit plus rien à craindre: elle étoit couverte d'un côté de la Seine, & de la forêt de Sennard de l'autre; l'espace entre deux n'étoit pas si large qu'elle ne pût le remplir, de sorte que les ennemis ne pouvoient la déborder ni l'attaquer en flanc; & plus on approchoit de Corbeil, plus le terrein se rétrécissoit. Toute l'Armée y arriva avant le lever du soleil: quoiqu'on ne dût y rester qu'une nuit pour se reposer, on fit des retranchemens palissadés, pour

pour n'être point ſurpris, s'il prenoit envie aux ennemis de combattre. Le lendemain ſixième au matin, on marcha à Chaume, où on arriva le ſoir, dans le deſſein d'aller paſſer la Marne à Meaux, & de joindre enſuite la Cour ou à Pontoiſe ou à S. Germain. Cette journée fut pénible & dangèreuſe: les ennemis pouvoient attaquer l'Armée, s'ils euſſent voulu. On marcha toujours de manière qu'en un quart d'heure de tems toute l'Armée pouvoit être en bataille: l'avant-garde alloit ſur deux colonnes; le prémier éſcadron à la tête de la colonne de la gauche étoit le prémier de la prémière ligne, & celui à la tête de la colônne droite étoit le prémier de la ſeconde ligne, ſuivant l'ordre de bataille, on obſervoit les diſtances ordinaires, comme ſi on avoit été prêt à combattre. L'Infanterie ſuivoit dans le même ordre la Cavalerie; la prémière ligne d'Infanterie ſuivoit la prémière de Cavalerie, & la ſeconde de même: les Gendarmes marchoient ſuivant leur poſte entre les deux lignes d'Infanterie, & l'autre aîle de Cavalerie ſuivoit l'Infanterie dans le même ordre; de ſorte que l'ennemi paroiſſant, l'Armée ſe trouvoit prête à le recevoir en tournant à gauche. L'artillerie & les caiſſons marchoient ſur la droite de l'Infanterie, & les bagages ſur la droite de tout. Les ennemis n'aïant rien entrepris ce jour-là, on marcha enſuite avec moins de contrainte à Presle, Tournam & Quincé; & le onze aïant paſſé la Marne près de Meaux, on campa le même ſoir à Boretz, de là on marcha à Montlévêque, & enſuite à Courteuil, où on étoit à couvert de la rivière qui y paſſoit. 1652.

Cette retraîte ſurprenante pour les enne-

1652. mis, acheva de ruïner leurs affaires auprès des Parisiens, qui las de supporter le poids d'une guerre qui les accabloit, souhaitoient de plus en plus de la voir finir par le retour du Roi, dont les amis profitoient d'une si favorable conjoncture. Le Prince de Condé & le Duc de Lorraine jugèrent qu'il n'étoit pas de leur intérêt de demeurer davantage aux environs de Paris, puisqu'un plus long séjour acheveroit de leur faire perdre le peu d'amis qui leur restoient, & qu'ils ne pouvoient conserver qu'en s'éloignant; d'ailleurs l'Hiver avançoit, & le païs étoit si ruïné, qu'il eût été presque impossible d'y faire subsister leurs troupes.

Ces considérations & peut-être quelques autres qu'on ne sait pas, déterminèrent les Princes à quitter Paris : ils ne trouvèrent point de meilleur expédient que de faire hiverner leurs troupes en Champagne & en Lorraine, les Espagnols devant les joindre à Rhétel, pour les aider à prendre les Places qui seroient nécessaires pour couvrir & assurer leurs quartiers. A l'égard du Duc d'Orléans & de Mademoiselle, il fut arrêté qu'ils resteroient à Paris, & qu'ils emploïeroient leur crédit & leurs efforts pour empêcher cette Ville d'y recevoir le Roi. Toutes ces résolutions furent aussi-tôt mises en exécution ; car l'Armée du Roi n'étant encore qu'à Courteuil près de Senlis vers le quatorze Octobre, celle des ennemis passa auprès, prenant le chemin de la Champagne.

La Cour crut qu'il étoit alors de son intérêt de retourner à Paris, & M. de Turenne alla exprès à S. Germain pour la déterminer à prendre ce parti : il en représenta la nécessité,

que l'occafion étant favorable il faloit en profiter, & ne pas donner le tems aux Parifiens de revenir du dégoût qu'ils avoient pour les Princes, que leur abfence & l'éloignement de leurs troupes pouvoient diffiper : il fit concevoir pour appuïer fon opinion, qu'il n'y avoit point d'efpèrance de trouver des quartiers d'hiver pour les troupes, fi le Roi ne fe rendoit maître de Paris ; que fans cela on ne feroit point en état de faire tête la Campagne fuivante aux forces des ennemis, qui feroient très nombreufes ; que fi Paris refufoit de recevoir le Roi, toutes les autres Villes fuivroient fon exemple ; enfin il conclut en affurant que tout dépendoit du bon ou du mauvais fuccès de cette affaire. Ses raifons, qui ne font ici touchées que légèrement, parurent fi fortes au Confeil, qu'elles furent approuvées. La Cour partit de S. Germain, & étant arrivée au bois de Boulogne par le pont de S. Cloud, les autres étant rompus, il vint des perfonnes de Paris qui s'adreffèrent à quelques Membres du Confeil, pour repréfenter que l'entreprife étoit dangèreufe, & qu'on hazardoit témérairement la perfonne du Roi. Ces Meffieurs prirent l'allarme, & furent au caroffe de la Reine dans lequel étoit le Roi, pour diffuader Leurs Majeftés d'aller plus loin. Le caroffe s'arrêta : on appella M. de Turenne & le refte du Confeil, pour délibèrer fur ce qui étoit à faire : tous étoient d'opinion qu'il faloit retourner à S. Germain ; il n'y eut que M. de Turenne qui perfifta dans la prémière réfolution & dans les raifons qui l'avoient fait prendre, ajoutant, qu'après la démarche qu'on venoit de faire, le retour feroit également préjudiciable aux affaires : du 1652.

1652. Roi & à ſon honneur ; qu'il marqueroit un manque de réſolution qui rendroit la Cour mépriſable, ôteroit le courage aux amis, relèveroit celui de ſes ennemis ; que tout ſeroit à craindre d'un changement où il paroîtroit tant de timidité; & qu'il regardoit ceux qui étoient venus apporter cet avis, ou comme des ennemis couverts, qui vouloient empêcher que le Roi n'entrât dans Paris, ou comme des eſprits foibles, dont les ſentimens ne devoient point être ſuivis.

La Reine qu'il étoit difficile d'effraïer, & dont le courage étoit à toute épreuve, ſuivit l'opinion de M. de Turenne contre l'avis de tout le reſte du Conſeil : elle dit que dans une occaſion ſi importante, il valoit mieux s'expoſer elle & ſon fils aux dangers qu'il pouvoit y avoir, que de perdre leur réputation par une action auſſi honteuſe que ſeroit leur retour, qui ruïneroit entièrement leurs affaires; & qu'il ne faloit jamais eſpèrer de rentrer dans Paris, ſi on perdoit cette occaſion. Il fut réſolu d'y aller: le Roi s'avança à la tête de ſes Gardes, entra dans la Ville par la porte S. Honoré, & au-lieu de l'oppoſition dont on avoit voulu lui inſpirer la peur, il ne trouva par-tout que des acclamations qui marquoient la joïe publique, & il fut accompagné juſqu'au Louvre par une foule de peuple, qui ne ceſſoit de crier *Vive le Roi.* Pendant que Sa Majeſté entroit par une porte, M. le Duc d'Orléans ſortit par une autre, & Mademoiſelle qui étoit rentrée dans ſon appartement des Thuilleries, eut ordre de ſortir de Paris, auquel elle obéït.

M. de Turenne retourna auſſi-tôt à l'Armée, & ſur la fin du mois ſe mit en marche pour

ſuivre les ennemis, qui s'étoient emparés de 1652.
Château-Porcien & de Rhétel ſur l'Aiſne, où ils trouvèrent peu de réſiſtance: de là ils furent attaquer Sainte Ménehoult, qui ſe défendit bien; mais elle fut enfin forcée de ſe rendre à diſcrétion: il n'y avoit outre la garniſon ordinaire que quatre compagnies du régiment d'Yorck, qui s'y jettèrent avant qu'elle fût inveſtie. Quand l'Armée des Princes quitta les environs de Paris, on envoïa avec quelque Cavalerie des troupes de M. de la Ferté, le régiment d'Infanterie qui portoit ſon nom, & celui d'Yorck, avec ordre de marcher en toute diligence, & de ſe jetter dans Sainte Ménehoult & les Places du Barois. Le Maréchal alla lui-même à Nanci, pour défendre autant qu'il pourroit ſon Gouvernement, où il jugeoit, comme il arriva effectivement, qu'ils avoient deſſein d'établir leurs quartiers d'hiver.

Dans la marche de l'Armée du Roi vers la Champagne, elle campa le deux de Novembre à Balieux, où elle fut obligée de reſter un jour, à cauſe que les ſoldats trouvant dans le chemin une grande quantité de vins nouveaux, ils s'enyvrèrent ſi généralement, qu'il n'en vint point au quartier ſuffiſamment pour monter la garde ordinaire chés le Général & chés le Duc d'Yorck. Après les avoir raſſemblés, on marcha le quatre à Dizy proche Epernai, où on paſſa la Marne le cinq pour ſe couvrir de cette rivière, les ennemis étant alors aux environs de Rhétel, où le Comte de Fuenſaldagne les avoit joints avec une partie conſidèrable de l'Armée d'Eſpagne; ce qui obligeoit M. de Turenne de ſe tenir toujours à une diſtance raiſonnable, & derrière quelque rivière ou quelque défilé, pour ne point

1652. courir risque d'être surpris. Le sixième l'Armée marcha à Cheppes, où après avoir campé trois ou quatre jours, elle repassa la Marne, & campa à Vitry le Brûlé. Le seize elle marcha à Vitry le François, règlant toujours ses mouvemens sur ceux des ennemis.

Ce fut pendant que l'Armée du Roi faisoit ces différens campemens, que Sainte Ménehoult fut prise, vers le treize Novembre: les ennemis y licentièrent les troupes du Duc d'Orléans qui étoient dans leur Armée, & leur permirent de retourner en France, à condition qu'ils ne serviroient point le reste de cette Campagne, ni aucune autre, de ce côté-là: on les fit marcher vers les quartiers qui leur furent assignés en Picardie, & l'année suivante ils servirent dans les Armées sur les autres frontières de France.

Les ennemis furent ensuite assièger Barleduc. M. de la Ferté y avoit envoïé un nommé Roussillon pour y commander, avec une garnison capable de défendre la Place plus longtems qu'il ne fit: il fut néanmoins assés vain pour refuser un renfort de cinq cens hommes que M. de Turenne avoit envoïé à S. Disier pendant le siège de Sainte Ménehoult, avec ordre d'aller à Barleduc, si le Gouverneur en avoit besoin; il remercia M. de Turenne du soin qu'il prenoit de lui, l'assura qu'il étoit en bon état, si l'ennemi osoit l'attaquer, ce qu'il réïtéra quand il fut investi, avec promesse de rendre bon compte de la Place. Cette nouvelle fut apportée le dix-huit à M. de Turenne, qui étoit encore à Vitry le François: il décampa aussi-tôt pour l'aller sécourir, avec toute la diligence possible; & pour empêcher que l'ennemi ne fût averti

de ſon approche, il repaſſa la Marne à Vitry, 1652.
& côtoïant la rivière qui étoit à ſa gauche, il arriva à la pointe du jour à S. Diſier ; il y fit alte pendant ſix heures pour repoſer ſes troupes, & dans le moment qu'on alloit ſe remettre en marche, il reçut avis que la Ville & le Château s'étoient rendus ; ce qui fit arrêter l'Armée.

Cette nouvelle fut d'autant plus deſagréable, qu'elle rompit le deſſein qu'on avoit formé, non-ſeulement de ſecourir la Place, mais encore de battre les ennemis, ou de les forcer à une retraîte ſi précipitée, qu'au moins ils y auroient perdu canon & bagage. Jamais entrepriſe n'avoit été plus judicieuſement concertée ; car quoique l'Armée du Roi fût beaucoup inférieure en nombre à celle des ennemis, le terrein étoit ſi avantageux du côté qu'on marchoit à eux, qu'on ne couroit point de riſque le païs étant couvert de bois.

M. de Turenne avoit ſix mille hommes effectifs d'Infanterie bien diſciplinée : l'Armée avoit été renforcée de Cavalerie auſſi bien que d'Infanterie qu'on avoit tiré des garniſons d'Artois, de Picardie & d'autres endroits qui pouvoient s'en paſſer depuis que les ennemis étoient ſortis du cœur de la France. A la faveur des bois, & par la diligence de la marche, on tomboit ſur les ennemis lorſqu'ils y ſongeoient le moins, & il leur auroit ſervi de peu d'en être avertis ; car la ſituation de la Place eſt telle, & tel eſt le deſavantage du poſte pour les aſſiègeans contre une Armée qui vient ſecourir la Place, que les retranchemens y ſont inutiles, & ne peuvent ſe défendre : les bois s'étendent en longueur à une lieue de la Ville ; il y a entre le bois & la

1652. Château une plaine ſpacieuſe, ſur le niveau de laquelle eſt ſitué le Château, & la Ville haute eſt ſur le bord d'une deſcente qui conduit à la baſſe Ville; dans le fond qui eſt étroit & entre deux collines, coule un petit ruiſſeau, & l'eſcarpe de chaque côté eſt rude & difficile ; de ſorte que les troupes du Roi n'auroient eu à combattre que contre les ennemis qui étoient de leur côté du ruiſſeau, & qui auroient fort mal paſſé leur tems entre l'Armée qui les auroit attaqué & le Château, & entre le bois & le Château; & leur retraîte n'y pouvoit ſe faire qu'avec tant de confuſion, qu'ils ſe feroient culbutés l'un l'autre.

Quand M. de Turenne forma ce deſſein, il crut trouver toute l'Armée ennemie enſemble, & ne ſavoit pas comme il l'apprit depuis, que Fuenſaldagne avec la plus grande partie de ſes troupes s'étoit retiré, ne ſachant point l'Armée du Roi auſſi forte qu'elle étoit, & croïant que le Prince de Condé & le Duc de Lorraine étoient aſſés forts pour prendre le Barois & y établir leurs quartiers d'hiver. Un ſi beau coup fut manqué par l'indiſcrétion de M. de Rouſſillon, qui ſe laiſſa enlever les quatre meilleures compagnies de ſa garniſon dans la baſſe Ville, quoiqu'elle fût défendue d'une aſſés bonne muraille, & environnée d'un foſſé plein d'eau: il pouvoit au moins ſoutenir juſqu'à ce qu'il y eût brèche; mais l'ennemi s'en étant rendu maître le même jour qu'il arriva devant la Place, & ne jugeant pas à propos de faire ſon attaque de ce côté-là, il éleva le lendemain une batterie du côté de la plaine contre le Château, & à peine commença-t-elle à tirer, que le Gouverneur, ſans même attendre qu'il y eût brèche, demanda à

capituler, & convint de ſortir le lendemain de la Place. 1652.

M. de Lorraine perdit à ce ſiège M. Fauge, Lieutenant-Général & le meilleur Officier de ſon Armée, qui fut tué la nuit après la priſe de la baſſe ville; il ſoupoit avec le Prince de Condé dans une maiſon aſſés proche de la Ville haute, & faiſant débauche il s'enyvra ſi fort, que dans l'accès d'une vaine bravoure, il ſortit par une porte de derrière, une ſerviette autour de la tête, pour ſe faire mieux remarquer, & pour que les aſſiègés euſſent à tirer ſur lui: le Prince de Condé & le chevalier de Guiſe coururent après pour le faire rentrer; mais avant qu'ils puſſent le joindre, il reçut un coup de mouſquet qui le tua.

La priſe ſi promte de Barleduc donna le tems aux ennemis de s'emparer de Ligny, Voyd & Commerci; parce que M. de Turenne ne ſachant point le départ de Fuenſaldagne, n'oſoit trop s'approcher de leur Armée: on reſta pour cette raiſon deux ou trois jours à S. Diſier, pendant leſquels ils firent ces nouveaux progrès; & ces trois Places n'aïant que de foibles garniſons, ne firent que peu ou point de réſiſtance.

L'Armée du Roi avança de S. Diſier à Stainville, où elle fut jointe par un renfort d'un régiment de Cavalerie de trois cens maîtres, & d'un régiment d'Infanterie de douze cens hommes des troupes du Duc de Longueville, du régiment de Cavalerie & de la compagnie d'ordonnance du Comte de Briſtol. Quoique ces troupes, excepté la compagnie d'ordonnance, ne fuſſent que de nouvelles levées incapables de rendre de grands ſervices, le nombre ne laiſſa pas de donner de la réputation,

1652. Ce ne fut qu'à Stainville & le vingt-cinq de Novembre, qu'on apprit le départ du Comte de Fuenfaldagne; fur quoi M. de Turenne réfolut de livrer bataille aux ennemis, & en cas qu'ils vouluffent l'éviter, les obliger à quitter les quartiers d'hiver, dans lefquels ils fe croïoient fi bien établis, qu'ils en avoient déja fait la répartition. La fuite va faire voir combien ils s'étoient trompés, car quand on avança à eux le lendemain, ils fe trouvèrent fi peu en état de s'y maintenir, que n'ofant faire tête à M. de Turenne ils décampèrent fubitement, pafsèrent la Meufe auprès de Voyd, où M. le Prince fut averti qu'on marchoit à lui, & laiffant la rivière fur la gauche; avancèrent en toute diligence vers Luxembourg: on les fuivit de fi près, que le plus fouvent l'Armée du Roi arrivoit à midi où ils avoient paffé la nuit précédente. On les pouffa ainfi jufqu'au trente, qu'on arriva le matin à S. Mihel: on ne jugea pas à propos de les pourfuivre plus loin, puifqu'étant à couvert de leur païs, ils étoient hors de danger.

M. de Turenne ne fongea plus qu'à chercher les moïens de rafraichir fon Armée, particulièrement l'Infanterie, que tant de marches pénibles avoient beaucoup haraffée, & qui manquoit de pain: les ennemis qu'on avoit toujours fuivis, avoient mangé le païs par-tout; les caiffons étoient vuides, & il n'étoit pas poffible aux Commiffaires des vivres d'en fournir alors. Il envoïa demander aux habitans de S. Mihel, qui aïant fait difficulté d'obéïr, fur une prétendue impoffibilité d'en fournir une affés grande quantité en un jour, il fe trouva obligé pour ne pas laiffer périr de

faim son Armée, de faire entrer dans la Ville son Infanterie, les Gendarmes & le canon, & de distribuer sa Cavalerie dans les Villages aux environs: quoiqu'on y restât peu de tems, cela fit beaucoup de bien aux troupes. Mais M. de la Ferté en aïant été informé, vint lui-méme de Nanci, qui en étoit éloigné de dix ou douze lieues, pour prier M. de Turenne de se retirer, se tenant si offensé qu'il eût pris des quartiers dans cette Ville-là, qu'il ne lui pardonna pas de longtems; & cette mesintelligence fut dans la suite très préjudiciable aux affaires du Roi. Il falut partir le lendemain de l'arrivée du Maréchal, dont la colère augmentant sur les plaintes que les habitans lui firent contre quelques soldats, il suivit la marche des troupes, accompagné de ses Gardes, à la tête desquels il chargeoit les traineurs, comme s'ils eussent été ennemis, & continuant ce manège jusqu'au quartier des Gendarmes, qui n'étoient point encore ni en ordre ni en marche, un de la compagnie du Comte de Bristol, nommé Manwaring, qui ne le connoissoit pas, voïant la violence avec laquelle il frappoit, crut que c'étoient les ennemis, & lui présenta le pistolet dans le ventre, dont l'amorce heureusement pour l'un & pour l'autre manqua: le pauvre Gendarme fut blessé de cinq ou six coups, & couché parterre; mais il en guérit. Berkeley, Cornette de la même compagnie, en fut quitte à meilleur marché: le grand bruit que faisoit le Maréchal lui fit croire aussi bien qu'à Manwaring, que les ennemis étoient entrés dans la ville; il avança le pistolet à la main au coin de la rue; mais reconnoissant le Maréchal, il le baissa aussi-tôt, & le salua; & comme il en étoit 1652.

1652. connu, il se tira mieux d'affaire que le Gendarme.

On arriva le soir à un petit Village, appellé Villotte; le lendemain on marcha à Tronville, entre Bar & Ligny: le même soir on envoïa un détachement de Cavalerie & d'Infanterie avec du canon, & toutes les choses nécessaires pour attaquer cette dernière Place. On éleva d'abord la batterie plus près que demi-portée du mousquet des murailles; on fit des tranchées à droite & à gauche pour mettre l'Infanterie à couvert, & un épaulement pour la sûreté de la Cavalerie. Tous ces ouvrages furent perfectionnés avant le lever du soleil: les batteries commencèrent aussi-tôt à tirer; il y eut une brèche raisonnable avant la nuit. La difficulté étoit de passer le fossé qui étoit plein d'eau, profond & si large, que le débris de la brèche n'avoit pu le combler: on ne laissa pas de donner l'assaut, & à force de planches, d'échelles & de longues poutres, on passa le fossé, & on arriva à la brèche, que l'ennemi abandonna aussi-tôt pour se retirer dans le château, qui étoit plus fort. Le lendemain M. de Turenne marcha avec ses troupes à Barleduc, laissant M. de la Ferté avec les siennes au siège du Château de Ligni.

La même nuit qu'on arriva à Bar, on dressa une batterie contre la basse Ville, à la faveur de quelques maisons qui étoient presque sur le bord du fossé, n'y aïant qu'un très petit chemin entre deux: le canon tira dès le matin, & quoiqu'il fût petit & en petit nombre, n'y en aïant que deux de douze, un de huit & deux de six livres de balle; comme les pièces étoient renforcées, & qu'on pou-

voit leur donner double charge, M. de Champfort, Lieutenant d'Artillerie, en fit un si bon usage, qu'au coucher du soleil il y eut une bonne brèche. 1652.

Le régiment de Picardie devoit y donner l'assaut sous les ordres de M. de Tot, le plus ancien Lieutenant-Général de France, & le seul qui étoit dans cette Armée. La brèche étoit contre la porte à la droite en entrant, qui n'étoit flanquée que de deux petites tours rondes qui étoient à côté: on préféra de battre cet endroit à tout autre, pour n'avoir point l'embarras de combler le fossé, & parce qu'il auroit falu faire ailleurs une plus grande brèche, qui eût emporté plus de tems qu'on ne vouloit y emploïer; au-lieu que par-là on avoit la facilité de passer le fossé sur le pont de la Place, & de sauter en-bas, où étoit le pont-levis du guichet, d'où on se pouvoit couler le long de la muraille pour aller à la brèche, qui n'étoit pas loin.

Tout étant ainsi disposé, M. de Turenne fit tirer deux ou trois décharges de son canon sur la tour de la porte, qui seule défendoit la brèche, & dont la ruïne auroit rendu l'attaque plus aisée. M. de Tot qui eut ordre de la commencer, au-lieu de faire marcher d'abord les gens commandés, & de rester lui-même avec le Corps du détachement, comme il avoit bu, suivant sa coutume, un peu trop pour un Commandant, il suivit le Sergent qui menoit la tête de l'attaque; en sautant de la petite porte du guichet, il fut tué d'un coup de mousquet. Cette Place étoit fatale aux yvrognes: mais le Duc d'Yorck rend cette justice à la Nation, d'assurer que le pauvre M. de Tot a été le seul Officier François qu'il

1652. ait jamais vu yvre dans les Armées. Cet accident ne retarda rien: les attaquans passèrent à la file par le guichet, & arrivant à la brèche malgré le feu des ennemis, que le canon ne put point déloger de la tour de la porte, ils emportèrent non-seulement la brèche, mais les chassèrent encore des barricades qu'ils avoient fait derrière & dans les rues; les poursuivant jusqu'à la Ville haute.

Un accident qui arriva au Gouverneur, qui s'appelloit Despiller, contribua beaucoup à la prise de cette basse Ville: ne croïant pas qu'on voulut donner l'assaut ce soir-là, il étoit resté à la Ville haute; mais le bruit de l'attaque l'aïant obligé d'y venir, & faisant marcher deux cens hommes pour fortifier ceux qui défendoient le poste, son cheval s'abattit en descendant à la basse Ville, & lui meurtrit si violemment la jambe, qu'il fut contraint de se faire porter en-haut. On ne perdit pas beaucoup de monde à cet assaut: il n'y eut personne de remarque, outre M. de Tot, que le Marquis d'Angeau, Volontaire, qui fut tué; M. Poliac, prémier Capitaine de Picardie, qui commandoit le régiment en l'absence des Officiers Majors, eut un coup de mousquet dans l'épaule; & Godonviller, Capitaine au même régiment, en reçut un dans le ventre: ils en guérirent tous deux.

Le Cardinal Mazarin arriva au Camp ce jour-là, & y amena un renfort de troupes qui avoient été tirées de diverses Places, & étoient commandées par le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont. Le Cardinal vit prendre la basse Ville, qui servit de peu pour la prise de la Ville & du Château, & qu'on n'attaqua que pour y mettre l'Infanterie à couvert, la saison

étant trop rigoureuse pour camper : on y trouva abondance de vin & de pain, dont on avoit grand besoin. Pour la Cavalerie, elle fut mise en de bons quartiers dans le païs, aux environs & assés près de la Ville. 1652.

Quoique la gelée fût violente, le Prince de Condé résolut de tenter le secours de la Place. On fut averti de bonne heure de sa marche, & il fut arrêté par le Cardinal & les Généraux, que M. de Turenne & M. de la Ferté marcheroient au-devant de l'ennemi avec la plupart de la Cavalerie, environ trois mille Fantassins & six pièces de campagne, & que le Cardinal les suivroit à quelque distance, pendant que Messieurs d'Elbeuf & d'Aumont avec le reste des troupes continueroient le siège.

On apprit que les ennemis venoient par le chemin de Vaubecourt, qui n'est éloigné que de cinq lieues de Barleduc. L'Armée du Roi marcha à eux. M. de Turenne conduisant l'avant-garde, avança jusqu'à Condit, qui n'est qu'à une lieue & demie de Vaubecourt: dans le moment que les prémières troupes y entrèrent pour y prendre leurs quartiers, on eut avis par un Parti qui amena des prisonniers, que le Prince de Condé étoit nouvellement arrivé dans Vaubecourt, où il devoit rester la nuit, ne sachant point qu'on étoit si proche. M. de Turenne en envoïa aussi-tôt avertir le Maréchal de la Ferté, & lui dire qu'il étoit de sentiment d'aller immédiatement attaquer les ennemis, qu'on trouveroit assurément en grand desordre; que le quartier étant rempli de vin & de toutes sortes de provisions, les Commandans pourroient difficilement rassembler leurs troupes, & faire monter les cava-

1652. liers à cheval, & que leur surprise seroit si grande de se trouver attaqués dans le tems qu'ils croïoient l'Armée du Roi bien loin, qu'on obtiendroit une victoire aisée. Mais au-lieu de consentir à cette proposition, il vint lui-même dire à M. de Turenne qu'il ne croïoit pas qu'il convînt d'entreprendre une affaire de si grande importance sans la participation du Cardinal, qui n'étoit pas loin; & qu'il étoit d'avis qu'il faloit l'en avertir, pour recevoir son consentement avant de rien faire M. de Turenne fut obligé malgré lui de prendre ce parti: on dépêcha un Exprès au Cardinal, pour l'informer de vive voix de la belle occasion qui se présentoit; il le renvoïa en diligence porter son consentement: mais quoiqu'il ne fût éloigné que d'une lieue ou deux tout au plus, l'occasion se perdit; car dans le moment qu'on marchoit aux ennemis, un autre Parti rapporta qu'il y avoit lieu de croire que le Prince avoit décampé; parce que le Bourg étoit tout en feu, & que la garde avancée ne paroissoit plus. On reconnut en avançant que Vaubecourt brûloit effectivement; & un autre Parti confirma que les ennemis se retiroient avec une extrême précipitation: sur quoi M. de Turenne rebroussa chemin pour ramener les troupes dans leur quartier, ne jugeant pas à propos d'avancer plus loin. Le lendemain on apprit par des habitans de Vaubecourt, que le Prince de Condé aïant été informé de l'approche de M. de Turenne, fit battre la générale & sonner à cheval, & que voïant le peu de diligence que faisoient ses troupes pour quitter un si bon gîte, il fit mettre le feu à chaque coin du Bourg, pour les faire déloger plus promtement. Ce danger é-

chapé

·hapé si heureusement, le rendit plus circon- 1652.
`pect dans la suite ; il ne jugea pas à propos
le rester plus longtems dans ce païs-là, voïant
que l'Armée du Roi étoit assés nombreuse
pour continuer deux sièges à la fois, & venir
en même tems avec la moitié des troupes à
sa rencontre.

Quand on fut informé que les ennemis a-
'oient tout à fait vuidé le païs, M. de la Ferté
etourna à Bar avec la plupart de l'Infanterie
& une partie de la Cavalerie, & M. de Tu-
enne mit le reste en quartiers à Contrusson,
Revigny aux Vaches, & autres villages qui
n'étoient qu'à quatre lieues de Bar. Le Car-
dinal prit son quartier dans le Village de
Pains, à une lieue de la Ville ; il y resta du-
ant le siège, qui ne dura plus longtems après
a retraite du Prince de Condé. Les assiè-
geans souffrirent néanmoins qu'on fît deux
brèches, avant de parler de se rendre; à la
prémière qu'on crut insultable, les soldats
trouvèrent en y montant à l'assaut, qu'il y
avoit de l'autre côté une pique de profondeur
qu'on ne pouvoit point sauter, ce qu'on n'a-
voit pu discerner de dehors. On fut obligé
de dresser une nouvelle batterie du côté du
Château, où après avoir fait une brèche assés
considérable, les assiègés capitulèrent, rendi-
rent la Ville haute & le Château, & demeurè-
rent prisonniers de guerre. Ceci arriva vers
le quinze de Décembre. On peut tirer de
l'inutilité de la prémière brèche dont on vient
de parler, une leçon dont les Gouverneurs de
Places peuvent profiter pour les défendre ;
l'art peut faire ce que fait ici la nature du
terrein ; car si une muraille est raisonnable-
ment forte & a de bons fondemens, on peut

1652. couper derrière l'endroit qui eft battu ei brèche, un foffé bien profond & efcarpé, qu la rendra inutile aux affiègeans.

Il fe trouva parmi les troupes que M. d Lorraine avoit mifes en garnifon dans Barle-duc, un régiment Irlandois d'Infanterie, qu fe voïant en danger de refter longtems pri fonnier de guerre, leur Colonel étant mor le jour que la Place s'étoit rendue, le Lieute nant-Colonel qui fe fauva, envoïa offrir fe fervices au Duc d'Yorck, en cas qu'il obtîn du Cardinal la liberté du régiment: ce qu aïant été accordé, les deux compagnies don il étoit compofé, avec tous les Officiers, fu rent incorporés dans le régiment de ce Princ qui étoit à Ligny, où ils furent envoïés.

Après la prife de Barleduc, les troupes d Maréchal de la Ferté marchèrent à Ligny pour hâter la prife du Château, dont le fièg avoit été pouffé lentement pendant que l'au tre duroit: on commençoit à battre en brèch mais avant qu'elle fût fuffifante, les boulet manquans, les affiègés en fortifièrent le hau d'une forte paliffade. Alors M. de la Fert fit attacher le mineur au même endroit o les ruïnes de la muraille favorifoient fon l gement; en peu de tems fa mine fut prête jouer : les régimens d'Yorck & de Dougl furent commandés pour attaquer auffi-t qu'elle auroit fait fon effet, & le régime de la Ferté avoit ordre de les foutenir. L Comte d'Eftrées qui commandoit l'attaque, marcher, fans attendre que la fumée fût dif pée pour voir l'effet de la mine : on paffa f la glace le foffé qui étoit fort large; quar on vint à la brèche on s'apperçut, mais tro tard, que la mine n'avoit emporté la part

extérieure de la muraille que jusqu'à l'endroit 1652.
que les assiégés avoient palissadé: il n'y avoit pas moïen d'avancer; on fit retirer les troupes; mais par surcroit de malheur, la glace rompit sous les pieds des soldats: la plupart tombèrent dans l'eau du fossé ; ce qui donna loisir aux assiègés de faire grand feu sur eux. Ainsi, faute d'un peu de patience pour reconnoître l'effet de la mine, le régiment d'Yorck perdit quatre Capitaines, quelques Lieutenans & Enseignes, & environ cent soldats ; & celui de Douglas , deux Capitaines & près de cinquante soldats , sans les blessés. On attacha la nuit le mineur pour la seconde fois, & le lendemain vingt-deux le Château capitula, & se rendit aux mêmes conditions que Barleduc.

Le Cardinal , que ces succès mettoient en goût , souhaita de les pousser plus loin , & qu'on terminât la Campagne par la prise de Sainte Méneboult. Après avoir laissé de bonnes garnisons dans Ligny & Barleduc , & en avoir réparé les brèches autant que la saison le pouvoit permettre , l'Armée partit de Contrusson le vingt-sept; & arriva le lendemain à Sommyeure , où elle resta jusqu'au trente. On étoit obligé durant cette marche de cantonner les troupes dans les Villages , la rigueur de l'Hiver ne permettant pas de camper. La gelée fut si violente le jour qu'on arriva à Sommyeure , que les cavaliers furent obligés de marcher à pied pour s'échauffer: trente ou quarante soldats périrent ce jour-là de l'excès du froid ; car aussi-tôt que quelqu'un de ceux qui n'étoient pas bien vêtus s'asseïoit pour se reposer, le froid le saisissoit, & il ne pouvoit plus se relever : le Duc d'Yorck

1652. en vit plufieurs gelés à mort, & il en feroit péri un bien plus grand nombre, fans le foin que prirent les Officiers de faire mettre fur des chevaux ceux qu'ils voïoient prêts à fuccomber, pour les porter jufqu'aux prémiers Villages, où on en fauva plufieurs en leur donnant de l'eau de vie ou d'autres liqueurs. Ce qui rendoit ce froid plus vif & plus pénétrant, c'eft qu'on marchoit dans ces vaftes plaines de Champagne, où il n'y avoit aucun abri contre un vent de Nord-Eft perçant, qui foufloit directement au vifage: ce fut auffi ce qui empêcha le fiège de Sainte Ménehoult.

M. de Turenne repréfenta au Cardinal les difficultés qu'il y avoit pour l'entreprendre dans un tems fi cruel; qu'on ne pouvoit pas y trouver comme à Bar & à Ligny où mettre l'Infanterie à couvert, ni du fourage aux environs pour la Cavalerie, puifqu'il n'y avoit point de fauxbourg, & que le païs avoit été mangé par les ennemis; que la Place étant bonne & munie d'une groffe garnifon, il faudroit y mettre le fiège dans les formes; & qu'au-lieu de terminer glorieufement la Campagne, on hazardoit la ruïne entière de l'Armée, & de lever honteufement le fiège.

1653. Le Cardinal fe rendit enfin à de fi fortes raifons: on marcha du côté de Rhétel par Miocour & de Grivy; & le prémier jour de l'année mil fix cens cinquante-trois on paffa la nuit à Attigny, qui eft fituée fur la rivière d'Aifne, qu'on paffa le lendemain pour venir à Saux aux Bois. On trouva l'entreprife de Rhétel prefque auffi difficile que celle de Sainte Ménehoult; ce qui fit prendre le parti d'attaquer Château-Porcien, deux lieues plus bas parce qu'on y trouvoit les mêmes facilité

qu'au fiège de Barleduc, n'y aïant que le Château qui fût de défenfe, & la Ville qu'on comptoit d'enlever d'abord, pouvant contenir & mettre à couvert affés de troupes pour en faire le fiège. 1653.

M. de Turenne arriva le fix Janvier à Son, où il mit en quartier & dans les Villages circonvoifins la plupart de fa Cavalerie & une partie de fon Infanterie: il n'y a qu'une lieue & demie de là à Château-Porcien, & c'étoit le pofte le plus propre pour empêcher qu'on ne jettât du fecours dans la Place. Le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont furent chargés du foin de ce fiège. Le Maréchal de la Ferté établit les quartiers de fa Cavalerie à . . . . ., pour empêcher auffi le fecours, & le Cardinal logea à Balhan. Le Duc d'Yorck n'aïant pas été tout le tems à ce fiège, il n'en fera point fait ici de détail, & on ne rapportera que ce qui fe paffa aux quartiers où le fervice fut rude, à caufe de l'approche du Prince de Condé, qui vint pour tâcher de faire lever le fiège. Pour l'en empêcher, toute la Cavalerie qui étoit cantonnée aux environs de Son, avoit ordre d'y marcher tous les foirs, d'y refter toute la nuit, & de rentrer dans fes quartiers après le lever du foleil: la Cavalerie du Maréchal de la Ferté faifoit la même chofe, & cette manœuvre fatiguante dura autant que le fiège, qui heureufement ne fut pas bien long. La Ville aïant été prife d'abord, on ne tarda point à attacher le mineur au Château: quand la mine fut prête, le Gouverneur, qui s'appelloit Dubuiffon, capitula, & convint de rendre la Place dans quatre jours, fi elle n'étoit pas fecourue. Les ennemis qui en furent avertis, s'avancèrent jufqu'à Chaumont pour ten-

1653. ter le fecours: on crut le dernier jour qu'on en viendroit aux mains ; les Partis rapportèrent qu'ils marchoient pour attaquer les troupes du Roi : on les mit en bataille dans le paffage fur la plaine au-deffus du Château; elles y reftèrent jufqu'à midi , qu'on apprit que l'ennemi s'étoit retiré ; & une heure après le Château fe rendit, fuivant la capitulation, que la rigueur de la faifon procura plus honorable à la garnifon qu'elle n'eût été dans un autre tems : elle fit fouhaiter d'avoir la Place à quelque prix que ce fût , toute l'Armée étant extraordinairement fatiguée, & le païs aux environs ruïné. L'Infanterie fouffroit plus que le refte ; on ne pouvoit lui fournir régulièrement le pain ; le Commiffaire des vivres n'avoit pu faire de magafins dans aucune des Villes voifines , & le Soldat étoit contraint de manger de la chair de cheval , d'autres méchantes nourritures , & particulièrement des troncs de choux , qu'ils appelloient le pain du Cardinal.

Cependant lorfqu'ils crurent entrer dans les quartiers d'hiver, après avoir paffé l'Aifne le treize, & avoir été cantonnés à Poilcour & dans les Villages voifins, enfuite à Prouilli entre Reims & Fifmes , où on demeura deux ou trois jours; le Cardinal ordonna que l'Armée retournât du côté de l'Aifne, qu'elle paffât le vingt à Pont-à-Vère, pour aller reprendre Vervins, dont les Efpagnols s'étoient emparés l'Eté précédent & y avoient mis garnifon. La Place n'étoit pas affés forte pour foutenir un fiège; mais le quartier étoit bon, & pouvoit incommoder le païs d'alentour , ce qui fit fouhaiter au Cardinal qu'on ne quittât point la Campagne qu'elle ne fût prife. Ja-

mais ſoldats, ni Officiers même, ne marchèrent à une entrepriſe avec plus de répugnance & de murmures: après avoir ſupporté toute la rigueur de la gelée, on ne pouvoit ſoutenir que bien impatiemment la fatigue du dégel, au travers d'un païs montueux, dont la terre glaiſe rendoit les chemins impraticables, particulièrement entre Pont-à-Vère & Laon, où les bagages reſtèrent dans la boue; & quoiqu'après avoir ſurmonté ces difficultés on entrât dans un païs plus ouvert, la continuation du dégel rendit les chemins également mauvais par-tout. Cette marche ruïna la plupart des équipages, & fit perdre beaucoup de bagages & de chevaux. 1653.

On arriva le vingt-cinq à Voulpaix, à une lieue de Vervins. Le Duc d'Yorck qui ſuivoit M. de Turenne par-tout, étant allé avec lui reconnoître la Place, & s'étant avancé fort près avec un Gentilhomme pour mieux faire ſes remarques, il prit un petit Parti de Cavalerie de la Place pour être de l'Armée, & ne reconnut ſon erreur que quand les ennemis étant approchés à la portée du piſtolet, ils tirèrent dans le moment qu'il alloit s'engager au milieu d'eux; mais leur precipitation lui donna le tems, & au Gentilhomme qui l'accompagnoit, de ſe ſauver.

Le lendemain, on détacha environ mille fantaſſins & deux cens chevaux pour commencer l'attaque de la Place, dont la garniſon étoit de neuf cens hommes, ſix cens d'Infanterie & trois cens de Cavalerie. M. de Baſſecour Colonel, & brave homme, en étoit Gouverneur. Les aſſiègeans ſe logèrent la prémière nuit à couvert des maiſons & des jardins qui ſont contre la ville; le jour ſuivant on dreſſa une

1653. batterie ſur le ſoir, ce qui obligea les ennemis de capituler, à condition de ſortir de la Place avec armes & bagages.

Ce petit ſiège couta peu ou point de monde : quoiqu'il fût fort court, on murmuroit toujours de ce qu'après la priſe de Château-Porcien on n'avoit pas envoïé les troupes directement en quartier d'hiver; & comme l'ennemi, ſuivant ſa coutume, diſoit des injures du haut des murailles de Vervins contre le Cardinal: les ſoldats, au-lieu de prendre ſon parti, ne répondirent jamais qu'*Amen* à toutes leurs imprécations. Le vingt-huit au matin, M. de Turenne aïant vu ſortir Baſſecour avec ſa garniſon, & aïant pris poſſeſſion de la Place, fit marcher l'Armée à Creci-ſur-Serre & de là à Laon, d'où toutes les troupes furent envoïées à leurs quartiers d'hiver; & le Cardinal, les Généraux & toutes les perſonnes de qualité prirent le chemin de Paris, où ils arrivèrent le trois de Février. C'eſt ainſi que finit cette longue Campagne, pendant laquelle M. de Turenne acquit une gloire immortelle, en ſauvant pluſieurs fois la Monarchie par ſes conſeils, par ſa conduite & par ſa valeur.

La Campagne précédente aïant été ſi pénible & ſi longue, celle de cette année ne put commencer que tard : l'Armée du Roi étoit entrée la dernière dans ſes quartiers d'hiver, & la plupart des troupes avoient été diſtribuées dans le Poitou, l'Anjou, la Marche & dans d'autres Provinces auſſi éloignées. Néanmoins elle prévint les ennemis, & fit le ſiège de Rhétel avant qu'ils ſuſſent qu'elle étoit aſſemblée.

Cette ville eſt ſituée ſur la rivière d'Aiſne

qui arroſe une partie de la Champagne, & après avoir coulé dans ces plaines, les plus vaſtes qui ſoient dans cette partie de l'Europe, elle perd ſon nom en tombant dans la rivière d'Oiſe. La Place étoit conſidèrable alors par l'entrée qu'elle donnoit aux ennemis dans toute cette Province, & la facilité de pouſſer leurs courſes juſqu'aux portes de Paris, & d'étendre fort loin les contributions. Quoique le Prince de Condé en eût confié le gouvernement au Marquis de Perſan, fort brave Officier, & que la garniſon parût ſuffiſante, elle ne l'étoit pas à proportion de l'importance de la Place, & du danger où elle étoit d'être attaquée : mille hommes davantage en auroient rendu le ſiège plus difficile, & pouvoient au moins la faire tenir aſſés longtems pour donner celui de la ſecourir. 1653.

M. de Turenne profitant de cette faute, fit attaquer bruſquement les dehors dès la prémière nuit, lorſque les ennemis s'y attendoient le moins. Le Gouverneur & les Officiers principaux qui y étoient, dans le deſſein d'obſerver où les aſſiègeans feroient leurs approches, furent ſi ſurpris de ſe voir inſultés de tous côtés, & avec tant de vigueur, qu'ils ne purent pas faire grande réſiſtance; les dehors furent emportés, & le Gouverneur penſa y être pris avant qu'il pût ſe retirer dans la Ville.

Quoique le foſſé fût bon, & les ouvrages hauts, comme ils n'étoient que de terre, & que les paliſſades n'étoient plantées que ſur le parapet où elles ſont le moins néceſſaires, les aſſiègeans y marchoient plus volontiers, parce que y étant une fois arrivés, l'avantage étoit égal de part & d'autre pour attaquer

1653. comme pour défendre, & le plus grand nombre l'emportoit; on y perdit cependant plusieurs soldats & quelques Officiers. Mais les assiègés dont toute l'espèrance consistoit dans la défense des dehors, avoient perdu courage après en avoir été chassés. On éleva ensuite des batteries si près des murailles qui n'étoient point des plus fortes, qu'on y fit en peu de tems deux brèches, qui obligèrent les assiègés de capituler le huit de Juillet. Ils sortirent le lendemain avec armes & bagages, & furent conduits à la garnison Espagnole la plus proche. L'Armée resta deux ou trois jours pour réparer les brèches; & après avoir pourvu la Ville de toutes les choses nécessaires, & y avoir laissé une bonne garnison, elle marcha vers Guise, sur ce qu'on avoit été informé que les ennemis avoient marqué leur rendés-vous aux environs. Etant campée le onze auprès de Noircourt, on fut averti par un Exprès du Gouverneur de Rocroy, qu'une partie de leur Armée qui marchoit au rendés-vous, s'étoit cantonnée dans plusieurs Villages aux environs de Chimay, Glajon & Terlon, de l'autre côté des Ardennes. Les Généraux résolurent de marcher à eux avec toutes les troupes, & quelques pièces de campagne, ne laissant que cinq ou six cens hommes pour la garde des bagages. M. de Turenne qui conduisoit l'avant-garde fit toute la diligence possible; mais en arrivant à Nost presque au bout de la forêt, il sut par des prisonniers qu'un petit Parti lui amena, que les ennemis avoient été avertis de son dessein & de sa marche: ainsi on jugea à propos de retourner à Noircourt; & après avoir emploïé trois jours dans cette marche, on rejoignit les bagages le quatorze.

Toute l'Armée marcha le dix-fept à Haris, & de là à S. Algis, où le Roi de France & le Cardinal Mazarin la joignirent. Le vingt-cinq elle campa à Ribemont, & on apprit que l'Armée d'Efpagne, forte au moins de trente mille hommes, avec une artillerie & des provifions proportionnées, s'étant aflemblée auprès de l'Arbre de Guife, marchoit pour entrer en France. Il fe tint un Confeil en préfence du Roi & du Cardinal, pour délibèrer fur la conduite qu'on devoit tenir contre une Armée fi puiffante, celle de Sa Majefté n'étant que de fix mille fantaffins & d'environ dix mille chevaux. Plufieurs opinèrent de mettre toute l'Infanterie, à la réferve d'un détachement de mille hommes, dans les Villes frontières, avec quelque Cavalerie; & que le Corps de Cavalerie & le détachement d'Infanterie feroient toujours aux trouffes des ennemis pour enlever leurs fourageurs, leur couper les vivres & les fatiguer enforte qu'ils ne puffent point faire de fiège. D'autres au contraire étoient de fentiment qu'il ne faloit point féparer l'Armée, avec laquelle on pourroit défendre le paffage des rivières, s'ils avançoient dans le païs; qu'il feroit d'une dangèreufe conféquence de leur laiffer prendre le chemin de Paris, qui ne venoit que d'être réduit à l'obéïffance du Roi, pendant que Bourdeaux étoit encore en rebellion. 1653.

M. de Turenne propofa un avis contraire à tous deux. Il jugeoit que le prémier étoit dangèreux, parce qu'en divifant les forces, les ennemis pouvoient aifément chaffer le peu qu'on en auroit en campagne, faire tout à leur aife le fiège qu'il leur plairoit, & fe retrancher de forte qu'avant qu'on pût avoir raffem-

1653. blé toutes les troupes, il ne feroit plus possible de les forcer : que la diversion qu'on entreprendroit de faire en attaquant une de leurs Places, deviendroit inutile, puisqu'ils auroient assés de tems pour achever leur siège, & venir secourir la Place que les troupes du Roi auroient attaqué, quelque peu considèrable qu'elle pût être. A l'égard du second, qu'il n'étoit pas possible de défendre le passage des rivières contre une Armée si supérieure en Infanterie : que eette conduite intimideroit les troupes, qui craindroient d'être forcées dans leurs postes ; & qu'elle feroit encore un bien plus méchant effet dans Paris & dans les Provinces. Que son sentiment étoit qu'il faloit tenir l'Armée entière, & observer les ennemis d'aussi près qu'on pourroit, de manière qu'on pût éviter le combat : que par ce moïen on les empêcheroit de faire aucun siège de conséquence, parce qu'ils n'oseroient séparer leurs forces ; & qu'avant qu'ils pussent s'être retranchés & avoir fait leur pont de communication, on choisiroit par où les attaquer : qu'il ne croïoit pas qu'ils eussent dessein d'entrer bien avant dans le païs, parce que les troupes du Roi étoient en état de leur couper les convois, sans lesquels il leur seroit impossible de subsister. Ces conseils de M. de Turenne furent suivis, & la Cour s'étant retirée, on les mit aussi-tôt en exécution.

Les Espagnols avancèrent d'abord entre la Seine & l'Oise, & vinrent camper à Fonsomme & à Fervaques. Ils passèrent le prémier jour d'Août à la vue de l'Armée du Roi, marchant vers Ham, la Somme à leur droite ; & aïant campé à S. Simon & à Clastres, ils emploïèrent un jour entier à passer les défilés.

M. de Turenne à leur approche fit mettre l'Armée en bataille; & voïant qu'ils passoient outre, il la fit marcher le long de la rivière auprès de laquelle elle étoit, jusqu'à Maïot proche La Fère. Le lendemain on travailla tout le jour à faire des ponts pour l'Infanterie, & des passages pour la Cavalerie, dans le dessein de passer cette rivière, si les ennemis avançoient davantage dans le païs: on sut le lendemain matin qu'ils marchoient toujours en avant. M. de Turenne voulut reconnoître lui-même quelle route ils prenoient, avant de passer la rivière; & s'étant avancé avec mille chevaux pour mieux pénétrer leur dessein, il envoïa ordre ensuite à toute l'Armée de le suivre en marchant le long de la rivière. Elle campa le troisième Août à Fargnier, étant suffisamment couverte par des bois du côté des ennemis, & sur ce qu'on apprit qu'ils s'étoient avancés jusqu'à Roïe, elle marcha vers Noïon, où elle arriva le cinq. On y apprit que Roïe avoit été prise & pillée: il n'y avoit dedans que les Bourgeois, qui ne laissèrent point de se défendre, & ne se rendirent qu'après que les batteries furent dressées, & que le canon eut tiré. Le neuf on fit avancer l'Armée à Magny, où le païs étant fort couvert & serré, il n'y avoit rien à craindre. De là on envoïa M. de Schomberg avec les Gendarmes, au nombre de deux cens cinquante chevaux, & cent fantassins, pour se jetter dans Corbie. On mit aussi trois cens hommes dans Péronne, & ce furent les seuls détachemens qu'on envoïa dans des Places pendant toute la Campagne. 1653.

On fut informé que les ennemis s'approchoient de Corbie, sur quoi on se posta le dix

1653. à Eperville, proche de Ham: à peine y fut-on arrivé, qu'on eut avis que le Comte de Megen devoit sortir le lendemain de Cambray avec trois mille hommes pour conduire aux Espagnols, entre Péronne & Corbie, un grand convoi de vivres, des pionniers, & toutes les munitions nécessaires pour un siège. L'Armée décampa un peu avant le coucher du soleil, passa la Somme à Ham, & marcha toute la nuit dans le dessein d'intercepter le convoi. Pour faire plus de diligence la Cavalerie prit les devants, on n'en laissa que peu avec l'Infanterie, qui avoit ordre de suivre avec l'artillerie & les bagages. La Cavalerie arriva à Péronne à la pointe du jour: on en tira les trois cens hommes d'Infanterie qu'on y avoit jettés, & tous ceux dont la garnison pouvoit se passer, & continuant de marcher vers Bapaume on fit alte à deux ou trois lieues de cette Place, & on envoïa des Partis, vers Cambray pour reconnoître la marche du convoi; mais à midi ils rapportèrent qu'il étoit rentré dans la Place, sur ce que, peu de tems après en être sorti, les ennemis avoient su que les troupes du Roi venoient à eux. On apprit en même tems que l'Armée Espagnole s'étoit avancée vers la Somme près de Bray; sur quoi on retourna joindre l'Infanterie au village de Manancourt, où coule un petit ruisseau qui passe par le Mont S. Quentin, & tombe dans la Somme proche de Péronne: on y campa la nuit, & aïant eu avis le lendemain douzième au matin que les ennemis jettoient des ponts sur la rivière, le long de laquelle ils campoient, on jugea à propos de se retirer un peu en arrière le long du même ruisseau, à Alesne près du Mont S. Quentin, dans la ré-

ſolution toutefois qu'en cas que l'ennemi paſſât la Somme, on poſteroit l'Armée un peu au-deſſus de Manancourt, dans un lieu que les deux Généraux avoient marqué pour la mettre en bataille dès que l'ennemi approcheroit. Quoique la choſe eût été ainſi arrêtée par tous deux, elle fut changée par l'un ſans attendre l'avis de l'autre. M. de Turenne, ſuivant ſa coutume, ſortit de ſon quartier le treize au lever du ſoleil, peu accompagné, pour viſiter la garde de Cavalerie qui étoit de l'autre côté du ruiſſeau; & n'y recevant aucune nouvelle des Partis qu'il avoit envoïés la nuit pour lui rapporter ce qu'ils découvriroient des mouvemens des ennemis, il alla à Péronne pour y détacher des Partis de l'autre côté de la Somme, ne croïant pas qu'il fût poſſible que les ennemis avançaſſent vers l'Armée du Roi ſans en avoir été averti par Bapaume, ou par quelqu'un de ſes Partis. Ils avoient néanmoins fait tant de diligence que leur avant-garde avoit paſſé Bapaume avant la pointe du jour, de manière qu'il ne fut pas poſſible aux Partis qui ſe trouvèrent coupés de tous côtés, de donner aucun avis. Les gardes avancées de M. de la Ferté donnèrent la prémière allarme, que ce Maréchal prit ſi chaudement, qu'au-lieu de marcher pour occuper le terrein dont on étoit convenu le jour précédent, il fit marcher l'aîle gauche qu'il devoit commander au travers de l'aîle droite, & la fit aller vers Péronne, pendant que cette dernière commençoit à avancer vers le terrein qui lui avoit été marqué. Les choſes étoient dans ce deſordre quand M. de Turenne retourna de Péronne, lequel trouvant que M. de la Ferté rangeoit ſa gauche près du Mont S. Quentin, 1653.

1653. il fit avancer ſon aîle droite pour la joindre, étant trop tard de marcher au prémier poſte, parce que les ennemis en étoient déja fort près, & avançoient avec d'autant plus de joïe, qu'ils connoiſſoient l'avantage qu'ils avoient de trouver l'Armée de France en plaine, où elle ne pouvoit pas éviter le combat. En effet, elle auroit été infailliblement battue ſi elle y fût reſtée: car quoique l'ordre de bataille fût excellent, ſuivant la nouvelle méthode, la ſeconde ligne étant à une diſtance proportionnée à la prémière, y aïant un bon corps de réſerve de douze eſcadrons & de deux bataillons derrière le tout, & l'aîle gauche étant rangée au pied du Mont S. Quentin; cependant les ennemis étant beaucoup ſupérieurs en nombre, ils pouvoient prendre la droite en flanc, le prémier eſcadron de cette aîle n'étant qu'à la portée du piſtolet d'une colline, dont l'ennemi gagnant la hauteur, pouvoit la déſoler de ſon canon & de ſa mouſquetterie, & la charger enſuite en flanc.

M. de Turenne n'étoit pas le ſeul qui connoiſſoit le danger; toute la droite de l'Armée en étoit dans une conſternation extrême, & jamais on n'a vu une crainte d'être battu plus univerſelle. Il courut auſſi-tôt qu'il s'en fut apperçu à M. de la Ferté, pour l'avertir que ſi l'Armée reſtoit dans cette ſituation, elle ſeroit abſolument défaite; qu'il étoit réſolu de marcher aux ennemis au haut de la montagne, puiſqu'on ne pouvoit être ailleurs dans un terrein plus deſavangeux que celui où on étoit; qu'il n'y avoit pas d'autre moïen de redonner courage aux ſoldats, & qu'il le prioit de le ſuivre. Il revint immédiatement à ſa droite, à la tête de laquelle il monta auſſi-tôt ſur

fur la hanteur, & en y arrivant avec les premiers efcadrons, il envoïa M. de Varenne, ancien Officier fort expérimenté, qui avoit fervi fous lui dans toutes fes Campagnes d'Allemagne, & en qui il avoit beaucoup de confiance, pour reconnoître le terrein où on devoit marcher. A peine eut-on avancé un mille, qu'il rapporta à fon Général qu'il avoit découvert un pofte fort avantageux qui n'étoit pas éloigné. M. de Turenne y fut, & trouva qu'il étoit tel en effet que l'ennemi n'oferoit l'y attaquer. Il y avoit fur la droite un ruiffeau qui vient de Roifet, & tombe dans la Somme un peu au-deffus de Péronne; la gauche étoit bornée par une montagne fi efcarpée qu'on ne la pouvoit monter ni à cheval ni à pied, & la diftance entre deux ne pouvoit contenir que vingt ou trente efcadrons. Il y avoit devant un petit vallon, & du côté du ruiffeau un ravin que la Cavalerie n'auroit pu paffer qu'avec peine: le village le plus près s'appelle Tincour ou Buires. 1653.

La différence du pofte changea la contenance du foldat: il reprit fa gaïeté ordinaire, & les ennemis ne l'y auroient pas attaqué impunément; car quoiqu'ils fuffent prefque deux contre un, on travailla auffi-tôt à cinq redans, dont chacun pouvoit contenir cent hommes; & on plaça toute l'artillerie de manière que les ennemis auroient effuïé le feu de trente pièces de canon avant qu'ils euffent pu voir l'Armée du Roi, qui étant derrière pouvoit les charger à fon choix, avec de la Cavalerie ou de l'Infanterie, dans un terrein fi étroit que l'aîle droite commandée par M. de Turenne formoit quatre ou cinq lignes, qui fe foutenoient l'une l'autre, pendant que M. de

1653. la Ferté qui avoit ſa gauche rangée le long du haut de la montagne, pouvoit ſeconder la droite en cas de néceſſité.

Ce fut ſur les deux ou trois heures après midi qu'on commença de voir l'Armée Eſpagnole marchant en bataille, & avançant par l'extrèmité d'un bois qui s'étendoit depuis la portée du mouſquet des redans de l'Armée de France, tout le long du ſommet de la montagne qui étoit ſur la gauche, & qui reſſerroit le terrein par où elle croïoit aller l'attaquer d'abord; mais quand elle en fut environ à une demi-lieue, elle fit alte, & la plupart de l'Infanterie courut au ruiſſeau pour y étancher la ſoif ardente qu'elle ſouffroit, n'aïant point trouvé d'autre eau depuis qu'elle avoit quitté la Somme.

On a ſu depuis que le Prince de Condé vouloit attaquer en arrivant, mais que le Comte de Fuenſaldagne s'y oppoſa, repréſentant la laſſitude des troupes, principalement de l'Infanterie, après une marche ſi pénible dans un païs auſſi ſec que la ſaiſon étoit chaude; qu'elle ne pouvoit combattre que le lendemain, vu la difficulté qu'il y auroit de la retirer de la rivière pour la remettre en bataille; que le repos d'une nuit la remettroit de la fatigue de la journée; qu'un ſi petit délai ne gâteroit rien, puiſque l'Armée de France ne pouvoit leur échapper; que ſi peu de tems ne pouvoit pas lui ſuffire pour rien faire qui la mît en ſûreté; & que le reſte de l'après-midi ſeroit emploïé à la reconnoître, & à réſoudre par où on attaqueroit.

Le Prince céda à des raiſons ſi fortes; l'Armée Eſpagnole campa la nuit en bataille; mais les Officiers Généraux trouvèrent le lendemain

celle du Roi si avantageusement postée, qu'ils ne songèrent plus à l'attaquer. Elles furent trois ou quatre jours en présence, dans une escarmouche presque continuelle, qui n'aboutit à rien. Le seize d'Août on entendit à la pointe du jour sonner le boute-selle & battre la générale dans l'Armée ennemie; celle de France se mit aussi-tôt sous les armes, & M. de Turenne alla lui-même avec deux escadrons vers leur Camp pour observer leur marche, & juger quelle Place ils avoient dessein d'assièger. Etant arrivé à la moitié du chemin entre les deux Armées, il y laissa un escadron, & avançant un peu plus loin avec l'autre il s'arrêta, & envoïa le Duc d'Yorck avec M. de Castelnau, & douze autres Officiers & Volontaires parfaitement bien montés, pour approcher des ennemis autant qu'il seroit possible, avec ordre de ne point combattre, & de se retirer en cas qu'on vint à les pousser. Ils entrèrent dans le Camp même des ennemis jusqu'aux huttes de l'Infanterie, avant que l'arrière-garde de la Cavalerie fût dehors. Ils s'arrêtèrent, & observèrent à leur aise le mouvement de toute l'Armée; ensuite ils avancèrent jusqu'à la portée du pistolet des derniers escadrons, sans que de part ni d'autre on se mît en devoir de s'inquièter; & après avoir reconnu clairement qu'ils marchoient vers S. Quentin, ils vinrent rejoindre M. de Turenne, qui envoïa aussi-tôt M. de Beaujeu, un des Lieutenans-Généraux, avec douze cens chevaux & six cens fantassins, pour se jetter ou dans Guise qu'il jugea qu'ils avoient dessein d'assièger, ou dans telle autre Place qu'il lui paroîtroit qu'ils voulussent attaquer. Beaujeu fit tant de diligence, qu'il entra dans Guise au 1653.

1653. moment que la Cavalerie des ennemis parut pour l'investir. Se voïant ainsi prévenus, ils abandonnèrent l'entreprise; & après avoir resté quelques jours aux environs de cette Place, ils retournèrent sur leurs pas, & furent camper à Caulaincourt à une lieue de l'Abbaïe de Vermand, & à deux de S. Quentin.

Aussi-tôt que M. de Beaujeu fut détaché, toute l'Armée se mit en marche; on fit passer les bagages au travers de Péronne, & l'ennemi étant à telle distance, qu'on ne craignoit point qu'il vînt tomber sur l'arrière-garde avant qu'on eût passé la Somme, toute l'Armée défila au travers de la Ville; & quoiqu'elle soit assés longue, & qu'il n'y ait qu'un pont, M. de Turenne ne laissa pas d'avancer le même soir avec l'avant-garde jusqu'à Golancourt, à une lieue de Ham : ce qui fit le même effet que si l'arrière-garde, qui ne put y arriver que le lendemain matin, y avoit été en même tems, parce que les ennemis crurent que toute l'Armée étoit ensemble, comme M. de Turenne l'avoit assuré à ceux qui lui représentèrent qu'elle ne pouvoit pas arriver le soir à Golancourt, en leur répondant, qu'étant couvert de la Somme, les Partis ennemis ne pourroient la découvrir & en rendre compte que par les feux, dont le grand nombre ne leur laisseroit aucun doute que toute l'Armée ne fût ensemble. Aussi faut-il lui rendre cette justice, que jamais Général ne prit dans les marches de plus justes mesures, & ne pénétra mieux dans les desseins de l'ennemi. Cette diligence, aussi bien que celle de M. de Beaujeu, empêcha le siège de Guise.

Les Espagnols étant ainsi déconcertés, on ne jugea pas à propos d'avancer plus loin : on

ſe tint depuis la dernière allarme plus que jamais ſur ſes gardes, & les ennemis étant venus camper à Caulincourt, ſur ce que M. de Turenne fut averti que les fourageurs prenoient l'habitude de paſſer le ruiſſeau, derrière lequel étoit leur Armée, & qu'ils alloient vers Ham avec peu d'eſcorte; il ordonna à M. de Caſtelnau d'aller avec mille chevaux pour tacher de les ſurprendre. Il partit le ſoir avec dix eſcadrons, & marcha à Ham, où étant arrivé aux portes, au-lieu de paſſer outre, il s'y arrêta juſqu'à la pointe du jour, qu'il fit paſſer au travers de la Ville deux petits Partis pour aller à la découverte: il les ſuivit, & lui aïant été rapporté que les ennemis étoient au fourage, il envoïa ordre à ſa Cavalerie d'avancer; mais avant qu'elle eût paſſé la Ville, & qu'on pût aller à eux, ils prirent l'allarme à la vue des Partis, & ſe retirèrent n'aïant perdu que vingt ou trente hommes Ainſi ce que M. de Turenne avoit ſi bien projetté, manqua par la faute du Commandant, qui, quoique galant homme d'ailleurs, & bon Officier d'Infanterie, ne ſavoit point mener la Cavalerie. 1653.

Au-lieu de retourner au Camp, comme il le devoit faire après avoir manqué le coup, il avança dans la plaine juſqu'à une demi-lieue de l'Armée ennemie, & y fit alte pendant une bonne heure: cette faute expoſoit le détachement à une défaite inévitable, ſi les ennemis en euſſent profité, comme ils le pouvoient; il n'y avoit pas un ſeul Officier, ni même un cavalier, qui n'en craignît la conſéquence: la plaine étoit ſi découverte, que les Eſpagnols pouvoient compter juſqu'au dernier homme, voir au moins qu'à une lieue & de-

1653. mie derrière, il n'y avoit perſonne pour les ſoutenir, & rien ne pouvoit les empêcher de paſſer le ruiſſeau. M. de Caſtelnau, après avoir reſté là ſi longtems ſans néceſſité, ſe retira, & mit dans un village malhabilement une embuſcade de cent chevaux, n'étant pas probable que les ennemis laiſſaſſent paſſer le ruiſſeau à leurs gens, après une allarme ſi récente. Cependant M. de Turenne inquièt de ce qu'on tardoit ſi longtems, vint lui-même avec quatre ou cinq eſcadrons & environ quatre cens fantaſſins, paſſa au travers de Ham, & avançant au-delà, diſpoſa ſes troupes de manière qu'elles puſſent favoriſer la retraite de M. de Caſtelnau, ſi les ennemis l'euſſent pouſſé; mais il ne fut pas longtems ſans le voir revenir en meilleur état qu'il ne croïoit.

L'Armée du Roi reſta dans ce Camp juſqu'au prémier de Septembre, que l'on fut informé que l'ennemi avoit décampé de Caulincourt pour aller aſſièger Rocroi, & qu'un gros détachement de Cavalerie avoit pris les devans pour l'inveſtir, & empêcher qu'on n'y jettât du ſecours. La garniſon en étoit foible, & la Place étant ſituée dans une petite plaine environnée de bois, quiconque y eſt poſté le prémier peut aiſément empêcher d'y paſſer; & ce fut inutilement qu'on tenta de la ſecourir.

On réſolut, pendant que les ennemis ſeroient occupés à ce ſiège, de faire celui de Mouſon. L'Armée paſſa l'Oiſe à La Fère, & arriva le neuf Septembre à Remilli, à une lieue de Mouſon. Le lendemain on paſſa la rivière au-deſſous de la Ville, & chacun prit ſes quartiers; M de Turenne au-deſſous, & M. de la Ferté au-deſſus: la Cavalerie du

prémier s'étendoit fur une ligne depuis la rivière jufqu'au haut de la montagne, un peu hors de la portée du canon de la Place, & il campoit lui-même avec fon Infanterie & fes Gendarmes dans une petite vallée à demi-portée du canon; & dans un vallon plus étroit & plus près de la Ville, il pofta les deux régimens d'Yorck & de Guienne, & y fit ouvrir la tranchée la même nuit. M. de la Ferté commença fes approches en même tems; mais fes troupes fe poftèrent un peu plus loin de la Place que celles de M. de Turenne. 1653.

Moufon eft fituée fur la Meufe, entre Sténai & Sedan; elle a un pont couvert d'un ouvrage à corne; la Ville eft fortifiée d'une bonne muraille ancienne, flanquée de tours rondes, dont quelques-unes font affés groffes, & celle qui eft du côté de la montagne l'eft plus que toutes les autres; elle a un très bon foffé fec, qui prefque par-tout eft bien paliffadé dans le milieu, & le côté extérieur eft revêtu de pierres de taille; le côté de la Ville le plus éloigné de la riviére étant commandé d'une montagne, eft défendu d'une envelope de trois ou quatre baftions & d'un demi-baftion; & des deux côtés jufqu'à la rivière, il y a plufieurs demi-lunes & autres dehors.

La garnifon étoit d'environ quinze cens hommes d'Infanterie & de deux ou trois cens chevaux: le Gouverneur étoit un vieux Colonel Allemand, nommé Wolf. La plupart de cette garnifon avoit été mife dans la Place par le Comte de Briol, un des Officiers du Prince de Condé, qu'il avoit détaché en marchant à Rocroi, avec un Corps de troupes, pour fe jetter dans Moufon, Sténai, Clermont & Sainte Ménehoult, qui étoient àlui, ne doutant point

1653. que l'Armée du Roi n'en affiègeât une; & Briol jugeant par fa marche qu'elle alloit à Moufon, fe contenta d'en augmenter la garnifon, & garda le refte des troupes qu'on lui avoit données, pour pourvoir à la fûreté des autres Places.

Les approches furent pouffées la prémière nuit affés loin, & avec peu de perte, par le régiment de Picardie, & on éleva une batterie de cinq ou fix pièces de canon. La nuit fuivante, les régimens de La Feuillade & de Guienne montèrent la tranchée, & l'avancèrent confidèrablement : dans le même tems, un régiment d'Infanterie qui étoit pofté dans quelques maifons auprès du pont, eut ordre d'infulter l'ouvrage à corne qui le couvroit; l'ennemi jugea à propos de fe retirer, & il fut emporté fans peine & fans perte. Ce fut le tour du régiment de Turenne la troifième nuit; il pouffa la tranchée fi loin, que la nuit fuivante les régimens d'Yorck & de Palluau arrivèrent jufqu'au bord du foffé des dehors, & attachèrent le mineur à la face du demi-baftion de l'envelope, après avoir coupé les paliffades du foffé: il travailla jufqu'après midi, qu'il appella pour demander de la chandelle & à boire, fans quoi il ne pouvoit plus travailler : un Sergent d'Yorck lui porta l'un & l'autre, à la faveur d'un grand feu de moufquetterie qu'on fit pendant qu'il alla & revint. Le régiment de Picardie monta la tranchée pour la feconde fois, la nuit du quatorze au quinze. Ce jour-là le Duc d'Yorck allant à la tête des ouvrages, accompagné de Meffieurs d'Humières & de Créqui, & de quelques autres, pendant le peu de tems qu'ils reftèrent dans la

prémière batterie, un boulet de canon tiré de 1653.
la Place, paſſa entre trois barils de poudre ſans y mettre le feu, qui auroit fait ſauter tout ce qui étoit dans la batterie; mais le danger paſſa ſi vîte, qu'on n'eut pas le tems de l'appréhender. M. de Turenne obſervant que les aſſiègés ne faiſoient pas ſi grand feu de l'envelope comme de coutume, crut qu'ils y avoient peu de monde, & qu'ils la vouloient abandonner, jugeant que la mine étoit prête à jouer; il ordonna qu'un Sergent, ſuivi de quelques ſoldats, montât ſur le ſoir par l'endroit dont la fraiſe avoit été briſée par le canon, pour reconnoître ſi les ennemis abandonnoient l'envelope: le Sergent y fut, & rapporta que les ennemis s'étoient retirés, comme M. de Turenne l'avoit jugé. On fit feu ſur le peu d'ennemis qui y reſtoient, & ils ſe retirèrent dans la Ville. Les aſſiègeans occupèrent auſſi-tôt le foſſé de l'envelope, & ſe contentèrent de faire des Places-d'armes pour ſe loger, & faire feu ſur la Ville: les ennemis en firent cette nuit-là un fort grand dé deſſus les murailles; mais ce fut ſans beaucoup d'effet, parce que les aſſiègeans étoient à couvert.

Il arriva au Camp le lendemain un bataillon de dix compagnies du régiment des Gardes, commandé par M. de Vautourneu; ils montèrent la tranchée, ſuivant leur privilège, la même nuit, relevant le régiment de Picardie. M. de Caſtelnau, qui étoit alors le ſeul Lieutenant-Général dans l'Armée, fut, ſuivant ſa coutume, pour commander; les Gardes refuſèrent de lui obéir, prétendans ne devoir être commandés que par le Général. M. de Turenne étant informé de cette conteſtation,

1653. fut pour tâcher de l'ajufter ; mais trouvant Vautourneu opiniâtre, il pria M. de Caftelnau de fe retirer à fa tente, lui difant qu'aïant fatigué beaucoup la nuit précédente, il avoit befoin de repos, & qu'il refteroit pour lui à la tranchée. Caftelnau obéït: M. de Turenne demeura ; & ne voulant pas décider la queftion, il dépêcha un Courier pour en informer la Cour: qui ordonna aux Gardes d'obéïr au Lieutenant-Général ; & cet ordre étant arrivé avant que ce fût leur tour de monter une feconde fois, il n'y eut plus de difpute. Cellelà fut avantageufe pour le fervice du Roi, les Gardes fe piquans d'honneur, & étant encouragés par la préfence du Général, avancèrent beaucoup leurs travaux : ils firent non feulement une blinde le long du fond du foffé de l'envelope, par le moïen des paliffades qu'ils y trouvèrent qui s'étendoient directement jufqu'à la grande tour, mais ils y firent encore un logement depuis l'endroit où le foffé de l'envelope fe joignoit à celui de la Ville, jufqu'à la demi-lune fur la droite, que les ennemis abandonnèrent, & d'où on eut deffein de paffer dans le foffé de la ville pour y attacher le mineur.

Jufqu'ici on avoit avancé avec affés de diligence & de fuccès ; mais on trouva à la defcente du foffé de la Place plus de difficultés qu'on n'avoit cru. La nuit fuivante, on tâcha de continuer les travaux avec la promtitude accoutumée, en faifant un logement contre les paliffades qui étoient au milieu du foffé : lorfqu'on le crut perfectionné, les ennemis en chafferent les affiègeans avec une grêle de grenades & une pluïe de feu d'artifice & de feu ordinaire fi continuelle, qu'il fut impoffible d'y refter,

Ce mauvais ſuccès ne rebuta point; on ſuivit opiniâtrement le deſſein de ſe loger, mais on y emploïa deux nuits inutilement: quand l'ouvrage étoit achevé, les ennemis jettoient tant de feux d'artifice & de matières combuſtibles, qu'ils détruiſoient tout ce qu'on avoit fait. On fut obligé de chercher quelque autre expédient moins dangèreux: on tenta la nuit ſuivante la deſcente du foſſé, en pouſſant obliquement d'où on étoit logé une tranchée; mais on ſe trouva expoſé au feu d'un canon que les ennemis tiroient d'un flanc ſi bas, que l'artillerie des aſſiègeans ne pouvoit pas le démonter; & on trouva de plus, quand on fut à moitié chemin, la muraille dont il a déja été parlé, qui arrêtoit tout court, ſans le ſecours du canon du flanc qui déſoloit & qui, dès qu'il fut jour, ruïna toutes les blindes qu'on avoit fait. Ainſi il falut avoir recours à la vieille méthode, de creuſer un puits dans le logement qui avoit été fait dans le foſſé de la demi-lune, pour deſcendre par ce moïen dans le fond du foſſé: on y travailla avec tout l'empreſſement imaginable, & on s'efforça d'attacher le mineur à la muraille de la Ville, à la faveur des madriers accommodés à l'épreuve du feu: on les pouſſa juſques contre la muraille; le mineur commença à y travailler, aïant à ſes côtés des barils remplis de terre, pour le préſerver de la mouſquetterie des flancs, pendant que les madriers le garantiſſoient du feu, des pierres & des grenades que l'on jettoit ſans ceſſe; ce qui n'auroit pu le déloger, ſi les ennemis ne ſe fuſſent aviſés d'une nouvelle invention, en attachant une bombe à une chaine qu'ils firent deſcendre contre les madriers; le feu y prit ſi à propos, qu'elle les fit tous ſauter, & 1653.

1653. ils jettèrent ensuite une si grande quantité de feu, que le mineur fut brûlé.

Celui de l'autre attaque ne fut pas plus heureux : M. de la Ferté voulant se hâter, l'avoit fait attacher au Corps de la Place avant qu'il y eût un logement de fait contre la muraille pour le garantir ; les ennemis le découvrirent, & l'étouffèrent de la fumée qu'ils firent à l'embouchure de son trou, qui étoit déja si profond, que le feu ne le put point atteindre. Il fit pendant ce siège une pluïe continuelle & des tempêtes si violentes, qu'elles renverserent souvent les blindes, & éboulèrent des endroits de la tranchée, qui étoit presque par-tout pleine d'eau, & il se passoit rarement trois heures sans pluïe.

Lorsqu'on commença à creuser le puits dans le fossé de la demi-lune, on attacha en même tems le mineur au pied de la grande tour, à la faveur des madriers : il eut plus de bonheur que le prémier, il se logea ; mais avant que ses chambres fussent perfectionnées, il envoïa avertir M. de Turenne qu'il entendoit les ennemis qui contreminoient, & qu'ils arriveroient à lui dans peu d'heures, & beaucoup plutôt qu'il ne pouvoit finir. On lui ordonna de mettre quelques barils de poudre dans le trou qu'il avoit fait, & de le boucher le mieux qu'il seroit possible ; ce qui fut exécuté M. de Turenne ne prétendoit que ruïner la contremine des assiégés, & savoit que cela n'abattroit point la tour ; & comme la poudre devoit faire son effet en arrière, il fit éloigner ceux qui pouvoient courir quelque danger, & se retira lui-même avec ceux qui l'accompagnoient, à la prémière batterie, qui étoit à demi-portée de mousquet de la tour. On mit

le feu à la mine, qui fit tout l'effet qu'on avoit attendu ; elle élargit seulement le trou qu'avoit fait le mineur, tua, comme on le fut depuis, les contremineurs des ennemis, & jetta plusieurs grosses pierres avec autant de violence qu'auroit pu faire le canon : quelques-unes donnèrent contre la batterie derrière laquelle M. de Turenne, le Duc d'Yorck & d'autres s'étoient mis à couvert, & ils en virent plusieurs voler beaucoup plus loin. On renvoïa ensuite le mineur à son trou, avec un Sergent pour le défendre, & six soldats, qui s'y logèrent sans danger : cela s'exécuta de jour. Quand-il fut nuit, on jugea à propos d'ouvrir le puits, qui étoit creusé au niveau du fond du fossé de la Place, car il auroit falu trop de tems pour continuer à le creuser jusqu'à la muraille. Sa profondeur le mettoit à couvert du canon & de la mousquetterie, & on ne croïoit pas qu'il y eût autre chose à craindre que les grenades, les feux d'artifice ou le feu ordinaire; mais à peine fut-il découvert, que les ennemis s'en étant apperçus à la lumière des feux qu'ils avoient allumés pour voir ce qui se faisoit dans le fossé, qu'ils roulèrent du haut des murailles, le long de deux pièces de bois qu'ils avoient attaché ensemble, une bombe qui tomba dans l'ouverture du puits, tua quatre ou cinq hommes qui y travailloient, & ébranla si violemment le logement qui étoit au-dessus, où M. de Turenne, le Duc d'Yorck, quelques Officiers & plusieurs Volontaires étoient alors, qu'ils crurent dans le moment qu'il seroit entièrement ruïné : il subsista néanmoins ; mais on fut plus d'un quart-d'heure avant qu'on pût y aller travailler, à cause de la fumée & de la poussière; &

1653.

1653. quoique les assiègés continuassent de tirer incessamment dessus, & de jetter une infinité de grenades, de toutes sortes de feux, & des bombes de tems en tems, dont aucune n'adressa si juste que la prémière, on ne laissa point de pousser la tranchée jusqu'aux palissades qui étoient au milieu du fossé; mais la quantité prodigieuse de feu qui tomboit continuellement, obligea de couvrir le puits de planches, de fascines & de terre, pour la sureté des travailleurs. Quand on fut au pied de la palissade, on fut obligé de se cacher sous terre, pour éviter les feux que les ennemis y jettoient sans cesse; & enfin on attacha le mineur au corps de la Place.

On perdit cette nuit-là beaucoup de monde; M. de la Feuillade fut blessé d'une grenade à la tête; un coup de mousquet aïant percé le logement, la bale effleura la tête de M. d'Humières, passa au travers de la jambe d'un pionnier, & frappa enfin la botte du Duc d'Yorck, sans lui faire aucun mal. M. de Turenne resta toute la nuit sur la place, & il est certain que sans sa présence la chose n'auroit point réüssi.

M. de la Ferté avoit de son côté si fort avancé son attaque, que sa mine étant prête le jour suivant, on la fit sauter l'après-midi: M. de Turenne avec plusieurs de ses Officiers & Volontaires alla par curiosité voir quel effet elle produiroit, mais il n'entra point dans les tranchées. La mine avoit été faite à l'angle entre la tour & la muraille; & l'intention étoit de renverser non-seulement l'angle, mais encore les parties de la muraille & de la tour qui en étoient les plus proches. Quand elle eut sauté & que la fumée fut dissipée, on vit

qu'elle n'avoit abattu que l'angle & la murail- 1653.
le, & que la tour à laquelle il n'y avoit qu'une fente étoit encore debout; mais aïant fait tirer ſix coups de canon à la fois de la batterie qui étoit ſur le bord du foſſé, cette partie de la tour tomba & appaiſa la colère de M. de la Ferté. dont l'impatience inquièta beaucoup le Chevalier de Clerville Ingénieur qui avoit la conduite de l'attaque. La tour n'étant point tombée d'abord, mit le Maréchal en furie; il menaça le pauvre Ingénieur, qui ne ſe tira d'affaire qu'en abattant avec le canon ce que la mine avoit déja ébranlé de la tour. La brèche étant bonne, on y fit un logement la nuit; ce qui, joint aux deux mines qui étoient prêtes à jouer à l'attaque de M. de Turenne, détermina le Gouverneur à battre la chamade le lendemain matin: il envoïa des Officiers pour dreſſer la capitulation, & il fut convenu qu'il ſortiroit le lendemain avec ſa garniſon, armes & bagages, pour être conduit à Montmédi.

Ce ſiège dura dix-ſept jours de tranchée ouverte: on y perdit peu de monde, mais beaucoup de chevaux, à cauſe du mauvais tems & que le terrein où on campoit étoit une terre fort graſſe. Il n'y eut perſonne de qualité tué que le Vidame de Laon, neveu de M. de Turenne, ſecond fils du Comte de Rouſſi, qui reçut un coup de mouſquet dans la tête en montant la tranchée. La promtitude avec laquelle les François pouſſent les ſièges & prennent les Places, ſe doit particulièrement attribuer aux peines que ſe donnent leurs Généraux; au-lieu que le Duc d'Yorck a remarqué que ceux des Eſpagnols s'en rapportent à

1653. un Sergent de bataille ou à quelque autre Officier inférieur, par les avis, &, pour ainsi dire, par les yeux desquels ils se gouvernent. M. de Turenne vouloit tout voir lui-même; il alloit reconnoître en personne & de bien près les Villes qu'il vouloit assièger; il marquoit toujours l'endroit où il faloit ouvrir la tranchée, & y étoit présent; il ordonnoit de quel côté il la faloit pousser, y alloit réglément matin & soir, le soir pour résoudre ce qui étoit à faire durant la nuit, & le matin pour voir si ses ordres avoient été suivis; aïant toujours avec lui un Lieutenant-Général ou Maréchal de Camp qui devoit commander la tranchée, pour l'instruire de ses intentions: il retournoit pour la seconde fois à la tranchée après souper, & y restoit plus ou moins de tems, suivant que sa présence y étoit nécessaire. La diligence du Général excite nécessairement tous les Officiers de l'Armée à une grande application à ce qui est de leur devoir. M. de Turenne n'avoit pas un seul Ingénieur à son attaque: quand il en avoit dans d'autres sièges, il ne s'en servoit que comme d'Inspecteurs sur les travaux: la plupart des Officiers savoient comme on doit pousser la tranchée & faire un logement: il y a un Capitaine de mineurs qui a soin de les conduire suivant les ordres qu'on lui donne. Le Duc d'Yorck a reconnu, non-seulement par sa propre expérience, mais encore par celle des plus habiles dans le métier de la guerre, qu'un Général ne se doit jamais reposer entièrement sur quelque Ingénieur que ce puisse être pour la conduite de la tranchée, parce qu'il n'est pas raisonnable de croire qu'un homme qui doit y être

tre à tout moment, veuille s'éxposer autant que des Officiers, qui n'y allant qu'à leur tour, se piquent plus aisément d'honneur & d'émulation pour faire avancer les travaux; outre qu'ils en acquièrent plus de capacité pour tout ce qui regarde un siège. Le feu Prince d'Orange qui suivoit une maxime tout opposée, en se confiant uniquement à ses Ingénieurs, & n'emploïant ses Officiers qu'à la défense des tranchées, en avoit peu qui entendissent bien à assièger une Place, à moins que ce ne fût quelque personne dont l'application & l'industrie suppléât au défaut de la pratique: ainsi, peu d'Officiers ont jamais acquis beaucoup d'expérience parmi les Hollandois, & les habiles qui ont servi avec eux avoient appris ce qu'ils savoient dans d'autres païs. 1653.

On ne fit point de lignes de circonvallation au siège de Mouson; cela auroit emporté trop de tems, & auroit donné aux ennemis le tems de finir le leur & de venir tomber sur l'Armée du Roi avant qu'elle eût achevé le sien: la petite rivière de Chiers la couvroit du côté du Luxembourg, & empêchoit les ennemis de pouvoir jetter du secours dans la Place. Le jour même qu'elle fut prise, qui étoit le vingt-sept, l'Armée marcha à Amblemont pour tenter de faire lever le siège de Rocroi: elle avança jusqu'à Varnicourt, où on apprit que la Ville s'étoit rendue.

Après ces deux sièges, il ne se passa rien de considèrable entre les deux Armées durant le reste de cette Campagne. Outre que la saison étoit trop avancée pour entreprendre un siège de quelque conséquence, les Espagnols avoient beaucoup plus souffert devant Rocroi

1653. que les François devant Mouſon. M. de Turenne les obſerva toujours de près : ils ne firent que des marches & des contre-marches, conſommèrent les fourages ſur leur frontière, & les François en firent autant de l'autre côté de la Somme.

Pendant qu'on amuſoit ainſi les ennemis, la Cour aïant ramaſſé quelques troupes, outre celles de la Maiſon du Roi & quelques autres qui furent détachées de l'Armée, elle fit faire le ſiège de Sainte Ménehoult. M. de Navaille commandoit la Maiſon du Roi, M. de Caſtelnau les troupes que M. de Turenne avoit envoïées, M. d'Uxelles celles qui avoient été détachées du régiment de M. de la Ferté : mais quoique MM. de Navaille & d'Uxelles fuſſent, généralement parlant, autant capables qu'aucuns autres Lieutenans-Généraux en France, & que M. de Caſtelnau entendit parfaitement bien à faire un ſiège, ils ne purent néanmoins jamais s'accorder enſemble, & le Cardinal fut obligé d'envoïer le Maréchal du Pleſſis Praslin pour y commander en Chef; après quoi le ſiège fut pouſſé avec plus de ſuccés qu'auparavant. M. de la Ferté avec la plupart de ſa Cavalerie marcha pour empêcher le Duc de Lorraine de jetter du ſecours dans la Place, ſur les avis qu'on eut qu'il avançoit de ce côté-là avec ſon Armée.

M. de Turenne aïant fait camper ſes troupes derrière la Somme entre Roïe & Corbie, le Duc d'Yorck voïant la Campagne finie de ce côté-là, prit congé de M. de Turenne pour aller au ſiège de Sainte Ménehoult; mais aïant été obligé de paſſer par Châlons ſur Marne, où étoit la Cour, il y fut arrêté ſur tant de

différens prétextes, que malgré ses empresse- 1653.
mens la Ville capitula avant qu'il pût partir. Ce Prince accompagna le Roi de France au Château de Ham, à deux lieues de Sainte Ménehoult, où il fut avec Sa Majesté voir les approches & la brèche qu'on avoit fait au Corps de la Place avant qu'elle battît la chamade.

Fin du prémier Livre.





MEMOIRES

DU

DUC D'YORCK.

LIVRE SECOND.

DES GUERRES EN FLANDRE.

1654. L'Armée de France commandée par M. de Turenne & le Maréchal de la Ferté, ne fut pas aſſemblée aſſés-tôt pour empêcher les Eſpagnols d'aſſièger Arras: ils inveſtirent cette Place le trois de Juillet avec une Armée de trente-deux mille hommes, & toutes les choſes néceſſaires pour une entrepriſe de cette importance. Il y a beaucoup d'apparence que l'avis qu'ils eurent de la foibleſſe de la garniſon, les détermina à ce ſiège; mais elle ne l'étoit pas aſſés pour empêcher que le Gouverneur ne pût encore défendre ſes dehors, quelques grands qu'ils fuſſent.

Les deux Généraux firent un détachement d'environ mille chevaux pour jetter dans la Place: S. Lieu y entra le prémier avec envi-

ron deux cens maîtres, & paſſa au travers du 1654.
quartier du Prince de Condé le prémier ou le ſecond jour après qu'elle fut inveſtie. Deux jours après, le Baron d'Equancourt fit la même choſe à la tête de trois cens chevaux par le quartier du Duc de Lorraine; & le Chevalier de Créqui avec le reſte s'ouvrit peu de jours après le paſſage au travers du quartier des Eſpagnols, avant que leurs lignes fuſſent achevées. On n'oſa point tenter d'y faire entrer de l'Infanterie, à cauſe que la plaine qui règne à l'entour de la ville l'auroit aiſément fait découvrir aux ennemis.

Une autre raiſon qui fit entreprendre le siège d'Arras, c'eſt que les François aïant commencé celui de Sténai, les ennemis eſpérèrent finir le leur, avant que celui-là fût achevé, & qu'il occuperoit tant de troupes, qu'on ne ſeroit pas en état de les interrompre. En effet, l'Armée du Roi étoit ſi foible, que n'oſant ſe commettre dans un païs ouvert avec une Armée ſi ſupérieure, elle ſe tint proche de Péronne juſques vers le ſeize de Juillet, qu'on apprit que les ennemis avoient preſque achevé leurs lignes. Le Duc d'Yorck y arriva avant qu'elle ſe mît en marche, pour ſervir en qualité de Lieutenant-Général ſous M. de Turenne; & prit ſon jour, ſuivant la date de ſa Commiſſion, comme le plus jeune qui ſervoit dans cette Armée.

Elle campa le prémier jour de ſa marche à Sains près de Sauchi-Cauchi entre Cambrai & Arras, à environ cinq lieues de cette dernière Place: le lendemain elle marcha à Mouchi-le-Preux. M. de Turenne prenoit ce détour pour ſe couvrir de quelque ruiſſeau, afin que ſi les ennemis venoient à lui, il pût éviter la

1654. combat: il eut la précaution, en arrivant au ruisseau qui étoit à demi-lieue de Mouchi, d'ordonner à l'Armée d'y rester en bataille, & de ne le point passer que sur le soir. Il fut avec de la Cavalerie & des Dragons reconnoître le terrein où il vouloit camper, & observer si les ennemis n'avoient pas dessein de l'attaquer. On passa le ruisseau fort tard, & on travailla toute la nuit à se retrancher avec tant de diligence, Cavalerie & Infanterie chacun devant soi, qu'on se trouva dès le lendemain en quelque manière en état de défense: mais quand les lignes furent achevées, il n'y eut plus rien à craindre. Le poste étoit très avantageux; le front proportionné au nombre des troupes; le ruisseau couvroit la gauche & la Scarpe étoit à la droite; & quand même les ennemis fussent venus attaquer l'Armée avant qu'elle fût retranchée, on étoit en état de les recevoir malgré l'inégalité du nombre, parce qu'on avoit assés bonne opinion de la valeur des troupes, pour ne les pas craindre quand ils ne pouvoient point les prendre en flanc en débordant la ligne. Le Duc d'Yorck a entendu depuis étant en Flandre & ailleurs, plusieurs personnes blâmer les Espagnols de ce qu'ils n'attaquèrent point les François le prémier jour qu'ils prirent ce poste. Quelques-uns ont prétendu que le Prince de Condé en fit la proposition; mais cela n'est pas bien sûr: quoi qu'il en soit, on marcha avec la même précaution que si on eût été sûr que les ennemis eussent voulu combattre.

M. de Turenne avoit son quartier à Mouchi, où étoit la plupart de son Infanterie: sa Cavalerie étoit campée sur deux lignes, & s'étendoit avec le reste de son Infanterie jusqu'au

ruiſſeau. M. de la Ferté avoit le ſien à la droite 1654.
de tout en-bas, du côté de la Scarpe au village de Peule, auprès duquel campoit une partie de ſon Infanterie: l'autre étoit à Mouchi, & ſa Cavalerie ſur deux lignes entre l'un & l'autre village : le Corps de réſerve étoit dans ſa place ordinaire derrière le quartier de M. de Turenne, qui étoit au milieu de tout. Mouchi étoit une hauteur qui découvroit & commandoit le fond où couloit d'un côté la Scarpe, & celui où étoit le ruiſſeau; tellement que l'ennemi ne pouvoit approcher de jour, qu'après avoir eſſuïé le feu de toute l'artillerie qui étoit plantée ſur cette hauteur; & pour aſſurer davantage les deux extrêmités des lignes, on y avoit poſté de l'Infanterie, auſſi-bien que dans le centre des aîles de Cavalerie.

Quand les lignes furent achevées, on envoïa preſque tous les ſoirs de gros Partis de Cavalerie pour empêcher la communication des convois: car quoique les ennemis, en arrivant devant Arras, fuſſent pourvus abondamment de toutes ſortes de proviſions, autant que les Armées avoient coutume de l'être en ce tems-là, un ſi grand Corps de troupes avoit toujours beſoin de quelque choſe; ſoit que la poudre leur manquât, ou qu'ils en vouluſſent une ſurabondance de proviſion. Dès que l'Armée du Roi fut à Mouchi, ils détachèrent continuellement des Partis pour leur en apporter de Cambrai, Douai & d'autres Places voiſines : on envoïa inutilement des Partis pour les couper; on n'avoit jamais le bonheur de les ſurprendre, parce que le païs étoit trop découvert. Les Partis étoient rarement de moins de mille ou douze cens chevaux, ſous le commandement d'un Lieute-

1654. nant-Général. Ceux qu'on détachoit de l'Armée de M. de Turenne se postoient ordinairement entre le Camp des ennemis & Bapaume, dans quelque vallée ou autre lieu où on pouvoit difficilement les découvrir. On avoit de tous côtés de petites gardes avancées qui alloient à la découverte, & des sentinelles par-tout pour n'être pas surpris. M. de la Ferté, dont les Partis alloient entre les ennemis & Lens, faisoit observer la même chose, mais ils ne furent pas plus heureux que les autres.

Néanmoins un convoi des ennemis manqua par un étrange accident. Une nuit que M. de Turenne visitoit avec le Duc d'Yorck les gardes avancées, ils apperçurent une lueur soudaine & violente, semblable à celle de la poudre; il sembloit que c'étoit au quartier de M. de la Ferté: mais en avançant de ce côté-là pour s'informer de ce que ce pouvoit être, les sentinelles qui étoient sur la hauteur de Mouchi, qui avoient vu la même chose, assurèrent que la chose s'étoit passée beaucoup plus loin dans la plaine qu'ils ne s'étoient imaginés, & qu'il faloit que ce fût auprès de Lens. Le lendemain au matin on en fut éclairci, & on apprit qu'un régiment tout entier de Cavalerie de cent-vingt maîtres allant de Douai au Camp des ennemis, & tous les Officiers aussi-bien que les cavaliers portant chacun un sac de poudre en croupe, outre quatre-vingts chevaux chargés de grenades que des païsans à pied conduisoient, avoient tous été brulés, sans qu'on pût savoir d'aucun d'eux comment cet accident étoit arrivé. Ce fut un triste spectacle de voir arriver ces pauvres malheureux, les visages hideux & défigurés, & le reste du

corps brûlé à un point qu'il y en eut peu qui en guérirent. Des Partis qui coururent où ils avoient apperçu le feu, amenèrent au Camp tous les hommes dans lesquels il y avoit encore quelque signe de vie, quelques chevaux des moins brulés, & la paire de timbales qui appartenoit à ce régiment. 1654.

Le Duc d'Yorck trouva depuis en Flandre un Lieutenant de Cavalerie, qui lui expliqua comment cet accident étoit arrivé : ce Prince aïant demandé à cet Officier par quel hazard il avoit le visage brulé; il répondit, que c'étoit par de la poudre, dans un tel tems, auprès d'Arras; & le questionnant sur les particularités, il dit qu'étant à l'arrière-garde du régiment, il apperçut un cavalier qui avoit à sa bouche une pipe de tabac allumé, sur quoi il courut à lui, & la lui ôtant adroitement, il la jetta à terre, & donna quelques coups de plat d'épée au cavalier, qui étant yvre, mit le pistolet à la main, & le lui présenta; qu'il se jetta promtement à bas de son cheval, appréhendant la suite; & que le cavalier tirant en même tems sur lui, il mit le feu au sac de poudre qu'il avoit derrière son cheval, qui en sautant le communiqua au sac du cavalier, & successivement à tout le régiment; mais qu'étant pied à terre, il en échapa mieux que les autres, dont la plupart furent tués sur le champ, & qu'il en fût quitte pour avoir le visage, les mains, & quelques autres parties du corps brulées.

Le Marquis de Richelieu rencontra un jour un autre convoi des ennemis sous le commandement du Comte de Lorge; mais le Comte se fit jour au travers des troupes du Marquis, le battit, prit trois ou quatre de ses Capitaines,

1654. ne perdit que douze chevaux chargés de poudre, & gagna les lignes des assiègeans avec le reste. Une autre rencontre fut beaucoup plus desavantageuse, par la perte qu'on fit de M. de Beaujeu, Lieutenant-Général. Il étoit en Parti avec huit cens chevaux, & aïant été averti que les ennemis vouloient faire passer un convoi dans leur Camp par le chemin de .... il y alla, y arriva à la pointe du jour, à peu près dans le même tems qu'un Corps des ennemis égal au sien, commandé par M. Droot, Colonel, qui ne savoit point que les François y étoient; & ses cavaliers aïant mis pied à terre en attendant des nouvelles du convoi, sans savoir que Droot étoit si proche d'eux, ils se trouvèrent attaqués si inopinément & si brusquement, que les deux prémiers escadrons furent renversés avant qu'ils pussent monter à cheval: Beaujeu fut tué en allant mettre en ordre l'escadron le plus proche, que les ennemis rompirent aussi; & sans le régiment de Beauvau qui tint ferme, & battit le prémier escadron des ennemis qui avoit fait le desordre, tout le Parti auroit été entièrement défait. Cet avantage donna le tems aux autres de se mettre en bataille, & de recevoir l'attaque, qui ne fut pas fort vigoureuse, Droot aïant été blessé à celle du régiment de Beauvau. Les ennemis ne sachant point la force du Parti auquel ils avoient affaire, jugèrent à propos de se retirer; les François ne songèrent point à les poursuivre, & auroient cru s'être assés heureusement tirés d'affaire, sans la mort de M. de Beaujeu. Le nombre des tués & des blessés fut petit de part & d'autre; il y eut plus de desordre que de mal, & on peut dire qu'en

ette occasion les deux Partis furent battus. 1654.

Le Duc d'Yorck étant allé en Parti à son tour . . . . . . enleva un autre Parti des ennemis. Il apprit en retournant vers le Camp, par un petit détachement qu'il avoit fait, que cent chevaux des ennemis s'étoient mis en embuscade un peu devant le jour dans un village prochain ; il marcha aussi-tôt de ce côté-là avec tout son Parti, & approchant du village autant qu'il se pouvoit sans être découvert, il envoïa quelques cavaliers pour les attirer hors de l'embuscade, avec ordre quand ils avanceroient pour les charger, de se retirer ; ce qu'ils exécutèrent avec tant d'adresse, que les ennemis se trouvèrent engagés tout contre les troupes du Roi avant qu'ils s'en apperçurent, tellement qu'il n'en échapa pas un qui ne fût pris.

Pendant que toutes ces choses se passoient hors des deux Camps, les ennemis aïant fini leurs lignes le quatorze, ouvrirent la tranchée la même nuit, poussèrent le siège avec toute la diligence possible, & pressèrent la Place si vivement, que quelque vigoureuse résistance que fît M. de Mondejeu, qui en étoit Gouverneur, & qui étoit secondé avec toute la bravoure imaginable par Messieurs de S. Lieu, de Créqui & d'Equancourt, les Espagnols ne laissoient pas de gagner tous les jours du terrein : ils étoient maîtres le . . . . d'Août des ouvrages extérieurs & intérieurs de la corne de Guiche, & le Gouverneur envoïoit souvent des Messagers pour informer de l'état de la Place, dont quelques-uns arrivèrent au Camp. Un d'eux aïant avalé la lettre qu'il apportoit, envelopée dans un morceau de plomb, afin qu'en cas qu'il fût pris, on ne pût rien trou-

1654. ver sur lui, & arrivant lorsqu'on étoit fort inquiet d'apprendre ce qui s'étoit passé, ce pauvre homme ne rendant point le plomb, quoiqu'on lui eût donné plusieurs médecines, M. de la Ferté cria tout en colère, *il faut éventrer le coquin.* Ce malheureux qui l'entendit de la porte où il étoit, en eut si grande peur, qu'il rendit dans le moment son plomb; & les nouvelles qu'on y trouva firent différer l'attaque des lignes, jusqu'à l'arrivée des troupes qui étoient devant Sténai.

Arras n'étoit pas si pressé qu'on l'avoit cru, sur des lettres des ennemis qu'on avoit interceptées, dans lesquelles ils mandoient en Flandre qu'ils seroient maîtres de la Place le jour de la S. Laurent au plus tard; ce qui joint aux nouvelles qu'on eut en même tems que le siège de Sténai n'avançoit pas autant qu'on l'avoit espéré, & qu'ainsi il n'y avoit point d'apparence qu'on pût avoir les troupes qui y étoient emploïées avant ce jour-là, avoit fait prendre aux Généraux la résolution de ne les pas attendre, & d'attaquer les lignes sans elles.

On continua sur ce pied les préparatifs, pour s'en servir quand on le jugeroit à propos, & on ordonna aux escadrons & aux bataillons de se fournir chacun d'un certain nombre de fascines & de claies dans deux jours: on fit cette provision, parce que les ennemis avoient creusé devant les fossés de leurs lignes, six rangs de trous d'environ deux pieds de diamètre & de trois de profondeur, pour empêcher la Cavalerie d'en approcher; & on espéroit avec les claies rendre ces trous inutiles. Mais, comme on vient de le dire, ces craintes se dissipèrent par les nouvelles qu'on reçut du Gouverneur d'Arras, & par celles qu'on eut

e jour ſuivant du Camp devant Sténai que la Place ſeroit bien-tôt priſe. 1654.

Le ...... d'Août on eut avis que le Maréchal d'Hocquincourt, qui avoit ſuccèdé au commandement de l'Armée depuis que M. Faber avoit pris Sténai, avançoit, & ſouhaitoit d'apprendre s'il viendroit joindre la grande Armée, ou s'il camperoit dans quelque autre lieu; ſur quoi on lui répondit M. de Turenne avec quinze eſcadrons iroit au-devant de lui, & que s'il vouloit avancer avec ſa Cavalerie à un certain endroit, ils iroient enſemble reconnoître un poſte ſur le ruiſſeau de Crinchon auprès de Rivières, où on eſpéroit qu'en ſe retranchant un peu, l'Armée de M. le Maréchal d'Hocquincourt y ſeroit en ſûreté.

Les deux Généraux ſe rencontrèrent le dix-ſept d'Août à l'endroit dont on étoit convenu; mais au-lieu d'aller reconnoître le poſte, ſur l'avis qu'ils eurent qu'il venoit aux ennemis un grand convoi par le chemin de S. Pol, ſous le commandement de M. de Boutteville, ils marchèrent dans le même inſtant avec toute leur Cavalerie pour le couper, & envoïèrent ordre à l'Infanterie de M. d'Hocquincourt, à ſon canon, & à ſes bagages, qui étoient alors auprès de Bapaume, de marcher en toute diligence vers S. Pol par le chemin de Buquoy, le long des bois, parce qu'ils n'avoient point de Cavalerie pour les ſoutenir. Mais en arrivant auprès de S. Pol on apprit que les ennemis aïant été avertis de la marche des troupes du Roi, avoient fait rentrer le convoi dans Aire. Les deux Généraux ne jugèrent pas à propos d'aller plus loin: mais pour ne pas perdre tout à fait leur peine, ils réſolurent de

1654. s'emparer de S. Pol, où les ennemis avoient laiſſé quatre ou cinq cens cavaliers démontés; & d'attendre l'Infanterie pour l'attaquer, le poſte étant de conſéquence. C'étoit par-là que les ennemis avoient fait paſſer ſurement la plupart de leurs convois. Cette Place leur ſervit pour ſe rafraichir dans la communication continuelle qu'il y avoit eu entre leur Armée & leurs garniſons circonvoiſines. Il étoit important de la prendre, & elle ne couta que fort peu de tems & de peine; car dès que l'Infanterie & le canon furent arrivés, & les batteries dreſſées, les ennemis capitulèrent, & ſi on ne ſe trompe, furent faits priſonniers de guerre.

Le lendemain, qui étoit le dix-neuf, l'Armée retourna du côté des lignes, & campa à Aubigny, où étant arrivée de bonne heure, M. de Turenne, ſuivant ſa coutume, prit un eſcadron ou deux de Cavalerie, & marcha vers les lignes des ennemis. Etant arrivé auprès d'un vieux Camp des Romains, que les gens du païs appellent le Camp de Céſar, où la Scarpe & un petit ruiſſeau ſe joignent, il trouva que les ennemis y avoient une garde avancée, qui s'étant retirée de l'autre côté du ruiſſeau, lui donna la facilité de reconnoître à loiſir ce poſte, qui n'étoit éloigné des lignes que de deux portées de canon: il le trouva ſi propre pour ſon deſſein, qu'il propoſa à Mr. d'Hocquincourt de s'en ſaiſir, le trouvant beaucoup meilleur que celui de Rivières. Le lendemain on y marcha: M. d'Hocquincourt pour y être plus en ſureté fit tirer une ligne depuis la rivière juſqu'au ruiſſeau, & trouvant que les ennemis avoient poſté environ cinq cens hommes dans l'Abbaïe du Mont

S. Eloi, qui étoit vis-à-vis de l'autre côté de cette rivière, il résolut de l'attaquer le jour suivant, malgré la proximité des lignes des assiègeans ; afin que s'en étant rendu maître, il pût d'autant plus les resserrer. Il passa pour cet effet de bon matin la rivière qui n'étoit pas profonde en cet endroit, & rangea ses troupes en bataille entre l'Abbaïe & les lignes, à la réserve de l'Infanterie qui étoit commandée pour l'attaque. Les ennemis d'abord firent mine de vouloir défendre les murailles du dehors; mais à l'approche de l'Infanterie ils les abandonnèrent, se retirant dans le dedans de l'Abbaïe qui étoit fermée d'une vieille muraille fort bonne, & flanquée de tours rondes. On fit aussi-tôt dans la muraille du dehors des embrasures pour le canon; mais comme on trouva qu'il étoit à une distance trop éloignée pour faire une exécution suffisante, on approcha une petite batterie qui n'étoit pas beaucoup meilleure qu'une blinde; on y conduisit du gros canon qui en peu d'heures fit une brèche. Cependant les Gardes Françoises & Suisses s'étant coulés à la faveur d'une allée d'arbres, & des murs d'un petit jardin, jusqu'à la portée d'un pistolet du pied de la muraille principale, ils y attachèrent le mineur, auquel on porta pendant qu'il se logeoit des planches pour se couvrir : & afin qu'il travaillât avec plus de sureté, ils s'avançèrent à découvert pendant un demi quart d'heure, faisant grand feu sur les trous de la muraille principale de l'Abbaïe, par où les ennemis tiroient, & se retirèrent ensuite sans avoir perdu que peu de monde. Le régiment de la Marine trouva dans le même tems le moïen de se loger à la faveur d'une petite levée de terre con-

1654.

1654. tre la tour, que le canon battoit; ce qui obligea les ennemis de capituler, & de ſe rendre priſonniers de guerre. M. d'Hocquincourt ſe retira enſuite au-deſſous du ruiſſeau au Camp de Céſar, & M. de Turenne retourna à ſon Camp avec ſes quinze eſcadrons & deux compagnies de Dragons.

Il réſolut en chemin faiſant de reconnoître les lignes des ennemis de ce côté-là. Il y marcha droit en deſcendant du Mont S. Eloi, & en étant approché à la demi-portée du canon, il les côtoïa toujours à la même diſtance le long de la Scarpe, juſqu'à ce qu'il les eût obſervé autant qu'il le jugea néceſſaire de ce côté-là: cependant les ennemis firent grand feu de leur canon; il n'y eut point d'eſcadron qui ne perdit deux ou trois hommes, ſans les chevaux; & quelques vieux Officiers murmurèrent de ce qu'on les expoſoit ainſi pour rien, à ce qu'ils croïoient. C'eſt la ſeule fois que le Duc d'Yorck ait entendu, pendant qu'il a ſervi dans les Armées de France, blâmer M. de Turenne d'expoſer ſon monde ſans néceſſité. Mais ces Meſſieurs reconnurent leur faute après qu'on eut forcé les lignes, puiſque ce fut dans ce tems-là qu'il choiſit, en s'expoſant lui-même auſſi-bien que les autres, l'endroit par où on les attaqua; & s'il ne s'étoit pas approché avec toutes les troupes qu'il avoit avec lui, les gardes avancées des ennemis ne ſe feroient point retirées comme elles firent, & il n'auroit pu reconnoître toutes choſes avec tant d'exactitude. Il avança ſi près avec quelques Officiers Volontaires, que le cheval de Mylord Germain fut tué ſous lui d'un coup de mouſquet tiré des lignes, dont la balle après

avoir

avoir paſſé au travers du corps de cet animal, le bleſſa rudement à la jambe. 1654.

M. de Turenne remarqua que le quartier de Dom Fernando Solis étoit le moins fortifié, & le plus foible en monde, & réſolut d'y faire la principale attaque. Pendant qu'on deſcendoit du Mont S. Eloï, quelques Officiers prirent la liberté de lui dire qu'il s'expoſoit beaucoup en allant ſi près des ennemis dans un païs découvert, & où ils pouvoient compter juſqu'à un homme, ſortir de leurs lignes, l'attaquer & le défaire. Il avoua qu'ils le pouvoient, qu'il n'auroit pas oſé hazarder autant du côté du Prince de Condé; mais qu'aïant ſervi avec les Eſpagnols, il connoiſſoit leur flegme & leur coutume; qu'il étoit ſûr qu'à ſon approche Fernando Solis n'oſeroit rien entreprendre de ſon chef; qu'il envoïeroit au Comte de Fuenſaldagne qui étoit Gouverneur des Armes; que le Comte iroit lui-même, ou en envoïeroit avertir l'Archiduc, qui ne manqueroit pas de faire prier le Prince de Condé, dont le quartier étoit directement oppoſé au ſien, d'y venir délibèrer dans un Conſeil qu'il feroit aſſembler pour réſoudre ce qui étoit à faire; & que pendant que ces conſultations ſe feroient entre tant de perſonnes différentes, on auroit loiſir de reconnoître leurs lignes ſans autre danger que celui du canon, & de ſe retirer. Tout ſe paſſa comme M. de Turenne l'avoit prévu; les Eſpagnols obſervèrent toutes ces formalités, & réſolurent dans leur Conſeil de l'attaquer, quand il n'en étoit plus tems. Le Prince de Condé a dit depuis au Duc d'Yorck toutes ces particularités.

Les Généraux reçurent une lettre du Gouverneur, par laquelle il les avertiſſoit qu'il ne

1654. lui reftoit plus que fort peu de poudre, & que s'il n'étoit promtement fecouru, il feroit forcé de capituler. Ces nouvelles hâtèrent la réfolution qui fut prife d'attaquer les lignes: on ne s'y feroit jamais déterminé fans M. de Turenne, qui n'avoit en vue que le bien public & le fervice du Roi; au-lieu que la plupart des autres Officiers Généraux n'avoient point d'autre motif que celui de leurs intérêts particuliers, qui les firent fe déclarer ouvertement contre ce deffein, & oppofer toutes les raifons dont ils purent s'avifer. M. de la Ferté, M. d'Hocquincourt Gouverneur de Péronne, M. de Navailles Gouverneur de Bapaume, M. de Bar Gouverneur de Dourlens, & prefque tous les autres, à la réferve du Duc d'Yorck & du Comte de Broglio, regardoient cette entreprife comme un coup de defefpoir, & ne l'approuvoient point, prétendant fe difculper fi l'entreprife ne réüffiffoit pas, en difant qu'ils avoient été d'un fentiment contraire.

M. d'Hocquincourt & fes Officiers propofèrent de ne faire qu'une fimple tentative fans pouffer l'affaire, comme un expédient pour fauver l'honneur de l'Armée, ne croïant pas qu'il fût poffible de réüffir. M. de la Ferté, après même que la chofe fut réfolue, envoïa un Trompette à M. de Turenne, dans le deffein de l'intimider, comme il parut par la manière dont il s'y prit: le Trompette entra brufquement dans la tente du Vicomte pendant qu'il foupoit avec plufieurs Officiers, & dit tout haut que fon Maître l'envoïoit pour lui rendre compte de ce qu'il avoit vu dans les lignes des ennemis d'où il revenoit; qu'il fe croïoit obligé en confcience de lui en faire un rapport fidèle; que les ennemis avoient con-

ſidèrablement élevé leurs retranchemens; que 1654.
le foſſé extérieur feroit très difficile à paſſer;
que par-delà ils avoient creuſé tout le long
pluſieurs rangs de trous, dans les intervalles
deſquels ils avoient fiché des pieux; que les
lignes étoient bien bordées de troupes pour
les défendre M. de Turenne lui commanda
de ſe retirer, lui diſant que ſi ce n'étoit le reſpect
qu'il avoit pour ſon Maître, il l'auroit
fait mettre aux fers pour avoir parlé de la ſorte.
Cette deſcription faite ainſi publiquement,
auroit pu effraïer ceux qui l'entendirent, s'ils
n'en avoient connu la ſource & le motif: mais
de pareils artifices n'étoient point capables d'ébranler
la fermeté de M. de Turenne, & leur
foibleſſe le confirmoit d'autant plus dans ſa
réſolution. Il convainquit ceux qui s'opiniâtrèrent
à ne faire qu'une tentative, qu'au-lieu
de ſauver leur réputation, elle feroit un effet
tout contraire; puiſqu'en faiſant une fauſſe attaque
ſans la pouſſer, il feroit viſible à tout
le monde qu'on n'auroit pas voulu combattre,
& on les blâmeroit avec juſtice d'avoir ſacrifié
inutilement deux ou trois cens hommes qu'on
y perdroit. Il repréſenta qu'en pouſſant l'affaire
tout de bon, on n'attaquoit pas un ſeul
endroit des lignes avec moins de quinze bataillons
de front; que quelques-uns ne troûveroient
aucune oppoſition, ou tout au plus un
petit nombre de gens diſperſés, qui n'étant
point capables de réſiſter, on pourroit s'établir,
& donner lieu aux troupes prochaines,
qui n'auroient pu forcer le côté qui leur étoit
oppoſé, d'entrer par le même endroit, & d'y
faire un paſſage à la Cavalerie; qu'en attaquant
la nuit, aucun quartier des ennemis n'oſeroit
venir au ſecours d'un autre; que chacun crai-

1654. gnant pour soi à cause des fausses attaques, personne ne hazarderoit de quitter son terrein, & ne secoureroit tout au plus que son plus proche voisin, jusqu'à la pointe du jour, avant lequel on se feroit fait un passage au travers de leurs lignes : que la seule chose qu'il appréhendoit, étoit qu'il n'arrivât quelque accident ou quelque desordre en marchant aux ennemis; mais qu'il étoit sûr que si on étoit une fois rangé dans les endroits où il prétendoit attaquer, on ne manqueroit point de les forcer. Ce qui donna le plus de poids à tant de bonnes raisons, c'est que la Cour vouloit absolument qu'on entreprît le secours : il fut enfin résolu, malgré les détours & la répugnance de ceux qui s'y étoient opposés. Le jour fut pris pour la veille de S. Louis, & quoiqu'il n'y eût que les trois Généraux qui le sussent, toute l'Armée eut ordre de se tenir prête, de se pourvoir de fascines, de claies, & de toutes les choses nécessaires pour cette entreprise. On fit des prières publiques à la tête de chaque bataillon & de chaque escadron, pendant plusieurs jours; jamais il ne s'est vu dans une Armée tant de marques d'une véritable dévotion, tant de confessions & de communions.

Peu de jours avant l'attaque, M. de Turenne ne perdoit aucune occasion de s'entretenir avec les Officiers de la manière dont il s'y faloit prendre, & de la résistance qu'on pourroit probablement trouver. Il les instruisoit de ce qu'il faloit faire, suivant les différentes occasions, & les accidens qui pourroient arriver; il leur recommanda sur-tout de tenir les soldats en bon ordre, quand ils feroient entrés dans les lignes; de ne les point laisser avancer trop vîte, parce que ce seroit le moment

le plus chatouilleux, & le tems de crise; d'observer une grande attention & une exacte discipline, y aïant plus de danger d'en être chassé qu'il n'y auroit de peine à y entrer, parce qu'il faloit s'attendre que toutes les forces ennemies des quartiers voisins du lieu qui seroit forcé, y tomberoient sur les attaquans; qu'il ne faloit point songer d'aller droit à la Ville, qu'il faloit au contraire marcher le long de la ligne, & en chasser les ennemis, avant que d'aller aux amis. On pourroit croire que c'est de cette maniére d'entretiens des Généraux, que les Historiens leur font faire de grandes & de longues harangues sur le point de donner les batailles, lorsqu'ils y songeoient le moins: au-lieu que ces discours familiers, comme ceux que faisoit M. de Turenne aux Généraux & aux Officiers, paroissent bien plus utiles, & instruisent d'autant mieux, qu'on a le tems de faire les objections, & de les éclaircir. Le Duc d'Yorck est témoin que M. de Turenne en usa ainsi, mais il ne sait pas si les deux autres Généraux firent la même chose de leur côté. 1654.

Tout ce qu'il y avoit de personnes de qualité à la Cour capables de tirer l'épée, voulurent partager l'honneur & le danger d'une si grande action. Deux jours auparavant, quelques-uns d'eux qui avoient dîné dans la tente de M. d'Humières avec M. de Turenne, où se trouvoit aussi le Duc d'Yorck, demandèrent de voir les lignes des ennemis; M. de Turenne monta à cheval & fut à peine hors de ses lignes, qu'on apperçut un Parti qui en poursuivoit un des ennemis qui étoit tombé sur les fourageurs qui retournoient au Camp: M. de Turenne les aïant observé, ordonna à ces

1654. Meſſieurs de ſe mettre entre les fuïards & leurs lignes pour les couper, & commanda en même tems à la Garde avancée de les ſoutenir; mais les ennemis étant bien montés, gagnèrent leur Garde avant qu'on pût les joindre; & comme on les ſuivoit toujours, ils rentrèrent dans leur Camp & abandonnèrent quelques ſoldats, qui coupoient des faſcines dans un petit bois à demi-portée de canon, & qu'on fit priſonniers. M. de Turenne ſe ſervit de cette occaſion pour reconnoître cet endroit de leurs lignes qu'il n'avoit pas encore vu; mais il ne put y arrêter longtems, à cauſe du grand feu de leur canon & de la diligence avec laquelle on les vit monter à cheval: c'étoit le quartier du Prince de Condé. On ſe retira; on marcha vers le Château de Neuville S. Vât, éloigné d'une lieue, dans lequel on avoit de l'Infanterie; & en deſcendant la hauteur, on apperçut à environ une lieue l'eſcorte des fourageurs qui étoit de douze eſcadrons, commandée par M. de l'Islebonne, qui retournoit au Camp; & voïant en même tems de la Cavalerie ennemie ſortir des lignes, M. de Turenne ſe détourna un peu de ſon chemin & marcha vers M. de l'Islebonne, à qui il envoïa ordre de venir à lui avec toute la diligence poſſible; eſpèrant, ſi les ennemis avançoient, de pouvoir les régaler: car outre l'eſcadron de la Garde, il avoit encore avec lui environ ſoixante-dix Officiers & Volontaires. Mais les ennemis reſtèrent ſur le haut de la montagne à la portée du canon de leurs lignes. Le Prince de Condé y vint lui-même avec environ quatorze eſcadrons, & M. de Turenne voïant qu'ils ne ſuivoient pas plus loin, envoïa ordre à M. de l'Islebonne de retourner au Camp,

renvoïa l'efcadron de la Garde à fon pofte, & s'en alla avec les Officiers & Volontaires au Château de Neuville. Il n'eut pas fait beaucoup de chemin qu'il fe détacha quelques coureurs de la hauteur où le Prince de Condé étoit encore, pour gagner le haut d'une autre éminence fur laquelle marchoit M. de Turenne, afin de découvrir quelles forces il avoit derrière lui; ce qu'aïant remarqué, & ne voulant pas que les ennemis puffent voir qu'il n'étoit foutenu de perfonne, il ordonna à une dixaine de Volontaires d'aller à eux: MM. Germain, Berklei, Bifcara, Trigomar étoient de ce nombre; le refte de la troupe efcadronna fur la montagne & fit face à l'ennemi: mais les jeunes Volontaires ne s'étant pas contentés de faire ce qu'on leur avoit ordonné, fuivirent ces cavaliers écartés plus loin qu'ils ne devoient, jufqu'au fond qui étoit entre eux & les ennemis. Le Prince de Condé détacha auffi tôt un efcadron qui étoit le régiment d'Eftrées, à la tête duquel étoit le Duc de Wirtemberg, pour leur couper la retraîte; ce qui obligea M. de Turenne de détacher fon petit efcadron pour les dégager: il fit courir derechef après M. de l'Islebonne pour lui ordonner de venir à lui, & envoïa le même ordre à l'efcadron de la Garde. Ce fut tout ce qu'on put faire pour débaraffer les Volontaires; mais pour les fauver, il faloit charger le Duc de Wirtemberg, dont on défit l'efcadron, malgré l'inégalité du nombre. On le pourfuivit en-bas dans une petite prairie & fur une petite hauteur, où fes cavaliers faifant volteface, ils firent une décharge de leurs carabines qui arrêta un peu les pourfuivans, dont il y eut quelques-uns de tués. Les ennemis reprirent 1654.

1654. courage & chargèrent une feconde fois avec tant de vigueur, que le petit efcadron plia, fut pouffé & obligé de tourner le dos. L'efcadron de la Garde qui en retournant à fon pofte avoit vu le commencement de l'action, arriva au fecours; auffi-tôt le Duc d'Yorck & M. de Joïeufe fe mirent à leur tête pour les faire charger l'ennemi en flanc: mais à peine eurent-ils commencé, que tout l'efcadron s'enfuit & les laiffa tous deux engagés avec deux ou trois de leurs domeftiques. Dans le même moment, M. d'Arci Gentilhomme de qualité aïant eu fon cheval tué fous lui, on tâcha de le dégager: le Duc d'Yorck l'appella; mais voïant un cheval qui n'étoit point monté, il fit ce qu'il put pour l'attraper, & y perdit tant de tems, que bien que ce Prince & M. de Joïeufe fiffent leurs efforts pour le mettre à couvert, ce fut en-vain; & pour s'y être opiniâtrés trop longtems, ils furent en grand danger d'être pris, ne fe fauvèrent qu'avec peine, & M. de Joïeufe eut le malheur de recevoir un coup de moufquet au travers du bras, dont il mourut enfuite. Le Duc d'Yorck fe tira d'affaire fans aucun mal. Mylord Germain penfa être pris en tâchant de fauver un Gentilhomme nommé Beauregard, dont le cheval avoit été tué: il voulut le prendre en croupe fur le fien; mais le cheval ne voulant point porter double, fe cabrant & bondiffant, il fut jetté bas: Germain lui dit de fe tenir à fon étrier, & le tira quelque peu hors des ennemis; mais étant pourfuivi de trop près, il fut obligé de le laiffer, & Beauregard fut fait prifonnier. M. Berklei aida à fauver M. de Caftelnau, dont le cheval aïant reçu cinq coups, ne le tira qu'à peine des mains des ennemis: ce que Berklei

aïant remarqué, il descendit de son cheval qu'il lui donna, monta celui du Page de Castelnau, & eut beaucoup de peine à se sauver. On fut poursuivi une demi-lieue par les ennemis, jusqu'à ce que M. de l'Islebonne arriva enfin avec ses douze escadrons; les ennemis qui l'apperçurent eurent le tems de se retirer, sans être obligés de courir. Outre d'Arci & Beauregard, il y en eut d'autres faits prisonniers, & presque tous les Pages qui portoient les manteaux de leur maître; mais il y eut peu de tués & de blessés. . . . . 1654.

Toutes choses étant prêtes pour l'attaque des lignes, il fut résolu de faire le principal effort sur les quartiers de Fernand Solis, comme étant le plus foible & le plus éloigné de celui du Prince de Condé: ce quartier étoit au Septentrion au-dessus de la Ville, & joignoit celui du Comte de Fuensaldagne. Pour favoriser ce dessein, il avoit ordonné trois fausses attaques en trois différens endroits, & on devoit commencer une heure avant le jour le vingt-cinquième d'Août. Pour exécuter cette grande entreprise, M. de Turenne & M. de la Ferté commencèrent à passer la Scarpe avec l'avant-garde de leurs troupes, par le quartier de M. de la Ferté, comme le soleil se couchoit. C'étoit le jour de M. de Turenne pour conduire l'Armée. Quoiqu'il y eût loin à marcher pour arriver au lieu destiné pour l'attaque, il n'arriva aucune confusion dans le chemin. La prémière ligne d'Infanterie passa le pont qui étoit sur la gauche de tout, & le plus près des ennemis: la Cavalerie qui devoit la soutenir passa sur le pont qui étoit au-dessous à la droite de celui-là: sur le troisième, le Corps de réserve de Cavalerie & d'Infanterie;

1654. & fur le quatrième pont, paffa l'artillerie avec tout ce qui en dépend: de cette manière, en faifant feulement face fur la gauche, l'Armée fe trouvoit en bataille prête à donner. Chaque bataillon avoit fes pionniers & fes détachemens à la tête, & chaque cavalier avoit derrière foi deux fafcines pour les porter à l'Infanterie, quand elle en auroit befoin. Le bagage eut ordre de ne point bouger du Camp jufqu'à ce qu'il fît grand jour: on n'y avoit point laiffé de troupes, & il devoit fuivre comme il pourroit.

Cette marche fut faite avec tant d'ordre & d'exactitude, qu'on arriva précifément au lieu & à l'heure qu'on devoit joindre M. d'Hocquincourt avec fes troupes: on ne fit dans tout le chemin qu'une alte qui ne dura pas longtems; on ne donna aucune allarme aux ennemis qui pût leur faire appercevoir la marche de l'Armée, & les moufquetaires cachèrent foigneufement leurs mêches allumées. Le Duc d'Yorck eut la curiofité d'avancer à quelque diftance de l'Infanterie, pour découvrir s'il paroîtroit du feu, & n'en vit point du tout. A l'égard de l'ordre de bataille, on s'étendra principalement fur les particularités des troupes que conduifoit M. de Turenne. Il divifa également les huit Lieutenans-Généraux entre la Cavalerie & l'Infanterie qui en avoit chacune quatre; il en pofta trois à la prémière ligne d'Infanterie, compofée de cinq bataillons. Le Comte de Broglio commandoit Picardie & les Suiffes; qui étoient les deux bataillons de la droite: M. de Caftelnau menoit les bataillons de Pleffis & de Turenne qui avoient la gauche; & M. du Paffage celui de La Feuillade qui étoit au centre de la Cavalerie, qui les

devoit ſoutenir au nombre d'environ vingt-quatre eſcadrons : M. de Bar menoit la droite derrière M. de Broglio : le Duc d'Yorck étoit à la gauche derrière M. de Caſtelnau, & M. d'Eclinvillers étoit au milieu : M. de Roncherolles étoit à la tête de trois bataillons qui faiſoient le Corps de réſerve d'Infanterie, & celui de huit eſcadrons de Cavalerie étoit ſous les ordres de M. de l'Islebonne. 1654.

M. de la Ferté qui s'étoit mis à la gauche, avoit une ligne de ſix bataillons, deux lignes de Cavalerie derrière, & ſon Corps de réſerve n'étoit que de Cavalerie. M. d'Hocquincourt qui étoit à la droite, avoit quatre bataillons ſoutenus d'une ligne de Cavalerie, derrière laquelle étoit une ſeconde ligne d'Infanterie de quatre autres bataillons, avec quelque Cavalerie ſur les aîles, & un petit Corps de réſerve qui n'étoit que de trois ou quatre eſcadrons.

Il devoit y avoir trois fauſſes attaques : la prémière compoſée des troupes de M. de Turenne étoit de deux bataillons des régimens d'Yorck & de Dillon, & ſix eſcadrons, le tout commandé par M. de Traci, qui eut ordre d'approcher le plus qu'il pourroit du quartier du Prince de Condé ſans être découvert, de ne point donner qu'il n'entendit qu'on avoit attaqué du côté de M. de Turenne, & alors de marcher droit à la barrière de ce côté-là qu'on lui avoit montré quelques jours auparavant, & de tâcher de s'ouvrir un paſſage pour entrer dans la Ville. La fauſſe attaque des troupes de M. de la Ferté, commandée par M. de la Guillottière, devoit tomber ſur le quartier du Comte de Fuenſaldagne avec deux bataillons, ſix eſcadrons, deux compa-

1654. gnies de Dragons & deux pièces de canon. Celle de M. d'Hocquincourt étoit la moindre, n'étant que de quatre escadrons commandés par M. de S. Jean, qui devoit la faire du côté du Duc de Lorraine.

M. de Turenne étant arrivé au rendés-vous, y trouva M. d'Hocquincourt en personne, qui lui dit que ses troupes arriveroient incessamment, & le pria de différer l'attaque d'un moment. M. de Turenne répondit qu'il ne pouvoit point attendre, vu qu'on étoit si près des lignes, que l'ennemi ne pouvoit pas manquer de le découvrir bientôt; & le pria de le suivre en toute diligence, quand ses troupes seroient arrivées; & les siennes étant rangées, il les conduisit lui-même à cheval pour attaquer.

La nuit étoit belle, le tems serein; la lune qui avoit éclairé pendant la marche, se coucha dans le moment qu'on arriva au lieu destiné: elle avoit à peine disparu, que la nuit devint obscure & qu'il se leva un petit vent frais, ce qui empêcha les ennemis de rien voir ni de rien entendre: ils ne furent rien de la marche, jusqu'à ce qu'on fut à demi-portée de canon de leurs lignes. Ce fut alors que l'Infanterie en bataille découvrant tout d'un coup les mêches allumées, elles formoient une illumination d'autant plus éclatante, que le vent les soufflant, les faisoit flamber au milieu des ombres de la nuit; & les soldats qui marchoient serrés venant à s'entrechoquer, le feu en sortoit avec plus d'abondance, & le vent agitant les étincelles en augmentoit la lumière. Aussi-tôt que les ennemis l'apperçurent, ils tirèrent trois coups de canon & allumèrent des fallots le long de la ligne. L'Infanterie fit

aussi-tôt son attaque; mais sans la vigueur des Officiers qui les menoient, & la Cavalerie qui étant à leurs talons les obligeoit à bien faire, ils ne se seroient point acquittés de leur devoir avec cette bravoure dont jusques-là le Duc d'Yorck avoit toujours été témoin: car jamais ils n'avoient marqué tant de répugnance qu'en cette occasion. Ils marchèrent néanmoins sans s'arrêter jusqu'au pied des lignes, où ils ne trouvèrent point autant de résistance qu'ils se l'étoient imaginé. Les cinq bataillons se rendirent maîtres en peu de tems de l'endroit qu'ils attaquoient. Ceux qui étoient destinés à faire des passages pour la Cavalerie, y travaillèrent aussi-tôt: chaque escadron, après avoir porté ses fascines au pied des trous qui lui étoient opposés, où l'Infanterie les prenoit pour combler les deux fossés, faisoit volte-face & alloit se mettre en bataille à quarante pas en arrière, attendant pour avancer quand les passages seroient faits. Dans cet entre tems, un homme vint dire à l'oreille du Duc d'Yorck à la gauche de l'attaque, que M. de Turenne étoit blessé & que les affaires n'alloient pas bien sur la droite: sur quoi, pour encourager l'Infanterie & leur faire connoître que la Cavalerie étoit près d'eux, ce Prince donna ordre aux Timbaliers & aux Trompettes des escadrons à la tête desquels il étoit, de battre & de sonner; ce qui fut ensuite exécuté par le reste de la Cavalerie, & anima beaucoup l'Infanterie: mais son escadron & celui qui étoit auprès en souffrirent. Les ennemis qui étoient dans un redan sur la gauche, firent grand feu sur l'endroit où ils avoient entendu le bruit, & le Timbalier de l'escadron où il étoit fut le prémier tué. 1654.

1654. Ce fut alors que M. de la Ferté, qui n'avoit pas mis ses troupes en ordre aussi-tôt que M. de Turenne, commença son attaque: mais soit qu'il fût moins heureux, soit qu'il trouvât plus de résistance, quoique les Officiers eussent mené l'Infanterie avec beaucoup de résolution jusques dans le fossé, ils ne purent point forcer les lignes, furent repoussés, s'enfuïrent & cherchèrent à se mettre à couvert de la Cavalerie que commandoit le Duc d'Yorck.

Le desordre fut fort grand: les Officiers d'un côté se plaignoient qu'ils avoient été abandonnés de leurs soldats, & ceux-ci croïoient qu'ils avoient suivi leurs Officiers qui n'avoient point fait leur devoir. Ce qui est certain, c'est qu'ils furent battus & que la Cavalerie souffrit beaucoup de leur mauvais succès; car le feu des mêches de l'Infanterie attira sur les cavaliers toute la mousquetterie des ennemis beaucoup plus violemment qu'auparavant. Cependant l'Infanterie de l'attaque de M. de Turenne aïant achevé un passage pour la Cavalerie, & le régiment qui porte son nom aïant trouvé une barrière qu'il ouvrit & qui lui épargna la peine de faire un autre passage, M. de Turenne qui en fut averti, ordonna à M. d'Eclinvillers de passer le prémier avec quatre escadrons que le Duc d'Yorck devoit soutenir: il y entra avec les trois prémiers; & comme le quatrième y entroit aussi, ceux qui avoient battu l'Infanterie de la Ferté étant venus le long de la ligne, arrivèrent à cette barrière, & n'y voïant que cet escadron qui entroit, ils firent sur eux une décharge de mousquetterie & jettèrent quantité de grenades; & Bodervitz Colonel Allemand qui le commandoit & son Major aïant été blessés

cet efcadron fut repouffé & les ennemis fermèrent la barrière fur le Duc d'Yorck, qui ne pouvant point paffer, marcha fur la droite le long de la ligne, jufqu'à ce qu'il trouva un autre paffage par lequel il entra à la tête du régiment de Cavalerie de Turenne, qui dans cette occafion ne faifoit que deux efcadrons, & trouvant les huttes des ennemis en feu, que Bout-de-Bois Colonel de la Feuillade s'étoit avifé fort à propos d'y faire mettre, il avança plus loin pour obferver à la faveur de cette lumière, fi les ennemis étoient encore en bataille derrière. Ils y avoient effectivement quelque Cavalerie, mais l'obfcurité les empêcha réciproquement de fe découvrir, & ce Prince paffa près d'eux fans en être vu avec deux efcadrons; mais le troifième qui étoit du régiment de Beauvau tomba fur eux, les battit & prit leur Colonel qui étoit le Marquis de Conflans. Immédiatement après, le jour commença à paroître : le Duc d'Yorck avançant toujours pénétra jufqu'à la contrevallation, où ne trouvant point de paffage vers la Ville, il la cotoïa, l'aïant toujours à fa gauche, & n'en rencontra point qu'en arrivant à la rivière au-deffus de la Ville qui féparoit le quartier de Lorraine de celui de Fernand Solis; & trouvant que perfonne n'étoit encore entré dans le quartier de Lorraine, il changea d'avis & jugea qu'il étoit à propos de paffer le pont & d'y aller; ce qu'il entreprit avec les deux efcadrons de Turenne feulement, le refte des troupes qui devoient le fuivre s'étant égarées. Il avança jufqu'à la tente du Prince François de Lorraine fans trouver aucune oppofition, & ce ne fut que de là qu'il commença à découvrir quatre ou cinq efcadrons 1654.

1654. des ennemis en bataille fur une hauteur à la portée du moufquet : fur quoi il fit alte jufqu'à ce qu'il lui vînt du fecours, rangea fes deux efcadrons fur un front qui occupoit la diftance qu'il y avoit entre les tentes & les lignes , & envoïa trois ou quatre perfonnes pour chercher & lui amener la Cavalerie qui lui manquoit. Pendant qu'il les attendoit, le Duc de Buckingham vint lui demander pourquoi il ne vouloit pas pouffer la victoire & charger cette Cavalerie qui étoit devant lui : ce Prînce répondit , qu'il ne vouloit pas recevoir un affront & fe commettre témérairement; que ce qu'il vòïoit d'ennemis étoit double de fon nombre , fans ce qu'il pouvoit y avoir derrière la hauteur fur laquelle ils étoient: qu'en avançant, fi on étoit battu, les ennemis fe rendroient maîtres des ponts qu'on venoit de paffer , les romproient , & que par ce moïen ils fe fauveroient eux & leur bagage: que s'ils venoient le charger où il étoit, la partie feroit bien égale, parce qu'ils ne pouvoient pas le prendre en flanc , outre qu'il avoit l'avantage du terrein : en un mot, qu'il attendoit à tout moment de la Cavalerie , & que quand elle arriveroit , il iroit charger les ennemis. Les importunités de Buckingham ne fervirent de rien ; le Duc d'Yorck refta ainfi quelque tems en préfence des ennemis, fe regardant l'un l'autre , & la Cavalerie qu'il attendoit n'arrivoit point. Cependant quelques-uns de fes cavaliers s'étant écartés tombèrent fur la tente du Prince François , où ils trouvèrent outre fa vaiffelle , de l'argent qu'il y avoit pour un mois de païe de fes troupes. On penfa le païer bien chèrement : car les autres cavaliers entendant le bruit que faifoient leur

leurs camarades en prenant cet argent, quittèrent les rangs l'un après l'autre pour aller partager le pillage, malgré les défenſes & les menaces de leurs Officiers qui ſeuls reſtèrent auprès du Prince ; ce qui ſe paſſant à la vue des ennemis, il s'attendoit à tout moment d'être chargé & battu. Etant dans cet embarras, & ne voïant revenir aucun de ceux qu'il avoit envoïé pour lui amener de la Cavalerie, il crut qu'il étoit néceſſaire d'y aller lui-même : il recommanda à M. de Montailieur Lieutenant-Colonel de Turenne de tenir bon ſur la hauteur juſqu'à ſon retour, courut & trouva de l'autre côté du pont le ſecond eſcadron de Villequier qui alloit vers la Ville ; il l'arrêta, & ſe mettant à la tête il repaſſa : mais à peine la queue de l'eſcadron avoit paſſé le pont, & la tête commencé à eſcadronner au bout d'une petite chauſſée, que la Cavalerie qu'il avoit laiſſé pour faire face à l'ennemi deſcendit la hauteur en deſordre ; ce qui donna ſi fort l'épouvante à l'eſcadron de Villequier, qu'ils prirent auſſi la fuïte ſans qu'il fût poſſible de les arrêter. Le Duc d'Yorck ſe trouvant ainſi abandonné & voïant quatre eſcadrons de l'autre côté du pont, le repaſſa dans l'intention de revenir & de les amener dans le quartier de Lorraine ; mais avant qu'il les eût pu conduire au pont, le Maréchal d'Hocquincourt y étoit arrivé avec toute ſa Cavalerie & pluſieurs eſcadrons des deux autres Armées qui commençoient à le paſſer : il jugea qu'il y auroit aſſés de Cavalerie de ce côté-là, & au-lieu de les ſuivre, marcha d'un autre côté entre la contrevallation & la Ville vers le quartier du Comte de Fuenſaldagne avec ſes quatre eſcadrons, deux deſquels étoient de Gendarmes 1654.

1654. commandés par M. de Schomberg, & les deux autres le régiment de Gefvres fous M. de Querneux. Etant arrivé fur une hauteur d'où il pouvoit voir tout autour de foi, il découvrit fur une autre hauteur entre les deux lignes plufieurs efcadrons de Cavalerie en bataille qui faifoient face à l'endroit où il étoit. Ce Prince crut d'abord qu'ils étoient ennemis; mais voïant un efcadron vêtu de rouge, il changea d'opinion & les prit pour les Chevaux-Légers du Roi ou pour fes Gendarmes; fur quoi il marcha à eux pour les joindre, jugeant par leur contenance qu'ils faifoient face à l'ennemi, qu'il ne pouvoit pas découvrir lui-même, y aïant fur fa gauche une hauteur qui l'en empêchoit: mais en arrivant en-bas, comme il commençoit à remonter l'autre hauteur, un Officier lui vint dire de la part de M. de Turenne de l'aller joindre inceffamment, & que ceux qu'il avoit pris pour amis étoient les ennemis qui lui faifoient face, & qu'il avoit grand befoin d'être renforcé. Le Prince retourna fur fes pas, joignit fort à propos avec fes quatre efcadrons M. de Turenne, qui n'en avoit que trois avec lui, & un bataillon de gens ralliés que l'ennemi ou le pillage avoit écarté, & qui n'étoient bons que pour faire montre.

Il eft à propos de rapporter ici comment ce Général fe trouvoit en cette pofture, & ce qui l'avoit amené à cet endroit-là. M. de la Ferté aïant été repouffé dans fon attaque, entra, comme il a déja été dit, par l'endroit où on avoit paffé avant lui, & aïant deffein de faire quelque chofe de confidérable, il fe mit à la tête de dix ou douze efcadrons, partie de fes troupes & les autres de celles de M. de Tu-

renne. Il étoit déja grand jour, & il marcha entre les deux lignes vers le quartier du Comte de Fuenſaldagne : il avança dans le même tems avec de l'Infanterie de ſes troupes & de celles de M. de Turenne, parmi leſquelles étoit le bataillon des Gardes Françoiſes qui étoit de l'Armée de M. de la Ferté; mais il venoit fort en deſordre le long de la ligne de contrevallation. Il y avoit dans une plaine de la Cavalerie ennemie en bataille, qui ne bougeoit pas; M. de la Ferté l'aïant apperçue, deſcendit de la hauteur où il étoit pour les attaquer. M. de Turenne qui arriva dans cet entretems dans l'endroit d'où il venoit de partir, fut bien chagrin de le voir ainſi avancer, & auroit bien voulu l'arrêter, mais il étoit trop tard; tout ce qu'il put faire, fut d'arrêter deux bataillons qui le ſuivoient, & de rallier celui des Gardes : il dit à ceux qui étoient autour de lui, qu'il craignoit fort que La Ferté ne ſe fît battre, & qu'après cela il n'eût lui-même beaucoup de peine à maintenir le terrein où il ſe trouvoit. La choſe arriva comme il l'avoit prévu. M. de la Ferté fut battu; & dans le même tems que les ennemis le chargèrent, ils détachèrent de la Cavalerie pour diſſiper l'Infanterie qui étoit entre les lignes; ils en taillèrent la plupart en pièces, prirent pluſieurs Officiers aux Gardes : mais ils ne pourſuivirent point leur avantage, & ne firent même pas mine de vouloir avancer ſur la hauteur où étoit M. de Turenne, & au contraire ſe retirèrent dans la plaine d'où ils étoient partis pour charger M. de la Ferté. 1654.

Les affaires étoient dans cet état, quand le Duc d'Yorck joignit M. de Turenne, qui lui ordonna d'avancer entre les deux lignes, &

1654. d'étendre ſes eſcadrons ſur la gauche de ceux qui y étoient en bataille: il lui fit le récit de tout ce qui venoit d'arriver, & lui dit qu'il craignoit, ſi les ennemis pouvoient raſſembler de l'Infanterie, qu'ils ne vinſſent leur donner de l'occupation, y aïant peu de fond à faire ſur celle qu'ils avoient avec eux: il lui demanda enſuite où il avoit été, ce qu'étoit devenu ſon régiment de Cavalerie; & ce Prince lui rendit compte de tout ce qui lui étoit arrivé, & aux autres avec leſquels il s'étoit rencontré. Dans ce même tems environ ſept pièces de canon étant entrées dans les lignes, joignirent fort à propos M. de Turenne avec quelques eſcadrons, & on tira ſur les ennemis avec ſuccès. Il n'étoit pas néanmoins ſans inquiètude, appréhendant toujours qu'ils ne vinſſent avec de l'Infanterie: car voïant le peu d'ordre qu'obſervoit ſa Cavalerie, & preſque toute l'Infanterie en confuſion, & occupée au pillage à un point qu'il n'y avoit que le peu de monde qui étoit avec lui qui fût en bonne contenance, ce n'étoit point ſans ſujet qu'il craignoit une révolution & un retour de fortune, s'il venoit à être battu avec ce peu de troupes. Mais cette inquiètude ne dura pas longtems après que le canon eut commencé à tirer; car ſoit que les ennemis ne trouvaſſent point la place tenable où ils étoient, ſoit pour quelque autre raiſon, ils ne jugèrent pas à propos d'y reſter: environ demi-heure après qu'on eut tiré ſur eux le prémier coup de canon, ils ſe retirèrent. On vit néanmoins une fois paroître leur Infanterie; mais elle diſparut auſſi-tôt, & ce fut peu de tems auparavant que la Cavalerie ſe retirât.

Le Duc d'Yorck a ſu depuis par des perſon-

nes qui étoient avec le Prince de Condé, qui 1654.
fut l'homme qui donna tant d'inquiètude à M. de Turenne, & le ſeul des Généraux ennemis qui fit ce qui ſe paſſa de plus conſidèrable, qu'il eut deſſein, s'il avoit pu rencontrer deux bataillons d'Infanterie, de venir charger, comme M. de Turenne l'avoit cru; qu'il avoit une fois ramaſſé ceux qu'on vit paroître: mais qu'étant venus à la portée du canon, il fut impoſſible de les faire avancer. C'eſt une choſe digne de remarque, que ces deux grands hommes, ſans avoir été avertis ni l'un ni l'autre qu'ils fuſſent en préſence, le jugèrent néanmoins, & le crurent ſur leur conduite mutuelle. M. de Turenne aſſura que le Prince de Condé étoit ſur l'autre hauteur, parce que tout autre auroit pouſſé les troupes qu'il battit, d'une autre manière: le Prince de Condé dit de ſon côté la même choſe de M. de Turenne, & que ſi ç'avoit été tout autre que lui, il l'auroit aſſurément chargé.

Cette même conſidèration empêcha M. de Turenne de pourſuivre le Prince de Condé quand il ſe retira, & de le preſſer ſur ſon arrière-garde; il ſe contenta de ce qui s'étoit paſſé, & ne voulut point tenter plus avant la fortune, puiſque ſon principal deſſein étoit exécuté. Mais M. de Bellefonds avec quelque Cavalerie de la garniſon de la Place, n'eut pas la même diſcrétion; il voulut faire quelque expédition ſur l'arrière-garde du Prince, pendant qu'il paſſoit la rivière pour entrer dans le quartier de l'Archiduc, & il fut reçu ſi vertement, qu'il fut obligé de ſe retirer avec perte. Le Prince paſſa à ſon aiſe; le reſte des troupes prit exemple de ce mauvais ſuccès, & ne voulut plus hazarder de le charger. Après

1654. qu'il eut paſſé au travers du vieux Camp de M. de Turenne, il rallia ſes troupes écartées derrière le ruiſſeau, & marcha à Cambrai. L'Archiduc & le Comte de Fuenſaldagne ſe ſauvèrent à Douai, avec un eſcadron ou deux tout au plus; ils paſſèrent au travers du bagage, où l'Archiduc fut reconnu par quelques domeſtiques de M. de Turenne; & ſi on y avoit laiſſé ſeulement un eſcadron, on auroit pu probablement le prendre priſonnier.

Les troupes de M. d'Hocquincourt n'arrivèrent au rendés-vous que comme le jour commençoit à poindre; il inſulta les lignes ſur la droite de l'endroit par où le Duc d'Yorck étoit entré, & y trouva peu ou point de réſiſtance: la principale occupation de ſon Infanterie fut de faire un paſſage pour ſa Cavalerie, à la tête de laquelle le Maréchal entra, & marcha directement au pont, qu'il paſſa pour entrer dans le quartier de Lorraine, après que le Duc d'Yorck en fut ſorti. La plupart de la Cavalerie des deux autres Armées le ſuivit, & il ne trouva point d'oppoſition qu'en arrivant au ruiſſeau, qui ſéparoit le quartier de Lorraine de celui du Prince de Condé; il y trouva M. de Marſin en bataille de l'autre côté avec pluſieurs eſcadrons, qui l'arrêtèrent un tems conſidèrable: les ennemis avoient de l'Infanterie ou des Carabiniers qui défendirent le paſſage ſi longtems, que la plupart de l'Infanterie de ce quartier-là eut le loiſir de ſe ſauver; & lorſque la Cavalerie qui etoit ſortie de la Ville l'obligea de ſe retirer, il le fit avec tant d'ordre, qu'il ſortit des lignes ſans être rompu, ſe ſervant toujours de ſes Fantaſſins ou de ſes Carabiniers, comme il avoit fait au ruiſſeau: en ſortant des lignes, il les plaça derrière, d'où

ils tirèrent ſur la Cavalerie des attaquans, qui n'étant point menée en bon ordre, étoit tenue en reſpect par le feu des ennemis, à la faveur duquel Marſin ſe retira en bon ordre, & joignit le Prince de Condé dans le tems qu'il rallioit ſon monde, comme il a déja été dit. 1654.

Environ dans le même tems que M. de Marſin faiſoit ſa retraite, M. de Mondejeu, Gouverneur d'Arras, étant ſorti de la Place, quelques vieux Officiers l'aïant apperçu, le prierent de les vouloir mettre en meilleur ordre, parce que M. d'Hocquincourt & les autres Officiers Généraux qui étoient préſens, n'avoient pas trop bien fait leur devoir: mais il le refuſa abſolument, diſant qu'il n'étoit venu là que comme Volontaire; qu'il n'étoit pas raiſonnable qu'il prétendit en aucune manière partager la gloire de ce jour avec ceux à qui ſeuls il appartenoit de conduire leurs troupes; qu'à ſon égard, il avoit acquis aſſés de réputation dans la réſiſtance que ſa Place avoit faite, & qu'il n'étoit venu qu'avec intention de rendre ſervice à ceux qui l'avoient ſecouru avec tant de bravoure.

Il reſte à faire un détail de ce qui ſe paſſa aux fauſſes attaques. Celles de M. de la Ferté & de M. d'Hocquincourt ſuivirent ponctuellement leurs ordres, & il ne leur arriva rien de conſidèrable, ſinon que la prémière eut la meilleure partie du butin, qui ſe trouva dans le quartier du Comte de Fuenſaldagne qu'elle devoit attaquer. Celle de M. de Turenne ne fut pas ſi heureuſe. M. de Traci qui la commandoit ſuivant exactement ſes ordres, eut un ſort bien différent; car lui aïant été ordonné de marcher ſans bruit dans un fond à la demi-portée du canon des lignes, & d'y reſter ſans

1654. rien entreprendre, que quelque tems après que M. de Turenne auroit commencé la sienne, dont on supposoit qu'il devoit entendre le bruit; il arriva tout autrement, à cause que le vent étoit contraire & assés grand; il ne put rien entendre, & le jour étant venu, il supposa que quelque accident avoit empêché l'exécution du dessein: il résolut néanmoins de rester encore quelque tems dans son poste, & vit enfin de la Cavalerie, qu'il crut que les ennemis envoïoient à la découverte. Peu de tems après il apperçut un ou deux escadrons, qu'il prit pour la Garde avancée qui alloit à son poste; mais en voïant sortir encore un plus grand nombre, il crut avoir été découvert par les ennemis, & qu'ils venoient tomber sur lui: sur quoi il donna ordre à ses deux bataillons de se sauver de leur mieux dans le Château de Neuville, qui étoit proche, & avec sa Cavalerie il se retira vers Bapaume. Il fit beaucoup de chemin avant qu'il pût s'appercevoir de son erreur; l'Infanterie qui s'étoit retirée dans le Château la reconnut plutôt que lui; ils remarquèrent que la plupart de la Cavalerie du quartier de Lorraine, & plusieurs de celui du Prince de Condé, se retiroient par le chemin qui conduit à Cambrai: ils détachèrent les Aide-Majors de chaque régiment, avec chacun cinquante hommes, pour escarmoucher contre les ennemis dans leur passage; mais s'étant trop avancés, la Cavalerie des ennemis les environna & les tua tous.

On ne peut pas dire fort exactement ce qu'il y eut de monde de tué de part & d'autre; ce qui en parut dans les lignes n'alloit point à plus de quatre cens hommes: on ne perdit aucun Général; il n'y eut de Colonel que M.

de Puymarais, qui l'étoit de Cavalerie, qui fut tué : il étoit fils de M. de Bar, Lieutenant-Général, & avoit beaucoup de bravoure. On perdit peu de Capitaines. L'escadron d'Eclinvilliers qui avoit si mal fait deux ou trois jours auparavant, lorsque M. de Joïeuse fut blessé, fut le plus maltraité : il étoit un de ceux que M. de la Ferté avoit avec lui quand il se fit battre ; & voulant apparemment rétablir sa réputation, il chargea alors si vigoureusement, que les autres aïant plié avant lui, il souffrit beaucoup plus, & la plupart de leurs Officiers furent tués sur la place. Le nombre des blessés ne fut pas grand. M. de Turenne reçut une contusion & un coup de mousquet dans ses armes, & eut un cheval tué sous lui. On ne se souvient point que hors M de Broglio, qui eut la cuisse percée d'une balle, il y eût aucun des autres Généraux blessés ; peu d'Officiers subalternes le furent. Les Volontaires se tirèrent heureusement d'affaire ; il n'y eut que le Marquis de Brevauté & La Clotte qui furent grièvement blessés, & en moururent : ils étoient avec le Marquis d'Humières, qui fut attaqué vivement par un escadron des ennemis. Biscara & quelques autres furent fort blessés, de même que le Chevalier de S. Gé & d'autres Officiers de son régiment. 1654.

Du côté des ennemis il n'y eut de leurs Généraux de blessé & pris que le Baron de Bryolle, un des Maréchaux de Camp du Prince de Condé : c'étoit un brave vieillard, qui bien qu'il eut le malheur d'être pris en combattant contre son Roi, montra néanmoins peu de jours avant mourir, qu'il n'étoit point rebelle dans son cœur, & qu'il ne l'étoit que

1654. par accident : il envoïa chercher ſon fils, qui avoit été fait priſonnier avec lui, lui dit quelques heures avant d'expirer, comment il avoit été entrainé dans le méchant parti, & lui commanda ſous peine de ſa malédiction, de ne ſe laiſſer jamais ſéduire, ſous quelque prétexte que ce pût être, à prendre les armes contre ſon Souverain : cette exhortation d'un père mourant le toucha ſi vivement, qu'il proteſta vouloir être bon Sujet; ſur quoi il fut mis en liberté.

On fit environ trois mille priſonniers ; on en prit quinze cens dans le quartier de Lorraine; ils étoient dans une Redoute, où ils ſe trouvèrent envelopés. On trouva ſoixante-trois pièces de canon dans les lignes, de toute ſorte de calibre, & tout ce qui appartenoit à un ſi grand train d'artillerie. Tout le bagage des ennemis fut pris : les ſoldats trouvèrent un grand butin, tous les Officiers Généraux de cette Armée ſe faiſant ſervir en vaiſſelle d'argent, & chacun étant obligé d'avoir grand équipage, ſans quoi on ne pouvoit ſubſiſter dans une ſi grande Armée. La quantité en étoit ſi conſidèrable, que quand l'Armée paſſa l'Eſcaut quelque tems après ſous Cambrai, on compta plus de ſept mille tant charettes que chariots couverts, quoique l'Armée ne fût pas alors de plus de vingt mille hommes; au lieu que quand on fut pour forcer les lignes, elle étoit de quatorze mille fantaſſins, onze mille chevaux & quatre cens dragons.

Le jour après que la Ville fut ſecourue, le Duc d'Yorck fut envoïé avec deux mille chevaux à Péronne, où étoit la Cour, pour l'eſcorter à Arras, où elle reſta quelques jours, pendant leſquels l'Armée campa dans

es lignes des ennemis : on fe fervit de leurs 1654.
uttes, & on y trouva une fi grande abon-
lance de fourage que les ennemis avoient
amaffé, qu'il ne fut pas befoin d'en aller cher-
cher pendant qu'on y refta.

Le dernier jour d'Août, l'Armée marcha vers Cambrai, campa à Sauchi-Cauchi, & la Cour retourna en même tems à Péronne. Le trois Septembre l'Armée marcha à Thun S. Martin, où elle paffa l'Efcaut fur un pont qui y fut jetté. Le lendemain elle avança jufqu'à Saulfoi, à moitié chemin entre Cambrai & Valenciennes. Le jour fuivant elle campa à Riévrain, & le feize elle tomba fur le Quefnoi, entre Valenciennes & Landrecies. Il y avoit un Gouverneur ; mais la garnifon étoit petite : la Place d'elle-même n'étoit pas forte ; les dehors en avoient été démolis à la maniére Efpagnole ; c'eft-à-dire, pour la mettre feulement hors d'état de défenfe, & pour la pouvoir rétablir aifément. Cette Ville fe rendit dès le lendemain : on fit auffi-tôt travailler à réparer les dehors ; on y ajouta de nouveaux ouvrages : & après y avoir laiffé une forte garnifon, on marcha à Bavay, & le onzième Septembre on arriva devant Binche, qui fe rendit le même jour, n'y aïant que les Bourgeois. On y refta jufqu'au vingt-deux, dans l'intention feulement de manger le païs, & pour donner le tems de fortifier le Quefnoi.

Pendant ces marches, M de Turenne donna plus d'occupation aux Lieutenans-Généraux qu'ils n'avoient coutume d'en prendre ; avant cela il n'y avoit que celui de jour qui étoit en mouvement, & les autres ne faifoient qu'accompagner le Général ; mais il ordonna alors que de même que celui qui étoit de jour

1654. marchoit à la tête de la Cavalerie de l'avant-garde, celui qui auroit été relevé marcheroit aussi à la tête de l'Infanterie, & celui qui avoit été relevé avant lui, à la tête de l'autre aîle de Cavalerie, qui faisoit l'arrière-garde; ainsi il y avoit tous les jours trois Lieutenans-Généraux en exercice. Il trouva cet ordre si aisé & si avantageux, que le Duc d'Yorck le lui a toujours vu pratiquer tant qu'il est resté depuis avec lui dans le service de France. Il les avertit de plus, que lorsqu'ils arriveroient à un défilé ou à un ruisseau, ils n'arrêteroient point, jusqu'à ce que ceux qui étoient devant eux fussent passés de l'autre côté, mais qu'ils se feroient un passage particulier sur la droite ou sur la gauche; observant toujours de mettre l'avant-garde entre eux & le côté par où les ennemis pouvoient venir. Il pouvoit ainsi faire de plus longues marches; & depuis ce tems-là on passa toujours les défilés par trois endroits à la fois. Les Cravattes des ennemis furent fort importuns pendant cette marche; il étoit dangèreux de s'écarter le moins que ce pût être : ils avoient quelquefois la hardiesse de se fourrer deux ou trois jusques dans les rangs, & quand ils le pouvoient, ils enlevoient toujours quelqu'un. . . . . . .

On s'étonna pendant cette marche qu'une Armée victorieuse & si considèrable, n'entreprît pas un siège d'importance cette même année; mais on ne considèroit pas que la saison étoit fort avancée, & que quoique le Quesnoi ne fût pas de lui même considèrable, cette Place favorisoit beaucoup les desseins qu'on avoit pour la Campagne prochaine, pour laquelle M. de Turenne avoit déja formé son plan; le dessein étoit hardi de préten-

re conferver cette Place, fituée au milieu du païs ennemi ; & ce fut ce qui rendit le projet es opérations de l'année fuivante plus aifé à xécuter, & particulièrement le fiège de Lanrecies. 1654.

Les ennemis raffemblèrent fous le canon le Mons les débris de leur Armée, d'où ils étachoient continuellement des Partis pour nquièter les fourageurs de l'Armée de Frane, pendant qu'elle refta à Binche ; mais M. le Turenne y donna fi bon ordre, qu'ils ne irent pas grand mal, quoique leurs Cravattes oltigeaffent inceffamment autour du Camp, t dreffaffent de continuelles embufcades. Il 'en falut peu qu'ils n'enlevaffent un jour une Garde de Cavalerie qu'on avoit avancé du côté de Mons ; elle étoit de quatre efcadrons poftés derrière un ruiffeau, & avoit une petite Garde de trente maîtres fur une hauteur le l'autre côté. Le Duc d'Yorck allant la viiter, trouva que quatre autres efcadrons la relevoient; il paffa le ruiffeau à la tête du déachement qui alloit relever la petite Garde, & étant arrivé à fon pofte, on vit environ trente cavaliers ennemis venir d'un bois qui étoit fur la gauche : mais quand ils furent à demi-portée du canon, ils retournèrent en arrière, comme s'ils euffent craint qu'on ne es fuivît. M. d'Humières & quelques autres Officiers de la même Garde qui étoient un peu avancés, fe mirent à galoper : & ceux qui étoient plus près de ce Prince aïant propofé de pourfuivre les ennemis, & voïant les autres après, coururent auffi fans demander s'il l'approuvoit ou non ; fur quoi il courut luimême à toute bride, & aïant gagné la tête de tous, il eut toutes les peines du monde à ar-

1654. rêter leur ardeur : ils murmurèrent & se plaignirent de ce qu'il les empêchoit d'enlever tout le Parti ; mais il les assura qu'en les arrêtant, il les avoit garanti d'une embuscade, & qu'il n'étoit pas probable que les ennemis fussent venus si près, s'ils n'avoient eu le dessein de les attirer. En effet, à peine les eut-il arrêtés, que les ennemis firent volte-face, & tâchèrent à les engager en escarmouchant ; mais quand ils virent qu'il n'y avoit rien à gagner, ils se retirèrent vers Mons, & un moment après on vit deux cens chevaux les suivre, qui s'étoient cachés dans un petit fond, derrière un bois qui n'étoit pas loin, & où les ennemis vouloient les surprendre. M. d'Humières & les autres Officiers remercièrent le Prince de ce qu'il n'avoit pas permis qu'ils allassent plus loin ; parce que pour peu qu'ils eussent avancé davantage, ils auroient été pour la plupart faits prisonniers, parce que la grande Garde qui étoit de l'autre côté du ruisseau, n'eût jamais pu venir assés à tems pour les dégager ; le défilé pour passer le ruisseau, & le village au-delà duquel la petite Garde étoit postée, étant si long, que l'affaire auroit été finie avant qu'on eût pu arriver à leur secours.

On a oublié de dire que quand l'Armée partit d'Arras, les deux autres Maréchaux l'avoient quitté. M. de Turenne, après avoir consumé les fourages autour de Binche, jugea à propos de retourner au Quesnoi, & de prévenir les pluïes, qui auroient rendu le chemin fort difficile pour le canon & la vaste quantité de bagages qui suivoient l'Armée. Il marcha vers Maubeuge, parce que le païs entre Binche & cette Place est plus ouvert &

moins embarassé de défilés que le chemin de Bavay, par où il auroit toujours eu à ses trousses le Prince de Condé, qui l'auroit d'autant plus gêné, qu'il étoit dangèreux de faire devant lui un faux pas; & il étoit à craindre que l'Armée l'aïant sur ses aîles, il ne trouvât quelque occasion pendant la marche de l'attaquer avec avantage. 1654.

M. de Turenne le jour qu'il décampa fit marcher les bagages à la pointe du jour avec six ou huit escadrons, & les Dragons de M. de la Ferté, qui marchoient à la tête ou sur les aîles, suivant la nécessité: à peine furent-ils en mouvement, qu'il les suivit avec son avant-garde; & pour être d'autant plus hors d'insulte, il marcha avec plus d'ordre & de précaution qu'il n'avoit jamais fait: sa marche étoit disposée de manière qu'il pouvoit à toute heure se mettre en un moment en ordre de bataille, sans la moindre confusion.

Sur la droite de tout marchoit la prémière ligne de l'aîle qui avoit l'avant-garde ce jour-là; sur la gauche étoit la moitié de la prémière ligne d'Infanterie, sur la gauche de laquelle étoit la seconde ligne de Cavalerie de l'aîle qui faisoit l'avant-garde; sur la gauche encore marchoit l'autre moitié de la prémière ligne d'Infanterie, sur la gauche de laquelle étoit l'autre aîle de Cavalerie & la seconde ligne d'Infanterie; & enfin sur la gauche de tout, étoit le Corps de réserve de Cavalerie: de sorte qu'il marchoit de front quatre bataillons & cinq escadrons, chaque file ou colonne étant de .... bataillons & de .... escadrons.

Le gros canon étoit à l'avant-garde, & quelques petites pièces étoient à l'arrière-garde: quand on venoit à quelque défilé, l'arrière-

1654. garde faifoit volte-face avec fes pièces de campagne pendant que l'avant-garde défiloit, laquelle étant paffée, faifoit auffi volte-face, laiffant un efpace fuffifant aux autres qui devoient fuivre, pour fe mettre en bataille à mefure qu'ils paffoient: ils reftoient en cet ordre jufqu'à ce que tout fût paffé, & enfuite toute l'Armée s'ébranloit en même tems pour continuer fa marche. Après qu'elle eut avancé un peu plus d'une lieue, on découvrit environ quarante efcadrons des ennemis qui approchoient fur la droite: le gros de cette Cavalerie avança plus près que la portée du canon, y aïant néanmoins un petit ruiffeau entre deux: ils fe contentèrent de faire paffer leurs Cravattes, avec un efcadron ou deux pour les foutenir. Les Cravattes approchèrent fi près, que plufieurs foldats fortirent de leurs rangs, & fe mirent dans les intervalles de la Cavalerie pour efcarmoucher: ils ne laiffèrent pas de fuivre toujours, jufqu'à ce que l'Armée arriva à un paffage affés près de Maubeuge, efpèrant toujours trouver l'occafion de donner quelque échec; mais M. de Turenne prit tant de foin & régla fa marche avec tant de précaution, que bien que le Prince de Condé fût en perfonne à la tête de cette Cavalerie, il ne put jamais mettre un feul efcadron dans le moindre defordre. Il fit preffer un peu les dernières troupes à ce paffage auprès de Maubeuge; mais voïant la promtitude avec laquelle elles retournoient, & le bon ordre qu'elles gardoient toujours, il fe retira & les laiffa en repos, defefpèrant de retirer aucun profit de cette marche: il ne paffa point le défilé, pour ne pas s'expofer mal à propos, & retourna à fon Camp. Il étoit nuit avant qu'on arrivât à Mau-

Maubeuge ; & quoique le Camp fût marqué 1654.
entre la Ville & les bois, la grande obſcurité & la confuſion des bagages fut cauſe qu'il y en eut beaucoup dans le campement, & d'autant plus que le terrein n'avoit que peu d'étendue : perſonne ne put reconnoître le quartier qui lui avoit été deſtiné ; & M. de Turenne n'y pouvant apporter de remède, il plaça deux ou trois bataillons entre les bagages, du côté que les ennemis pouvoient venir, demeura toute la nuit debout avec eux, & dès qu'il fit jour il remit l'Armée dans ſon ordre; & le même jour, qui étoit le vingt-trois, elle marcha à Bavay. Le régiment entier des Cravattes ennemis pourſuivit un petit Parti juſqu'à l'avant-garde, & s'engagea ſi fort, qu'il courut riſque d'être entièrement pris : les deux prémiers eſcadrons coururent à eux, & les pourſuivirent ſi vivement, qu'ils ne trouvèrent pas d'autre moïen de ſe ſauver qu'en ſe jettant dans les bois; pluſieurs abandonnèrent leurs chevaux pour ne pas être pris eux-mêmes; néanmoins ils perdirent plus d'hommes & de chevaux dans cette occaſion, qu'ils n'ont jamais fait devant & après dans aucune autre.

L'Armée étant arrivée à Bavay, on travailla à démolir les murailles de cette petite Ville, que les habitans avoient abandonné la prémière fois qu'elle y campa. Il y a quatre anciens chemins des Romains qui y aboutiſſent : elle n'eſt qu'à trois ou quatre lieues du Queſnoi, & auroit pu incommoder, ſi les ennemis y euſſent mis des troupes pendant l'Hiver. De Bavay l'Armée marcha à Baudignies, & campa près du Queſnoi : elle y reſta juſqu'au vingt-huit qu'elle alla à Cateau-Cambreſis, après avoir conſommé les fourages des

1654. environs du Quefroi. Pendant le tems qu'elle y refta, les travaux en furent perfectionnés, & les magafins remplis de toutes chofes néceffaires, de manière qu'il auroit été très difficile aux ennemis d'y rien entreprendre après qu'on feroit entré en quartier d'Hiver.

Pendant que l'Armée campa à Cateau-Cambrefis, une efcorte qui couvroit les fourageurs penfa être défaite. Le Comte de Renel qui la commandoit fut fait prifonnier à la prémière charge, en mettant en bataille les prémiers efcadrons que les ennemis renverfèrent; & fi les autres qui étoient de vieilles troupes, comme La Valette, Grammont, & d'autres, n'avoient foutenu vigoureufement & avec beaucoup de bravoure, tout auroit été taillé en pièces, & les fourageurs en grand péril: mais quoiqu'ils viffent leur Commandant pris, & leurs prémiers efcadrons en déroute, ils marchèrent fièrément aux ennemis, les obligèrent de fe retirer fans rien entreprendre davantage & ramenèrent les fourageurs au Camp fans en avoir perdu aucun. Le Parti qui les avoit attaqué étoit forti de Cambrai, les forces étoient à peu près égales; & fi les ennemis avoient pouffé leur prémier avantage, ils auroient défait l'efcorte entière, & auroient pris autant de fourageurs qu'ils en auroient pu emmener. Cette avanture obligea M. de Turenne de prendre à l'avenir plus de précaution pour les affurer. Deux ou trois jours après il voulut aller lui-même les couvrir dans le même endroit où M. de Renel avoit été pris: il mena avec lui vingt efcadrons, deux bataillons, & quatre pièces de campagne, efpèrant que les ennemis y viendroient avec le même nombre que la prémière fois. Il ne fe trompa point

dans sa conjecture. Peu de tems après avoir 1654.
posté ses troupes pour la sureté des fourageurs, on apperçut six escadrons des ennemis qui sortoient d'un bois assés proche où ils s'étoient embusqués : ils vinrent au grand galop, comme s'ils eussent eu dessein de tomber sur deux ou trois escadrons de Gendarmes, qui étoient postés dans un petit fond, entre les bois & un village où plusieurs fourageurs chargeoient leur trousse. M. de Turenne étoit lui-même dans ce village avec une grande partie de sa Cavalerie & un bataillon d'Infanterie ; mais y aïant un petit passage entre lui & l'endroit où étoient les Gendarmes que commandoit M. de Schomberg, si les ennemis l'avoient attaqué brusquement, il auroit été battu avant qu'on eût pu venir à son secours. Ainsi considérant le danger où il étoit, il crut ne se pouvoir tirer d'affaire que par une contenance hardie, & marcha droit aux ennemis, qui le voïant avancer avec tant de fierté, & ne pouvant découvrir ce qu'il pouvoit y avoir dans le fond d'où il étoit parti, s'imaginèrent qu'il y avoit, suivant toute apparence, d'autres troupes derrière eux pour les soutenir, & se retirèrent aussi-tôt dans le bois. M. de Schomberg en fut fort aise, & s'arrêta sur une petite hauteur sans se mettre en devoir de les poursuivre, n'étant pas assés fort, & ne pouvant point savoir si les ennemis n'avoient point d'autres troupes dans le bois. On lui envoïa d'autres troupes pour le fortifier, & il resta là jusqu'à ce que les fourageurs eurent achevé, & qu'on commença à s'en retourner.

On envoïa depuis toujours de grosses escortes avec les fourageurs ; les ennemis n'entreprirent plus de les inquièter, & le soin qu'on

1654. prit des convois qu'on envoïa au Quesnoi empêcha les Espagnols de songer à les enlever. Le Duc d'Yorck eut le commandement du dernier qu'on y introduisit pendant qu'on étoit à Cateau-Cambresis. On y resta encore quelques semaines sur la frontière où on prit les deux Châteaux d'Anvillers & de Girondelle proche de Rocroi : on les démolit, & ensuite on se retira en quartier d'hiver, la saison étant si avancée qu'il n'étoit plus à craindre que les ennemis entreprissent rien sur le Quesnoi.

1655. Cette Campagne commença par le siège de Landrecies. Aussi-tôt que les François investirent cette Place, les ennemis se postèrent entre cette Ville-là & Guise, dans le dessein de leur ôter la communication avec leur païs; mais la précaution de M. de Turenne, qui avoit fait remplir de bonne heure les Magasins du Quesnoi de toutes les choses nécessaires pour le siège, empêcha les Espagnols de pouvoir beaucoup lui nuire. Les convois alloient & venoient du Quesnoi au Camp sans peine & sans danger, & tout le mal se réduisit à empêcher que quelques Officiers & Volontaires pussent s'y rendre. Le Duc d'Yorck que des affaires avoient arrêté, fut de ce nombre : ainsi on ne fera point de relation particulière de ce siège, ni un détail fort exact de toute cette Campagne, parce que ce Prince a perdu un papier qui auroit beaucoup aidé à sa mémoire en plusieurs choses qu'il a présentement oublié. Il resta à La Fère, attendant l'occasion de quelque convoi qui pût favoriser le desir impatient qu'il avoit de se trouver à ce siège ; mais il auroit été trop dangèreux de tenter le passage. Il n'y eut que M. de la

Feuillade qui oſa le hazarder, & qui fut pris 1655.
& bleſſé dangèreuſement : ſon mauvais ſuccès ôta l'envie de ſuivre ſon exemple, & on ne ſongea plus à paſſer, juſqu'à ce que les ennemis décampèrent un jour ou deux avant que la place ſe rendit.

Ce ſiège fut heureux pour les ſoldats; les aſſiègés ſe contentèrent de ſe défendre à l'ordinaire & dans les formes. Ils n'entreprirent rien de vigoureux, & on perdit moins de monde qu'on ne pouvoit probablement eſpèrer d'un ſiège de cette conſéquence : ils capitulèrent dès que la mine eut fait brèche à la face d'un baſtion, & on ne ſe ſouvient pas s'il y fut fait un logement. On ne perdit d'Officier de conſéquence que M. de Tracy Meſtre de Camp, qui, comme le plus ancien, commandoit la Cavalerie Allemande.

Après que la Ville fut rendue, l'Armée reſta encore quelques jours pour combler les lignes, & réparer la brèche & les dehors. Cependant les ennemis ſe retirèrent chés eux entre Mons & Valenciennes derrière les rivières, & ne ſe croïant point en état de riſquer une bataille, ils ne ſe propoſèrent que d'obſerver le mouvement des François, & d'empêcher qu'ils ne fiſſent quelque autre ſiège de conſéquence.

Quand l'Armée fut prête à décamper, le Roi & le Cardinal y vinrent, & elle deſcendit le long de la Sambre juſqu'à la Buſſière, petite Ville dépendante du païs de Liège, à une lieue de Thuyn. Après avoir emploïé quelques jours à cette marche, & en avoir reſté un ou deux à la Buſſière, on retourna ſur ſes pas, & paſſant par Avênes on inveſtit la Capelle. Enſuité n'eſtimant point qu'elle fût

1655. d'assés grande importance, on changea d'avis; on passa la Sambre & on avança dans le Haynaut jusqu'à Bavai, où on arriva le onze d'Août: cette Place est entre Mons & le Quesnoi. On eut dessein d'avancer plus avant dans le païs, & de passer la Haisne; mais après avoir envoïé reconnoître les passages, on trouva que les ennemis y avoient fait de grands retranchemens & parapets, & de distance en distance des Redoutes & des platte-formes à trois ou quatre cens pas les unes des autres, qui règnoient le long de la rivière depuis S. Guislain jusqu'à Condé. Les ennemis ont un avantage particulier pour faire ces retranchemens en Flandre; car outre leurs troupes qu'ils y emploïent, ils y font travailler leurs Païsans, qui apportant leurs bèches & les autres instrumens dont ils savent se servir pour relever leurs fossés, font en peu de jours des travaux fort profonds, & d'une vaste étendue. Ce qui donnoit plus de difficulté à forcer ceux-ci, étoit celle de pouvoir même approcher de la rivière, le païs étant fort bas & rempli de fossés; & à moins d'y faire de nouveaux passages, il n'y avoit que le chemin de la Chaussée qui conduisoit au Pont de Haisne. Néanmoins dans un Conseil qui se tint en présence du Roi, où se trouvèrent le Cardinal, M. de Turenne, les Maréchaux de la Ferté, de Villeroi, de Grammont & du Plessis, & où le Duc d'Yorck fut appellé, on fut sur le point de résoudre de forcer le passage au Pont de Haisne; le Cardinal aïant représenté combien il auroit été glorieux de l'exécuter, & d'avoir passé la rivière à la barbe d'une Armée formidable: mais le sentiment de M. de Turenne qui étoit contre cette entreprise, pré-

valut, ſoit par la complaiſance qu'on eut pour lui, ſoit par la force de ſes raiſonnemens. Il en fit voir les difficultés telles, que les ennemis avoient un double avantage; il dit qu'on pouvoit, à la vérité, les forcer, mais qu'on y perdroit trop de monde; que cette conſidèration n'étoit pas la ſeule qui l'obligeoit à diſſuader cette entrepriſe; qu'il croïoit qu'on pouvoit l'exécuter ſans hazarder la vie de tant de ſoldats, en paſſant l'Eſcaut un peu au-deſſous de Bouchain; qu'on laiſſeroit Valenciennes ſur la droite; qu'on marcheroit à Condé où on paſſeroit l'Eſcaut une ſeconde fois; qu'ainſi on prendroit les ennemis en flanc, & que les grands retranchemens des Eſpagnols deviendroient inutiles. Ces raiſons auxquelles il en ajouta beaucoup d'autres, ramenèrent le Cardinal & tous les autres du Conſeil à ſon opinion: on marcha auſſi-tôt de Bavai à Bouchain, & ſur l'avis qu'en eurent les ennemis, ils marchèrent en même tems vers Valenciennes. 1655.

Le treize ſur l'après-midi, l'Armée arriva à Neuville ſur l'Eſcaut: le même jour les ennemis paſſèrent la rivière à Valenciennes, & ſe poſtèrent fort avantageuſement, aïant leur droite couverte des bois de S. Amand, & la Ville ſur leur gauche: ils avoient devant eux une vieille ligne ſur le mont Azin, qui s'étendoit de la Ville juſqu'aux bois; & au-lieu de diſputer le paſſage de la rivière, ils travaillèrent à réparer cette ligne, qui ſe trouva le lendemain en bon état de défenſe. Cependant l'Armée de France paſſa la rivière ſur un pont de bateaux, & le quatorze au matin marcha aux ennemis, après avoir laiſſé des troupes avec les bagages pour les aſſûrer contre les

1655. courfes de la garnifon de Bouchain; mais toutes ces peines furent inutiles.

Le Duc d'Yorck a fu depuis de quelques Officiers qui étoient alors dans l'Armée Efpagnole, qu'ils s'étoient propofé de défendre ce pofte ; que le Prince de Condé s'oppofa à la réfolution qu'on avoit prife d'y marcher, à moins qu'on n'eût deffein de le foutenir quand on y feroit arrivé; qu'il dit nettement aux Efpagnols qu'il ne bougeroit point, s'ils ne lui permettoient de prendre ce parti; qu'ils lui en donnèrent toutes les affurances qu'il pouvoit fouhaiter ; qu'il leur prédit qu'immanquablement les François marcheroient à eux, quand ils feroient dans ce pofte-là ; & qu'alors il feroit trop tard de fonger à la retraite, puifque par-là on expoferoit l'Armée à une défaite entière: les Efpagnols ne laiffèrent pas d'infifter toujours & promirent de défendre le pofte. On les y trouva en effet ; les Partis informèrent de la manière de leur campement ; on marcha à eux auffi-tôt que l'Armée fut mife en bataille, & étant arrivés à une lieue de leurs retranchemens, on fit alte pour attendre le canon & les munitions qui fuivoient derrière.

Cependant M. de Turenne marcha avec un efcadron ou deux pour reconnoître leurs lignes, & en approcha à la portée du canon. Les ennemis tirèrent fur lui leurs plus groffes pièces, ce qui le confirma dans l'opinion qu'il avoit qu'ils vouloient défendre ce pofte : il ordonna à M. de Caftelnau de marcher avec fon Camp-volant compofé d'environ douze efcadrons & de deux ou trois bataillons, & de fe pofter fur la droite des ennemis dans le grand chemin de S. Amand, pour tâcher de les attaquer en flanc lorfqu'on les attaqueroit

de front. A peine M. de Caſtelnau fut-il arrivé dans l'endroit qu'on lui avoit marqué, qu'il s'apperçut que les ennemis ſe retiroient vers Condé; & ſur ce qu'il en fit avertir M. de Turenne, il eut ordre de donner ſur leur arrière-garde pour retarder leur marche, s'il étoit poſſible, afin qu'il eût le tems de venir lui-même avec le Corps d'Armée. On ne ſut que les ennemis ſe retiroient que par l'avis que M. de Caſtelnau en donna, parce que le terrein qui eſt entre les deux Armées étant une bauteur ſur laquelle ils avoient élevé leurs lignes, on ne pouvoit voir que les troupes qu'ils vouloient bien montrer. 1655.

Il eſt probable qu'auſſi-tôt que l'Archiduc & le Comte de Fuenſaldagne ſurent que les François avoient paſſé la rivière & qu'ils marchoient à eux, ils ſe repentirent de s'être engagés ſi avant. Quoi qu'il en ſoit, ils réſolurent de retourner à Condé & d'y paſſer la rivière : ils prirent ce parti ſans conſulter le Prince de Condé, & le prémier avis qu'il en eut, fut par un Ajudant qui vint lui dire que l'Archiduc ſe retiroit, qu'il le prioit de prendre ſoin de l'arrière-garde & de couvrir la retraîte, quoique ce fût le tour des Eſpagnols de la ſoutenir; & pour avoir moins d'embarras, ils firent entrer leur gros canon dans Valenciennes, & ne menèrent avec eux que de petites pièces de campagne.

Si M. de Caſtelnau eût fait ſon devoir, comme il le pouvoit, en ſuivant ſes ordres, le Prince de Condé auroit été réduit à de grandes extrèmités : il eſt vrai qu'il ne manqua point du côté du courage, & que ce ne fut que dans la conduite. Il marcha ſi promtement, qu'étant arrivé au pont de Beverage, où un ruiſ-

1655. ſeau qui vient des bois tombe dans l'Eſcaut de l'autre côté de Valenciennes, & où M. de Marſin étoit poſté avec quelques eſcadrons & des Dragons, il n'attendit point ſon Infanterie, mais s'efforça avec ſa Cavalerie ſeule de forcer le paſſage. Il attaqua le pont deux ou trois fois, & aïant été repouſſé avec quelque perte, il ſe trouva contraint d'attendre ſon Infanterie qui n'avoit pu venir aſſés à tems, à cauſe que la Cavalerie avoit occupé le chemin devant elle. Quand les ennemis virent approcher ſon Infanterie, ils ſe retirèrent & le laiſſèrent maître du pont, qu'il paſſa. M. de Turenne arriva dans le même tems avec ſon avant-garde à l'arrière-garde de M. de Caſtelnau, auquel il envoïa pluſieurs ordres réïtérés de preſſer les ennemis pour arrêter leur marche autant qu'il ſeroit poſſible, pour les joindre: mais de Caſtelnau ſe laiſſa amuſer par quelques Officiers du Prince de Condé, qui étant à la queue de leurs troupes & le voïant avancer à la tête des ſiennes, demandèrent à lui parler ſur parole: à quoi aïant conſenti, parce que c'étoient de ſes anciennes connoiſſances, il ordonna à ſes troupes de faire halte pour quelque tems, & pendant qu'ils ſe complimentèrent, le Prince de Condé hâta ſes troupes de paſſer, & de Caſtelnau fut pris pour dupe: un homme qui étoit reſté ſur le haut d'un petit côteau aïant fait ſigne à ces Officiers, ils prirent congé du Lieutenant-Général & galopèrent après leurs troupes. Cette civilité hors de ſaiſon donna le tems aux ennemis de paſſer la rivière avant qu'on pût les joindre. M. de Turenne arriva quelque tems après à l'endroit où M. de Caſtelnau avoit rangé ſes troupes à la portée du canon de la rivière,

au-delà de laquelle il vit l'Armée ennemie en bataille proche de Condé. M. de Castelnau lui fit un récit de ce qui s'étoit passé, & ajouta que le dernier escadron des ennemis avoit été obligé de passer la rivière à la nage pour se sauver. Cette méprise causa quelque aigreur entre M. le Prince & M. de Turenne, par un accident qui arriva quelques jours après. 1655.

Les ennemis rompirent les ponts après avoir passé la rivière, & marchèrent, autant qu'on peut s'en souvenir, l'après-midi du même jour vers Tournai. L'Armée de France campa cette nuit-là à Frane près de Condé, & le lendemain on travailla à construire des ponts une lieue au-dessous de la Ville, pour l'attaquer aussi-tôt qu'ils seroient achevés. On résolut d'abord, que les troupes que commandoient MM. de Castelnau & d Uxelles seroient seules emploïées à ce siège, pendant que les deux Maréchaux avec le reste de l'Armée le couvriroient & feroient tête aux ennemis. On commença suivant ce projet à faire les approches; mais la prémière nuit on trouva tant de résistance, la grande quantité de monde qu'il y avoit dans la Place suppléant à sa foiblesse, que les deux Maréchaux étant avertis qu'il y avoit trop d'ouvrage pour si peu de troupes, vinrent eux-mêmes pour pousser une des attaques, laissant l'autre à la conduite de MM. de Castelnau & d'Uxelles

Les assiègés avoient brulé les maisons d'un petit fauxbourg qui étoient devant la porte: mais n'aïant point eu le tems d'en abattre les murailles, elles servirent d'un abri fort favorable pour ouvrir la tranchée à un peu plus de demi-portée de mousquet de la Place. Un bataillon des Gardes la monta la prémière nuit;

1655. Il étoit commandé par Vautourneux, le plus ancien Capitaine des dix compagnies : & à l'attaque du Lieutenant-Général monta le régiment de. . . . .

La nuit suivante un bataillon Suisse monta la tranchée à une attaque & le régiment de. . . . . à l'autre. On poussa les travaux des deux côtés jusqu'à la portée du pistolet de la Ville, & on perdit au moins autant de monde cette nuit-là que la précédente. La suivante, un autre bataillon des Gardes releva les Suisses à l'attaque des Maréchaux, & à celle des Lieutenans-Généraux le régiment de. . . . On fit une faute à la prémière, qui causa la perte de bien du monde. M. de la Ferté étoit de jour, & allant sur le soir à la tranchée pour y voir l'état des choses, il crut qu'on étoit assés proche pour faire un logement au pied des palissades, qu'il jugea, aussi-bien que tous les autres Officiers, être endeçà du fossé sur le bord. Il ordonna qu'on s'y logeât; on se mit en devoir de le faire dès qu'il fut nuit; mais on arriva au fossé sans y trouver de palissades, & on reconnut qu'elles étoient sur la berme : on ne laissa pas de passer le fossé qui n'étoit ni profond ni large : on s'efforça de se loger sur la berme au pied des palissades : on y trouva beaucoup de résistance ; & après avoir perdu beaucoup de soldats & d'Officiers, il falut se retirer & se contenter de faire un logement sur le bord du fossé. Il ne faut pas s'étonner de cette méprise : le fossé étant étroit & les palissades étant ordinairement posées le long de la banquette du chemin-couvert, on crut qu'elles y étoient; & il eût été très difficile avec les meilleurs yeux du monde, de juger à une certaine distance l'endroit précisément

où elles étoient plantées. Le Comte de Henning, Gouverneur de la Place demanda le lendemain à capituler, & on convint qu'il sortiroit le jour suivant avec armes & bagages. Ainsi il évacua la Place le dix-neuf, avec environ deux mille hommes d'Infanterie & quelque Cavalerie. 1655.

Pendant ce siège, M. de Bussi-Rabutin, Mestre de Camp, fut envoïé escorter les fourageurs avec sept ou huit escadrons: il les posta de l'autre côté de l'Escaut devant les villages où on fourageoit. Sur le soir, quand on eut presque fini, & que la plupart des fourageurs étoient retournés au Camp avec leurs trousses, Bussi aïant apperçu deux escadrons des ennemis, il lui prit envie de les charger, à quoi il se trouva particulièrement excité par plusieurs Volontaires & personnes de qualité qui étoient avec lui, entre lesquels étoient le Prince de Marsillac & le Comte de Guiche. Il marcha à eux avec tous ses escadrons; les ennemis se retirèrent assés précipitamment; & lorsqu'en les poursuivant il les eut presque atteint, ils firent soudainement volte-face, & on découvrit en même tems douze ou quatorze escadrons des ennemis qui sortoient d'un fond où ils s'étoient mis en embuscade. Bussi, aussi-bien que les autres, fut si surpris, qu'il ne trouva point d'autre parti à prendre, que de crier *au défilé:* la partie n'étoit point tenable; tous les escadrons firent d'eux-mêmes la même manœuvre, s'écriant de main en main, *au défilé:* ils se rompirent, coururent à toute bride & se rallièrent en arrivant au défilé: les ennemis se contentèrent de ce qu'ils purent prendre dans la poursuite, & ne les pressèrent pas fort loin. Cette Cavalerie étoit la meilleure de

1655. l'Armée de France, composée d'anciens Officiers & de vieux cavaliers; & s'ils avoient pris tout autre parti, la perte auroit été beaucoup plus considérable: elle ne fut que d'environ cent maitres & d'un étendart ou deux du régiment Roïal, lesquels aïant été pris par les troupes du Prince de Condé, il les renvoïa au Roi par un de ses Trompettes; mais Sa Majesté ne voulut pas les recevoir, & les Compagnies qui les avoient perdus marchèrent sans étendart pendant tout le reste de la Campagne.

Ce fut vers ce tems-là, qu'une lettre que M. de Turenne avoit écrite au Cardinal, fut interceptée, par laquelle il donnoit un détail de ce qui s'étoit passé dans la retraite des Espagnols auprès de Valenciennes. Le Prince de Condé entre les mains duquel elle tomba, l'aïant lue, envoïa un Trompette porter une lettre qu'il écrivit à M. de Turenne, pleine d'éxpressions dures. Il marquoit entre autres choses, que s'il n'avoit pas connu son écriture, il auroit plutôt cru la Relation qu'il envoïoit au Cardinal faite par un Gazetier que par un Général; & finissoit par cette invective, que si M. de Turenne avoit été à la tête de son Armée, pendant que lui-même étoit à l'arrière-garde de la sienne, il auroit vu le contraire de ce qu'il avoit écrit, puisqu'aucun de ses cavaliers n'avoit été forcé de passer la rivière à la nage pour se sauver.

M. de Turenne fut irrité en lisant cette lettre, & dit au Trompette qu'il ne devoit pas se charger de papiers de cette nature, qu'il l'avertissoit que s'il faisoit une pareille faute à l'avenir, ni sa livrée ni son caractère ne le garantiroient point du traitement qu'il méritoit; qu'il le vouloit bien laisser retourner

pour cette fois, quoiqu'il méritât d'être puni pour avoir osé apporter un papier si injurieux. On croit que le Prince ne fut pas longtems sans savoir que M. de Turenne n'avoit écrit que ce que de Castelnau lui avoit dit : néanmoins il n'y eut plus entre eux les mêmes égards & ménagemens qui s'observent toujours entre des personnes de cette qualité, qui commandent l'un contre l'autre : ils ne vêcurent plus avec cette civilité réciproque, comme ils avoient fait auparavant ; & jusqu'à la conclusion de la paix ils ne furent jamais sincèrement réconciliés. 1655.

Après la prise de Condé, où on laissa une garnison suffisante, l'Armée marcha le vingt à S. Guislain & en fit le siège. M. de Turenne prit son quartier au village de Horn, & M. de la Ferté établit le sien de l'autre côté de la rivière : le Roi & le Cardinal vinrent à ce siège, & logèrent au Château de Bossut un peu au-dessous de la Ville sur la même rivière. La situation de cette Place est forte, étant dans un païs fort bas : la rivière de Haisne passe au travers, de sorte qu'elle peut inonder la plupart des environs, comme les ennemis le firent alors, ce qui incommoda beaucoup les tranchées. Il fut aussi très difficile de faire les lignes de circonvallation, à cause qu'on ne pouvoit construire les ponts de communication qu'avec beaucoup de peine ; les tranchées se comblèrent d'eau, quand on approcha de la Place : l'eau étant aussi haute que le terrein, on ne pouvoit ni le creuser ni s'en servir pour se couvrir, tellement que les approches n'étoient, à proprement parler, que des blindes de fascines : néanmoins malgré tous

1655. ces obſtacles, la Place fut emportée en trois jours de tranchée ouverte.

Quand les Généraux arrivèrent à leur quartier à Horn, la nuit étoit ſi noire qu'ils ne ſurent qu'au matin qu'ils n'étoient éloignés de la Ville que d'une petite portée de canon, qui les éveilla de bonne heure; & les maiſons qu'on leur avoit marquées n'étant bâties qu'à la légère, ils en furent bientôt délogés, particulièrement M du Paſſage qui fut obligé d'en chercher, comme beaucoup d'autres, hors de la portée du canon. Le Duc d'Yorck fut le ſeul qui ſe hazarda de reſter dans la ſienne, qui n'étant qu'à un peu plus de la portée du mouſquet de la Place, ils n'y tirèrent point, ſuppoſant que perſonne ne voudroit y loger; & il y reſta fort en ſûreté pendant le ſiège.

Les Gardes Françoiſes, comme le régiment le plus ancien de l'Armée, montèrent la tranchée les prémiers, ſuivant la coutume. Il arriva dans ce ſiège une diſpute entre M. de Montpezat, le plus ancien Lieutenant-Général, & le Grand-Maître de l'Artillerie, ſur ce que le prémier envoïant ſes ordres à l'autre pour avoir quelques outils dont il avoit beſoin pour la continuation de la tranchée, la prémière nuit qu'elle fut ouverte, le Grand-Maître réfuſa d'obéïr, prétendant qu'il ne devoit recevoir d'ordre que du Général même: M. de Montpezat s'en étant plaint le jour ſuivant, la conteſtation fut décidée en faveur des Lieutenans-Généraux Auſſi longtems qu'il reſta à l'Armée il ne fit plus de fonction de Grand Maître, on lui donna un Brévet de Lieutenant-Général, & il ne ſervit qu'en cette qualité.

On

On perdit peu de soldats en ce siège; on ne se souvient point qu'il y eût aucun Officier considèrable de tué. M le Chevalier de Créqui & M. de Varenne furent blessés, & quelques autres, comme M. de Chavigny Aide-Major du régiment des Gardes, qui depuis s'est fait Père de l'Oratoire. La blessure du Chevalier de Créqui qu'il reçut à la tête fut dangèreuse, mais il en guérit: Varenne reçut la sienne dans la cuisse à l'attaque de M. de Turenne, en s'entretenant avec le Duc d'Yorck. On poussa les approches en trois nuits jusqu'au bord du fossé, & le lendemain, qui étoit le vingt-cinq, le Gouverneur de la Place Dom Pedro Savali demanda à capituler. 1655.

Pendant que l'Armée de France étoit occupée à ce siège, les Espagnols divisèrent la leur: L'Archiduc & le Comte de Fuensaldagne, avec la plupart de l'Infanterie Espagnole, & quelque Cavalerie, se postèrent à Nôtre-Dame de Halle; le Prince de Condé avec la plupart de ses troupes à Tournai, les Lorrains à Ath, & le Prince de Ligne avec quatre ou cinq mille hommes à Mons. La saison se trouvant trop avancée, on ne jugea pas à propos de rien entreprendre davantage: on resta plusieurs jours dans les mêmes quartiers qu'on avoit pris au siège de S. Guislain. La Cour partit peu de jours après qu'elle fut rendue. Pendant le séjour qu'on y fit, on s'appliqua à la fortifier, & Condé en même tems; & pour empêcher les ennemis d'assièger ces deux Places dans l'Hiver, on consomma tous les fourages, & on mangea le païs aux environs; on n'envoïa point de détachement pour couvrir les fourageurs qui fût moindre de deux mille chevaux, il y avoit toujours un Lieutenant-Général:

1655. M. de Turenne y alloit quelquefois lui-même; quoique les ennemis fussent toujours aux aguets, ils n'enlevoient jamais qu'un homme ou deux, qui le plus souvent étoient des maraudeurs. Pour relancer & contenir les Cravattes qui donnoient le plus de peine, M. de Turenne ordonna qu'on détacheroit de chaque escadron trois ou quatre Officiers des mieux montés pour accompagner les fourageurs, afin que quand ils les appercevroient ils pussent se joindre vingt ou trente ensemble, qui suffiroient pour dissiper ces coureurs. Les fourageurs se trouvèrent ainsi moins exposés qu'auparavant, & on enleva beaucoup de Cravattes.

Le dernier fourage qu'on fit fut le plus grand de tous, & le plus dangèreux : il falut aller jusqu'à Chièvres & à l'Abbaïe de Cambron : le prémier endroit n'étoit pas à plus d'une bonne lieue d'Ath. Le Duc d'Yorck commandoit les troupes qui l'escortoient : comme il falut marcher au milieu des quartiers des ennemis, & fort loin du Camp, on lui donna quarante escadrons, cinq bataillons & deux pièces de canon. Ce Prince usa de toutes les précautions possibles. Il envoïa devant le jour un Parti de Cavalerie vers un grand bois au travers duquel il faloit nécessairement passer, avec ordre d'y arrêter les fourageurs, & de les empêcher d'avancer plus loin, jusqu'à ce qu'il fût arrivé avec les troupes qu'il commandoit : cela fut exécuté, il passa au travers du bois, & les rangea en bataille sur la plaine avant que les fourageurs fussent dans le bois. Il y laissa un bataillon pour empêcher que quelque Parti de la garnison de Mons ne pût les enlever à leur tour quand ils seroient chargés. Il leur fit défendre de s'écarter ni de marcher

plus vîte que l'efcorte, & ordonna de fuivre 1655.
fur le même front à droite & à gauche des efcadrons: on marcha dans cet ordre jufqu'à ce qu'on arrivât à environ une lieue de Chièvres. Il y avoit bien dix mille fourageurs, la plupart la faulx à la main, leurs Officiers à la tête, & qui formoient un front d'environ un quart de lieue: mais quand ils arrivèrent à la vue du païs qui n'avoit point été fouragé, il ne fut pas poffible de les empêcher de fe débander, & de fourager avec toute la précipitation imaginable: ce que le Duc aïant obfervé, il laiffa fur la plaine où il fe trouvoit alors auprès d'un village, le refte de fon Infanterie, & quelques efcadrons avec les deux pièces de canon; & avec la plupart de la Cavalerie il courut au grand trot après les fourageurs, & pendant qu'ils étoient à l'ouvrage il fe pofta devant eux entre Chièvres & Brugelet pour les couvrir du côté d'Ath; & envoïa le Comte de Grandpré avec de la Cavalerie de l'autre côté, avec ordre de fe pofter au village de Leufe pour les garantir contre les Partis qui pouvoient venir de Mons.

Il n'eft pas hors de propos de faire ici mention du grand ordre & de la juftice qui s'obferve entre les fourageurs. Celui qui entre le prémier dans un champ ou dans une prairie en eft dans une poffeffion inconteftable, & aucun autre ne s'en approchera qu'à une diftance fuffifante pour lui fournir de quoi faire fa trouffe; & charger fon cheval; & quiconque entre le prémier dans une grange, ou vient à une meule de foin; perfonne ne fe préfente pour l'interrompre ou pour prendre la moindre chofe, jufqu'à ce qu'il ait fon affaire: tellement que le prémier venu eft le prémier fer-

1655. vi. Il furvint une allarme fur le midi, caufée par M. de Rochepair, qui retournoit au Camp avec un Parti de mille chevaux fans avoir fait aucune chofe : on crut d'abord que c'étoient les ennemis. Le Duc d'Yorck le pria de refter avec lui, dans la penfée qu'il pourroit en avoir affaire.

Tous les fourageurs aïant chargé leurs chevaux, on retourna au Camp fans autre perte que d'une dixaine, qui aïant paffé le ruiffeau de Cambron contre les défenfes, furent enlevés par un petit Parti ennemi. Ce Prince a fu depuis du Prince de Ligne, & de quelques autres Officiers de l'Armée Efpagnole, qu'ils avoient réfolu de tomber ce jour-là fur les fourageurs de l'Armée de France, & avoient pour cet effet établi un rendés-vous pour la Cavalerie qui étoit à Tournai, Mons & Ath: mais qu'on fit tant de bruit en fortant du Camp avec les fourageurs, que quelques Partis du Prince de Ligne lui rapportèrent que l'Armée étoit en marche; qu'il en fit avertir les troupes qui s'étoient affemblées au rendés-vous, & qu'elles retournèrent dans leurs quartiers, appréhendant d'être rencontrées par l'avant-garde. Cette erreur garantit, fuivant toute apparence, l'efcorte d'un grand danger : elle fe feroit difficilement tirée d'affaire, fi toute cette Cavalerie l'avoit attaquée.

Peu de jours après, tout le païs des environs étant mangé, l'Armée paffa la rivière, & campa à Outrage le quatorze Septembre. Le dix-neuf elle marcha à Leufe; on y refta le tems qu'il falut pour confommer les fourages qui étoient aux environs, & cependant on prit le Château de Briffeil, dont la garnifon ne fe rendit qu'après qu'elle vit le ca-

non en batterie. On jugea ensuite à propos de fortir du païs ennemi, & on marcha le vingt-six à Pommereuil près du Pont de Haisne. Le lendemain après avoir passé la rivière on campa à Anirt sur l'Haisneau, à environ une lieue de Keuvrain, qui est sur le même ruisseau. Ce quartier-là & les environs avoient été tellement mangés, que dès la prémière nuit il falut aller fourager à deux lieues pour trouver seulement de la paille; il ne sembloit pas qu'on pût seulement y subsister trois jours: néanmoins on y en resta quinze, sans qu'il manquât aucune chose. Ce fut l'effet de la précaution qu'eut M. de Turenne étant à Leuse, d'ordonner d'y faire provision de grains, dont on ne chargea pas seulement les chariots de l'Armée, mais chaque Cavalier en apporta un sac en croupe; ce qui la fit subsister si longtems dans un si maigre païs, où on n'alla point au fourage plus de trois fois. Le Duc d'Yorck y commanda encore le dernier, & fut obligé d'aller près de Bouchain, avant de pouvoir trouver aucune chose; la plupart des fourageurs n'apportèrent que de la paille. 1655.

Après qu'on eut achevé les fortifications qu'on ajouta à Condé & à Saint Guislain, & en avoir rempli les magasins de toutes fortes de provisions, l'Armée marcha le douzième d'Octobre à Barlaimont, & le vingt-deux à l'Abbaïe de Marolles: on crut y rester quelque tems; mais sur ce qu'on fut informé que quelques troupes ennemies venoient de ce côté-là, on trouva à propos de marcher à Vandegies-au-bois, où M. de Turenne reçut ordre de marcher vers La Fère, sur ce que la Cour avoit découvert que le Maréchal d'Hocquincourt étoit en traîté avec le Prince de

1655. Condé, pour lui livrer Ham & Péronne, dont il étoit Gouverneur ; & en arrivant le quatre de Novembre à Mouy, il reçut ordre du Cardinal de quitter l'Armée, & d'aller joindre la Cour à Compiègne, pour délibèrer sur ce qui seroit à faire, en cas que le Maréchal d'Hocquincourt n'acceptât point les offres que le Roi lui avoit fait faire, & qu'il introduisît les ennemis dans ces deux Places importantes.

M. de Turenne partit, & laissa au Duc d'Yorck le commandement de l'Armée : il étoit le seul Lieutenant-Général qui y fût resté, tous les autres aïant eu congé de la quitter, sur ce qu'il n'y avoit plus d'apparence d'aucune action. Ainsi ce Prince se trouva commander l'Armée dans le même tems que la paix entre la France & Cromwel fut conclue & publiée, & que par un des articles de ce Traîté, il devoit être nommément banni du Roïaume. L'Armée resta quelques jours à Mouy : le Duc reçut ordre le dix de la conduire à Mondécour, entre Noïon & Chauni. M. de Turenne y retourna le quatorze, après que par l'accommodement fait avec M. d'Hocquincourt, la Cour fut hors d'inquiètude de ce côté-là, & donna permission à ce Prince de quitter l'Armée.

Le Cardinal le reçut à Compiègne parfaitement bien ; il s'excusa de la paix qui avoit été conclue avec Cromwel, sur ce qu'il y avoit été obligé par une nécessité indispensable pour le bien de l'Etat & la sûreté de la Couronne ; il lui dit qu'il n'avoit conclu une ligue avec lui que pour empècher l'effet de celle que les Espagnols avoient proposé ; par laquelle ils offroient de l'aider à prendre Calais, pour la lui laisser entre les mains ; qu'il avoit falu prévenir les conséquences d'un Traîté si dangè-

reux, en s'accommodant avec lui; mais que nonobſtant les clauſes qui avoient été inſérées contre ce Prince dans la paix qui avoit été conclue, il trouveroit toujours le Roi dans les mêmes ſentimens d'eſtime & d'amitié pour lui. Il doit cette juſtice à la mémoire du Cardinal, d'avouer qu'il auroit été un Miniſtre fort malhabile, s'il n'avoit, dans une conjoncture ſi délicate, engagé Cromwel dans les intérêts de ſon Maître, qui auroit eu lieu d'être fort mécontent de lui, s'il avoit laiſſé échaper cette importante occaſion. 1655.

Ce Prince partit le vingt-trois pour Paris, où la Cour retourna peu de jours après. Le Cardinal, pour ne pas le réduire à la néceſſité fâcheuſe de ſortir de France, conſidèrant combien il étoit proche parent du Roi, & petit-fils comme lui de Henri IV, envoïa demander à Cromwel ſon conſentement pour qu'il pût continuer de ſervir dans les Armées de France: le Miniſtre craignoit d'ailleurs que ſi le Duc d'Yorck ſortoit du Roïaume, les Irlandois qui étoient dans le ſervice ne le ſuiviſſent. Cromwel conſentit qu'il ſervît, pourvu que ce fût en Italie ou en Catalogne, ne croïant pas qu'il fût de ſon intèrèt qu'il ſe trouvât dans une Armée où il devoit envoïer un Corps conſidèrable de troupes Angloiſes; & on lui propoſa de commander en qualité de Capitaine-Général ſous le Duc de Modène, qui étoit Généraliſſime des troupes Françoiſes en Italie. . . . .

Quand la Cour fut retournée à Paris, on témoigna au Duc d'Yorck non-ſeulement le deſir qu'on avoit de le retenir dans le ſervice; mais que ſi Cromwel ne vouloit pas conſentir aux propoſitions qu'on lui avoit faites ſur ce ſu- *1656.*

1656. jet, la pension de ce Prince lui seroit toujours également païée en quelque endroit qu'il pût se retirer, pourvu qu'il ne servît point contre la France. Il accepta ensuite l'offre qui lui fut faite de servir en Italie comme Capitaine-Général, sous le Duc de Modène, Généralissime des troupes de France & de Savoïe en Piémont : il avoit une forte inclination d'acquérir de plus en plus de l'expérience dans les armes; & la tendre amitié que sa tante la Duchesse de Savoïe lui avoit témoignée en toutes occasions, lui faisoit embrasser ce parti avec d'autant plus d'agrément, qu'il avoit beaucoup de reconnoissance pour ses bontés, & qu'elle souhaitoit passionnément de l'avoir auprès d'elle.

Au commencement de Février . . . . sur la nouvelle que le Roi d'Angleterre étoit allé de Cologne en Flandre, tous les Colonels Irlandois qui avoient servi dans les Armées de France sous M. de Turenne & M. de la Ferté, écrivirent au Duc d'Yorck, pour l'assurer qu'ils étoient prêts de faire en bons Sujets & en gens d'honneur tout ce qu'il leur ordonneroit : il les en remercia, leur recommanda de ne point souffrir en aucune manière que leurs soldats passassent en Flandre par bande ou à la file, quoique les Espagnols vinssent à les en solliciter, à l'occasion de ce que le Roi s'étoit retiré chés eux; & qu'ils conservassent leurs régimens entiers, tant pour le service de Sa Majesté, quand il en seroit besoin, que pour leur propre avantage : outre que leurs soldats ne pouvoient point se disperser tant qu'il seroit en France, sans porter un grand préjudice à ses affaires particulières; & que quand il seroit tems de se servir de leurs offres, il les en

feroit avertir. . . . . 1656.

Quand on fut que le Roi d'Angleterre étoit non-feulement en Flandre, mais qu'il avoit figné un Traîté avec l'Efpagne, tout le monde crut que le Duc d'Yorck s'y retireroit auffi. Ce Prince avoit coutume de s'entretenir confidemment de fes affaires avec M de Turenne, qui le confeilla d'écrire au Roi fon frère, pour lui repréfenter qu'aïant fervi en France, y aïant reçu fon éducation, & contracté amitié avec les perfonnes les plus confidérables à la Cour & dans les Armées, dont le crédit pourroit être un jour utilement emploïé pour l'avantage de Sa Majefté, il croïoit qu'il étoit de fon intérêt de lui permettre de refter en France; au-lieu qu'en la quittant, il hazardoit d'y perdre & les amis & le crédit qu'il y avoit; qu'il ne croïoit pas pouvoir lui rendre de grands fervices en Flandre, où il fuffifoit aux Efpagnols que Sa Majefté & le Duc de Glocefter y fuffent; outre qu'il n'avoit été fait aucune mention de lui dans le Traîté, & qu'ils n'avoient point témoigné fouhaiter qu'il fût de la partie; que s'ils venoient à le demander dans la fuite, Sa Majefté pouvoit confentir fecrettement qu'il reftât en France, & paroître fâché contre lui de fa defobéïffance apparente; que cela fatisferoit les Efpagnols, & que cette connivence ne feroit connue que de celui qui en porteroit la propofition & le confentement.

Le Duc d'Yorck goûta fort cet avis, le communiqua à la Reine fa mère, qui l'approuva, & il réfolut d'envoïer Charles Berkeley en faire la propofition au Roi fon frère; mais le Roi, bien loin de confentir à la demande du Duc, lui envoïa immédiatement un ordre ab-

1656. ſolu de le venir joindre en Flandre avec toute la diligence poſſible. Il obéït auſſi-tôt; & la Cour de France y conſentit. . . . . . .

1657. Le commencement de cette Campagne fut fort glorieux au Prince de Condé. Comme il faiſoit la revue de ſa Cavalerie à la Buſſière ſur la Sambre, d'où elle devoit aller au ren-dés-vous général de l'Armée, il fut averti que M. de Turenne & M. de la Ferté avoient aſſiègé Cambrai, qu'il ſavoit n'avoir qu'une foible garniſon : il marcha immédiatement & ſans héſiter pour tâcher de la ſecourir, avant que les François puſſent être informés de ſa marche & qu'ils euſſent perfectionné leurs lignes. Il prit ſes meſures de manière qu'il arriva la nuit; & quoique les François fuſſent à cheval & en bon ordre, il ſe fit un paſſage au travers des deux lignes de Cavalerie, qui ſe trouvèrent dans ſon chemin & qui ne purent arrêter un Corps de troupes ſi conſidèrable, dont l'unique affaire étoit de pénétrer juſqu'à la Ville ; ce qui fut exécuté avec fort peu de perte. Il arriva à la contreſcarpe, & le Comte de Salazar, Gouverneur de la Place, s'attendoit ſi peu à ce ſecours, que le Prince de Condé fut longtems à la paliſſade avant qu'on lui ouvrit les barrières : cette ſurpriſe fut d'autant plus agréable pour lui, qu'il n'étoit pas un grand ſoldat, que ſa garniſon étoit foible, & que s'il n'avoit été ſecouru dans ce tems-là, il alloit abandonner la Ville pour défendre la Citadelle. Cette Place étoit d'ordinaire pourvue de monde, & ce qui cauſa qu'elle ne le fut point alors, fut l'opinion qu'eurent les Eſpagnols que Cromwel envoïant ſix mille hommes de ſes troupes pour ſe joindre aux François, ils avoient deſſein d'attaquer quel-

e Place maritime. Ainſi ils fortifièrent tou- 1657.
; leurs garniſons de ce côté-là, & le Cardinal
ınt été informé que celle de Cambrai étoit
ble, crut l'occaſion d'autant plus favorable
ur la prendre, qu'il avoit de longue-main
e forte paſſion d'en devenir l'Evêque & le
ince : & véritablement ſans l'extrême dili-
nce & le parti que prit ſubitement & par
zard le Prince de Condé de la ſecourir, elle
oit priſe ; car s'il s'étoit trouvé à Bruxelles
ſque les Eſpagnols furent avertis du ſiège,
; François auroient achevé leurs lignes a-
nt qu'ils euſſent pu délibèrer & réſoudre ſur
; moïens de le faire lever. M. de Turenne,
ii avoit compté ſur la lenteur & la gravité
dinaire des Eſpagnols, fut extrèmement ſur-
is de la promtitude du Prince de Condé ; &
ınt appris par quelques priſonniers le nom-
e & la qualité des troupes qui étoient en-
ées dans la Ville, jugea à propos d'en lever
ſiège, & en donna avis à la Cour. Le
ince de Condé y aïant laiſſé une garniſon
ffiſante, retourna à Bruxelles & envoïa le
ſte de ſes troupes au rendés-vous général
ii étoit auprès de Mons.

Ce mauvais ſuccès déconcerta les meſures
ıe les François avoient priſes pour cette
ımpagne : ils abandonnèrent le deſſein d'en-
eprendre aucun autre ſiège conſidèrable. Ils
viſèrent leur Armée ; M. de la Ferté avec
ıe partie fut attaquer Montmédi, & M. de
urenne avec l'autre marcha du côté de la
er pour joindre l'Infanterie Angloiſe qui é-
it débarquée ; après quoi il retourna ſur ſes
s pour obſerver les mouvemens des Eſpa-
ıols, qui quittèrent le dix-neuf de Juin le
oiſinage de Mons pour aller camper ſur la

1657. Sambre un peu au-dessus de Thuyn. Le vingt-deux, l'Armée passa la rivière; le lendemain elle campa proche de Philippe-ville, faisant mine de vouloir secourir Montmédi. M. de Turenne se hâta de gagner les devants; le dessein étoit de l'amuser & de lui donner le change, en tombant sur Calais qu'on espèroit emporter en peu d'heures par un endroit dont on connoissoit la foiblesse. Les Espagnols méditoient ce dessein dès avant le départ de l'Archiduc, qui avoit envoïé des Ingénieurs déguisés pour reconnoître les défauts de la Place. Ils n'avoient pu encore trouver l'occasion de l'attaquer; ils crurent enfin y réüssir, & avoient pris des mesures si justes, que l'entreprise paroissoit immanquable: elle fut conduite avec tant de secret, que les ennemis n'en eurent pas le moindre soupçon. On avoit laissé en quittant Mons un Corps de Cavalerie derrière, qui avec l'Infanterie qu'on pouvoit tirer des garnisons voisines, suffisoit pour commencer l'affaire.

Après avoir engagé M. de Turenne à s'avancer vers Montmédi, l'Armée d'Espagne retourna subitement sur ses pas, & se mit en marche vers Calais le vingt-six. Dom Juan, le Prince de Condé & Caracène prirent les devants avec la Cavalerie par le plus court chemin, & laissèrent le Duc d'Yorck & Marsin avec l'Infanterie pour suivre en toute diligence: le bagage & le canon marchoient plus avant dans le païs. Le Prince de Ligne avoit été choisi pour l'exécution de cette entreprise, & pour en avoir la principale conduite: il fut envoïé un jour devant la marche de l'Armée, pour se mettre à la tête des troupes qu'on avoit laissées derrière pour cet effet. Le Duc

'Yorck marcha la prémière nuit jusqu'à Tilli avec l'Infanterie ; le vingt-sept il arriva au fauxbourg de Mons, le vingt-huit à Bruxelles ; le vingt-neuf aïant passé l'Escaut à Tournai, il vint camper à Pont-à Bouvines : le trente-un il marcha le long des murailles de Lille, passa la Lys à Armentières & campa à Nieukerke. Le lendemain prémier de Juillet il arriva à Hasebrouck, & le deux à Arques à une lieue de S. Omer, où en arrivant il se proposoit d'être avant la nuit devant Calais; mais il reçut une lettre de Dom Juan par laquelle il lui mandoit que l'entreprise avoit manqué, & lui ordonnoit de rester à Arques jusqu'à nouvel ordre. Le Prince de Ligne étoit sorti de Gravelines aussi-tôt qu'il fut nuit pour exécuter le dessein à la marée basse, en se saisissant de la partie de la Place hors des murailles qui joignoit au quai, après quoi on se pouvoit rendre maître de la Ville en moins de douze heures : mais il arriva une demi-heure trop tard, & l'eau se trouva si haute qu'il fut impossible de passer, & il fut obligé de se retirer sans avoir fait aucune chose que de donner une chaude allarme à la Ville, & montrer au Gouverneur l'endroit de sa Place le plus foible, qu'il prit soin ensuite de fortifier de manière à ôter aux Espagnols l'espèrance de la pouvoir surprendre. 1657.

Cette grande marche n'aïant produit aucun effet, la Cavalerie & l'Infanterie se rejoignirent à Querne à une lieue d'Aire le quatre de Juillet, & le canon & les bagages y arrivèrent un jour ou deux après. L'Armée marcha le six à Bouré proche de Lillers, y resta quelques jours & fut camper vers le douze à Brouai, le lendemain à Lens, ensuite à Reu sur la

1657. Scarpe, & le quinze à Sauchi-Cauchi entre Arras & Cambrai; & après y avoir campé jusqu'au vingt-un, elle marcha à Marcoin

Pendant qu'on perdit ainsi le tems à faire tant de marches inutiles, M de la Ferté continua le siège de Montmédi qui fit plus de résistance qu'il n'avoit attendu, la Place étant forte & aïant une bonne garnison. M. de Turenne de son côté observoit les mouvemens des Espagnols, sans pourtant s'éloigner du siège, pour empêcher qu'on ne jettât du secours dans la Ville. L'Armée étant décampée de Marcoin le vingt-sept, marcha au Catelet, le lendemain à Fervaques, le vingt-neuf à Origni sur l'Oise où elle ne resta qu'un jour : elle alla camper ensuite à Eglancourt jusqu'au huit d'Août, qu'elle marcha à Feron; le lendemain à Macon proche de Chimai, & le dix à Aublin, à une lieue de Marienbourg, où on sut la prise de Montmédi qui se défendit avec tant de bravoure & d'opiniâtreté, qu'elle ne capitula qu'après que les ennemis se furent logés dans un bastion & y eurent dressé une batterie de six canons. On apprit en même tems que M. de Turenne marchoit en Flandre pour y entreprendre un siège: il falut recommencer à marcher le quatorze, & on n'arrêta point jusqu'au vingt, qu'on arriva à Calonne sur la Lys à une lieue de S. Venant, que M. de Turenne avoit assiègé, & dont les lignes étoient déja si avancées, que cette considèration & la disproportion des forces ne permit point d'entreprendre le secours de cette Place. On s'étudia seulement à couper les vivres aux ennemis, & à empêcher le passage d'un convoi de quatre ou cinq cens chariots qui devoit passer le lendemain de Béthune à leur Armée. On jugea à

propos pour cet effet de décamper & de se 1657.
poster à Montbernenson, par où il étoit absolument nécessaire qu'ils passassent. Le païs par où on devoit marcher étant fort couvert & entrecoupé de haies & de fossés, on commanda des travailleurs pour marcher avec des bèches & des haches à la tête de chaque régiment, & leur faire des passages, afin que l'Armée pût entrer en bataille dans la plaine qui n'étoit qu'à la portée du canon des ennemis. On étoit prêt à décamper dès la pointe du jour, & néanmoins on ne marcha que sur le midi : la raison de ce délai est d'autant plus difficile à deviner, que le succès du dessein dépendoit de la diligence. On ne manqua point d'en avertir Dom Juan ; & le Duc d'Yorck lui représenta que le moindre retardement donneroit lieu au convoi d'entrer dans les lignes : mais pour tout ce qu'on put dire, l'Armée ne s'ébranla que vers midi. Le Prince de Ligne Général de la Cavalerie étoit à la tête de la droite, le Prince de Condé à la gauche, & le Duc d'Yorck que Dom Juan avoit prié de faire ce jour-là la fonction de Mestre de Camp Général, étoit à la tête de l'Infanterie. Dom Juan & le Marquis de Caracène marchoient devant avec leurs trois Compagnies de Gardes, jusqu'à ce qu'arrivant auprès de la plaine, ils voulurent, suivant leur coutume, faire la sieste.

L'Armée ne pouvoit aller que lentement dans un païs si fourré ; néanmoins le Duc d'Yorck n'avoit plus qu'un enclos à passer pour arriver avec l'Infanterie dans la plaine, lorsqu'il apperçut le convoi des ennemis, qui descendant de Montbernenson marchoit en toute diligence pour gagner les lignes. Ce Prince aïant passé la dernière haie fit mettre son

1657. Infanterie en bataille, & voïant que le Prince de Ligne étoit auffi dans la plaine avec quatre ou cinq efcadrons, il l'envoïa avertir de l'approche du convoi, & qu'il n'avoit qu'à marcher pour le prendre entièrement, les ennemis n'aïant que trois efcadrons d'efcorte: il répondit qu'il voïoit la chofe auffi-bien que lui, que rien n'étoit plus aifé que d'enlever le convoi, mais qu'il n'ofoit l'attaquer fans ordre de Dom Juan, ou du Marquis de Caracène. Le Duc fut trouver lui-même le Prince de Ligne, le conjura de ne point perdre une fi belle occafion pour être trop fcrupuleux: mais il repliqua qu'il ne connoiffoit point jufqu'où alloit la févérité Efpagnole; qu'en attaquant fans ordre il pourroit lui en coûter la tête, principalement s'il ne réüffiffoit pas, ou qu'il vint à recevoir le moindre affront. Le Duc lui répondit qu'il n'y avoit point de mauvais fuccès à craindre; que M. de Turenne pouvoit bien faire fortir quelque Cavalerie, mais qu'il ne hazarderoit point d'envoïer fon Infanterie hors des lignes. Il ajouta que fi les Efpagnols venoient à l'inquièter pour cette action, il confentoit d'en prendre tout le blâme fur foi-même, & qu'il pouvoit légitimement s'excufer de ne l'avoir fait que par obéïffance pour lui, puifqu'il faifoit ce jour-là la Charge de Meftre de Camp Général: mais toutes ces raifons ne purent rien gagner fur le Prince de Ligne, l'occafion fe perdit. Le convoi qui reconnut le danger redoubla fa diligence, & quand la plupart des chariots furent entrés dans les lignes, les trois Compagnies des Gardes vinrent fe joindre au Prince de Ligne, avec ordre d'attaquer le convoi. Il ne prit avec lui que la Compagnie de fes pro-

pres

pres Gardes. Le Duc d'Yorck y envoïa la sienne; mais les quatre prémières, conduites par le Comte de Colmanar neveu de Caracène, jeune & sans expérience, marchèrent si précipitamment & en desordre, que si les trois escadrons ennemis eussent voulu disputer le terrein, ils les auroient battus. Berkeley Capitaine des gardes du Duc, qui voïoit leur mauvaise manœuvre, les suivit en bon ordre & leur fut d'une grande utilité; car les trois escadrons François aïant été forcés, ils les poursuivirent avec la même imprudence qu'ils avoient marché à eux, & s'engagèrent avec eux pêle-mêle jusques dans les lignes dont les ennemis n'avoient pas eu le tems de fermer la barrière : mais ils en sortirent plus vîte qu'ils n'y étoient entrés, & s'enfuïrent sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils eurent gagné la Compagnie de Berkeley, qui s'étoit avancé jusqu'à la portée du mousquet des lignes. Ils se rallièrent & devinrent si prudens & si flegmatiques, que sans se piquer de conserver le poste d'honneur qui leur appartenoit, ils laissèrent à Berkeley celui de faire l'arrière-garde, & ils revinrent dans cet ordre joindre l'Armée qu'ils trouvèrent en bataille dans la plaine à la portée du canon des ennemis, où après avoir resté quelque tems, elle se retira un peu en arrière & fut camper à Montbernenson. Les ennemis ne perdirent point un seul chariot de leur convoi : ils eurent quelques hommes tués, blessés & prisonniers. Le Marquis de Renty, homme de qualité, & Quierneux qui commandoit le régiment de Gesvres, moururent de leurs blessures. 1657.

Après avoir manqué le convoi & considéré que les ennemis étoient trop forts pour pou-

1657. voir espèrer de forcer leurs lignes, on délibèra sur ce qui étoit à faire pour les obliger à lever le siège, ou quelle Place on pouvoit attaquer & prendre avant qu'ils l'eussent fini: la chose fut arrêtée dans un Conseil de guerre qui fut tenu le lendemain du jour qu'on arriva à Montbernenson. On résolut d'aller assièger Ardres, mais on en remit l'exécution jusqu'au vingt-cinq, de peur que les ennemis n'aïant point encore ouvert la tranchée, ne quittassent cette entreprise pour venir engager Dom Juan à combattre malgré lui. Ce délai dont la raison étoit foible, fut fort préjudiciable; M. de Turenne ne perdit point de tems, & fit ouvrir la tranchée la même nuit qu'on arriva à Montbernenson. L'Armée en partit le vingt-cinq au matin, & arriva devant Ardres le vingt-sept avant midi. On s'attacha d'abord à établir les quartiers pour empêcher qu'il n'entrât du secours dans la Place, où on savoit qu'il n'y avoit pas plus de trois cens fantassins. On perdit ce jour-là & la nuit à travailler à une circonvallation, qui, au jugement de tout le monde, étoit fort inutile; au-lieu que si on avoit attaqué la Place cette nuit-là, on l'auroit probablement emportée.

Cette lenteur des Espagnols m'engage à une digression qui peut entrer ici fort à propos, pour s'étonner moins des fautes qu'on leur a déja vu commettre & de celles qui suivront. Dom Juan observoit en campagne les mêmes formalités que s'il avoit été à Bruxelles: il étoit par-tout d'un accès également difficile. Il dormoit, comme il a déja été remarqué, aussi-bien que le Marquis de Caracène, fort près de la plaine quand le convoi passoit, & leurs

domeſtiques qui le virent deſcendre la montagne auſſi-bien que le reſte de l'Armée, n'oſèrent jamais les éveiller pour les en avertir. Mais ce qui doit ſurprendre davantage, c'eſt que Dom Juan & le Marquis qui avoient tous deux beaucoup de bon-ſens, d'eſprit & de bravoure, puſſent s'attacher à des formalités qu'ils ſavoient bien être préjudiciables au ſervice de leur Maître & à leur propre réputation. Le Marquis étoit un fort bon Officier, avoit ſervi longtems, paſſé par tous les degrés, & devoit ſa fortune à ſon mérite; & ſi Dom Juan n'avoit pas eu le malheur, pour ainſi dire, d'être élevé comme Fils d'Eſpagne, il étoit doué de qualités capables d'en faire un grand homme: mais les ſcrupuleuſes formalités gâtoient tout. Quand l'Armée marchoit, ils n'alloient jamais à la tête que quand l'ennemi étoit en préſence. Quand les troupes étoient à moitié ſorties du Camp, ils montoient à cheval, marchoient à la tête de leurs trois Compagnies de Gardes, droit aux quartiers qui leur avoient été marqués, ſans ſe mettre en peine de l'Armée, ni de reconnoître la ſituation du terrein, ni de ſavoir les quartiers des Généraux. Ainſi dans une allarme, ou à l'approche des ennemis, ils ne connoiſſoient ni le campement, ni même où étoit la grand'-Garde ni les Gardes avancées. Dom Juan avoit coutume le plus ſouvent en arrivant à ſon quartier, quelque bonne heure qu'il fût, de ſe mettre au lit; il y ſoupoit, & ne ſe levoit pas juſqu'au matin. Quand l'Armée ne marchoit pas, il ſortoit, & montoit rarement à cheval. 1657.

Mais pour revenir au ſiège d'Ardres, il ſe tint un Conſeil de guerre au quartier du Marquis de Caracène, pour réſoudre par où on

1657. attaqueroit la Place. Quand les Généraux furent aſſemblés, on les fit tous monter au haut d'une tour qui s'y trouvoit, d'où on les pria de reconnoître la Place avec des lunettes d'approche; & ſans examiner la choſe de plus près, on réſolut que les Eſpagnols attaqueroient une demi-lune entre deux baſtions, que le Duc d'Yorck feroit la ſienne à celui de la droite, & le Prince de Condé à celui de la gauche; & que pour ne point perdre de tems, on feroit enſorte d'attacher cette même nuit le Mineur au Corps de la Place.

Le Duc d'Yorck & le Prince de Condé ne ſe contentant point d'avoir vu la Place du haut de la tour, furent la reconnoître de plus près. Dom Juan & le Marquis n'allèrent point en perſonne reconnoître leur attaque, ils envoïèrent ſeulement un Major de bataille pour leur en rendre compte, n'étant point la coutume des Généraux Eſpagnols de s'expoſer en de ſemblables occaſions. Toutes choſes étant diſpoſées, on commença les attaques dès le ſoir, après un ſignal qui fut donné du quartier de Dom Juan. Les aſſiègés n'aïant point de monde pour défendre leurs dehors, on avança ſans peine juſqu'au pied du foſſé, où on fit un logement avant de tenter d'attacher le Mineur. Le régiment du Duc d'Yorck fut emploïé à l'attaque de ce Prince; le Lord Muskery qui le commandoit avoit un Capitaine & quelques ſoldats des autres bataillons pour le rendre plus fort. Le Duc prit ſoin de lui envoïer des faſcines & tout ce qui lui étoit néceſſaire; & étant allé enſuite viſiter les travaux avec le Duc de Gloceſter, il trouva que le Lord Muskery avoit tout mis en bon état; qu'il avoit preſque fini ſon logement

au bord du foſſé vis-à-vis la pointe du baſtion, 1657.
& qu'il avoit déja logé le corps du bataillon dans le foſſé du ravelin qui couvroit la pointe du baſtion. Ce Prince crut qu'il étoit tems d'attacher le Mineur : mais aïant apperçu au clair de la lune qu'il y avoit de l'eau dans le fond du foſſé, il envoïa un Sergent pour le ſonder, qui rapporta que cette eau n'étoit pas aſſés profonde pour empêcher les Mineurs. Il les fit deſcendre dans le foſſé avec un Sergent & quelques ſoldats, pour porter les madriers à la faveur deſquels ils devoient ſe loger. Le jour commençant à paroître, ce Prince & le Duc de Gloceſter ſe retirèrent & retournèrent à leurs quartiers. On ne donnera point de détail des autres attaques, & on dira ſeulement qu'aïant eu le même ſuccès & aïant attaché leur Mineur, on ne doutoit point que la Place ne ſe rendît en moins de vingt-quatre heures. On fut dire à Dom Juan & au Marquis de Caracène, qui étoient en caroſſe derrière leurs attaques hors de la portée du canon, que le Prince de Condé & le Duc d'Yorck étoient allés viſiter les travaux. Dom Juan répondit : *No hazen ben, Ils ne font pas bien.*

Le matin un peu après le ſoleil levé, on eut avis de la priſe de S. Venant & que M. de Turenne avançoit pour venir ſecourir Ardres. On aſſembla immédiatement un *Junto*, & on réſolut auſſi-tôt de lever le ſiège. L'embarras étoit de retirer les troupes des attaques ; on n'avoit pas eu le tems de faire des travaux & des tranchées pour la communication, ainſi ils ne pouvoient en ſortir qu'à découvert. On commença par retirer les Mineurs, ce qui fut exécuté à l'attaque du Duc par les ſoins

1657. du Lord Muskery, qui, avant de rien faire connoître aux Officiers qui étoient avec lui, des ordres qu'il avoit reçus, fit dire aux Mineurs de revenir le mieux qu'ils pourroient, & que pour favorifer leur retraîte il feroit faire grand feu fur les affiègés. Il fit croire aux foldats qu'il les retiroit, parce qu'il avoit été averti que cet endroit étoit contreminé; & ils arrivèrent au logement à la faveur du grand feu de la moufqueterie, fans aucun accident. Il déclara enfuite l'ordre qu'il avoit reçu, & leur commanda quand il donneroit le mot, de fe retirer avec toute la diligence poffible jufqu'à un endroit qu'il leur marqua hors de la portée du moufquet, où ils devoient fe rallier. Le Duc d'Yorck de fon côté commanda trente maîtres avec un Lieutenant pour s'approcher de la Place autant qu'ils pourroient, fans s'expofer, jufqu'à ce qu'il vît les foldats revenir de l'attaque, & alors de galoper parmi eux pour apporter les Officiers ou foldats qui viendroient à tomber. Le Duc les fuivit pour voir exécuter fes ordres, & trouva que comme fes foldats fe retiroient de l'attaque, le Lieutenant & fes cavaliers fe tenoient tranquillement derrière une haie à la portée du moufquet de la Place: le Duc galopa au Lieutenant pour lui réïtérer l'ordre qu'il lui avoit donné; il obéït, & pour réparer fa faute, marcha jufqu'au bord du foffé: & quoique les affiègés fiffent grand feu, il n'y eut d'Officiers que le Capitaine Keith, & peu de foldats bleffés, dont il n'en mourut aucun, ce qui fut auffi heureux qu'extraordinaire. On perdit quelques Mineurs aux autres attaques; & après qu'on fe fut retiré par-tout avec fort peu de perte, on fit marcher les ba-

gages vers Gravelines, & toute l'Armée fui- 1657.
vit. Cette marche fut extrèmement pénible. En arrivant fur le bord du piat-païs, on fut obligé de faire alte jufqu'à ce que le canon & le bagage fuffent fur la feule digue ou chauffée qui conduit de Polincove à Gravelines, que les grandes pluïes avoient rendu prefque impraticable. La pluïe qui continuoit fans ceffe, la tempête, l'obfcurité de la nuit, le chemin gras & bourbeux, & les fréquentes altes qu'il falut faire, défolèrent les troupes & les mirent dans un fi grand defordre, qu'il ne fut pas poffible aux Officiers d'empêcher les foldats de fe débander & de chercher du couvert où ils pouvoient. Il ne fe trouva pas le matin dix hommes enfemble de chaque régiment; tout ce qu'on put faire fut de les raffembler le lendemain. Le trente l'Armée campa à Broukerke; celle de France eut fa part du mauvais tems la nuit qu'ils marchèrent dans la plaine de S. Omer pour venir à Ardres, lorfque celle d'Efpagne en leva le fiège. Le trente-un on paffa la Colme, & on mit les troupes en quartier à Dringam & dans les villages circonvoifins, pour les remettre un peu de tant de fatigues. Le païs étoit fi coupé qu'il eût été très difficile d'y camper en bataille, mais l'ennemi étoit fi éloigné qu'il n'y avoit point de rifque. Le deux de Septembre on marcha vers Mont-Caffel; & les troupes aïant été cantonnées dans les villages aux environs, on y refta jufqu'au fept, qu'aïant appris que M. de Turenne étoit vers la Motte-aux-Bois, on fit marcher l'Armée à Wormhout, où on eut avis le douze que les François avoient pris la Motte-aux-Bois, & qu'ils s'approchoient une feconde

1657. fois de l'Armée. Elle repassa la Colme le jour suivant, dans la résolution de défendre le passage de cette rivière le long de laquelle on campa. Les Espagnols étoient postés depuis le Fort de Linck jusques vers Spicker; le poste du Duc d'Yorck s'étendoit ensuite depuis l'endroit où leur quartier se terminoit, jusqu'à Bergue S Vinox; & le Prince de Condé ensuite jusqu'à Bergue même. On rompit tous les ponts, & on fit des travaux derrière les gués, jusqu'au dix-sept qu'on apprit que M. de Turenne avançoit pour les prendre en flanc, aïant passé la Colme au-dessus de Linck. On détacha aussi-tôt la plupart des régimens d'Espagnols natifs avec quelque Cavalerie, pour se jetter dans Gravelines. Les trois régimens Italiens de Dom Tito del Prato qui les commandoit furent envoïés au Fort de Mardyck, & le reste de l'Armée se retira derrière le canal qui va de Bergue à Dunkerque; le Prince de Condé aïant son quartier à Bergue, Dom Juan à Dunkerque, & le Duc d'Yorck à Oudekerke. On planta le canon tout le long du canal, où l'on trouva des batteries toutes prêtes.

Un jour ou deux après que les Espagnols eurent quitté la Colme, les François arrivèrent devant Mardyck & l'assiègèrent. Ce fut en partie en exécution du Traité fait avec Cromwel, par lequel ils s'engageoient de le mettre en possession de quelque Place maritime de la Flandre; & Mardyck étoit la seule qu'ils pouvoient attaquer dans une saison si avancée, vu le soin qu'on avoit pris de munir Gravelines & Dunkerque de toutes les choses nécessaires pour une longue & vigoureuse défense.

Les François en arrivant devant Mardyck travaillèrent immédiatement à leurs lignes du côté de Dunkerque, & à leurs approches du côté du Fort. Les fourages aïant été consommés aux environs, ils furent obligés le lendemain matin d'en aller chercher dans trois grandes Fermes qui n'étoient qu'à demi-portée du canon des retranchemens des Espagnols, & qui avoient été préservées par le crédit que trouvèrent auprès de quelques Officiers de l'Armée les propriétaires de ces maisons: il y avoit même une Garde extraordinaire pour empêcher qu'on y touchât. Celui qui la commandoit ne put pas ne point juger, quand il vit les François en approcher avec de la Cavalerie & de l'Infanterie, à quelle intention ils y venoient: mais suivant la coutume des Espagnols, il se retira sans oser mettre le feu dans les Fermes, parce qu'il n'en avoit point d'ordre. Le canon des lignes aïant tiré quand l'avant-garde des ennemis approcha, le Duc d'Yorck, dont le quartier n'étoit éloigné que d'un demi-mille de là, y accourut, trouva qu'ils travailloient déja à se couvrir, & à se retrancher pour se défendre si on venoit les attaquer; & rencontrant le Prince de Ligne qui faisoit ce jour-là la fonction de Mestre de Camp général, il lui demanda ce qu'il avoit dessein de faire, & s'il vouloit laisser fourager les ennemis tranquillement devant ses yeux? Il répondit à son ordinaire, que sans les ordres du Marquis de Caracène ou de Dom Juan, il n'osoit rien entreprendre: & sur ce que le Duc lui repliqua qu'avant qu'ils pussent arriver, les François seroient retranchés & qu'on ne pourroit plus les déloger ni bruler le fourage; il répondit que cela étoit vrai, mais 1657.

1657. qu'il n'entreprendroit rien ſans des ordres poſitifs. Le Duc lui dit qu'il alloit donc lui-même attaquer les ennemis avec ſes propres troupes, le priant ſeulement de faire border ſa ligne par ſon Infanterie: mais il répondit encore, que le pont étant dans le quartier des Eſpagnols, il ne pouvoit pas lui permettre d'y paſſer, parceque s'il y avoit quelque choſe à faire, c'étoit aux Eſpagnols à l'exécuter; ainſi toutes les propoſitions ne ſervirent de rien. Pendant qu'on attendoit les ordres de Dunkerque, les François fouragèrent ſans autre inquiètude que celle du canon qui tira toujours ſur eux, dont le bruit fit venir de Bergue le Prince de Condé. Le Duc d'Yorck l'informa auſſi-tôt de ce qui s'étoit paſſé entre lui & le Prince de Ligne: il n'en fut point du tout ſurpris, & aſſura le Duc que quand il auroit ſervi auſſi longtems que lui avec les Eſpagnols, il s'accoutumeroit à leur voir commettre beaucoup de fautes conſidèrables, ſans s'en étonner. Les ennemis, après avoir fouragé tant qu'il leur plut, ſe retirèrent, & laiſſèrent derrière eux environ cent chevaux que le canon leur avoit tué. On ne ſait point combien d'hommes ils perdirent; mais on ne trouva aucun corps mort, ſoit qu'ils les euſſent emportés, ſoit qu'ils les euſſent enterrés ſur la place dans quelque endroit qu'on ne put découvrir.

Deux ou trois jours après, le Fort de Mardyck ſe rendit & fut, en conſéquence du Traité fait avec Cromwel, mis le lendemain entre les mains de Reynold; & peu de tems après les François aïant réparé les brèches & comblé les travaux, ſe retirèrent en quartier de rafraichiſſemens & de fourages dans leur païs.

L'Armée d'Efpagne continua de camper où elle étoit, & on publia qu'on reprendroit Mardyck. La maladie caufée par le mauvais air fut fi générale, qu'à la réferve des Efpagnols naturels, peu d'Officiers & de foldats furent exemts de fièvre, & plus de la moitié fe trouvèrent dans un même tems incapables de rendre aucun fervice. Les troupes que commandoit le Duc d'Yorck en furent les plus maltraîtées; il fut prefque le feul des Officiers ou Volontaires de qualité & de toute fa maifon qui n'en fut point attaqué. Le Duc de Glocefter quitta l'Armée malade; & le Prince de Condé le fut à un point que les Médecins craignirent pour fa vie. Peu de tems après, le Roi d'Angleterre vint à Dunkerque folliciter Dom Juan au fujet de quelques affaires particulières, & pour le faire fouvenir de quelques promeffes qu'il avoit faites à Sa Majefté par rapport à l'Angleterre. 1657.

Les Anglois qui étoient dans Mardyck travaillèrent à réparer les anciennes fortifications autour du Fort, ce qui leur étoit d'autant plus facile, que les foffés n'avoient point été comblées, & que l'on n'avoit applani qu'une petite partie du parapet. Dom Juan en aïant été averti, réfolut d'y marcher un foir avec toute l'Armée, pour rafer en un jour les ouvrages qu'ils avoient élevé en un mois. C'étoit plus par oftentation & pour faire croire au peuple qu'il avoit deffein de reprendre ce Fort, que dans l'efpèrance que cela eût aucune fuite. Le jour aïant été arrêté pour cette expédition, il fortit de Dunkerque le foir à la tête de l'Armée, accompagné du Roi d'Angleterre : l'obfcurité étoit fi grande, qu'il falut marcher aux flambeaux. Les ennemis, qui les apperçurent,

1657. crurent qu'on alloit les escalader ou au moins les assièger, & se préparèrent à se défendre, allumant des fallots autour du Fort. Quand on arriva un peu plus près que la portée du canon, l'Armée éteignit les siens. Sa Majesté, Dom Juan & le Marquis de Caracène arrêtèrent avec la Cavalerie, pendant que l'Infanterie avançoit : les Espagnols étant commandés par . . . . Maréchal de bataille, marchèrent à l'endroit des dehors qui regardent Dunkerque; le Comte de Marsin avec l'Infanterie du Prince de Condé, du côté qui regarde Gravelines; & le Duc d'Yorck à la tête de la sienne se posta au milieu des deux. Quand on approcha du Fort, les ennemis firent un feu continuel de canon & de mausqueterie, & les petites Frégates qui étoient dans la fosse ne cessèrent pas aussi de tirer. L'Infanterie en souffrit peu, parce qu'elle se mit d'abord à l'abri des anciens dehors; mais les balles qui passoient par-dessus elle, tombèrent dans la Cavalerie, & y tuèrent du monde & des chevaux. Sa Majesté s'étant avancée pour voir ce que faisoit l'Infanterie, le Marquis d'Ormond qui l'accompagnoit eut son cheval tué sous lui d'un coup de canon. Chaque Corps en arrivant à son poste fit passer ses travailleurs, avec des soldats détachés pour les soutenir : mais le fossé étant trop profond du côté du Duc d'Yorck, il fut obligé de leur faire prendre le tour par l'attaque des Espagnols : cependant il le fit combler avec des fascines, & fit faire un passage pour pouvoir les soutenir, si les ennemis sortoient sur eux. Dans le moment que les travailleurs commencèrent à applanir les ouvrages, les soldats détachés firent un feu continuel contre les enne-

mis, ce qu'ils continuèrent jusques vers la 1657.
pointe du jour que les dehors étant rasés, on se retira en bon ordre, & on arriva à Dunkerque lorsqu'il commença à faire grand jour. Les ennemis furent assurément plus surpris de la retraite que de l'approche; & ils s'attendoient si peu qu'on les quittât, que les Espagnols étoient déja partis, que la garnison tiroit encore: il n'y eut pas plus de vingt cavaliers, un Capitaine du régiment de Glocester & trois ou quatre soldats de tués; il y en eut huit ou dix de blessés. Les Anglois dans le Fort, comme on l'a su depuis, n'eurent qu'un homme de tué: & ils crurent si fort qu'on les alloit assièger, qu'ils dépêchèrent un courier à M. de Turenne pour l'en avertir: il assembla ses troupes qui étoient en quartiers de fourage, & se mit en marche pour les venir secourir; mais sur l'avis qu'il eut que les Espagnols s'étoient retirés, il retourna dans ses quartiers.

Quelques jours après on fit une tentative pour enlever les Frégates Angloises qui étoient dans la fosse: on avoit eu dessein d'abord de les bruler; mais la chose s'étant trouvée trop difficile, on résolut d'essaïer de surprendre les deux plus grosses, *la Rose* & *le Véritable Amour*, de six ou de huit pièces de canon chacune. On arma pour cet effet douze Chaloupes qui sortirent dans un tems fort calme. Dom Juan fit avertir le Roi & le Duc d'Yorck, & ils furent le long de la mer, accompagnés de toutes les personnes de qualité & des principaux Officiers, pour voir quel seroit le succès de cette entreprise: il faisoit une espèce de brouillard. Etant arrivés vis-à-vis des Frégates, on entendit crier en Anglois: *De quel*

1657. *Bord est la Chaloupe*? Le Matelot voïant qu'on ne lui répondit point, & qu'une autre Chaloupe alloit aborder la Frégate, donna l'allarme, & tira un coup de canon, qui cassa la jambe d'un des rameurs: cet accident & quelques coups de mousquet qui furent tirés en même tems, donna l'épouvante aux Chaloupes, qui se retirèrent honteusement sans vouloir rien entreprendre davantage.

Le Roi d'Angleterre aïant achevé ce qu'il avoit à faire avec Dom Juan & le Marquis de Caracène, alla à Bruges, & ensuite à Gand & à Bruxelles. Le Duc d'Yorck resta à Dunkerque pour y commander l'Armée. On avoit toujours entretenu les peuples dans l'espérance qu'on reprendroit Mardyck, pour obtenir plus facilement un subside considérable de la Province de Flandre; & pour rendre la chose plus vraisemblable, on fit de grands magasins de fascines, de gabions & de toutes les choses nécessaires pour un siège. Néanmoins il y eut ordre d'envoïer les troupes le prémier jour de l'an dans les quartiers d'Hiver, & le Duc qui étoit resté à Dunkerque tout ce tems-là, retourna à Bruxelles peu de jours après que Dom Juan & le Marquis de Caracène y furent arrivés.

1658. Au commencement du Printems, on ne songea plus à Bruxelles, qu'aux préparatifs pour la Campagne; & comme la saison avançoit, les Espagnols s'appliquèrent à munir les Places les plus exposées. On étoit informé de toutes parts que les François entreprendroient cette année un siège considérable: les Espagnols eurent beaucoup d'inquiétude; car n'aïant pas suffisamment d'Infanterie pour garnir toutes leurs Places, il faloit en laisser quelques-

unes avec de foibles garnifons. Le Roi les 1658.
follicita inftamment de renforcer celles de Dunkerque, leur faifant entendre qu'on lui mandoit d'Angleterre que la prémière entreprife feroit le fiège de cette Place; que Cromwel en follicitoit fortement les François; que tout fe préparoit pour cet effet en France & en Angleterre; & que des lettres qu'il avoit fait intercepter lui confirmoient cet avis. Sa Majefté ne fe contenta point de leur donner une fois ces avertiffemens; elle les réïteroit chaque femaine fur la continuation des avis qu'elle recevoit d'Angleterre : mais les Efpagnols n'y ajoutèrent point de foi, croïant qu'ils étoient faux, & qu'ils étoient donnés dans le deffein de leur faire dégarnir Cambrai, ou quelques autres Places du dedans du païs. Ils étoient encore fi allarmés de l'entreprife fur Cambrai de l'année dernière, que toutes les raifons du Roi ne purent point prévaloir fur leurs craintes: tant leur prévention étoit grande que le Cardinal avoit toujours les mêmes vues fur cette Place, & que rien n'étoit capable de lui faire changer ce deffein, quelque engagement qu'il pût avoir avec Cromwel, à moins que la Place ne fût fi bien munie qu'il jugeât le fuccès impoffible.

Cette opinion, & plufieurs raifonnemens plus fpécieux que convainquans, leur firent croire que Dunkerque ne couroit point de rifque cette année. Ils négligèrent d'y mettre une bonne garnifon & les munitions néceffaires; & répandant en même tems la plupart de leur Infanterie dans Aire & Saint Omer, fur les frontières du Haynaut, & renforçant la garnifon de Cambrai d'un corps confidérable de Cavalerie & d'Infanterie, ils négligè-

1658. rent tellement Dunkerque, qu'ils laissèrent même imparfaits deux Forts à quatre bastions chacun, qu'ils avoient commencé sur le Canal entre Bergue & cette Ville là, qui en auroient rendu le siège beaucoup plus difficile, puisque les ennemis eussent été obligés de prendre l'un de ces deux Forts avant de pouvoir assièger la Place dans les formes.

On ne peut s'empêcher de faire cette remarque, que de toutes les fortifications de cette nature, ou retranchemens que les Espagnols ont fait pour la défense des rivières, on ne leur en a jamais vu tirer aucune utilité; soit à cause qu'ils ne les achevoient point à tems; soit parce qu'ils n'avoient point assés d'hommes pour les défendre; ou que les François, par des marches imprévues, venoient les attaquer en flanc, comme il a été rapporté en l'année mil six cens cinquante-cinq. Il est véritablement fort difficile d'en faire aucuns dans ce païs-là, dont on puisse tirer avantage: car l'Armée qui est supérieure & maîtresse de la campagne, trouvera toujours, avec un peu de patience, les moïens de forcer les passages, ou d'entrer par quelque autre endroit dans le païs ennemi: d'où il faut conclure qu'un Général ne doit point mettre toute sa confiance sur de pareilles précautions, quoiqu'il y ait des occasions où elles peuvent être nécessaires.

Les François, suivant leur coutume, entrèrent cette année les prémiers en campagne, & en marchant à Dunkerque, ils firent prisonniers de guerre le régiment du Duc de Glocester dans Cassel, où il avoit été imprudemment envoïé, la Place n'étant d'aucune défense, par M. de Bassecour, Maréchal de Bataille,

taille, qui commandoit toutes les troupes dans les environs. Il fit marcher en même tems le régiment d'Infanterie du Duc d'Yorck, fort d'environ cinq cens hommes, avec quelques autres régimens foibles, & de la Cavalerie qui étoient en quartier à Hondſcotte, pour ſe jetter dans S. Omer, qu'il croïoit que les ennemis vouloient aſſiéger: mais quand par leur marche il découvrit qu'ils en vouloient à Dunkerque, il voulut, mais trop tard, y jetter du ſecours; tout ce qu'il put faire, fut d'y entrer lui-même avec un peu de Cavalerie. 1658.

Le Marquis de Lède, Gouverneur de la Place, s'y jetta preſque en même tems avec beaucoup de peine: il avoit été à Bruxelles y ſolliciter des ſecours d'hommes & de munitions, & il y étoit encore quand on reçut les prémières nouvelles que les François marchoient à Dunkerque. On ordonna alors aux troupes qui étoient à Nieuport, Furnes & Dixmuyde, pour leſquelles Places ils avoient eu de la crainte ſans ſujet, de marcher à Dunkerque, à la réſerve du régiment d'Infanterie du Roi d'Angleterre, d'environ quatre cens hommes, qui étoit à Dixmuyde: mais ils ne purent point y entrer; la Ville étoit déja bloquée, & le Marquis de Lède s'y trouva aſſiégé. Sa force conſiſtoit dans de grands dehors qui n'étoient que de terre, & qu'il étoit aiſé d'approcher: la garniſon n'avoit aucune proportion avec le vaſte terrein qu'il faloit défendre, elle n'étoit que de mille hommes d'Infanterie & huit cens chevaux; il n'y avoit que fort peu de poudre & d'autres proviſions. La nouvelle certaine de ce ſiège aïant été apportée à Bruxelles ſur la fin de Mai, n'étonna pas peu les Eſpagnols, principalement quand ils ſurent qu'il n'y avoit

1658. aucune eſpèrance d'y pouvoir jetter du ſecours par mer, parce que la Flotte Angloiſe commandée par le Général Montaigu, fermoit l'entrée du Port. Le ſeul moïen qui reſtoit pour ſauver cette Ville, étoit d'aſſembler l'Armée. On réſolut pour cet effet dans un Conſeil de guerre où aſſiſtèrent tous les Officiers Généraux, que le rendés-vous général ſeroit à Ypres; les ordres furent envoïés à toutes les troupes d'y marcher en diligence; & le ſept de Juin l'Armée & les Généraux s'y trouvèrent. On vint camper le neuf à Nieuport, le lendemain entre Odekerque & Furnes, où le Maréchal d'Hocquincourt arriva: il étoit nouvellement venu de France par Hédin. Cette Ville, après la mort du Gouverneur, s'étoit révoltée à la perſuaſion du Lieutenant de Roi & de ſon beau-frère: ils avoient appellé les Eſpagnols à leur ſecours, avec leſquels ils convinrent de leur livrer la Place, moïennant une certaine ſomme, qui leur fut païée, & les Eſpagnols en prirent poſſeſſion. Le Maréchal d'Hocquincourt avoit de longue-main une correſpondance ſecrette avec le Lieutenant de Roi, par rapport au deſſein qu'il avoit de ſe révolter, & d'attirer dans ſon parti la plupart de la Nobleſſe & des peuples du Vexin & de la Baſſe Normandie: mais ces menées furent découvertes avant qu'il pût en venir à l'exécution; tel eſt ordinairement le ſort de ſemblables entrepriſes: il ſe trouva forcé de chercher ſon ſalut dans la fuïte, & il y trouva la mort. On a cru que ſi cette Campagne n'avoit été ſi deſavantageuſe pour les Eſpagnols, il y auroit eu un ſoulèvement en ces quartiers-là.

Pour revenir aux mouvemens de l'Armée

d'Espagne, il fut résolu le onze dans un Conseil de guerre, auquel assistèrent Dom Juan, le Prince de Condé, le Marquis de Caracène, le Maréchal d'Hocquincourt, le Prince de Ligne, (Dom Estevan de Gamare & le Duc d'Yorck ne s'y étant point trouvés par accident,) que le treize on marcheroit dans les Dunes avec toute l'Armée aussi près des lignes des ennemis qu'il se pourroit; qu'on y camperoit pour être en état de les attaquer quand on le jugeroit à propos; que le douze tous les Officiers Généraux marcheroient avec deux mille soldats commandés, pour reconnoître le terrein & marquer le campement. 1658.

Mais avant d'entrer plus loin dans ce détail, il faut rapporter ce qui se passa dans le Conseil de guerre, parce que la plupart de ceux qui y assistèrent ont voulu se disculper & s'excuser d'avoir donné l'avis qui fut suivi, ou d'avoir consenti à la résolution qu'on y prit. Le Duc d'Yorck sait ce qui suit, d'une personne qui étoit de ce Conseil, & qui, aussi-bien que les autres, a souhaité de desabuser le monde de l'opinion qu'on auroit pu avoir qu'il y eût consenti. Quand tous les Officiers Généraux furent assis, Dom Juan leur exposa le sujet pourquoi il les avoit assemblés, qui étoit pour les consulter sur les moïens de secourir Dunkerque. Il leur représenta l'état de la Place, & la nécessité d'en faire promtement lever le siège; & s'étant étendu sur ces deux chefs, il proposa de faire marcher l'Armée à Zudcote, & de camper dans les Dunes le plus près des lignes des ennemis qu'il seroit possible, pour pouvoir trouver l'occasion de les attaquer à propos. Cette proposition fut suivie d'un long silence; & per-

1658. ſonne ne ſe levant pour s'y oppoſer, Dom Juan dit : „ Puiſque je vois que vous approuvés ce que je viens de propoſer, examinons „ préſentement la manière & le tems d'y marcher". Enſuite il fut réſolu d'aller le lendemain reconnoître les lignes des ennemis, & le terrein pour camper.

Les Généraux furent envoïés le douze, comme il avoit été réſolu, avec quatre mille chevaux & l'Infanterie détachée pour reconnoître les lignes des aſſiègeans, & choiſir le terrein pour le campement de l'Armée. On fit alte à Zudcote pour marquer le Camp : enſuite le Duc d'Yorck, le Marquis de Caracène & Dom Eſtevan de Gamare traverſèrent les Dunes avec quelque Cavalerie juſqu'au bord de la mer, pendant que M. de Boutteville étoit allé avec les Cravattes le long du grand chemin entre les Dunes & les prairies, s'avançant ſi près vers la Garde de Cavalerie des ennemis qu'il eſcarmoucha avec eux, & les obligea de reculer ; ce qui donna lieu de reconnoître leurs lignes.

Comme il revenoit pour faire ſon rapport aux Généraux, il rencontra le Maréchal d'Hocquincourt, qui le pria inſtamment de retourner encore une fois, & qu'il vouloit charger la Garde de Cavalerie des ennemis. M. de Boutteville eut beau lui dire qu'il avoit obſervé tout ce qu'on pouvoit ſouhaiter ; qu'il amenoit même quelques priſonniers qu'il avoit enlevés dans les Dunes : toutes ſes raiſons ne gagnèrent rien ſur ſon opiniâtreté & il inſiſta ſi fortement, que Boutteville ne put point le refuſer. Cet entêtement ne l'expoſa pas ſeulement au péril, mais attira encore tous les Officiers Généraux à une fort grande diſtance de leurs troupes ; car

le Prince de Condé le voïant aller aux lignes, 1658.
le suivit ; Dom Juan apprenant qu'il y marchoit, en fit de même ; & le Duc d'Yorck, quoiqu'il eut observé avec le Marquis tout ce qui se pouvoit, sur ce qu'on lui dit que ces Messieurs alloient vers les lignes, galopa pour les rejoindre, & arriva dans le moment que M. d'Hocquincourt poussoit la Garde avancée des ennemis, & la faisoit reculer. Ce fut dans cette action que Henri Jermin du côté des Espagnols, & le Marquis de Blanquefort neveu de M. de Turenne à présent Comte de Feversham du côté des François, furent tous deux blessés à la cuisse. Le Maréchal d'Hocquincourt s'étoit avancé jusqu'à la portée du mousquet d'une Redoute, quand les ennemis parurent sur une hauteur un peu en-deçà de leurs lignes ; & dans le moment que le Duc d'Yorck approchoit de lui, ce Maréchal reçut un coup de mousquet dans le ventre, tiré de la Redoute, & mourut sur le champ. On se retira, les ennemis avancèrent, & le Prince de Condé n'étant pas sûr qu'on pût emporter le corps, s'empressa d'ôter les papiers qui étoient dans ses poches. Un Gentilhomme du Maréchal pria le Duc de faire volte-face, pour lui donner les moïens d'enlever le corps de son maître : ce Prince fit tête aux ennemis, le corps fut emporté avec beaucoup de peine, ce qu'ils auroient pu empêcher en poussant un peu vigoureusement ; mais tous les Officiers Généraux auroient encore couru grand risque d'être faits prisonniers. Ils n'avoient avec eux que les Cravattes qui n'étoient point capables de soutenir une charge vigoureuse, & ils étoient éloignés du gros de leurs troupes de plus d'un mille. Le Marquis de Caracène vint avec trois

1658. compagnies de Gardes pour les ſecourir, mais le danger étoit paſſé : il blâma la témérité avec laquelle on s'étoit expoſé. On retourna à l'Armée, mais ſi étonnés du malheur arrivé au Maréchal d'Hocquincourt, que ſans ſonger à reconnoître davantage les lignes des ennemis, & ſans même parler de quelle manière on prétendoit les attaquer, on ſe retira par Furnes.

Le lendemain l'Armée marcha au lieu deſtiné pour le campement. Elle avoit ſa droite vers la mer, la gauche le long du Canal de Furnes; l'Infanterie formoit une ligne au devant de la Cavalerie, qui s'étendoit depuis les Dunes les plus proches de la mer juſqu'aux foſſés qui ſont le long du Canal; la Cavalerie étoit ſur deux lignes derrière l'Infanterie, & on avoit laiſſé le bagage à Furnes. L'artillerie n'étoit pas encore arrivée, ni tous les outils pour remuer la terre; à peine y avoit-il de la poudre ſuffiſamment pour l'Infanterie: ainſi dépourvue de tout ce qui étoit le plus néceſſaire pour un combat, on campa à une moindre diſtance des lignes des ennemis que deux fois la portée du canon.

L'avant-garde de l'Armée arriva au Camp ſur les onze heures du matin. On a ſu depuis qu'il étoit nuit avant que M. de Turenne pût croire que les Eſpagnols euſſent même le deſſein d'y venir camper; mais enfin on lui amena un priſonnier qui lui confirma qu'ils y étoient: ſur quoi ſans balancer un moment, & ſans conſulter perſonne, il réſolut de marcher le lendemain au matin pour les combattre. Il envoïa ordre à ſes troupes de ſe tenir prêtes, & aux Anglois qui étoient vers Mardyck de le venir joindre. Ils marchèrent toute

la nuit aïant un grand circuit à faire, & arrivèrent à la pointe du jour au lieu qui leur avoit été marqué. 1658.

Pendant que les François se préparoient tout de bon à donner bataille, les Espagnols étoient aussi tranquilles dans leur Camp que s'ils avoient été fort éloignés de l'ennemi. On ne défendit point le soir d'aller au fourage, comme c'est la coutume jusqu'à ce qu'on sache l'intention du Général ; & les Officiers Généraux se doutoient si peu du dessein des ennemis, ou affectoient si fort de ne les point craindre, que le Duc d'Yorck soupant ce soir-là avec le Marquis de Caracène, & témoignant qu'il n'approuvoit point la manière du campement sans lignes & sans la moindre chose qui les couvrît, & qu'il croïoit que si les François ne les attaquoient point cette même nuit, ils livroient infailliblement bataille le lendemain matin; le Marquis & Dom Estevan de Gamare répondirent *que c'étoit ce qu'ils demandoient*; & le Duc leur repliqua *qu'il connoissoit si bien M. de Turenne, qu'il promettoit qu'ils auroient satisfaction.* En effet le lendemain matin sur les cinq heures, la Garde avancée vint avertir qu'ils avoient vu de la Cavalerie sortir des lignes des ennemis, & qu'ils croïoient qu'ils venoient attaquer l'Armée. On la fit mettre aussi-tôt sous les armes, & les Généraux allèrent les reconnoître. Le Duc d'Yorck arriva le prémier à la Garde avancée, & aïant poussé jusqu'aux vedettes, il vit clairement & distinctement, que l'Armée ennemie sortoit des lignes : leur Cavalerie, avec quatre petites pièces de campagne, avançoit le long du grand chemin entre les Dunes & les prairies; l'Infanterie Françoise sortoit sur la gauche,

1658. aïant applani quelques endroits de leur ligne autant qu'il faloit pour faire ſortir un bataillon de front; & plus ſur leur gauche proche de la mer avançoient les Anglois, que ce Prince reconnut par leurs habits rouges. Il retourna ſur ſes pas pour informer les Généraux de toutes ces circonſtances, & rencontra avant d'arriver au camp, Dom Juan, qui lui demanda quel pouvoit être le deſſein des François. Le Duc lui répondit qu'ils ſe préparoient à donner combat. Dom Juan témoigna de n'en rien croire, & dit qu'ils vouloient ſeulement enlever la Garde avancée. Le Duc l'aſſura que ce n'étoit point la coutume des François, de marcher avec un ſi grand Corps d'Infanterie composé des Gardes Françoiſes & Suiſſes, des régimens de Picardie & de Turenne qu'il connoiſſoit par leurs drapeaux, auſſi-bien que les Anglois par leurs habits rouges, & avec un ſi gros Corps de Cavalerie & de l'artillerie à la tête, pour forcer ſimplement une grande Garde. Le Prince de Condé arrivant dans le même inſtant, rapporta à Dom Juan les mêmes circonſtances que le Duc d'Yorck, & voïant le Duc de Gloceſter, il lui demanda s'il s'étoit jamais trouvé à une bataille; il répondit que non, & le Prince lui dit : *Dans une demi heure vous verrés comment nous en perdrons une.* On ne pouvoit plus douter du deſſein des ennemis. Tous les Officiers-Généraux ſe rendirent chacun à leur poſte, pour les combattre où on étoit avec l'avantage du terrein, qu'on eût perdu en avançant plus loin vers eux.

L'Infanterie au nombre d'environ ſix mille hommes, diviſée en quinze bataillons, étoit toute ſur une ligne, à la réſerve de deux ré-

gimens. Elle s'étendoit depuis une haute Dune proche de la mer, tout au travers des autres Dunes jusqu'aux prairies qui sont contre le Canal de Furnes. Les Espagnols naturels avoient la droite de tout : le régiment de Dom Gaspard Boniface étoit posté sur la plus haute Dune proche de la mer; celui de Dom Francisco de Menesés qui étoit derrière faisoit face à la mer, pour empêcher que les ennemis n'attaquassent en flanc; sur la gauche de Boniface étoit le régiment de Dom Diego de Gomés, que commandoit alors Dom Antonio de Cordoue; sur sa gauche suivoient les régimens de Seralvo; ceux du Roi d'Angleterre & du Lord Bristol, qui ne composoient qu'un bataillon; ensuite celui du Duc d'Yorck, commandé par Muskery. Il y avoit derrière ces deux bataillons les régimens de Richard Grace, & du Lord Willoughby, qui ne faisoient qu'un bataillon qui servoit de réserve; sur la gauche du régiment d'Yorck étoient trois régimens Walons, un bataillon Allemand composé de quatre régimens, & ensuite sur la dernière Dune tirant vers le Canal de Furnes suivoient le régiment de Guilau Allemand, le prémier de l'Infanterie du Prince de Condé: & les autres qui composoient trois bataillons étoient rangés entre les Dunes & le Canal, dans les prairies du côté du grand chemin. Toute l'Infanterie qui étoit postée sur les Dunes avoit un grand avantage, en ce que les ennemis ne pouvoient venir à eux qu'en montant ces hauteurs de sable avec beaucoup de fatigue. De huit mille hommes de Cavalerie qu'il devoit y avoir, il y en avoit plus de la moitié au fourage qui ne retourna qu'après la défaite. La Cavalerie Espagnole étoit sur deux li-

1658.

1658. gnes derrière l'Infanterie entre les Dunes; celle du Prince de Condé étoit derrière son l'Infanterie entre les Dunes & les prairies : comme il y avoit plusieurs endroits où on ne pouvoit mettre que trois ou quatre escadrons de front, on ne peut dire précisément sur combien de lignes elle étoit rangée; & ce fut dans cette situation qu'on attendit les ennemis.

Leur Infanterie étoit sur deux lignes de sept bataillons chacune; la prémière commandée par M. de Gadagne Lieutenant-Général, étoit composée d'un bataillon des Gardes Françoises qui avoit la droite, & marchoit le long des Dunes du côté du grand chemin; ensuite un bataillon des Gardes Suisses qui marchoit sur les Dunes; le régiment de Picardie & celui de Turenne qui étoit le dernier des troupes Françoises de cette ligne, qui étoit terminée par trois régimens Anglois dont le dernier s'étendoit jusqu'aux Dunes les plus proches de la mer; & devant chaque bataillon de cette prémière ligne marchoient les Enfans perdus.

Il y avoit cinq ou six escadrons entre les deux lignes de cette Infanterie; & leur aîle droite composée d'autant d'escadrons que le terrein en pouvoit contenir, marchoit le long du grand chemin où les Dunes finissoient, commandée par le Marquis de Créqui Lieutenant-Général; & en beaucoup d'endroits, il n'y avoit que trois ou quatre escadrons de front: quatre pièces de canon, comme il a déja été dit, étoient à la tête de la Cavalerie de la droite. L'aîle gauche de leur Cavalerie commandée par M. de Castelnau, marchoit le long de la mer avec deux pièces de campagne; & plusieurs Frégates légères de la Flotte Angloise s'approchant de la côte autant que la

marée le pouvoit permettre, tiroient ſans ceſſe 1658.
le canon ſur les troupes Eſpagnoles qu'ils pouvoient découvrir dans les Dunes.

Les Anglois que commandoit Morgan, Maréchal de Camp, attaquèrent les prémiers; le Général Lockart étant avec M. de Caſtelnau, à la tête de l'aîle gauche. Un peu avant qu'ils chargèrent, Dom Juan envoïa prier le Duc d'Yorck d'aller à la droite, & de prendre un ſoin particulier de l'endroit où il voïoit avancer les Anglois: il y marcha, & ne prit des troupes du milieu de la ligne où il étoit, que ſa compagnie de Gardes, & cent hommes détachés du régiment qui ſe trouvoit le plus près, avec deux Capitaines & des ſubalternes, pour en renforcer les Eſpagnols naturels. Il les poſta auprès de Boniface, où il jugeoit que ſeroit le principal effort, & qu'il étoit le plus de conſéquence de ſoutenir, parce que c'étoit la plus haute Dune, & qu'elle avançoit un peu plus que les autres voiſines, outre qu'elle les commandoit. Ce fut tout ce que ce Prince put faire avant que les Anglois attaquaſſent: ils avancèrent avec beaucoup de fierté & de courage; mais avec tant de chaleur, qu'aïant devancé les François, ils auroient païé chèrement cette bravoure téméraire, ſi on avoit profité de leur imprudence: mais ceux qui pouvoient tirer avantage de cette faute, ſoit qu'ils ne la remarquaſſent point, ſoit qu'ils euſſent quelque raiſon qu'on ne ſait pas, n'envoïèrent point de Cavalerie pour les prendre en flanc, & laiſſèrent échaper cette occaſion. Ce fut le régiment de Lockart qui chargea les Eſpagnols de Boniface. Fenwick qui en étoit Lieutenant-Colonel, étant arrivé au pied de la Dune, la trouvant fort eſcarpée, fit alte

1658. pour donner lieu à ſes troupes, en prenant haleine, de monter enſuite avec plus de vigueur. Pendant qu'ils ſe préparoient ainſi, leurs Enfans perdus s'ouvrant ſur la droite & ſur la gauche, pour donner lieu au gros de monter ſur la hauteur, firent un feu continuel ſur Boniface; & auſſi-tôt que le régiment s'ébranla pour attaquer, ils commencèrent par un grand cri. Le Lieutenant-Colonel tomba d'abord d'un coup de mouſquet qu'il reçut au travers du corps; ce qui n'empêcha point le Major, nommé Hinton, de conduire le bataillon, qui n'arrêta point juſqu'à ce qu'il fût à la longueur de la pique; & malgré la réſiſtance vigoureuſe des Eſpagnols, qui avoient l'avantage de la hauteur, & qui étoient frais, au-lieu que les Anglois étoient fatigués & preſque hors d'haleine d'avoir grimpé les ſables, Boniface fut chaſſé en-bas, laiſſant ſur la place ſept Capitaines, de onze qu'il avoit; & Klaughter & Farel, les deux Capitaines du détachement que le Duc d'Yorck avoit joint à ce régiment, & pluſieurs Officiers réformés dont la plupart étoient piquiers. Les Anglois, outre leur Lieutenant-Colonel, perdirent beaucoup d'Officiers & de ſoldats. Après s'être repoſés peu de tems, ils deſcendirent de la Dune; ce que le Duc d'Yorck aïant obſervé, il fut les charger avec ſes Gardes & ceux de Dom Juan, & étant arrivé à la longueur de la pique, il trouva que le terrein ne permettoit pas de les enfoncer qu'avec une peine extrême. Il ne laiſſa pas de tenter la fortune, mais ce fut ſans ſuccès; il fut repouſſé: tous ceux qui ſe trouvèrent à la tête de ſa compagnie furent ou tués, ou bleſſés; & ſans la bonté de ſes armes qui le ſauvèrent, il y ſeroit demeuré.

Les Officiers de ſa compagnie furent plus heureux que ceux de celle de Dom Juan ; il n'y eut que Berkeley, qui étoit Capitaine de la prémière, qui fut bleſſé. Le Comte de Colmenero, qui étoit Capitaine de la dernière, fut le ſeul qui ſe tira d'affaire ſans accident; tous les autres Officiers furent ou tués, ou bleſſés, & les Gardes ſi maltraités, que le Duc ne put jamais les rallier. Il en raſſembla quarante des ſiens, qui étoient encore en état de combattre, avec leſquels il marcha au régiment de Boniface, où Dom Juan & enſuite le Marquis de Caracène avoient tâché de rallier les fuïards ; mais n'aïant pu en venir à bout, ils s'étoient retirés. Quand le Duc arriva à ce régiment, ſes prémiers efforts ne purent point l'arrêter. Il apperçut un nommé Elvige, Lieutenant du régiment du Roi d'Angleterre, qui étoit du détachement des Anglois dont Boniface avoit été renforcé: il lui demanda ce qu'étoit devenu ſon Capitaine; il répondit qu'il avoit été tué avec la plupart de ſes ſoldats, & qu'il étoit le ſeul Officier qui reſtât ſans être bleſſé. Ce Prince lui ordonna de reſter avec lui, & d'aſſembler ſes ſoldats. Il leur cria tout haut, que le Duc étoit là : tous ceux qui purent l'entendre, le vinrent joindre. Le Duc vit en même tems le Major du régiment Eſpagnol ; il l'appella, & lui dit que ſes ſoldats devoient ſuivre l'exemple de ce peu d'Anglois qu'il voïoit, & que c'étoit vilain aux Eſpagnols de fuïr pendant que les autres tenoient bon. Ce reproche les arrêta, & ils ſe mirent auſſi-tôt en bon ordre. Le Marquis de Caracène arrivant dans cet entretems, demanda au Duc d'Yorck pourquoi il ne chargeoit point l'ennemi avec ſa Cavalerie ; il ré-

1658.

1658. pondit qu'il l'avoit déja fait, mais qu'il avoit été battu. Il ajouta, que dans la ſituation où étoit l'ennemi, il étoit impoſſible de l'attaquer; & lui montra en même tems de derrière la Dune voiſine, que ce qu'il lui diſoit étoit juſte.

Le Marquis s'étant retiré auſſi-tôt, le régiment d Lockart avança, non pas directement, mais en tournant ſur la gauche, & on le perdit de vue, à cauſe de l'inégalité du terrein & de l'interpoſition d'une Dune: mais le Duc avoit à peine raſſemblé le régiment de Boniface, & le peu de Cavalerie qui lui reſtoit, que le bataillon Anglois ſe trouva ſur une même ligne avec les Eſpagnols ſur leur droite, & il n'y avoit qu'une Dune entre deux. Le Duc fit face vers la mer; & marchant à la tête de ſon Infanterie, il vit en arrivant ſur le haut d'une Dune, que les Anglois la montoient de l'autre côté. Ce Prince ordonna auſſi-tôt au Major de Boniface de les charger de front, pendant qu'avec ſes quarante Gardes il alloit les attaquer en flanc; ce qu'il fit ſi bruſquement, qu'il entra dans le bataillon, y fit beaucoup d'exécution & le pouſſa juſqu'au bord de la dernière Dune le long de la mer. Le bataillon de Boniface voïant les Anglois rompus, au-lieu de les charger, aïant découvert du haut de la Dune que toute l'Armée étoit en déroute, chacun s'enfuït comme il put; mais il ne s'en ſauva que fort peu.

C'eſt une choſe remarquable, que quand le bataillon Anglois fut rompu, pas un homme ne demanda quartier & ne jetta ſes armes; chacun ſe défendit juſqu'au bout, & on n'étoit pas moins en danger des coups de croſſes de mouſquet, que du feu qu'on en avoit

essuïé. Un soldat auroit infailliblement assommé le Duc d'Yorck d'un coup qu'il lui portoit, s'il ne l'avoit rompu en lui déchargeant un coup d'épée sur le visage qui le renversa par terre. L'épée du Duc de Glocester son frère, qui l'avoit suivi & secondé toute la journée avec une bravoure digne de ses ancêtres, lui aïant tombé des mains par un accident dont on ne se souvient point, un Gentilhomme nommé Villeneuve, Ecuïer du Prince de Ligne, qui étoit auprès de lui, l'aïant vu tomber, descendit de cheval, la ramassa & la donna au Duc, qui, le pistolet à la main, le défendit jusqu'à ce qu'il fût remonté: mais immédiatement après, ce pauvre Gentilhomme reçut un coup de mousquet au travers du corps; on le tira de la mêlée, & il eut le bonheur de guérir de cette blessure. 1658.

Un escadron François étant entré dans les Dunes pendant que le Duc d'Yorck chargeoit les Anglois, il se trouva obligé de se retirer promtement: ils alloient le prendre en flanc, & lui auroient coupé infailliblement la retraîte, si dans le même tems le Prince de Ligne ne les avoit chargés. Il ne les défit point; mais les aïant arrêtés, cela facilita la retraîte du Duc, & ensuite le Prince de Ligne se retira lui-même.

Le régiment de Boniface ne fut pas le seul malheureux; tous les autres régimens d'Espagnols naturels se trouvèrent envelopés par la Cavalerie. Les Anglois ne les chargèrent point, comme ils auroient du, en marchant directement à eux. Deux de ces régimens Anglois voïant la résistance que faisoit Boniface, se contentèrent de marcher sur le flanc, & de tirer sur les autres Espagnols naturels en passant,

1658. & en marchant sur la hauteur de la même Dune après le régiment de Lockart.

Pendant que les choses se passoient ainsi le long de la mer, l'aîle gauche ne fut pas moins maltraitée. Les quatre pièces de campagne que les ennemis avoient fait avancer le long du grand chemin, firent une terrible exécution & sur la Cavalerie & sur l'Infanterie. Les Gardes Françoises & le régiment de la Couronne qui étoit commandé par M. de Montgommery, furent tirés de la seconde ligne par M. de Turenne, placés à la droite des Gardes dans la prairie, & attaquèrent trois petits bataillons des Espagnols entre les Dunes & le Canal, qui, après une foible résistance; s'enfuïrent. La Cavalerie Françoise, pour profiter de ce desordre, avança devant l'Infanterie, faisant un front aussi large que le terrein le pouvoit permettre, & étant conduite par le Marquis de Créqui, Lieutenant-Général: mais celle du Prince de Condé la vint charger si vigoureusement, qu'elle fut forcée de se retirer derrière l'Infanterie, qui avançant en bon ordre empêcha de pousser plus loin cet avantage. Les ennemis furent ainsi repoussés jusqu'à la troisième fois; mais il falut enfin cèder, parce que la Cavalerie Françoise étoit soutenue par son Infanterie, & celle du Prince de Condé avoit abandonné la sienne. Ce Prince se retira, après avoir fait tout ce qui se pouvoit & en Général & en soldat, jusques-là que dans la troisième attaque il fut en grand danger d'être pris.

A l'égard de ce qui se passa sur la droite du Prince de Condé dans les Dunes entre lui & les Espagnols naturels, le régiment de Guiscard ne fit point ferme pour soutenir l'attaque

que des Suiſſes : il tira pendant que les ennemis étoient encore à une fort grande diſtance ; une partie prit la fuïte, & les quatre bataillons qui étoient proche firent la même choſe ſans attendre les ennemis. Cette infame poltronnerie, & la défaite de Boniface, jetta l'épouvante dans la Cavalerie qui étoit derrière ; la plus grande partie prit la fuïte ſans avoir vu l'ennemi ; les Officiers firent inutilement des efforts pour les arrêter : mais le peu qui tint ferme ſe battit avec beaucoup de valeur, comme on le verra dans ſon lieu. 1658.

Le régiment qui ſuivoit les trois dont on a parlé, étoit celui du Duc d'Yorck : il tint ferme un peu plus longtems que ſes voiſins ſur la gauche ; mais une voix s'étant élevée derrière, que l'Infanterie eût à ſe ſauver, ce bataillon ſe rompit, les ſoldats abandonnèrent leurs Officiers, & prirent la fuïte. Le Colonel Grace voïant ce deſordre, crut devoir ſonger à ſauver ſon régiment, fit volteface, ſe retira en trois diviſions, & tenant ainſi tout ſon monde en bon ordre, il eut le bonheur de gagner le Canal de Furnes, le long duquel il fit ſa retraîte, ſans perdre un ſeul homme. Mais le régiment d'Yorck eut un ſort bien différent : quoique M. de S. Roch avec ſon régiment de Cavalerie, eût chargé & battu les Gendarmes du Cardinal, tuant de ſa propre main Du Bourg qui les commandoit ; ceux qui devoient le ſoutenir l'aïant abandonné, & voïant d'autres eſcadrons qui venoient le charger, il fut forcé de ſe retirer comme il put. La Cavalerie qui le pourſuivoit, joignit bientôt après le régiment d'Yorck, dont il ne ſe ſauva pas un homme, hors Mylord Muskery qui le commandoit. A peu près dans ce même tems-là, le vieux Co-

1658. lonel Michel Meſtre de Camp Allemand, chargea avec ſon eſcadron le bataillon de Turenne : mais il ne put jamais l'enfoncer, & il ſoutint ſes efforts avec tant d'ordre & de fermeté, que Michel fut tué avec la plupart de ſes Officiers, & ſon régiment repouſſé, ſans autre perte du côté de celui de Turenne, que du Lieutenant-Colonel Betbeſé, qui fut tué à la tête de ſes piquiers d'un coup de piſtolet. Hors ces deux régimens, on ne ſe ſouvient point qu'il y en ait eu d'autre de la Cavalerie Eſpagnole qui ait fait ſon devoir en cette bataille.

Pour revenir au Duc d'Yorck, il ſongea à la retraite quand il ſe vit environné de tous côtés par la Cavalerie Françoiſe, ſans aucunes troupes pour les combattre; & ne ſachant point ce qui pouvoit s'être paſſé ſur la gauche, où étoit le Prince de Condé, il réſolut d'y aller : il n'avoit pas avec lui plus de vingt chevaux, le reſte de ſes Gardes s'étant retiré avec le Lieutenant, après qu'on eut quitté les Anglois. Ce petit nombre contribua plus qu'aucune autre choſe à le faire échapper : il en avoit ſuffiſamment pour ne pas craindre les coureurs ennemis & leurs gens écartés, & n'en avoit pas aſſés pour donner envie de le venir obſerver. Pluſieurs crurent tellement qu'il étoit des leurs, que comme il marchoit il rencontra quatre ou cinq cavaliers qui attaquèrent un de ſes Officiers, nommé Victor, qui étoit Lieutenant; il crut que c'étoit de la Cavalerie du Prince de Condé, & leur cria en François, *Laiſſés-le aller, c'eſt un de nos Anglois*; ſur quoi ils le relâchèrent, lui rendirent ſon épée qu'ils lui avoient pris, & ſe retirèrent dans la croïance que le Duc étoit un de leurs Officiers. Ils

étoient de l'Armée de France: on étoit dans 1658.
l'erreur de part & d'autre, & le Duc ne reconnut la ſienne, que quand Victor lui dit enſuite que c'étoient des ennemis. Ce Prince continua ſon chemin, & fit ſi bien qu'il paſſa au trot au travers de l'Armée de France, juſqu'à ce qu'il joignit le Colonel Grace & ſon régiment avant qu'il eût traverſé les Dunes; paſſant auprès des régimens de Turenne & de Picardie, il trouva en arrivant au grand chemin le long des Dunes, toutes les troupes du Prince de Condé en déroute.

Le Duc d'Yorck ne ſe retira d'affaire qu'avec beaucoup de difficulté; car la foule des fuïards étant fort grande dans le village de Zudcote, au travers duquel paſſoit le grand chemin, il ne vit point d'autre moïen de ſe dégager qu'en prenant un autre chemin autour du village. M. de Morieul, un Colonel des troupes de M. le Prince, que le Duc rencontra en quittant les Dunes, n'aïant pas voulu ſuivre ſon exemple, fut pris un moment après. Ce Prince regagna le grand chemin de l'autre côté du village, où il trouva Dom Juan, le Prince de Condé & le Marquis de Caracène: on fut obligé de faire volte-face, pour donner le tems à Dom Juan de monter un autre cheval, le ſien étant devenu boiteux par accident; après quoi on piqua des deux, & on n'arrêta plus que quand les ennemis ceſſèrent de pourſuivre.

Tous les Officiers Généraux, excepté Dom Eſtevan de Gamare, agirent avec beaucoup de bravoure pendant cette bataille. Dom Juan reſta ſi longtems, qu'il courut riſque d'être pris, & le Marquis n'échappa qu'avec beaucoup de peine: un cavalier ennemi ſaiſit la bride de

1658. fon cheval avant qu'il fût hors des Dunes; mais lui aïant déchargé un coup de canne dans les yeux, il l'étourdit de manière qu'il lâcha les rênes, & donna le loifir au Marquis de fe fauver. On a déja parlé de la vigueur avec laquelle le Prince de Ligne avoit chargé les ennemis, mais on ne fe fouvient pas comment il fe fauva; & quant à Dom Eftevan de Gamare qui commandoit en qualité de Meftre de Camp Général, il ne ceffa point de courir à toute jambe jufqu'à ce qu'il arriva à Nieuport.

On n'a point encore rien dit du bataillon qui étoit compofé du régiment du Roi d'Angleterre & de celui du Comte de Briftol; & ce feroit faire injuftice au prémier des deux, de paffer ce qui fuit fous filence. Ils étoient poftés, comme il a déja été dit, à la gauche des Efpagnols naturels: quand tout fut en déroute fur leur droite & fur leur gauche, la partie du bataillon qui compofoit le régiment du Roi, tous Anglois, demeura ferme, quoique tous les foldats du régiment de Briftol, qui étoient Irlandois, fe fuffent enfuis auffi bien que leurs Officiers, qui prirent le même parti, quand ils virent qu'ils ne pouvoient point les arrêter, à la réferve de Stroud Anglois qui étoit Capitaine-Lieutenant, qui fe vint mettre avec fes compatriotes, dont le Lieutenant-Colonel & le Major les avoient auffi bien abandonnés que les Irlandois; le prémier fous prétexte d'aller chercher des ordres, & l'autre pour quelque caufe qui ne valoit pas mieux. Il arriva au Lieutenant-Colonel ce qu'il méritoit; car aïant été rencontré par des cavaliers François écartés, ils le blefférent d'un coup de moufqueton fous l'œil, dont la ba

le lui reſſortoit par le col, & il n'en échappa qu'à grande peine; il fut démonté, & aïant été rencontré par hazard par un des Gardes du Duc d'Yorck Irlandois, & le ſeul qui s'étoit mal comporté dans cette occaſion, il le tira d'embarras. Tous ces accidens n'étonnèrent point le régiment du Roi d'Angleterre; ils reſtèrent dans leur terrein, quoiqu'ils viſſent paſſer ſur leur gauche toute la prémière ligne de l'Armée de France, & ſur leur droite les Anglois de Cromwel. M. de Rambure qui commandoit la ſeconde ligne, avançant avec elle à la tête de ſon régiment, alloit attaquer le regiment du Roi d'Angleterre: mais le voïant ſeul, il avança un peu devant ſes troupes pour lui offrir quartier: les Officiers répondirent qu'ils avoient été poſtés dans cet endroit par le Duc, & qu'ils étoient réſolus de s'y maintenir auſſi longtems qu'ils pourroient; il leur repliqua que leur réſiſtance ſeroit vaine, puiſque toute leur Armée étoit en déroute; ils répondirent derechef qu'ils ne devoient point là-deſſus en croire leurs ennemis: ſur quoi il leur offrit, s'ils vouloient envoïer un ou deux Officiers, qu'il les mèneroit ſur une Dune, d'où ils verroient eux-mêmes que ce qu'il leur diſoit étoit vrai. Le Capitaine Thomas Cook & Aſton furent détachés; il les mena ſur la hauteur, d'où ils virent qu'ils étoient les ſeuls qui reſtoient de toute l'Armée: ils furent en faire leur rapport au régiment; ſur quoi ils offrirent de mettre les armes bas, à condition qu'ils ne ſeroient point mis entre les mains des Anglois, & qu'ils ne ſeroient ni dépouillés ni fouillés: ce qui leur fut accordé; & M. de Rambure leur en aïant donné ſa parole, qui fut exactement tenue, ils ſe rendirent, &

1658.

1658. fe trouvèrent bien plus heureux que l'autre régiment qui les avoit abandonné, dont la plupart furent tués, & le refte pris & dépouillé.

Il n'y eut pas plus de quatre cens hommes tués dans cette bataille du côté des Efpagnols, dont les principaux furent le Comte de la Motterie, le Colonel Michel, la plupart des Capitaines de Boniface, un de Saralvo, un autre de Gomés, Dom Francifco Romero, avec deux ou trois de fes Officiers. Des troupes du Roi d'Angleterre, trois Capitaines, quelques Lieutenans & Enfeignes, & des Brigadiers de la compagnie des Gardes du Duc d'Yorck. Le Prince de Condé ne perdit perfonne de qualité que le Comte de Meille, Lieutenant-Général & peu de Capitaines. Des Efpagnols, furent pris le Marquis de Saralvo, Risbourg, Conflans, Belleveder, le Prince de Robec, Dom Antonio de Cordoue, Dom Juan de Tolède, Dom Jofeph Manriqués, Dom Louis de Zuniga, le Baron de Limbec, Darchem & Baïnes, tous Meftres de Camp de Cavalerie, ou Colonels d'Infanterie; M. de Montmorency, Capitaine des Gardes du Prince de Ligne: la plupart ne furent pris que parce qu'ils furent abandonnés par leurs troupes, & qu'ils ne voulurent point s'enfuïr avec elles. Il n'échappa que peu de Capitaines & Officiers fubalternes des régimens Efpagnols naturels, qui fe comportèrent en braves gens: mais de leur Cavalerie ils ne perdirent point d'Officiers à proportion. Du régiment du Duc d'Yorck, Mylord Muskery fut le feul Officier qui échappa, & des foldats il n'en revint qu'une vingtaine: le régiment du Roi fut entièrement pris: il n'en revint que très peu de celui du Comte de Briftol, mais il ne perdit que cinq ou fix de fes Gardes.

Quant aux principaux Officiers du Prince de Condé, MM. de Coligny & de Boutteville, Lieutenans-Généraux, furent faits prisonniers avec Meille qui mourut de ses blessures, & M. Desroches, Capitaine de ses Gardes. Il ne perdit que fort peu de son Infanterie, qui ne fit rien qui vaille : elle étoit le long du Canal, ce qui lui facilita les moïens de se sauver. Sa Cavalerie souffrit peu, quoiqu'elle combattît avec beaucoup de valeur, & il ne perdit pas un seul Colonel. On ne sait pas combien les ennemis perdirent de monde, le nombre en fut peu considèrable ; ils n'eurent d'Officiers tués que Betbesé, Lieutenant-Colonel du régiment de Turenne Cavalerie, Du Bourg dont on a déja parlé, & M. de la Berge, Major-Général (1) de l'Infanterie. Des Anglois de Cromwel, Fenwick & Lockart, Lieutenans-Colonels, & deux Capitaines furent tués, & quelques Lieutenans & Enseignes blessés. La reconnoissance oblige de ne pas oublier ici que M. de Gadagne, Lieutenant-Général de l'Armée de France, qui commandoit l'Infanterie, aïant ouï dire après la défaite, que le Duc d'Yorck avoit été pris par les Anglois, il prit deux ou trois escadrons qui étoient commandés par ses intimes amis, & traversa les Dunes pour aller à eux, dans la résolution de le retirer de leurs mains ou de gré ou de force, s'il y avoit été ; mais il eut bien de la joïe de trouver que c'étoit un faux bruit. Les Espagnols avoient heureusement laissé le canon & les bagages à Furnes, où en arrivant après la défaite, on crut la perte bien plus 1658.

(1) C'est un emploi moindre que Lieutenant-Général, ou Maréchal de Camp.

1658. confidérable qu'elle n'étoit : mais la plupart des Officiers d'Infanterie & des soldats se sauvèrent des mains des ennemis. Dom Antonio de Cordoue & plusieurs Officiers de remarque furent de ce nombre, ceux qui les avoient pris les aïant relâchés pour un peu d'argent.

M. de Turenne après sa victoire rentra dans ses lignes, continua le siège, & la Place ne tarda pas longtems à se rendre. Elle auroit duré davantage, si le Marquis de Lède n'avoit été blessé & ne fût mort peu de jours après. On apprit à Furnes le vingt-six que Dunkerque avoit capitulé, & l'Armée marcha le même jour à Nieuport : en y arrivant tous les régimens se trouvèrent aussi complets qu'avant la bataille, hors celui du Roi d'Angletterre & les Espagnols naturels. On tint aussi-tôt Conseil pour résoudre ce qu'il y avoit à faire : Dom Juan proposa de poster l'Armée le long du Canal entre Nieuport & Dixmuyde, & de tâcher d'en défendre le passage. Ceux qui parlèrent après lui furent du même avis, & les autres ne s'y opposèrent point directement. Mais quand ce fut au Duc d'Yorck à parler, il opina contre, & donna ses raisons, représentant qu'on n'avoit point un Corps d'Infanterie suffisant pour défendre le poste contre une Armée victorieuse ; que les troupes étoient intimidées par une défaite toute récente ; qu'il faloit considérer à quelles extrêmités on seroit réduit, si on étoit forcé ; qu'il seroit presque impossible d'assurer & de conserver les grandes Villes ; que les ennemis seroient en état de choisir celles qu'il leur plairoit de prendre, & que beaucoup d'autres inconvéniens résulteroient d'une entreprise si

hazardeuſe. Il propoſa enſuite de diviſer l'Armée, d'en mettre les troupes dans les grandes Villes du voiſinage qui étoient les plus expoſées; qu'ainſi celle qui ſeroit attaquée, pourroit faire une vigoureuſe réſiſtance, & ſe défendre au moins ſi longtems que quand elle viendroit à être priſe, il ſeroit trop tard pour les ennemis d'entreprendre un autre ſiège, & que pendant qu'ils ſeroient occupés à en faire un, on auroit le loiſir de raſſembler les troupes, & de profiter des occaſions qui pourroient ſe préſenter. On délibèra ſur cette propoſition, & il fut réſolu de diviſer l'Armée, le Duc d'Yorck & le Marquis de Caracène furent laiſſés dans Nieuport qu'on croïoit que les ennemis aſſiègeroient, avec deux mille hommes d'Infanterie & autant de Cavalerie. Le Prince de Condé fut à Oſtende avec un Corps de troupes ſuffiſant pour défendre cette forte Place. Dom Juan ſe jetta dans Bruges avec de l'Infanterie & un Corps conſidèrable de Cavalerie; & le Prince de Ligne avec le reſte des troupes entra dans Ypres. Le Duc d'Yorck ſortant du Conſeil de guerre, le Prince de Condé lui demanda pourquoi il ſe hazardoit à contredire Dom Juan, comme il venoit de faire; il lui répondit que c'étoit parce qu'il n'avoit pas envie d'être obligé une ſeconde fois de s'enfuïr, comme à la bataille des Dunes. 1658.

Les troupes s'étant ſéparées ſuivant la répartition ci-deſſus, M. de Turenne vint peu de jours après à Dixmuyde, dans le deſſein de paſſer le Canal qui va de Nieuport à Oſtende, pour en couper la communication. Tout étoit prêt pour faire le ſiège de cette prémière

1658. Place, lorſque M. de Turenne reçut ordre du Cardinal d'attendre juſqu'à nouvel ordre, le Roi étant dangèreuſement malade à Calais: cet accident ſauva Nieuport. Il n'y avoit pas dans la Place pour quinze jours de munitions quand M. de Créqui arriva dans le voiſinage, tant la négligence des Eſpagnols avoit été extraordinaire : mais deux jours après, il en arriva d'Oſtende. Pour ſe mettre en état de ſoutenir plus longtems le ſiège, on travailla à faire une nouvelle contreſcarpe, cinq demi-lunes & une langue de ſerpent au-delà du Canal, qui embraſſoit les anciens dehors, ce qui fut achevé en huit jours. Enſuite on lâcha les écluſes pour inonder le païs ; mais cela ne fit pas l'effet qu'on avoit eſpèré, parce que le terrein autour de la Place étoit plus haut qu'on ne croïoit: cependant on en tira encore quelque utilité. L'Armée de France reſta à Dixmuyde, & M. de Créqui à la portée du canon de Nieuport pendant tout le tems que le Roi de France fut en danger. Les Généraux de l'Armée d'Eſpagne s'aſſemblèrent dans cet entretems à Plaskendal, village ſur le Canal entre Bruges & Nieuport, & réſolurent qu'auſſi-tôt que l'Armée ennemie quitteroit Dixmuyde, Dom Juan, le Prince de Condé & le Marquis de Caracène aſſembleroient à Bruges autant de troupes qu'on en pourroit tirer des Places où l'Armée avoit été diſtribuée, pour obſerver les mouvemens de M. de Turenne; que le Duc d'Yorck reſteroit à Nieuport avec un Corps de Cavalerie pour couvrir, autant qu'il ſeroit poſſible, cette Place, Oſtende & Bruges. Ce Prince en revenant à Nieuport avec le Marquis de Caracène, eut une chaude allarme qui les fit

galoper tous deux près de trois milles, de peur d'être coupés avant le pouvoir gagner la Ville; ce fut M. de Varennes, Lieutenant-Général de l'Armée de France, qui la lui donna en faisant passer quelques cavaliers de l'autre côté du Canal pour le reconnoître. 1658.

Peu de jours après, l'Armée de France quitta Diximuyde : mais M. de Créqui ne bougea point de son Camp. Le Marquis de Caracène, en conséquence de la résolution qui avoit été prise, alla joindre Dom Juan & le Prince de Condé, avec quelques escadrons, & l'Infanterie Espagnole qui s'étoit échappée ou rachetée des mains des François. Peu de tems après, M. de Créqui se retira du voisinage de Nieuport pour aller joindre M. de Turenne; mais sans un accident, il ne feroit pas retourné à son aise. Le Duc d'Yorck aïant été averti sur le midi qu'il plioit bagage, il fut lui-même pour le reconnoître, & ordonna en même tems qu'on fît un détachement de six cens fantassins pour le venir joindre incessamment dans la contrescarpe avec toute la Cavalerie, aïant dessein de tomber sur l'arrière-garde de M. de Créqui. Ce Prince découvrit qu'il décampoit effectivement, que les bagages étoient déja partis, & les troupes en mouvement : Il envoïa chercher l'Infanterie qu'il avoit fait commander, sa compagnie des Gardes, & deux ou trois escadrons : la Cavalerie arriva, mais l'Infanterie fut si lente qu'avant qu'elle fût venue les ennemis étoient si éloignés de la Ville, qu'il auroit été dangèreux de les attaquer. Ainsi il ne se passa qu'une légère escarmouche entre quelques soldats écartés & quelques Volontaires à cheval, qui sans avoir reçu aucun ordre,

1658. chargèrent un petit Parti de Cavalerie qui couvroit l'arrière-garde sur la digue. Un des Pages du Duc qui s'appelloit Littleton, s'engagea si chaudement qu'il fut fait prisonnier.

Le retardement de l'Infanterie empêcha l'exécution du dessein de ce Prince. Un petit Navire chargé de vin & d'eau de vie étant échoué le matin sur la côte, tous les soldats y allèrent à la marée basse, & s'étant enyvrés, il ne fut pas possible aux Officiers de les assembler pour le tems qui avoit été ordonné.

Le Duc d'Yorck ne s'étant pas trouvé à ce qui se passa le reste de cette Campagne, on n'en fera point de détail; on se contentera de dire en peu de mots, que le Corps d'Armée que commandoit le Prince de Ligne auprès d'Ypres fut surpris & défait par M. de Turenne, qui tailla en pièces toute son Infanterie, & le poursuivit jusques dans Ypres, qu'il assiègea & prit en peu de jours. Il marcha ensuite à Oudenarde dont il se rendit maitre: la Place n'étoit pas forte, mais elle étoit de conséquence. Il y laissa une forte garnison, de même qu'à Deynse & dans la plupart des Places sur la Lys. Ainsi cet échec du Prince de Ligne causa plus de dommage aux Espagnols, que la perte de la bataille des Dunes; car excepté la prise de Gravelines, les François auroient fait peu de progrès pendant le reste de cette Campagne, après l'inaction dans laquelle ils étoient demeurés pendant la maladie du Roi à Calais: mais cette seconde victoire les mit en état de prendre plusieurs Places, comme le Duc d'Yorck en fut informé depuis par une personne qui pouvoit le savoir.

Peu de tems après que le Marquis de Créqui

eut décampé des environs de Nieuport, le Duc d'Yorck marcha avec ſes troupes aux faux-bourgs de Bruges, règlant ſes mouvemens ſur ceux des ennemis*, & ſe tenant toujours de l'autre côté du Canal, pour ne pas s'engager mal à propos dans quelque mauvais pas, en prenant garde ſur-tout de ſe conſerver une communication libre avec les Places qui lui avoient été confiées. Le ſeize de Septembre il retourna à Nieuport, où il reçut l'agréable nouvelle de la mort de Cromwel. Il envoïa auſſi-tôt prier Dom Juan d'envoïer quelque autre prendre le commandement qu'il avoit, parce qu'il étoit abſolument néceſſaire qu'il allât trouver le Roi ſon frère à Bruxelles ſur ce changement des affaires en Angleterre. M. de Marſin fut envoïé pour le relever, & étant arrivé à Nieuport, le Duc en partit auſſi-tôt & ne retourna plus à l'Armée, la ſaiſon étant trop avancée lors qu'il fut en état de quitter le Roi, & ſa préſence ne ſe trouvant plus néceſſaire dans ſon département ; & toutes les troupes s'étant retirées de part & d'autre dans leurs quartiers d'Hiver, il alla voir la Princeſſe ſa ſœur à Breda, avec laquelle il reſta quelque tems. 1658.

La mort de Cromwel & les ſuites qu'on pouvoit en prévoir (ſon fils Richard n'aïant ni la vigueur, ni la capacité de ſon père,) relevèrent le courage des Roïaliſtes, que le mauvais ſuccès des entrepriſes qu'ils avoient faites pour le rétabliſſement du Roi, avoient beaucoup abattu. Ils oublièrent tous les dangers qu'ils avoient courus ; & mépriſant ceux auxquels ils alloient s'expoſer, ils travaillèrent tout de nouveau, & crurent enfin avoir

1658. trouvé le moment favorable d'exécuter leur dessein : mais de nouveau tous leurs projets échouèrent. Le Roi Charles alla *incognitò* en Espagne à Fontarabie, où l'on travailloit à la paix des Pyrénées. Le Duc d'Yorck se retira à Boulogne sur mer. Quelque tems après, le Capitaine Thomas Cook lui apporta des lettres de la Reine sa mère. Ces lettres donnoient avis au Duc, que M. de Turenne, qui étoit aux environs d'Amiens, souhaitoit de l'entretenir sur les affaires d'Angleterre. Le Duc se rendit secrettement à Amiens, & M. de Turenne lui dit en arrivant, qu'il auroit bien souhaité de parler au Roi son frère: mais que puisqu'il n'avoit pu découvrir où il étoit, il lui rendroit le même service en la personne du Duc. Il lui offrit son régiment d'Infanterie, qu'il devoit rendre de douze cens hommes effectifs, & les Gendarmes Ecossois, pour passer en Angleterre avec ce Prince, des armes pour armer trois ou quatre mille hommes, six pièces de campagne, des munitions à proportion, & des vivres pour la subsistance de cinq mille hommes pendant six semaines ou deux mois ; qu'il feroit trouver des vaisseaux pour transporter le tout en Angleterre, & donneroit des passeports pour faire marcher à Boulogne & y embarquer les troupes, que le Duc avoit en Flandre, à mesure qu'on auroit des vaisseaux; que cependant il les faloit faire venir à S. Omer, où elles trouveroient les passeports ; & pour faire les préparatifs plus sûrément, il offrit de mettre sa vaisselle d'argent en gage, & d'emploïer tout son crédit pour trouver une somme capable de pousser l'affaire avec succès: il conclut d'une manière

ute obligeante, en difant au Prince, qu'il 1658.
uvoit aifément croire qu'il n'avoit là-deffus
cun ordre du Cardinal, qui étoit à la Con-
rence; & que ce qu'il faifoit, étoit par une
ire inclination qu'il avoit pour lui & pour
Maifon Roïale. Le Duc d'Yorck accepta
propofition avec beaucoup de joïe, & ne
erdit point de tems à choifir l'endroit du
ébarquement.

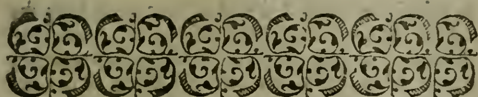
Toutes ces chofes aïant été ainfi réfolues
mifes en bon chemin, M. de Turenne don-
a au Duc une lettre pour le Lieutenant de
oi de Boulogne, auquel il ordonnoit de lui
ournir tous les vaiffeaux qui fe trouveroient
ans fon Gouvernement, jufqu'aux bâteaux
êcheurs. La Reine fa mère lui en procura
ne autre du Maréchal d'Aumont à la même
erfonne & pour la même fin; & l'affaire fut
i avancée, qu'on étoit à la veille du jour qui
voit été pris pour l'embarquement, & que le
Duc Bouillon & le Comte d'Auvergne, ne-
veux de M. de Turenne, étoient venus join-
dre le Prince pour l'accompagner en qualité
de Volontaires dans cette expédition; lorf-
qu'il reçut nouvelle de la défaite des Roïa-
liftes par Lambert: fur quoi il partit de Bou-
logne pour aller trouver M. de Turenne qui
étoit à Montreuil, & qui aïant été informé
de cet accident, ne jugea pas à propos qu'on
entreprît aucune chofe dans cette fâcheufe
conjoncture. Il lui confeilla d'avoir patience
& d'attendre une meilleure occafion, qui ne
pouvoit pas tarder longtems, vu la brouille-
rie & la confufion qui devoient néceffaire-
ment arriver en Angleterre. Le Duc infiftoit
néanmoins pour y paffer, croïant que le Roi

1658. son frère étoit débarqué dans le West ou dans le païs de Galles ; qu'il pouvoit être en danger, & qu'en ce cas il n'y avoit pas de moïen de le tirer d'embarras, & de le sauver, ou de lui donner lieu d'entreprendre quelque chose d'important, qu'en faisant une diversion : mais toutes ces raisons ne purent point gagner sur lui de le laisser partir ; & sur ce qu'il l'en prioit de la manière du monde la plus pressante, il repliqua, qu'il étoit sûr que le Roi n'étoit point passé en Angleterre ; & que quand il seroit vrai qu'il y fût, il n'étoit pas raisonnable que le Duc se hazardât dans une entreprise où il n'y avoit pas la moindre apparence de succès. Il lui conseilla de retourner en Flandre, & d'y attendre des nouvelles d'Angleterre & du Roi son frère ; & sachant qu'il n'avoit point d'argent, il lui donna trois cens pistoles & un passeport. Ainsi finit cette entreprise.

Fin du second Livre.



CER-



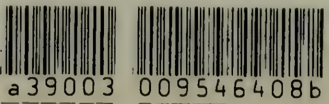
CERTIFICAT

des Supérieurs du Collège des Ecossois à Paris.

NOUS soussignés Prêtres Administrateurs du Collège des Ecossois dans l'Université de Paris, à savoir, Louis Inessè, ci-devant Prémier Aumônier de la feue Reine de la Grande-Bretagne, & Ancien Principal du Collège; Charles Whytford Principal; Thomas Inesse Sous-Principal; George Inesse Procureur; & Alexander Smith Préfet des Etudes dudit Collège; Certifions à tous ceux à qui il appartiendra, que les Mémoires ci-dessus du feu Roi Jaques II. de la Grande-Bretagne, sont conformes aux Mémoires originaux Anglois écrits de la propre main de S. M. & conservés, en vertu d'un Brévet signé de sa main, dans les Archives de nôtredit Collège. Et nous susdits certifions en outre que le Manuscrit ci-dessus, revu & corrigé par le susdit Roi Jaques, traduit par son ordre, donné de sa main à feu S. A. E. le Cardinal de Bouillon le 27 du mois de Janvier 1696, & écrit de la main du sieur Dempster, l'un des Sécrétaires de sadite Majesté, est conforme pour les faits, détails, circonstances, réflexions, & généralement tout (le tour du stile seul & l'ordre de

la relation exceptés) à une seconde traduction des mêmes Mémoires Anglois originaux, faite par l'ordre de la feue Reine de la Grande-Bretagne, signée de sa main, cachetée du Sceau de ses Armes, contresignée par Mylord Caryl Sécrétaire d'Etat le 14 *Novembre* 1704, *& donnée le* 15 *Janvier* 1705 *par le susdit Louis Inesse à S. A. E. le Cardinal de Bouillon, pour servir à l'Histoire du Vicomte de Turenne. En foi de quoi, nous avons signé les Présentes, & y avons apposé le Sceau dudit Collège. Fait à Paris ce vingt-quatre Décembre mil sept cens trente-quatre.*

Signé, L. INESSE. Ch. WHYTFORD. Tho. INESSE. Geor. INESSE. Al. SMITH.


a39003 009546408b